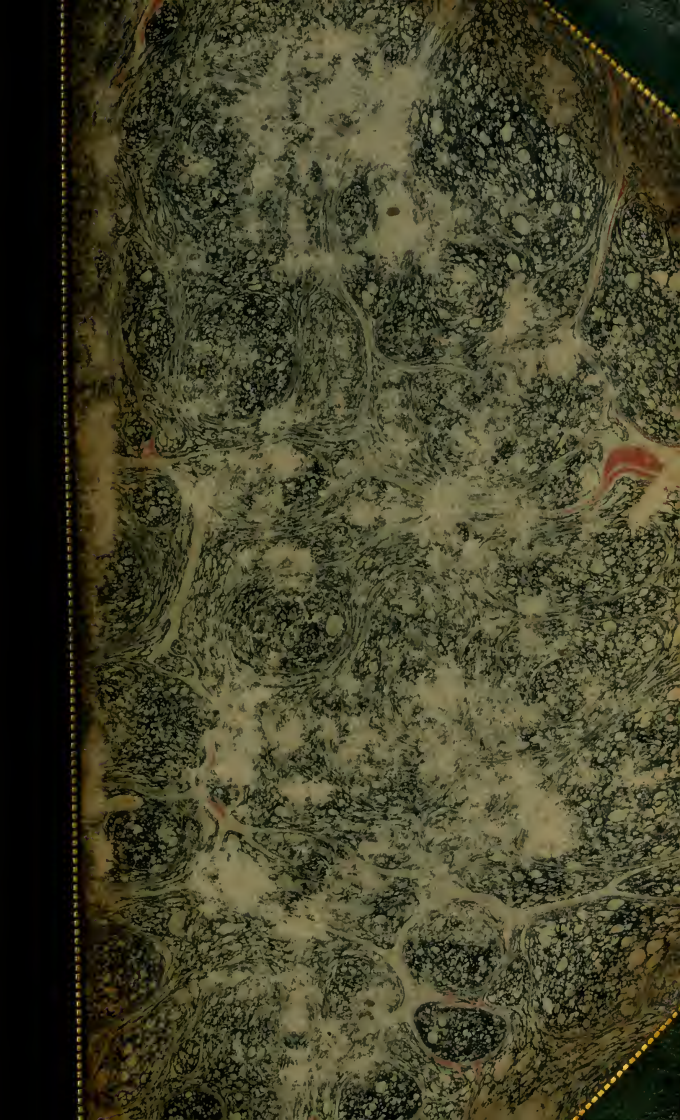
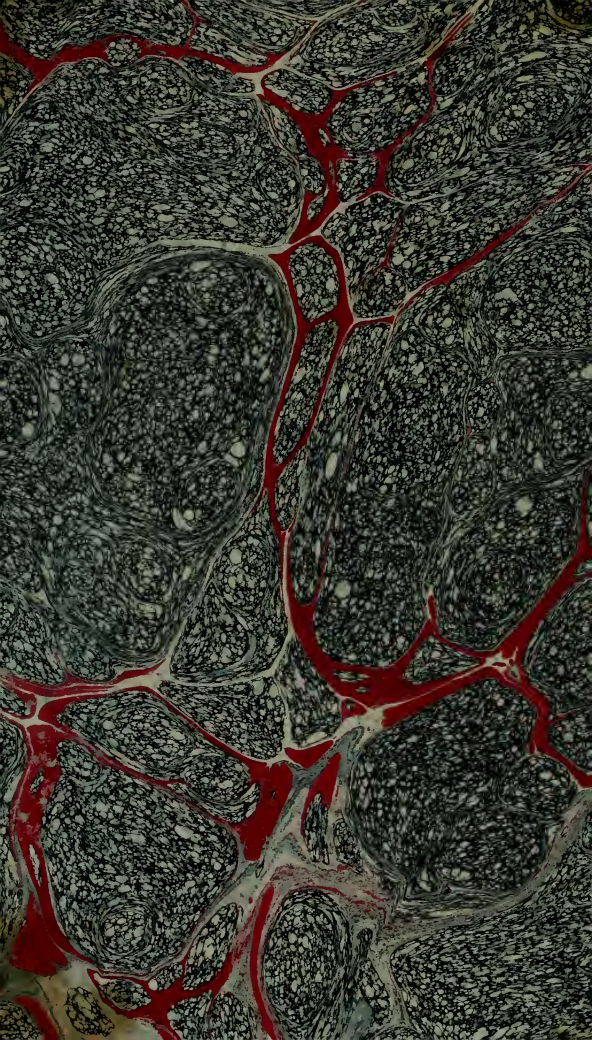
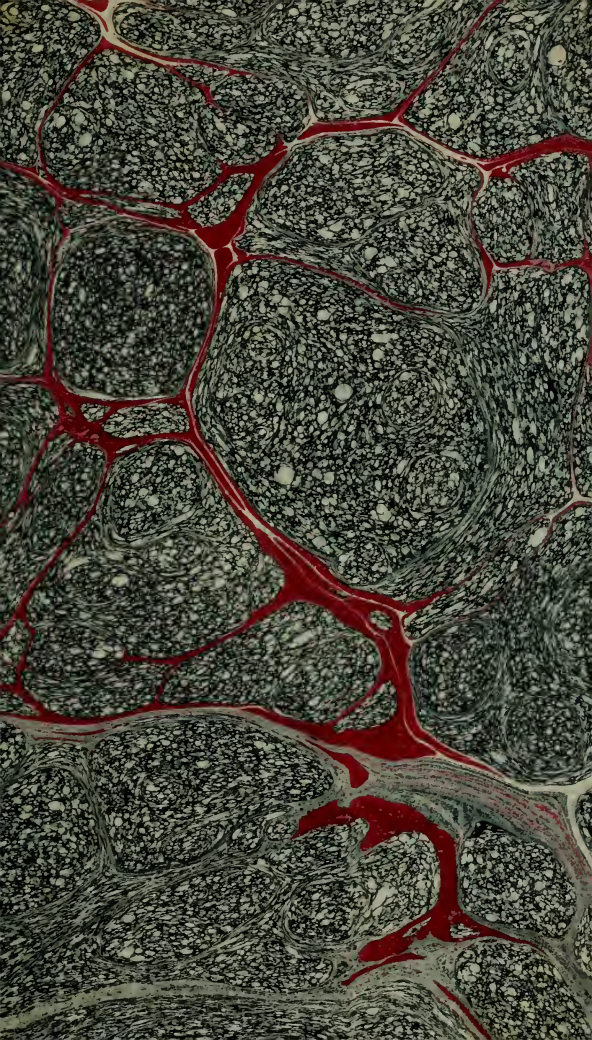






Campbell b.1.e12

LE CABINET
DES FÉES;
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,
Ornés de Figures.

TOME DOUZIEME.

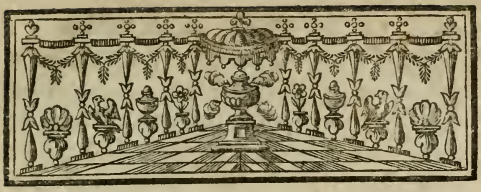
A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXV.

COLLECTION CHOISIE

DES

LE CABINET



LA TOUR TÉNÉBREUSE,

ET

LES JOURS LUMINEUX.

CONTES ANGLOIS.

L'INTRÉPIDE Richard, roi d'Angleterre, après avoir cent fois signalé son courage dans la Palestine avec le vaillant Philippe Auguste, roi de France; après s'être couvert encore d'une nouvelle gloire depuis le départ de ce monarque, avoit été obligé de reprendre la route de ses états, dont l'esprit de faction & de révolte s'étoit presque entièrement emparé. Mais comme ce prince, qui avoit de puissantes raisons pour ne se pas faire connoître en Alle-

magne, traverſoit déguiſé, ce vaſte pays, il avoit tout-à-coup diſparu, ſans qu'on pût ſavoir en aucune manière ce qu'il étoit devenu. En vain les chefs de ce qui lui étoit reſté de fidelles ſujets avoient fait des perquiſitions exactes pour découvrir le lieu où il pouvoit être caché : ils n'en avoient appris aucunes nouvelles ; & après ſeize mois de peines inutiles, ils avoient enfin preſque perdu l'eſpérance de retrouver ce roi généreux, & avoient renoncé au deſſein de le chercher : ce qui n'avoit pas donné une joie médiocre au prince ſon frère, comte de Mortagne & de Lancaſtre, qui fomentoit ſecrètement la faction des rebelles, & avoit inſpiré, par des voies cachées, la réſolution qu'on avoit priſe de ne plus faire de perquiſitions de Richard.

Le ſavant Blondel de Neſle fut le ſeul qui ne put ſe réſoudre à abandonner ce ſoin. Ce gentilhomme françois devoit ſa fortune au roi Richard, à qui il s'étoit donné, il y avoit pluſieurs années, par la permiſſion du roi Philippe Auguſte. Animé de zèle & de reconnoiſſance pour un illuſtre maître à qui il devoit tout le bonheur de ſon ſort, il étoit réſolu de parcourir ſans ceſſe le monde, juſqu'à ce qu'il eût découvert quelle étoit la deſtinée de ce prince. Blondel avoit déjà fait tout le tour de l'Europe ſans avoir recueilli le moindre fruit de ſes

travaux. Il avoit commencé ſes voyages par l'Allemagne, avoit enſuite traverſé l'Italie, la France, & divers autres pays; & puis enfin étoit encore revenu en Allemagne.

Après en avoir parcouru toutes les provinces pendant un tems aſſez conſidérable, un jour qu'il ſe trouva dans la ville de Lintz en Autriche, comme, ſelon ſa coutume, il raiſonnoit avec ſon hôte, il apprit qu'il y avoit aſſez proche de la ville, à l'entrée d'un bois, une tour antique extrêmement forte, dans laquelle il y avoit un priſonnier qu'on gardoit avec beaucoup de ſoin. Blondel treſſaillit à cette nouvelle; un ſecret preſſentiment ſembla lui annoncer que ce priſonnier étoit le roi d'Angleterre; & il ne ſongea plus qu'à chercher à s'éclaircir ſi ſon preſſentiment étoit juſte. Il porta donc auſſi-tôt ſes pas au pied de cette tour, dont le ſeul aſpect faiſoit frémir. Il fit connoiſſance avec un payſan qui alloit ſouvent y porter des vivres, & le queſtionna beaucoup. Mais quoiqu'il fît bien des libéralités à ce payſan pour l'engager à ne lui rien taire, & que ce bon homme lui déclarât en effet tout ce qu'il ſavoit, il ne put lui dire le nom ni la qualité du priſonnier; il lui apprit ſeulement qu'il étoit gardé avec une grande exactitude, & qu'il n'avoit de communication avec qui que ce fût, qu'avec le concierge & les domeſtiques

de cet homme. Il lui dit encore que ce prisonnier n'avoit point d'autre divertissement que de regarder assez souvent dans la campagne au travers d'une petite fenêtre grillée, qui étoit la seule qui éclairoit son appartement. Il lui fit ensuite à sa manière une description de toute la tour, qu'il lui dit être un séjour affreux, & dont tous les appartemens & les escaliers étoient si noirs, qu'il falloit en plein jour des flambeaux pour s'y conduire. Blondel écouta avec une attention extrême tout ce que lui dit le paysan, & chercha à en profiter; mais quoiqu'il prît diverses sortes de déguisemens, & qu'il donnât la torture à son esprit, il n'avançoit rien dans la découverte qu'il souhaitoit.

Enfin, un jour qu'il se promenoit à l'entrée du bois du côté de la tour, il entendit tousser quelqu'un à la petite fenêtre dont le paysan lui avoit parlé. Plein de l'espérance que ce pouvoit être son cher maître, il brûloit du désir de voir le prisonnier au visage; mais la petitesse & la hauteur de la fenêtre grillée ne lui permettoient pas de se flatter qu'il pourroit avoir ce plaisir; il voyoit bien qu'il ne lui étoit pas plus permis de chercher à entrer par ses discours dans quelques éclaircissemens avec ce prisonnier; il n'auroit pu s'en faire entendre qu'en parlant extraordinairement haut: ce qui n'auroit pas manqué

d'être remarqué des gardes & du concierge de la tour, & de leur donner de la défiance ; &, pour être en état de ſervir utilement le priſonnier, il ne falloit pas qu'on s'apperçût qu'il eût deſſein d'avoir la moindre intelligence avec lui. Dans l'agitation que lui donnoient toutes ſes penſées, ſa préſence d'eſprit ne l'abandonna point. Il ſe ſouvint qu'il avoit autrefois compoſé le commencement d'une chanſon dont le roi d'Angleterre avoit achevé les cinq derniers vers. Il ſavoit que ce prince s'étoit très-diverti de ce jeu d'eſprit ; ainſi il ne doutoit point qu'en quelque lieu qu'il fût, il n'en eût conſervé la mémoire. Dans cette perſuaſion, il crut que c'étoit-là un sûr moyen pour découvrir ſi le priſonnier étoit le roi Richard ; &, plein de cette idée, malgré la ſituation inquiète où il étoit, il ne laiſſa pas de trouver de la voix, & chanta fort haut & fort agréablement ces quatre vers :

Coriſe a beau m'être ſévère,
Je reſterai toujours dans ſon charmant lien ;
Elle eſt pour mon amour indifférente & fière,
Mais du moins elle n'aime rien.

Après avoir chanté ces quatre vers, Blondel s'arrêta tout court, & entendit, avec raviſſement, qu'une voix qui venoit de la petite fe-

nêtre, continua ainſi ſa chanſon, la reprenant à l'endroit où il l'avoit laiſſée.

Puiſque de mes rivaux elle fuit l'entretien,
J'aime mieux en ſouffrir des rigueurs éternelles,
Que de ſoupirer pour ces belles
Qui flattent de leur tendre choix
Cinq ou ſix amans à la fois.

Blondel fut tranſporté de joie, étant convaincu par ces vers, & par le ſon de la voix qu'il venoit d'entendre, que c'étoit le roi ſon maître qui étoit renfermé dans cette tour : il ne ſongea donc plus qu'à s'y introduire. Pour y parvenir, il ſe déguiſa mieux que jamais, & apprit diverſes nouvelles touchant le concierge & ſa famille ; il fut que cet homme avoit une fille qu'il aimoit fort, à qui il ſouhaitoit beaucoup de faire apprendre à chanter ; il fut encore que ce concierge avoit un domeſtique dangereuſement malade, & cherchoit quelqu'un pour remplir ſa place. Habillé d'une manière qui convenoit à l'état dans lequel il ſe diſoit être, Blondel alla s'offrir au concierge pour le ſervir, & n'oublia pas d'annoncer qu'il ſavoit la muſique. Sa phyſionomie plut ſi fort à toute la famille, qu'il fut auſſi-tôt accepté, & dès le jour même qu'il fut reçu domeſtique dans cette maiſon, ſon nouveau maître le mena avec lui porter à manger au priſonnier dont il ſouhaitoit la vue

avec tant de passion. Quel ravissement pour le fidelle Blondel, quand il reconnut les traits augustes d'un grand roi, pour qui il se sentoit un attachement si ardent & une reconnoissance si vive ! Le roi, à qui la chanson de Blondel avoit extrêmement réveillé les idées sur son sujet, le reconnut dès qu'il se présenta à ses yeux, & n'eut guère moins de joie qu'en avoit ce zélé favori ; mais tous deux cachèrent parfaitement bien les mouvemens de leur ame au concierge. Cependant cet homme, qui naturellement étoit fort paresseux, se remit bientôt entièrement sur Blondel du soin d'aller dans la chambre du prisonnier lui porter ses besoins. Il prit une confiance extrême en ce nouveau domestique, qui lui paroissoit plein d'esprit & de prudence ; d'ailleurs, il étoit si persuadé de l'excellence des serrures de la tour & de la fidélité des gardes, qu'il comptoit que si l'on osoit jamais tenter de sauver le prisonnier, ce seroit toujours inutilement. Il se contenta de dire à Blondel, que c'étoit un criminel d'état qui lui étoit bien recommandé ; que, du reste, il étoit fort doux & fort civil, & qu'il se faisoit un grand plaisir qu'il ne manquât de rien. Blondel eut donc la touchante satisfaction de parler au roi seul à seul. Il pensa expirer de joie aux pieds de son maître. Ce prince le releva avec bonté, l'em-

braſſa avec tendreſſe, & lui dit cent choſes obligeantes. Richard brûloit d'impatience de ſavoir de quelle manière Blondel avoit découvert ſa priſon, & comment il s'y étoit introduit; il lui en rendit compte en peu de mots; & après qu'il l'eut aſſuré qu'il avoit encore beaucoup de fidelles ſujets en Angleterre, & qu'il eut ajouté qu'il ne doutoit pas, que dès qu'on ſauroit certainement de ſes nouvelles, le parti du prince ſon frère ne ſe diſſipât, il demanda au roi par quelle triſte aventure il avoit perdu la liberté. C'eſt par un trait de perfidie étrange, répondit ce prince. Mais, mon cher Blondel, ajouta-t-il, comme il ne faut pas que tu demeures ſi long-tems avec moi, de crainte qu'on ne ſoupçonne notre intelligence, je te ferai une autre fois le récit que tu ſouhaites. Blondel entra dans les ſentimens du roi, & ſe retira; mais comme les talens qu'il avoit pour le chant & pour les inſtrumens, car il jouoit auſſi délicatement du ciſtre & du manicordion, qu'il chantoit agréablement; comme ſes talens en muſique, dis-je, lui donnoient un grand luſtre chez tous ceux qui habitoient la tour, le roi feignit d'en être frappé auſſi, & pria le concierge de permettre qu'il vînt ſouvent auprès de lui chanter & jouer des inſtrumens, pour adoucir un peu, diſoit-il, les ennuis de ſa

prison. Le concierge y consentit avec plaisir; ainsi l'on ne fut plus surpris de voir Blondel rester des tems assez longs auprès du prisonnier. Il ne s'y amusoit pas aux exercices de la musique; il écoutoit avec une avide attention les discours de son illustre maître, & répondoit aux questions qu'il lui faisoit. Mais pour satisfaire la forte envie qu'il avoit d'apprendre la manière dont le roi étoit devenu captif, un jour ce prince lui parla ainsi :

Quelque tems après le départ du roi de France, j'eus un grand démêlé avec Léopold, duc d'Autriche. Le bonheur que j'avois eu de faire la conquête du royaume de Chypre en si peu de tems, & la gloire que je m'étois acquise en partageant avec le roi de France l'heureux succès des armes chrétiennes en Syrie, avoient fait naître dans le cœur de Léopold une envie secrète, dont il lui échappoit assez souvent des mouvemens qu'il cherchoit à couvrir par d'autres prétextes; ainsi qu'il fit pendant le cours du démêlé que nous eûmes, dans lequel ce prince, qui avoit cependant tout le tort de son côté, agit avec un emportement si étrange, qu'il paroissoit forcené. Comme j'avois la justice pour moi, tout ce qu'il y avoit dans la Palestine de princes & de seigneurs croisés prirent mon parti; & l'emporté Léopold, sans en avertir

perſonne, s'en retourna bruſquement en Allemagne. L'empereur eſt, comme tu ſais, mon implacable ennemi depuis long tems. Le duc d'Autriche, qui ne cherchoit qu'à me nuire, réveilla ſa haine, en lui diſant que quand les princes croiſés s'étoient rendus maîtres de la ville d'Acre, mes troupes avoient effacé les armes impériales de pluſieurs endroits de cette ville pour y placer les miennes. L'empereur & le duc formèrent contre moi mille projets de vengeance, & réſolurent de tout mettre en uſage pour les exécuter; & pour cet effet, ils renvoyèrent de leurs émiſſaires dans la Paleſtine, & gagnèrent, par de groſſes ſommes d'argent, Varnery, un de mes domeſtiques. J'ai ſu depuis toutes ces particularités par une voie que je te dirai bientôt.

Cependant tous les princes croiſés marquoient toujours pour moi une eſtime & une déférence qui me combloient de gloire, & ils avoient une confiance dans ma conduite, qui ne contribuoit pas peu à faire réuſſir ce que nous entreprenions. La priſe de Gaza, celle de Jaffa, & la grande victoire que nous remportâmes ſur Saladin, firent en Aſie & en Europe un bruit fort glorieux pour nous; & je me préparois à aller mettre le ſiége devant Jéruſalem, lorſque je reçus la nouvelle des troubles

d'Angleterre. La fatalité de ces troubles séditieux me donna le chagrin que tu peux t'imaginer, voyant que la nécessité de ma présence en mon royaume m'alloit obliger à abandonner le cours de mes conquêtes dans la Palestine : car tu sais que les plus zélés sujets que j'eusse en Angleterre m'écrivirent de hâter mon retour au plutôt ; & tu te souviens, sans doute, que tu n'étois pas des moins ardens à me marquer qu'il te paroissoit absolument nécessaire.

Je me résolus donc à ce départ ; & après avoir fait une treve avec Saladin, & remis le soin de toutes les affaires de l'Asie au comte de Champagne, je m'embarquai : mais une violente tempête m'ayant poussé vers la Dalmatie, & fait échouer sur les côtes de ce pays, le malheur de mon naufrage fut cause que je me vis obligé de continuer ma route par l'Allemagne, & je me déguisai pour la traverser. Comme ma suite étoit réduite à un très-petit nombre de personnes, & que je n'ignorois pas les mauvais sentimens que l'empereur & le duc d'Autriche avoient à mon égard, je crus que la prudence vouloit que je prisse cette précaution, elle fut cependant inutile : le traître Varnery donna avis au duc d'Autriche de toutes mes démarches ; & malgré mon habit de marchand, je fus arrêté proche de Vienne, comme

j'étois dans un bois éloigné du village dans lequel Varnery avoit envoyé tous mes gens, sous des prétextes qui regardoient mon service, & étoit resté seul auprès de moi. Ce fut en vain que je voulus me défendre contre les gens de Léopold, ils m'enveloppèrent malgré ma résistance. Dès que ce perfide duc m'eut à son pouvoir, il me remit sous celui de l'empereur, à qui je fis vainement demander une conférence, il ne voulut jamais me l'accorder. J'allois oublier de te dire que dans le tems qu'on me remettoit des mains de Léopold dans celles de l'empereur, j'entendis par hasard un entretien de ce duc avec Varnery, par lequel j'appris toute la trahison de ce perfide domestique, qui se préparoit encore à donner sur mon sujet de nouvelles instructions à l'empereur : j'écrivis cependant à ce prince, que quoiqu'il fût vrai que n'ayant aucune guerre ni avec lui, ni avec le duc d'Autriche, ma détention étoit absolument contre la bonne foi & le droit des gens, je ne laisserois pas néanmoins de me soumettre de bonne grace à ma destinée, & que je lui payerois exactement la rançon à laquelle il me mettroit; mais que je le priois de la fixer promptement, parce que j'avois des affaires pressantes qui me rappeloient dans mes états. L'empereur ne daigna

pas répondre à ma lettre, & me fit dire insolemment qu'il ne bornoit pas la vengeance qu'il vouloit prendre de moi à la peine légère de payer une rançon; mais que, puisqu'il étoit le maître absolu de mon sort, personne au monde ne sachant ce que j'étois devenu, il me feroit passer ma vie entière en prison, sans que qui que ce fût de mes amis ni de mes sujets pût jamais apprendre de mes nouvelles.

Cette cruelle réponse m'affligea beaucoup d'abord; mais ensuite mettant ma confiance dans la protection du ciel, je me persuadai que sa justice ne me laisseroit point passer mes jours dans une obscure prison, puisque je n'avois jamais fait aucune action qui me dût attirer ce malheureux sort: j'espérai donc que quelque coup de la providence me tireroit de ma captivité; & comme tu sais que par mon tempérament, je ne m'abandonne que bien difficilement à un violent chagrin, j'ai supporté un tems assez long ma destinée avec constance, & cherché même à charmer les ennuis de ma prison en m'amusant à composer divers contes & diverses petites histoires galantes, dans le même goût que tu sais que j'en ai composé dans ma première jeunesse. Mais, malgré la disposition que j'ai à bien espérer de toutes sortes d'évènemens, & malgré ma fermeté

naturelle, la longueur de ma prison, & toujours dans l'impossibilité d'en avertir mes amis, épuisoit enfin ma constance : je voyois les mois s'écouler sans qu'il arrivât aucun changement à mon triste sort ; j'atteignis une année toujours en même situation ; & depuis quelques mois j'avois la douleur de me voir encore prêt à en atteindre une autre. Une si longue suite de malheurs avoit enfin triomphé de la force de mon ame, & j'allois entrer dans le dernier désespoir sans ton arrivée ici ; mais puisque le ciel a daigné rapprocher de moi un cœur généreux qui m'est aussi dévoué que le tien, je veux me redonner entièrement au penchant naturel que j'ai à la joie : je sens renaître toute mon espérance ; je suis persuadé que par tes soins, je ne serai pas long-tems à recouvrer la liberté.

Blondel répondit avec autant d'esprit que de zèle à toutes les choses obligeantes que lui dit le roi. Ensuite il rendit un compte exact à ce prince de la situation des affaires de son royaume : il l'informa à fond des procédés de tous les seigneurs Anglois qui lui étoient restés fidelles, & ne lui fit pas un détail moins instructif des intrigues cachées & des cabales ouvertes de ceux qui étoient animés de l'esprit de rébellion ; & puis cherchant par généro-

sité à justifier le comte de Mortagne : je vous assure, seigneur, poursuivit-il, que le prince votre frère ne s'est point avisé, de propos délibéré, de former des partis contre votre autorité : l'insolence du chancelier, dont l'équité de vos ordres & le zèle de vos barons ont déjà puni l'audace, a d'abord engagé le comte de Mortagne, presque malgré lui, dans des mouvemens; puis ensuite les sollicitations secrètes du roi de France, & les brillantes promesses de ce monarque, ont achevé d'entraîner ce comte dans quelques pratiques contraires à l'obéissance qu'il vous doit; mais on voit bien qu'il a honte lui-même de son égarement, puisqu'il n'entre dans ces intrigues factieuses que couvertement, & que sa raison désavoue en public les démarches injustes qu'une aveugle ambition lui fait faire en secret. Tu n'as pas besoin, répondit Richard, de chercher à excuser auprès de moi les ambitieux égaremens du comte de Mortagne; dès que je serai libre, & que j'aurai recouvré toute mon autorité, je n'écouterai que les sentimens de la nature, qui me parleront en faveur d'un frère à qui il sera beau de pardonner quand il ne sera plus en état de me nuire; mais tant que je serai captif, & que je verrai en Angleterre un parti de séditieux, je veux que tout ce que j'ai de si-

delles ſujets regardent & traitent le comte de Mortagne comme un ingrat à ſon frère & un rebelle à ſon roi. Il eſt vrai, ſeigneur, répartit Blondel, que vos bontés & vos procédés généreux redoublent bien le crime dont le comte de Mortagne eſt coupable envers vous ; car jamais roi n'a comblé ſon frère de tant de marques d'amitié & de tant de bienfaits magnifiques, que vous en avez comblé ce prince. Tout le monde ſe ſouvient que quelques démarches imprudentes que lui avoit fait faire une jeuneſſe un peu trop légère, du tems du feu roi votre père, lui avoient fait perdre les bonnes grâces de ce monarque, qui, l'ayant voulu punir en ne lui donnant aucun appanage, lui avoit fait acquérir par toute l'Europe le déſagréable ſurnom de Jean-ſans-Terre. On ſe ſouvient même, ſeigneur, que quand vous parvîntes à la couronne, non-ſeulement vous comblâtes ce prince de richeſſes & de titres, mais encore vous l'en accablâtes. On n'a pas oublié qu'outre le comté de Mortagne & les conquêtes que le roi votre père avoit faites en Irlande, vous lui donnâtes les comtés de Cornouailles, de Den, de Sommerſet, de Dorſet, de Nottengham & de Lancaſtre ; de ſorte qu'il s'en falloit peu que la grandeur de ſes biens n'égalât la puiſſance & la gloire de la couronne.

couronne. Mais, ſeigneur, ce ſont ces mêmes bontés que vous avez eues pour le comte de Mortagne qui vous engagent à avoir de l'indulgence pour lui : ce prince vous doit tout le bonheur de ſa vie, vous ſerez ravi de conſerver votre ouvrage, la ſplendeur de ſon ſort eſt l'effet de votre libéralité, le repos de ſes jours ſera l'effet de votre clémence. Songeons, répliqua le roi, à me mettre en état de l'exercer cette clémence. Mais, dis-moi, que fait la reine ma mère dans tous ces troubles ? N'eſt-elle pas bien affligée de leur excès, & la reine ma ſœur n'en eſt-elle pas bien touchée auſſi ? La reine mère, reprit Blondel, eſt toujours toute pleine de zèle & de tendreſſe pour vous ; & il ſeroit à ſouhaiter, pour le bien de vos affaires, qu'elle eût ſur l'eſprit des factieux tout le crédit & l'autorité qu'elle devroit avoir : pour la reine de Sicile, quoiqu'elle ſoit très-chagrine de l'audace des rebelles, elle eſt encore bien plus affligée d'ignorer le deſtin d'un frère tel que vous, & à qui elle a de ſi grandes obligations : mais, ſeigneur, ajouta-t-il, vous ne me demandez point de nouvelles de la reine Alaſie. Ne donne point, répondit le roi, le titre de reine à la princeſſe Alaſie, tu ſais qu'elle-même ſeroit fâchée de le porter, s'il falloit avoir, avec ce titre, véritablement le nom de mon

épouſe. Cependant, Seigneur, répartit Blondel, la princeſſe Alaſie a toujours paru prendre un grand intérêt aux ſuccès de vos armes; mais, ſeigneur, continua-t-il en ſouriant, ſi vous n'êtes pas empreſſé à me demander des nouvelles de la princeſſe de France, demandez-m'en du moins de celle de Navarre, car je ne puis croire que toutes vos victoires de Syrie, ni la perte de votre liberté, vous aient fait oublier les charmes de l'aimable Berengere. Je t'avouerai, répliqua le Roi, que je rends toujours aux attraits de la princeſſe de Navarre, la même juſtice que je leur ai rendu toute ma vie: mais tu te trompes beaucoup, mon cher Blondel, ſi tu t'imagines que ces attraits, tout brillans qu'ils ſont, aient jamais fait aucune impreſſion ſur mon cœur. Quoi, ſeigneur, reprit Blondel, ce n'eſt pas la princeſſe de Navarre qui eſt cauſe de l'éloignement que vous avez eu à vous unir d'un lien éternel avec la princeſſe de France! Non, répondit le roi, la princeſſe Berengere n'a jamais eu le moindre empire ſur mon cœur, malgré l'envie que la reine ma mère a toujours eue de l'y faire règner; mais pour te tirer entièrement de la prévention où tu es à cet égard, je veux bien te confier aujourd'hui un ſecret; apprends que la charmante princeſſe de Flandres, épouſe de

l'heureux comte de Hainaut, eſt la ſeule perſonne qui m'ait jamais inſpiré de l'amour, & la ſeule auſſi avec qui les nœuds d'un ſacré lien auroient fait le bonheur de ma vie : à préſent que tu ſais mes ſentimens, ajouta Richard, c'eſt à toi à m'informer de tout ce que tu ſais de la ſituation où eſt cette adorable comteſſe. Quand j'apprends, répliqua Blondel, que c'eſt la comteſſe de Hainaut qui eſt l'objet de votre tendreſſe, je vous plains beaucoup, ſeigneur, car cette comteſſe paroît fort attachée au comte ſon époux, & vit avec lui dans une parfaite union. Il eſt vrai cependant que quelque beauté qu'ait cette princeſſe, on voit ſur ſon viſage & dans toutes ſes manières, une certaine langueur qui pourroit bien être l'effet de quelque paſſion malheureuſe; ainſi, ſeigneur, j'ai grand penchant à croire que vous êtes tendrement aimé de la belle comteſſe de Hainaut, & que pendant que vous avez toute ſon inclination, elle n'eſt attachée à ſon époux que par les ſeuls ſentimens que lui inſpire ſa vertu. Hélas! s'écria le roi, tu devines juſte! Et c'eſt ce qui fait ma douleur & ma joie dans une paſſion ſi tendre : je ſais que la princeſſe que j'adore partage mes maux, je ſais qu'elle ſoupire en ſecret du nœud fatal qui l'attache à un autre que moi ; mais ſi je ſens mille dou-

ceurs d'avoir les vœux de cette admirable perſonne, je ſouffre auſſi une douleur mortelle des chagrins où elle ſe livre; car je ſais que par ſa vertu délicate elle ſe fait ſans ceſſe des reproches de ne pouvoir mettre d'accord ſon cœur & ſa foi. J'ai remarqué, en effet, reprit Blondel, qu'elle eſt dans une grande mélancolie: j'ai paſſé à ſa cour depuis peu, & la confidence dont vous venez de m'honorer, ſeigneur, me fait faire à préſent des réflexions que je n'avois point faites dans cette cour: la comteſſe me demanda des nouvelles de votre ſort avec un empreſſement particulier; & lorſque je lui eus répondu qu'on étoit toujours dans une triſte incertitude ſur ce que vous étiez devenu, elle garda le ſilence, & parut dans un accablement extrême. Dans le tems je ne fis point à ces choſes les attentions qu'elles méritoient qu'on y fît, mais en ce moment je ſuis perſuadé que vous êtes plus chéri que jamais de la charmante comteſſe de Flandres. Je crois, ſeigneur, continua Blondel, que vous vous doutez bien qu'on donne aujourd'hui ce nom à la princeſſe que vous aimez. Dès qu'on a ſu certainement en Europe que l'Aſie avoit vu mourir Philippe, comte de Flandres, Baudouin, comte de Hainaut, voyant ſon épouſe héritiere de cette belle ſouveraineté, par la

mort de son frère, expiré sans enfans, a quitté le nom de comte de Hainaut pour prendre celui de comte de Flandres; & tout le monde admire le sort du comte Baudouin, qui, par son heureuse étoile, se trouve l'époux d'une si belle princesse & d'une si riche héritière; mais quand on vante le bonheur de ce comte, c'est qu'on ignore qu'il ne possède point le cœur de son aimable épouse, qui n'est uniquement rempli que de l'image du grand roi Richard. Hé, que me sert, s'écria ce prince, la tendresse de ses sentimens, puisque pour l'intérêt de sa gloire, qui, par la pureté de mon ardeur, m'est plus chère que la mienne propre, je ne puis même aspirer à être heureux ! Il faut espérer, dit Blondel, que la fortune fera naître quelques évènemens qui vous seront favorables : vous & la comtesse de Flandres avez tous deux trop de vertus & trop de qualités aimables pour mener toujours une vie traversée par des malheurs, & il est sûr que le ciel donnera sa protection à une tendresse aussi noble & aussi innocente qu'est la vôtre. Fasse ce juste ciel, s'écria de nouveau le roi, que tu prédises juste! J'aime à m'en flatter; tu sais avec quelle facilité je m'abandonne à l'espérance : je veux bien me livrer aujourd'hui à ses plus agréables idées; mon esprit & mon cœur mortellement fatigués

de ce que le déſeſpoir leur a fait ſouffrir, ſe ſaiſiſſent avidement tout ce qui peut leur donner l'image d'un heureux avenir : je vais même chercher à me divertir du paſſé; je vais rappeler le ſouvenir de tous ces doux momens que nous paſſions toi & moi à nous entretenir de l'hiſtoire & de la poéſie, & je veux repaſſer dans ma mémoire ces vers ſi galans & ſi tendres que tu me venois montrer quand tu les avois compoſés pour la jeune Berthelide. Mais dis-moi, ajouta Richard, des nouvelles de cette charmante perſonne, & ſi tu n'as point enfin ſu vaincre ſon indifférence ? Seigneur, répondit Blondel un peu déconcerté, j'ai à vous rendre compte de tant de choſes importantes qui regardent votre ſervice, que vous me permettrez bien de ne pas employer à des bagatelles qui aient rapport à moi, les précieux momens qu'on me permet de reſter auprès de vous : je commence même à m'appercevoir que j'y reſte peut-être trop aujourd'hui; il faut donc que je m'arrache à préſent à ce bonheur, pour être en état de me le conſerver. Je conſens que tu me quittes, reprit Richard, quand tu m'auras dit ſi tu ne ſais point ce qu'eſt devenu le comte d'Eſtanfort, que Varnery avoit écarté de moi lorſque je fus pris ? Non, Seigneur, répondit Blondel, on ne

fait aucune nouvelle de ce comte, ce qui m'eſt très-ſenſible.

Après ces mots, Blondel quitta le roi, & s'en alla remplir les emplois auxquels la figure qu'il faiſoit dans la maiſon du concierge l'engageoit; il continuoit à ſe faire conſidérer de plus en plus de cet homme & de toute ſa famille; & en très-peu de tems il s'acquit auprès d'eux une ſi parfaite confiance, qu'on l'auroit vu paſſer des demi-journées entières avec le priſonnier qu'on n'en auroit pas eu la moindre inquiétude. Il profitoit en habile homme de cette diſpoſition favorable; mais quelques ſoins qu'il ſe donnât, & quelques ſecrettes tentatives qu'il fît pour découvrir des moyens de faire ſauver Richard, il n'en pouvoit entrevoir encore aucune apparence, & ſon bonheur ne ſe bornoit alors qu'à ſentir la douceur de conſoler ce prince, & le plaiſir de lui faire oublier quelquefois, dans ſes entretiens, les chagrins & les incommodités que lui cauſoit ſon affreuſe priſon.

Un jour qu'il ſavoit qu'il pourroit reſter longtems avec cet héroïque maître, il lui dit: Je n'ai pas oublié, ſeigneur, que vous m'avez fait la grâce de me dire, que vous avez compoſé dans cette ténébreuſe tour divers contes & diverſes petites hiſtoires. J'eſpère que cette même bonté

qui vous engageoit autrefois à me faire part des excellentes productions de votre esprit, vous portera encore à m'honorer de cette marque de votre bienveillance. Je t'avoue, répondit le roi, que je me ferai un plaisir de te lire ou de te raconter toutes les fables de différentes espèces que j'ai composées ici : on ne m'a jamais laissé manquer des choses dont on a besoin pour écrire; cet amusement m'a été d'un grand secours : je t'assure que si le divertissement qu'il donne ne m'avoit pas soutenu, il est de certains momens où je serois expiré d'ennui. Je vais donc te faire part des seuls plaisirs que m'ait pu permettre mon loisir forcé. Après ces mots, le roi récita à à Blondel un conte, dont je vais rapporter tout le fond & la substance; mais je n'en conserverai pas les termes ni les narrations trop étendues : je me croirai cependant permis d'y ajouter quelques petites réflexions; mais en même-tems j'en retrancherai diverses circonstances, qui ne seroient pas du goût de notre siècle, ce n'est donc pas le roi Richard qui parle, c'est moi.

RICDIN-RICDON,

CONTE.

DANS un des plus beaux royaumes de l'Europe, dont les historiens cependant ne marquent point le nom, régnoit un prince, qui, par son équité, la droiture de son ame, & son amour paternel pour ses sujets, s'étoit acquis le glorieux surnom de roi Prud'homme, qui, dans ces tems-là, signifioit parfaitement roi plein de probité & d'honneur. Ce roi étoit uni à une épouse qui avoit aussi beaucoup de vertu; & comme cette princesse, qui étoit naturellement vive & agissante, s'occupoit sans cesse à quelqu'amusant travail, le peuple l'avoit surnommée la reine Laborieuse. Ce roi & cette reine n'avoient qu'un fils unique, dont les inclinations n'étoient pas dans le fond moins portées à la vertu que ceux dont il avoit reçu la naissance; mais comme ce jeune prince, qui tenoit de la vivacité de la reine sa mère, n'avoit point encore d'occupation, il en cherchoit dans les plaisirs; & il marquoit tant de goût pour le bal, les spectacles, les carousels, les magnifiques

parties de chasse, & en un mot il étoit si empressé pour tout ce qui pouvoit contribuer à lui fournir des divertissemens agréables, qu'on l'avoit surnommé le prince Aimant-joie.

Le roi & la reine, qui voyoient que les plaisirs qui l'amusoient étoient innocens, ne s'opposoient point au penchant qu'il avoit pour eux, & comptoient que l'empressement un peu trop ardent qu'il avoit à les faire naître, se passeroit avec sa première jeunesse. Du reste, ce prince étoit d'une figure très-aimable, & faisoit voir par toutes ses actions qu'il n'avoit pas l'esprit moins rempli de pénétration que de feu.

Ce qui surprenoit tout le monde, c'est qu'un jeune prince si vif ne fût point encore amoureux, & ne fît point entrer les amusemens de cœur au nombre de ceux auxquels il étoit si sensible. Mais les fêtes galantes & la chasse faisoient seules l'objet de ses désirs; & seules lui fourniſſoient de certains plaisirs qui lui paroissoient fort piquans, par leurs nouveautés singulières & par leur variété. Quelquefois en courant un cerf, il s'égaroit de sa suite, & quelquefois avant que de pouvoir retrouver aucuns de ses gens, il se sentoit si fortement pressé de la faim, qu'il entroit chez le premier gentilhomme campagnard, ou chez le premier payſan qu'il rencontroit sur son chemin; &

D'où vient ma bonne Femme, que vous maltraitez ainsi cette jeune Fille ?

comme ordinairement il ne se faisoit pas connoître, il lui arrivoit souvent des aventures bizarres qui le réjouissoient beaucoup, & qu'il racontoit au roi son père & à sa cour avec un plaisir extrême.

Un jour qu'il s'étoit ainsi écarté de ses gens, comme il traversoit un hameau qui paroissoit désert, il vit sortir d'un jardin champêtre une jeune fille d'une beauté à éblouir, qu'une vieille femme, d'une figure fort désagréable, traînoit avec violence vers une maison rustique, qui étoit vis-à-vis le jardin, de l'autre côté de la route publique.

Cette jeune fille avoit à son côté une quenouille chargée de lin, & tenoit dans un des pans de sa robe, un amas de fleurs qu'elle venoit de cueillir dans le jardin; la vieille les lui arracha, les jeta dans le milieu de la route, donna à la belle quelques coups assez rudes; & puis la ressaisissant par le bras, lui dit d'un ton plein de fureur : Allons, allons, petite malheureuse, rentrons vîte dans la maison; c'est-là que je vous ferai sentir comme il faut ce que c'est que d'avoir l'insolence de me désobéir.

Le prince, qui s'étoit arrêté tout court pour considérer ce spectacle, s'approcha de la vieille comme elle étoit prête à rentrer dans son logis, & lui dit d'un air doux : D'où vient, ma bonne

femme, que vous maltraitez si fort cette jeune fille ? quelle faute a-t-elle faite, pour s'attirer ainsi votre colère ? La paysanne, qui, naturellement étoit fort emportée & n'aimoit pas qu'on se mêlât de ses affaires, s'apprêtoit à répondre insolemment au prince ; mais ayant jeté les yeux sur ses habits, & jugeant par leur extrême richesse, que celui qui les portoit devoit être quelque personne d'une grande considération, elle retint son emportement, & se contenta de lui répondre d'un ton aigre : Seigneur, je querelle ma fille, parce qu'elle fait toujours le contraire de ce que je lui dis : je voudrois qu'elle ne filât point, & elle file depuis le matin jusqu'au soir, encore est-ce avec une diligence qui n'a point sa pareille ; & je ne lui fais toutes les réprimandes que vous voyez, qu'à cause qu'elle file trop. Comment, dit le prince, est-ce là un sujet pour gronder ainsi cette pauvre enfant ? Ah ! vraiment ma bonne femme, si vous haïssez les filles qui se plaisent à filer, vous n'avez qu'à donner la vôtre à la reine ma mère, qui se divertit si fort à cet amusement, & qui aime tant les fileuses, la reine fera la fortune de votre fille. Hélas ! seigneur, répondit la vieille, si cette mijorée-là, avec sa belle adresse, vous paroît si propre pour notre bonne reine, vous n'avez qu'à l'emmener tout-à-l'heure, si bon

vous ſemble, car il y a long-tems qu'elle me pèſe ſur les épaules, & que j'ai envie d'en être défaite.

Comme elle achevoit ces mots, une partie de la ſuite du prince vint le rejoindre : il dit à un de ſes valets de chambre de mettre la belle en croupe derrière lui. Cette jeune perſonne avoit encore le viſage couvert des larmes que les menaces de la vieille lui avoient fait répandre, mais ſes pleurs ne déroboient rien à ſes charmes. Le prince cherchoit à la conſoler, en l'aſſurant qu'avec l'adreſſe dont elle étoit partagée, elle ne manqueroit pas de s'attirer abondamment les bienfaits de la reine. La pauvre fille cependant, étoit ſi éperdue de ſe voir entourée de tant d'hommes, qu'elle n'entendoit pas la moitié de ce qu'on lui diſoit. Sa mère la vit partir ſans témoigner prendre la moindre part à ſon ſort ; mais les habitans du hameau trouvoient qu'ils n'avoient pas d'aſſez grands yeux pour la conſidérer au milieu de tous ces ſeigneurs couverts d'or : ils ſurent des petits officiers du prince, qu'on la menoit à la reine, ce qui fit envier ſon deſtin par toutes les jeunes payſannes de ce lieu.

Pendant le chemin, le prince apprit que le nom de la belle étoit Roſanie : dès qu'il fut arrivé au palais, il la préſenta à la reine ſa mère,

comme la plus adroite & la plus diligente fileuse de tous ses états. La reine la reçut avec bonté, la considéra avec attention, & loua même beaucoup les charmes modestes & touchans dont elle étoit partagée, ce qui ne fut pas une légère mortification pour certaines femmes de la cour, qui se piquoient de parfaite beauté. La reine fit loger Rosanie dans un appartement où il y avoit une enfilade de chambres toutes remplies d'amas des plus célèbres filasses qui fussent dans le monde. On y voyoit du chanvre de Syrie, du lin de l'île d'Ithaque ; on y voyoit aussi du chanvre de Bretagne, du lin de Picardie, du lin de Flandres, & même de ce fameux lin incombustible, dont on fait une toile merveilleuse, que le feu le plus ardent ne sauroit endommager. On dit à Rosanie, comme une bonne nouvelle, qu'elle n'avoit qu'à choisir parmi toutes ces filasses, celle par où elle voudroit commencer ; puis on ajouta que cela lui devoit être assez indifférent, parce que, comme elle étoit fort jeune & plus adroite qu'une autre, la reine, qui vouloit la garder long-tems, & lui faire beaucoup de bien, la destinoit à les filer toutes.

Quand la pauvre fille fut seule, elle s'abandonna au plus violent désespoir : elle avoit pour le métier de filer, une aversion insurmontable,

qui lui faiſoit regarder comme un affreux ſupplice l'obligation de donner quelques heures à ce travail. Il eſt vrai que quand elle avoit le courage de faire un aſſez grand effort ſur elle pour s'y occuper quelque tems, elle s'en acquittoit avec une adreſſe infinie. Son fil étoit d'une fineſſe & d'une égalité parfaite; mais elle filoit avec une lenteur ſi exceſſive, que quand même elle auroit pu enfin gagner ſur elle de ſe tenir aſſidue du matin au ſoir, elle n'auroit qu'à peine pu parvenir à filer une demi-fuſée de fil par jour.

A ces diſpoſitions on peut juger de la douleur qu'elle avoit des ſentimens où la reine ſe trouvoit à ſon égard: elle ne comprenoit pas comment elle pourroit ſe tirer de l'embarras où la malice de ſa mère l'avoit jetée; elle étoit cependant ravie d'être tirée des mains de cette mère, qui n'avoit que de barbares duretés pour elle. La bonté gracieuſe avec laquelle la reine l'avoit traitée, enchantoit ſon imagination. La cour où elle ne faiſoit que d'arriver, & qu'elle n'avoit vue que comme un éclair, lui paroiſſoit déja un ſéjour tout agréable: tous les objets qui s'y étoient préſentés à ſes yeux, l'avoient charmée, mais elle voyoit bien qu'elle ne pouvoit ſe ſoutenir dans cette cour que ſur le pié d'une habile fileuſe, & elle

ne sentoit que trop qu'elle n'en auroit jamais le talent. Occupée de ces cruelles inquiétudes, elle passa toute la nuit sans dormir un seul moment. Le prince ne dormit pas davantage : les attraits touchans & les graces naïves de Rosanie avoient si fortement frappé ses yeux, & fait une si vive impression sur son cœur, que tout plein de l'idée de cette charmante fille, il passa la nuit entière à s'en entretenir.

Cependant dès qu'il fut jour chez la reine, elle envoya dire à Rosanie qu'elle vouloit lui parler : il y avoit ce matin-là grande toilette chez cette princesse ; ainsi quand Rosanie y arriva, une foule de dames attachèrent avidement leurs regards sur son visage. Le roi qui ne l'avoit point encore vue, & qui dans ce moment étoit chez la reine, regarda cette jeune beauté avec application, & lui donna diverses louanges. Le prince qui étoit aussi dans ce lieu, & qui en pensoit beaucoup plus que le roi son père, n'en dit néanmoins pas tant. Il est vrai que Rosanie, malgré la simplicité de son corset violet, & la rustique manière de sa coëffure, enchantoit les yeux de tous ceux qui la regardoient. On lui voyoit une taille fine & bien prise, accompagnée d'un dégagement si aisé, qu'en dépit de l'éducation qu'avoit eu la belle, elle n'avoit rien de l'air gauche

gauche du village. Ses cheveux qui étoient du plus beau blond cendré, ornoient un front d'albâtre, au-dessous duquel on voyoit briller de grands yeux bleus aussi pleins de douceur que de vivacité : elle avoit le nez dans la plus juste proportion : elle avoit la bouche petite, agréablement façonnée, & enfin comme il faut qu'elle soit pour être parfaitement belle ; les dents admirables ; le teint d'une blancheur à éblouir, & rehaussé d'un léger incarnat qui lui donnoit tout l'éclat possible. Et avec toute la régularité de ses traits, & les vives couleurs de son teint, on voyoit encore sur son visage & dans toute sa personne, ces charmes piquans, & ce je ne sais quoi qui sont l'ame de la beauté.

Quoiqu'elle n'eût point dormi la nuit, elle n'en paroissoit pas plus abattue : la confusion qu'elle sentoit d'être ainsi exposée aux regards d'une nombreuse cour, lui donnoit une rougeur qui ne servoit qu'à faire briller chacun de ses attraits dans tout leur jour; & l'on voyoit bien que son métier de fileuse, qui l'avoit obligée à rester sous les toits, avoit préservé son teint des ravages du hâle. Toutes les dames qui prétendoient à la beauté, étoient animées d'un dépit extrême, & tâchoient à lui faire trouver des défauts dans le visage &

dans la taille. Les jeunes étourdis formoient sur son sujet mille desseins ridicules ; enfin par diverses vues elle attiroit l'attention de toute la cour. En s'en allant, le roi s'avisa de dire à la reine, qu'il lui conseilloit de donner un autre habit à la belle fileuse, parce que le sien étoit trop bizarre & trop différent de celui de toutes les autres filles de sa maison. La reine répondit qu'elle y avoit déja pensé ; & en effet, quelques heures après on apporta à Rosanie un habit & des coëffures très-propres, & parfaitement dans le goût de la mode qui régnoit alors à la cour du roi Prud'homme. Les femmes de la reine la coëffèrent & l'habillèrent avec beaucoup de soin, & lui montrèrent fort en détail comment elle devoit s'y prendre dorénavant pour bien placer tous ces ajustemens elle-même sur sa personne. Ils lui allèrent admirablement bien, & elle parut en cet état au temple où le prince la vit : il la trouva plus belle qu'il ne l'avoit jamais trouvée, & lui donna tout haut derrière elle des louanges sans bornes. Tous ceux de la cour qui ne l'avoient pas vue chez la reine, la regardèrent avec une curiosité empressée ; & comme mille gens n'avoient pas retenu son nom, & que le roi l'avoit appelée la Belle Fileuse, ce nom flatteur lui demeura ; & elle devint si à la mode en moins

de vingt-quatre heures, qu'à la cour & à la ville il ne se fit pas une conversation où la belle Fileuse n'entrât pour quelque chose.

Mais pendant que cent jeunes beautés fatiguées d'en entendre parler sans cesse, envioient son bonheur & sa gloire, cette fille qui faisoit naître tant de jalousie, passoit de bien tristes momens. Dans le cours de la première journée qu'elle passa au palais, pour s'exempter de cette occupation de filer qui lui étoit si insupportable, elle dit qu'elle avoit des crampes dans les doigts, & pendant cette journée, le plaisir d'être richement parée, & celui d'entendre donner mille louanges à sa beauté, suspendirent l'inquiétude que lui donnoit le gênant travail qui lui étoit destiné : les femmes de la reine, dont la plupart n'étoient plus jeunes, & ne se piquoient point de beauté, avoient pris d'abord pour Rosanie beaucoup d'affection, à laquelle cette jeune personne répondoit par une docilité & une complaisance extrême ; elles la promenèrent par-tout le palais, & même en divers endroits de la ville ; ce qui divertit fort cette nouvelle habitante de la cour, qui n'avoit pas les yeux accoutumés à des objets si magnifiques ; mais lorsque le soir elle fut retournée dans le fatal appartement si garni de filasse, cette odieuse vue la replongea dans tout son

déſeſpoir ; elle reprit néanmoins quelque tranquillité, & dormit beaucoup mieux qu'elle n'avoit fait l'autre nuit. Le lendemain dès qu'elle fut levée, elle ſongea à ſe parer des plus beaux ajuſtemens que lui avoit donné la reine ; mais bien loin d'avoir retenu les leçons que les femmes de cette princeſſe lui avoient données pour ſe les mettre d'un bon air, elle ne put jamais venir à bout de les placer d'une manière un peu ſupportable, quoiqu'elle ſe décoëffât & ſe déshabillât plus de vingt fois pour y réuſſir. Enfin après tant de peines inutiles, elle reſta coëffée & habillée tout de travers, & de fort mauvaiſe grace. Très-chagrine du peu de ſuccès que ſes ſoins avoient eu de ce côté-là, elle chercha à s'en dédommager par quelqu'autre endroit ; elle chargea ſa quenouille & ſe mit à filer ; mais ſa main ſe trouvant toujours auſſi lente qu'à l'ordinaire, malgré tous les efforts qu'elle fit, elle ne parvint pas à filer le quart d'une fuſée de fil, depuis dix heures qu'elle avoit fini ſa parure, juſqu'à plus de midi & demi, qu'on lui vint dire de la part de la reine, que cette princeſſe demandoit à voir ſon ouvrage.

Dès que Roſanie eut entendu cet ordre, elle répandit bien des larmes : puis enfin elle tâcha à trouver de nouveau dans ſon eſprit

quelqu'excuſe apparente qui pût encore la tirer d'affaire : elle ſe préſenta devant la reine avec un air abattu, & lui dit qu'elle étoit au déſeſpoir de ce qu'un violent rhumatiſme, qui lui rendoit le bras tout entrepris, l'empêchoit de lui marquer ſon zèle par ſon travail. Elle ajouta qu'elle avoit fait toutes ſortes d'efforts pour vaincre ſon mal, mais qu'ayant repris vingt fois vainement la quenouille & le fuſeau, malgré toute ſa perſévérance, en dix repriſes différentes, elle n'avoit jamais pu filer que ce peu de fil qu'elle montroit à la reine. Cette laborieuſe reine le trouva admirablement beau, ce qui la confirma dans l'idée qu'elle avoit de l'habileté de Roſanie, & comme cette princeſſe étoit bonne, elle la plaignit, lui dit qu'elle ne vouloit pas qu'elle forçât ſon bras, & elle ajouta qu'elle le feroit voir à ſon premier médecin. Roſanie qui trembloit qu'on ne découvrît qu'elle n'avoit nul mal, dit à la reine que le ſien n'avoit beſoin d'aucun remède, & ne ſeroit pas aſſurément long à guérir, puiſque toutes les fois qu'il lui prenoit il ne lui falloit que du repos pour le faire paſſer. La reine ſe contenta de ces raiſons ; mais dès que Roſanie ne fut plus devant ſes yeux, les ouvrières de cette princeſſe, qui étoient fort envieuſes des grandes diſtinctions qu'on avoit eues tout d'un

coup pour cette nouvelle venue, dirent tout haut, qu'assurément les crampes & rhumatismes n'étoient que des maladies de commande, & qu'il y avoit beaucoup d'apparence que cette beauté qu'on disoit si habile & si diligente, n'étoit qu'une mal-adroite & une lambine. La pauvre Rosanie, qui entendoit tous ces discours, en avoit une affliction extrême, & d'un autre côté, pour comble de disgraces, les filles de la reine & les autres dames de la cour, qui voyoient l'excès du mauvais air dont étoient mis ses habits & sa coëffure, en faisoient de grands éclats de rire, & faisoient mille plaisanteries sur son corset violet, & sur son cotillon, qu'elles soutenoient qu'on avoit eu grand tort de lui ôter, puisqu'ils lui alloient bien mieux que les ajustemens de demoiselle.

Rosanie ne put tenir contre tant de choses chagrinantes, elle quitta le palais, passa dans les jardins, & en se promenant toujours, se trouva dans un bois fort épais qui étoit au bout du parc. Quand elle fut dans ce lieu elle se sentit si lasse, qu'elle s'assit promptement sur le bord d'un ruisseau rapide qui serpentoit dans ce bois. Là elle se mit à rêver tristement à sa malheureuse destinée & au parti qu'elle devoit prendre dans l'état où elle étoit. Quelquefois elle étoit résolue de s'en retourner vers sa

mère, toute dure & barbare qu'elle étoit; mais quand elle venoit à penser aux mauvais traitemens qu'elle en avoit toujours reçus depuis qu'elle avoit perdu son père, elle se blâmoit d'avoir la moindre idée de ce retour: avec cela toute jeune & sans expérience du monde qu'elle étoit, elle se sentoit pour le séjour & la manière de vivre du village une aversion que l'air de la cour n'avoit pas diminuée, quoiqu'il n'y eut encore que fort peu de tems qu'elle le respirât: d'un autre côté, elle voyoit bien qu'elle alloit s'attirer l'indignation de la reine, être chassée du palais avec honte, & peut être punie, quand cette princesse verroit manifestement qu'elle lui en avoit imposé sur ses talens en filerie. Elle voyoit bien cependant que la vérité alloit éclater: elle étoit au bout de toutes ses défaites, & il n'étoit plus tems de feindre avec succès des crampes & des rhumatismes. Elle n'attendoit plus que le moment où elle alloit être la fable & le jouet de toutes les personnes dont elle avoit été si enviée.

Dans ces cruelles réflexions, s'abandonnant toute à son désespoir, elle se dit qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre pour elle que celui de se donner la mort: pleine de cette pensée, oubliant sa lassitude, elle se leva pour aller

gagner un pavillon fort élevé, qui étoit à l'autre bout du bois, & que les femmes de la reine lui avoient fait voir le jour précédent en la menant promener : elle prétendoit monter tout au haut de ce pavillon, qui étoit ouvert, & puis se jeter de la fenêtre en bas. Néanmoins l'amour naturel qu'on a pour la vie, des retours sur sa tendre jeunesse, & sur-tout la secrette complaisance qu'elle sentoit pour sa beauté lui faisoient donner des larmes à sa mort, & chercher d'un pas très-lent le lieu fatal où elle s'étoit condamnée à périr.

Comme elle traversoit un sentier qui menoit au pavillon, elle vit tout-à-coup paroître devant elle un grand homme brun fort bien vêtu, d'une phisionomie assez sombre, mais qui prit un air riant & gracieux en lui parlant : où allez-vous, ma belle enfant, lui dit-il, il me semble que je vois couler des larmes de vos yeux, dites-moi quelle est votre affliction? il faudra qu'elle soit bien étrange si je ne puis vous donner du secours. Hélas! répondit Rosanie; il n'y a point de remède contre le chagrin qui m'accable, ainsi il est fort inutile que je vous en dise le sujet; peut-être, repartit l'inconnu, le secours n'est-il point si désespéré que vous pensez, mais du moins on soulage ses maux en les racontant; apprenez-moi donc les

vôtres, vous ne les pouvez confier à perſonne qui y prenne plus de part que moi. Puiſque vous m'en preſſez avec tant d'inſtance, répliqua Roſanie, je vais vous informer de toute ma deſtinée.

J'ai le malheur d'être née dans une condition fort obſcure : mon père étoit un bon payſan plein de probité & de bon ſens, qui s'étoit acquis une ſi grande croyance parmi les habitans de ſon hameau, & parmi ceux des villages d'alentour, qu'ils le prenoient pour arbitre de tous leurs différends ; & comme il étoit fort ſecret, & n'étoit jamais empreſſé à parler, ils l'avoient ſurnommé Diſant-peu. Ce père qui m'aimoit avec une tendreſſe extrême, avoit autrefois porté les armes, & même avoit eu toute la confiance de ſon capitaine : cela étoit cauſe qu'il n'avoit point dans le langage & dans les manières cette rebutante ruſticité qu'ont ceux qui ne ſont jamais ſortis du village. Dès mon enfance il prenoit mille ſoins pour me donner tous les enſeignemens dont il étoit capable ; & ſi j'ai beaucoup d'amour pour la vertu, & ne ſuis pas tout-à-fait ſtupide, c'eſt à lui ſeul que j'en ai l'obligation ; car pour ma mère, elle eſt d'une groſſièreté épouvantable ; & de plus, elle n'a jamais pris la peine de me donner aucune inſtruction ſur quoi que ce

puiſſe être; elle n'a toujours eu pour moi que dureté & averſion, toute ſa tendreſſe étoit pour mon frère.

Malgré le ſéjour du village & les foibles lumières de mon éducation, je me trouvai des ſentimens & des inclinations beaucoup au-deſſus de ma naiſſance, dont la baſſeſſe me déſeſpéroit. Les traits de mon viſage ſeuls étoient capables de m'en conſoler; ils me donnèrent de bonne heure de flatteuſes eſpérances pour ma fortune; & je n'avois pas encore douze ans, que déjà je ne trouvois point de fontaine ni de ruiſſeau par qui je n'aimaſſe à me faire redire que je ne reſterois pas aſſurément ſous une chaumière. Avec de pareilles idées, je mépriſois beaucoup les complaiſances des jeunes garçons de ma condition. Cependant, j'étois à peine ſur ma quatorzième année, que pluſieurs des meilleurs partis où une perſonne de mon état pût aſpirer, me demandèrent en mariage à mon père; mais je répandis tant de larmes quand il me les propoſa, & lui dis toujours ſi fortement, que j'aimerois autant la mort que de pareils mariages, que ſon amitié pour moi le porta à ne me point contraindre de les accepter. Ma mère en grondoit beaucoup, & diſoit ſans ceſſe qu'il me gâtoit par ſon aveugle complaiſance à mes volontés. Mais malgré tous ſes diſcours, il n'en devenoit

pas plus terrible pour moi ; au contraire, il lui reprochoit souvent qu'elle ne m'aimoit point, & qu'il n'y avoit que son fils qui lui fût cher. Hélas ! je ne fus pas long-tems sans éprouver combien il disoit vrai. Il fit un voyage dont il ne nous dit point le sujet, en nous assurant cependant qu'il reviendroit bien-tôt ; mais il faut qu'il soit péri dans ce malheureux voyage, car il y a beaucoup de tems passé par-dessus celui auquel il nous avoit marqué qu'il seroit de retour.

Depuis que ma mère s'est vue absolument maîtresse de moi, il n'y a sortes de mauvais traitemens que je n'aie reçus d'elle. Enfin, il y a deux jours qu'après m'avoir cruellement querellée de ce que je n'avois pas assez filé, comme elle me traînoit dans notre maison, en me menaçant avec beaucoup de colère, le fils du roi de ce pays-ci passa devant notre porte, & lui demanda par quelle raison elle me maltraitoit si fort ; elle lui répondit en se moquant, que c'étoit parce que je filois trop : le prince crut qu'elle parloit sérieusement ; & comme notre reine se plaît fort à toutes sortes d'ouvrages, & se divertit beaucoup entr'autre chose à faire filer, le prince me demanda aussi-tôt pour la reine sa mère à la mienne, qui, ravie de se défaire de moi, me remit au moment [illegible]

entre les mains de ses gens. On m'a présentée à la reine comme la meilleure & la plus diligente fileuse de tout son royaume, & jamais personne n'a été plus éloignée que moi d'avoir ces qualités-là. Cependant, la reine prévenue que je les possède, m'a destiné une si horrible quantité de travail, que la seule vue m'en fait frémir : je crois qu'elle a rassemblé tout ce qu'il y a jamais eu de filasse dans le monde pour m'en accabler. Avec la haine terrible que je me sens pour la filerie, & la lenteur que j'ai dans ce métier, je ne sais par où commencer ni par où finir un si ennuyeux & si assommant travail; cependant, je n'ai point d'autre moyen pour rester dans cette cour, où je me plairois tant, que d'y être ouvrière de la reine. Hélas! quand je me suis vue d'abord dans ce palais, & que j'y ai entendu donner tant de louanges à ma beauté, j'ai rappelé les idées que ma vanité m'avoit données dès mon enfance ; je me suis flattée que quelque seigneur de la cour, ou du moins quelqu'officier du roi, prendroit assez d'inclination pour moi, pour me faire partager sa fortune en m'épousant. J'ai cru même pendant quelques momens, ah! quelle orgueilleuse pensée ! que le prince me regardoit avec des yeux animés de passion. Hé! de tout cela, que me reste-t-il ! que le désespoir de sentir que par mon manque d'adresse à

me parer, je défigure les dons que m'a fait la nature, & que par le même manque d'adreſſe, faute de ſavoir filer vîte, je vais être chaſſée honteuſement par la reine, & ſervir de jouet à d'envieuſes compagnes que ma beauté & ma faveur naiſſante faiſoient trembler. Vous voyez bien, obligeant inconnu, continua Roſanie, qu'il n'y a point de remède à mes maux; cependant, ajouta-t-elle avec un ſoupir, j'eſpère m'en épargner le ſupplice par un funeſte moyen que je ne dis pas. Mais, reprit l'inconnu, ſi au lieu d'un moyen funeſte, on vous donnoit un moyen doux & agréable pour éviter ces maux, n'auriez-vous pas bien de l'obligation aux gens, & ne feriez-vous pas quelque choſe en leur faveur? Tout ce que je pourrois faire raiſonnablement, répondit Roſanie avec précipitation, excepté l'honneur & le devoir, il n'eſt rien qu'on ne me vît ſacrifier à la reconnoiſſance. Puiſque vous êtes dans ces ſentimens-là, repartit l'inconnu, je vais m'engager avec plaiſir à vous ſervir; mais faiſons auparavant exactement nos conventions.

Regardez, continua-t-il, la baguette que je tiens à ma main, & la prenez dans la vôtre. Roſanie prit cette baguette, & la conſidéra: elle étoit fort petite, & d'un bois gris-brun tres-luiſant, dont on ne pouvoit dire le nom,

& étoit garnie d'une pierre changeante, qui n'étoit ni agathe, ni cornaline, ni aucune autre pierre connue. Enfin il n'étoit pas plus facile de dire le nom de la pierre, que celui du bois. Lorsque Rosanie eut considéré quelque tems cette baguette, elle la remit entre les mains de l'inconnu, qui lui dit: Vous voyez bien cette petite baguette, elle a des propriétés admirables. Dès que vous en toucherez toutes sortes de chanvres & de lins, elle en filera par jour autant que vous le voudrez, & d'une finesse telle que vous le souhaiterez. Elle a encore le don, que dès qu'on en touche de la laine, de la soie & des canevas, on en fait la plus belle tapisserie du monde, & des ouvrages de petit-point qui le disputeroient aux plus excellentes miniatures. Je vous prêterai, poursuivit-il, cette merveilleuse baguette pour trois mois, pourvu que vous demeuriez d'accord de ce que je vais vous dire. Si d'aujourd'hui en trois mois, jour par jour, lorsque je reviendrai querir ma baguette, vous me dites en me la rendant: Tenez, Ricdinricdon, voilà votre baguette; je reprendrai ma baguette sans que vous soyez engagée à nulle obligation envers moi; mais si au jour marqué vous ne pouvez retrouver mon nom, & que vous me disiez simplement: Tenez, voilà votre baguette; je serai maître de votre destinée; je

vous menerai par-tout où il me plaira, & vous ſerez obligée de me ſuivre.

Roſanie rêva quelque tems ſur ce qu'elle avoit à répondre; mais il lui parut que le nom de Ricdin-ricdon étoit ſi facile à retenir, qu'il lui ſembla qu'elle ne couroit aucun riſque d'accepter le favorable ſecours de la baguette; elle ſe faiſoit déjà une joie ſecrète du plaiſir qu'elle auroit à confondre l'orgueil de ſes concurrentes par le beau fil que la baguette alloit filer. Mais cependant il y avoit encore un chagrin qui l'inquiétoit: elle étoit trop touchée des avantages que lui donnoit ſa beauté, pour conſentir aiſément à en perdre quelques-uns; & elle s'imaginoit que le mauvais air dont elle ajuſtoit ſa coëffure & ſes habits, lui en déroboient beaucoup; elle enviſageoit donc avec une douleur extrême le déplaiſir de reſter dans le palais toujours ainſi coëffée & habillée de mauvaiſe grâce. La foule de ces penſées ſuſpendit aſſez de tems la réponſe qu'elle vouloit faire à celui qui lui parloit. Enfin elle lui dit: Seigneur Ricdin-ricdon, j'accepterai la convention que vous voulez faire avec moi, ſi vous pouvez y mettre encore une condition: c'eſt qu'avec le don de faire de beau fil & de belle tapiſſerie, je voudrois encore que votre baguette eût celui de mettre dans la coëffure & dans les habits tout le bon air &

toute la bonne grâce qu'il y faut pour plaire. Si vous pouvez enrichir cette baguette déjà si utile, d'un don aussi nécessaire aux belles que la nourriture, notre traité est tout fait. Ah! s'écria Ricdin-ricdon, rien n'est si aisé que de vous accorder ce que vous demandez: mes camarades & moi, nous ne refusons jamais aux personnes de votre sexe le talent de se bien mettre, dès qu'elles veulent s'entendre un peu avec nous. C'est pourquoi l'on voit dans le monde de petites filles de douze ans, & qui ne peuvent d'ailleurs rien apprendre, se coëffer avec un art admirable, & placer déjà une mouche avec d'aussi judicieuses réflexions que les femmes de cinquante ans. Je vous annonce donc que dès qu'avec ma baguette vous toucherez votre coëffure & vos habits, on y verra briller tous les agrémens de la mode, tous les bons airs de la bonne faiseuse, & enfin toutes les grâces voltigeantes qui savent enchanter les jolis hommes. J'accepte donc votre traité, dit Rosanie. Mais il faut en jurer, repartit le traitant. Hé bien, j'en jure, reprit-elle, & par les sermens les plus inviolables. Cela étant, dit Ricdin-ricdon, puisque j'ai votre promesse en si bonne forme, serviteur, la belle, jusqu'au revoir. En disant ces mots, il lui remit sa baguette entre les mains, & puis il s'en alla.

Dès

Dès que Rosanie put disposer de cette mystérieuse baguette, la première chose qu'elle en fit, ce fut d'en toucher sa coëffure & ses vêtemens; ensuite elle se mira dans le plus prochain ruisseau, où elle se trouva si belle, & mise d'un si bon air, qu'elle se fut beaucoup de gré du traité qu'elle venoit de faire : car elle se souvenoit fort bien de celui avec qui elle l'avoit conclu; & en jetant des regards caressans sur l'officieuse baguette, elle se disoit avec un plaisir extrême, qu'elle venoit d'acquérir à peu de frais un meuble bien utile.

Pendant qu'elle étoit occupée de ces pensées diverses, elle marchoit toujours, & regagnoit le palais; mais elle n'étoit pas encore arrivée dans le parterre, qu'elle rencontra le prince. Il ne l'avoit point vue de la journée; mais de certains mauvais plaisans dont les cours sont toujours inondées, n'avoient pas manqué de lui aller faire des contes de la manière gauche dont la belle fileuse mettoit les ajustemens de demoiselle. Le prince avoit écouté sans sourire tout ce qu'on lui avoit conté sur ce sujet; mais il n'avoit osé leur marquer combien il étoit persuadé que Rosanie étoit toujours charmante dans quelque habillement qu'elle fût : car il craignoit trop qu'on ne découvrît les sentimens qu'il avoit pour cette belle fille.

Dès qu'il l'apperçut, il fut, à son ordinaire, enchanté de ses attraits; & puis ensuite examinant sa parure, & voyant qu'elle étoit la mieux entendue du monde, il se tourna vers un de ces froids plaisans qui l'avoit fatigué, il y avoit quelques heures, d'un récit fade, qu'il avoit cru fort comique; le prince lui fit cent railleries fines & piquantes sur la calomnie & l'insipidité de son récit; ensuite il salua Rosanie avec autant de politesse que si elle eût été une personne des plus qualifiées de la cour; & en passant auprès d'elle, il lui demanda obligeamment si elle avoit vu jouer les eaux; & comme elle répondit que non, il lui dit qu'il vouloit qu'on les fît jouer pour elle le lendemain. Après avoir fait une profonde révérence, elle se retira dans son appartement, si transportée de joie de la possession de la merveilleuse baguette, que, dans ses transports, elle perdit le souvenir du nom de celui de qui elle la tenoit. La joie l'empêcha autant de dormir, qu'avoit fait le chagrin la première nuit qu'elle passa dans le palais; & pendant toutes les heures qu'elle devoit donner au sommeil, elle ne s'occupa que d'idées agréables, qui lui firent beaucoup plus de plaisir que n'auroient pu faire les rêves les plus flatteurs.

Quand il fut grand jour, elle se leva, & sa

baguette, en un instant, la servit comme auroit fait la femme de chambre favorite de la plus habile coquette. Ensuite elle se hâta d'éprouver le don de cette même baguette sur un petit paquet de lin de la reine, qui, par le pouvoir de ce bois enchanté, devint sur le champ une livre de fil, tel que le plus beau fil de Flandres. Rosanie, charmée des heureux succès de la baguette, serra une partie du fil qu'elle avoit filé, & n'en retint pour montrer à la reine le soir, qu'un peu au-dessus de ce qu'en auroit pu filer par jour la plus assidue & la plus diligente ouvrière qui fût dans le monde. Après avoir été voir jouer les eaux, qui, par les bons ordres qu'avoit donné le prince, allèrent mieux qu'elles n'avoient été de long-tems, quand le jour fut fini, elle attendit au passage la reine qui devoit aller à la promenade. Lorsque cette princesse parut, elle lui dit que ses crampes & ses rhumatismes l'ayant quittée, elle avoit employé sa journée, & prenoit la liberté de venir lui présenter son travail. La reine le prit, & le regarda avec empressement; mais comme le jour étoit fort baissé, & que les appartemens n'étoient point encore éclairés de flambeaux, la reine les fit allumer promptement. Elle fut enchantée de la beauté du fil en question, & s'amusa si long-tems à le considérer & à parler de toile, qu'elle

laiſſa paſſer l'heure de la promenade, & dit qu'elle n'y vouloit plus aller : ce qui fit encore bien murmurer une partie des dames de la cour contre la belle fileuſe, à qui la reine cependant dit mille choſes gracieuſes, & ordonna de venir le lendemain à ſon lever. Roſanie, après avoir bien dormi toute la nuit, ne manqua pas de s'y rendre exactement, & porta avec elle l'autre partie de la livre de lin qu'elle avoit filée. Madame, dit-elle à la reine en la lui préſentant, comme j'ai vu que mon petit travail a eu le bonheur de vous plaire, & qu'il pourra peut-être contribuer quelquefois à vous divertir, j'ai paſſé la nuit à en faire de nouveau pour vous marquer mon zèle. Ah! la pauvre enfant! s'écria la reine en ſe tournant vers ſa dame d'honneur; elle eſt auſſi affectionnée qu'adroite & diligente. Mais, ajouta-t-elle en s'adreſſant à Roſanie, je ne veux pas, ma fille, que vous faſſiez ainſi une coutume de veiller, cela altéreroit trop votre ſanté, qui paroît ſi ferme & ſi brillante. Non, madame, répondit Roſanie, j'aurai l'honneur de beaucoup travailler pour vous ſans que cela me faſſe mal; j'ai ma ſanté & mes forces de dix-ſept ans; à cet âge-là, rien n'incommode. Je vous ſupplierai ſeulement d'avoir la bonté de permettre que je me divertiſſe quelques heures tous les jours; quand

j'aurai cette permiſſion, il ne me coûtera rien de paſſer les nuits. La reine aſſura Roſanie que, quand même elle ne mettroit pas un ſeul moment à veiller, elle prétendoit qu'on lui donnât tous les jours du tems pour ſe divertir. Après une telle aſſurance, cette belle fille reprit ainſi : Avant que de vous avoir fait voir, madame, ce que je ſais faire avec la quenouille & le fuſeau, je n'ai point oſé vous informer que je n'ai pas moins de talens pour tapiſſer, que j'en ai pour filer ; mais aujourd'hui que vous avez vu de mon travail en filerie, je prends la liberté de vous dire, que quand il vous plaira de me faire donner de la laine, de la ſoie & du canevas, je vous ferai toutes ſortes d'ouvrages de tapiſſerie & de petit-point, tels que vous les ſouhaiterez. Vraiment, dit la Reine en ſe récriant encore, cette petite fille-là eſt un prodige d'adreſſe. Allez, mon enfant, pourſuivit-elle, allez cueillir des fraiſes dans le jardin fruitier avec mes femmes, tantôt je vous ferai donner tout ce qu'il faut pour faire de la tapiſſerie, & vous y travaillerez demain. J'ai encore, madame, dit Roſanie, une grâce à vous demander : c'eſt que vous ayez la bonté d'ordonner, que lorſque je ſerai renfermée dans un appartement, on m'y laiſſe tranquille & ſolitaire, ſans que perſonne vienne m'y troubler,

ni me regarder travailler : la compagnie n'accommode pas quand on travaille avec autant d'application que je fais. J'approuve votre demande, répondit la reine, & je donnerai ordre qu'on vous laiſſe dans une entière liberté & dans un plein repos.

Enſuite de ce diſcours Roſanie ſe retira, & paſſa la journée à ſe divertir & la nuit à dormir. Quoiqu'elle eut oublié le nom de l'homme à la baguette, elle ne ſongeoit pas beaucoup à cet oubli ; & quand elle y penſoit, c'étoit avec peu d'inquiétude, car elle ne doutoit pas que ce nom ne revînt dans ſa mémoire quand elle prendroit bien de la peine à l'y rappeler ; & d'ailleurs, trois mois qu'elle ſe voyoit devant elle pour profiter tranquillement de tous les dons de la baguette, lui paroiſſoient un tems auſſi long, qu'un demi ſiecle paroît à telle autre perſonne.

Cependant le prince n'étoit plus occupé que de ſon amour : les divertiſſemens qui lui avoient autrefois paru les plus doux, ne lui donnoient plus aucun plaiſir ; la chaſſe & les ſpectacles lui paroiſſoient des amuſemens inſipides, & il s'ennuyoit par-tout où il ne voyoit pas Roſanie ; la voir, lui parler de ſa tendreſſe, la lui prouver par quelque grand ſervice, & toucher ſon cœur étoit alors l'objet de tous les ſouhaits

de ce jeune prince ; néanmoins il n'osoit s'attacher à ses pas autant que son penchant l'y portoit de crainte que la cour ne remarquât ses empressemens. Mais malgré les précautions qu'il prenoit, la plupart des vieux courtisans avoient déja démêlé ses véritables sentimens, ce qui ne contribua pas peu à attirer à Rosanie, de leur part, beaucoup de complaisance & d'égards. Pour les jeunes gens, ils ne s'imaginèrent point du tout que le prince fût sensible pour cette jeune beauté, & ils ne pensèrent à elle que comme à une agréable conquête pour eux.

La reine cependant ordonna à une de ses femmes, nommée Vigilentine, de mener Rosanie par-tout où elle voudroit aller, & de lui servir de mère. Vigilentine fut ravie de cette commission : elle trouvoit Rosanie toute charmante, & se fit un grand plaisir de mettre ses soins à lui apprendre tout ce qu'elle savoit sur la politesse, & à lui inspirer de se bien conduire dans toutes ses démarches ; & comme cette femme avoit beaucoup d'esprit & d'usage du monde, en peu de tems elle forma agréablement les manières de Rosanie.

Il y avoit, dans la ville capitale du roi Prud'homme, un jardin public dans lequel les beautés de la cour & de la ville venoient faire

un pompeux étalage de leurs attraits. La galanterie y tenoit ſes grands jours; la coquetterie y avoit divers tribunaux. L'on reſpiroit dans ce jardin un air enflamé que l'haleine des zéphirs rafraîchiſſoit peu, & l'on couroit riſque d'y être plus entêté des fleurettes que des fleurs. Vigilentine ne mena Roſanie dans ce lieu orageux, qu'après l'avoir inſtruite de la manière dont il falloit s'y conduire pour en éviter les écueils : auſſi malgré le bon goût & l'air galant que le ſecours de la baguette répandoit ſur les ajuſtemens de Roſanie, les leçons de Vigilentine lui firent prendre un extérieur modeſte, qui, ſe mêlant avec ſes charmes & ſon air brillant, la fit paroître une perſonne toute admirable, & auſſi propre à inſpirer du reſpect que de l'amour. Elle fut regardée avec des yeux bien jaloux par quatre ou cinq jeunes beautés à la mode, qui étoient venues de toutes les provinces du royaume dans la capitale, dans le deſſein d'y attacher, par de beaux nœuds, la fortune à leurs chars. Sur la foi de leurs attraits, elles s'étoient imaginées que dès qu'elles paroîtroient dans cette grande ville, tout ce qu'il y avoit d'hommes les plus élevés par leurs richeſſes & par leur rang, viendroient à l'envi leur offrir leur cœur & leur main. Mais elles avoient été convaincues par

une triſte expérience, que dans ce royaume-là, comme dans bien d'autres, on étoit plus touché de l'éclat de l'or, que de celui de deux beaux yeux. En vain elles s'étoient donné mille mouvemens pour annoncer leurs charmes de tous côtés avec un bruyant fracas, preſque perſonne n'avoit penſé à elles pour un lien ſolide; & en dépit de tous leurs ſoins, il ne leur reſtoit que la frivole gloire d'être courues par les étrangers, obſédées par les jeunes étourdis, & ſecrettement miſes à prix par les financiers. Le ſeul avantage qu'elles avoient, étoit que le public rendoit juſtice à leur vertu, & étoit perſuadé, comme il étoit vrai, qu'elles ſavoient ſe garantir de tant de pièges dangereux.

Ces belles concurrentes, qui d'ordinaire étoient fort diviſées, ſe réunirent toutes contre Roſanie. L'encens qu'on lui prodiguoit de tous côtés, les acclamations qu'elle faiſoit naître dès qu'elle paroiſſoit en public, les aigrirent étrangement; elles ne pouvoient ſouffrir ſans emportement, qu'une ruſtique bergère vînt leur ravir l'empire de la beauté, que chacune d'elles prétendoit ſeule mériter; mais qu'elles vouloient du moins partager entr'elles. Comme elles avoient chacune un parti, ces divers partis prirent grand ſoin de décrier les charmes

de Rosanie dans tous leurs discours. L'un lui allongeoit le nez, l'autre lui grandissoit la bouche, un autre enfin lui rappetissoit les yeux & lui brunissoit le teint; & ils répandirent de tous côtés ces bruits avec tant d'art, que tous ceux qui n'avoient pas vu Rosanie, ou ne l'avoient vue qu'imparfaitement, furent la dupe de leurs fausses peintures, & se disoient l'un à l'autre, que cette belle fileuse de la reine, dont on parloit tant, n'étoit point une beauté si merveilleuse; qu'au contraire, son visage avoit beaucoup de défauts, & qu'il entroit bien de la prévention dans l'admiration qu'on avoit pour elle. Cependant quelque peine qu'on se donnât à établir ces idées, dès que Rosanie paroissoit, elle les dissipoit toutes. Ceux qui l'avoient déjà vue, la regardant avec plus d'attention, la trouvoient plus belle que la première fois qu'ils l'avoient envisagée; & ceux qui n'en avoient qu'entendu parler, se récrioient en la voyant, qu'il y avoit bien de la malice ou du mauvais goût dans les peintures qu'on leur en avoit faites. Vigilentine la mena aux spectacles, & la foule qui rempliſſoit le vaste édifice dans lequel on les donnoit, la combla avec grand bruit de tant d'applaudissemens, qu'elle en fut embarrassée, & même chagrine. Non pas qu'elle fût fâchée qu'on l'admirât: elle étoit de l'humeur dont

ſont preſque toutes les belles, qui ſont toujours avides d'encens ; mais c'eſt que Vigilentine lui dit qu'il n'y avoit rien de ſi fatal pour une jeune perſonne, que d'être trop remarquée ; & que puiſqu'on la regardoit tant, elle ne la mèneroit que fort rarement aux promenades publiques & aux ſpectacles. Une telle réſolution chagrina fort Roſanie, qui ſe plaiſoit beaucoup dans les lieux où une grande variété d'objets frappoit ſa vue.

Elle eut bientôt ſujet de ſe conſoler de ce petit chagrin par les heureux ſuccès des travaux de ſa baguette. Quoiqu'elle employât preſque tous ſes momens à ſe promener & à ſe divertir, elle trouvoit toujours bien le tems de faire faire par jour, à cette officieuſe baguette, tout le travail de la plus habile ouvrière. Ainſi elle continuoit à faire voir ſouvent à la reine le plus beau fil du monde ; & quand huit ou dix jours ſe furent écoulés, depuis qu'on lui avoit donné laine, ſoie & canevas, elle fit voir auſſi à cette princeſſe de la tapiſſerie plus belle & mieux travaillée que celle d'Arachné. La reine, qui avoit pour toutes ces ſortes d'ouvrages une paſſion qui alloit quelquefois juſqu'à l'excès, fut tranſportée à cette vue ; elle prodigua à Roſanie ſes louanges & ſes careſſes, & depuis ce jour combla ſans ceſſe cette belle fille

de bienfaits & de marques de sa faveur. Il sembla même qu'on oublioit l'extrême bassesse de sa naissance, car dans toutes les fêtes qu'on donna à la cour, elle fut placée avec les filles d'honneur de la reine; & parmi cette troupe, elle ne fut pas de celles qui reçurent les plus petites marques de distinction. Toutes ces jeunes personnes en étoient fort irritées, excepté une seule qu'on nommoit Sirène. Cette Sirène étoit d'une figure très-aimable, & avoit l'ame fort généreuse; elle rendoit justice à la beauté & à l'adresse de Rosanie; & bien loin de la mépriser à cause de la bassesse de sa naissance, elle disoit qu'on devoit lui tenir plus de compte de sa vertu & de sa douceur, qu'on n'en devoit tenir à une personne née d'un sang illustre, qui est obligée de n'avoir rien que de noble dans les sentimens & dans les procédés. Cette équitable fille avoit la voix si belle & si touchante, & chantoit avec tant d'agrément, qu'un avantage si précieux lui avoit fait donner le nom de Sirène. Mais ce qui lui avoit acquis bien des suffrages à la cour, c'est qu'elle avoit l'humeur aussi douce que la voix. Rosanie, qui sentoit bien les dispositions favorables où elle étoit sur son sujet, prit pour elle une véritable amitié. Sirène y répondit toujours par des manières toutes gracieuses & toutes obligeantes, & fit par

inclination & avec joie, ce que ſes compagnes ne firent que par politique & avec chagrin. Non-ſeulement les honnêtetés qu'elles étoient obligées d'avoir pour Roſanie leur coûtoient beaucoup, mais encore, ainſi que je l'ai déjà dit, elles étoient au déſeſpoir des honneurs diſtingués qu'elles voyoient lui rendre, & des éloges flatteurs qu'on lui donnoit.

Le prince étoit ravi des égards qu'on avoit pour l'objet de ſon amour, mais la ſatisfaction qu'il en ſentoit, étoit bien troublée par la difficulté qu'il trouvoit à lui parler de ſa tendreſſe. Il étoit parvenu au bonheur de la voir ſouvent ſans qu'on y trouvât à redire, mais il ne pouvoit l'entretenir un ſeul moment en particulier. Il n'étoit permis à qui que ce fût d'entrer dans ſon appartement; & dès qu'elle n'y étoit plus renfermée, Vigilentine ne la quittoit jamais d'un pas. C'étoit en vain qu'on donnoit des bals, où d'ordinaire on trouve le moyen de parler à ce qu'on aime. Comme la pauvre Roſanie ne ſavoit point danſer, car quoiqu'on lui eût donné un maître auſſi-tôt qu'elle avoit été dans le palais, à peine avoit-elle eu déjà aſſez de leçons pour avoir appris à bien faire la révérence. Comme elle ne ſavoit point encore danſer, dis-je, elle étoit obligée de n'être que ſpectatrice, & de reſter dans le gros d'une

troupe où il n'étoit guère poſſible de trouver quelques inſtans propres pour lui conter ſes raiſons. Ce n'étoit pas que le prince, par mille actions galantes & par divers diſcours à mots couverts, n'eût cherché à lui faire entendre la paſſion qu'il avoit pour elle, & qu'il n'eût remarqué par cent petites choſes qu'elle avoit dites, & par encore un plus grand nombre ſur leſquelles elle s'étoit tue, qu'il en avoit été entendu. Mais ce n'étoit pas aſſez pour un amour auſſi vif que le ſien, d'être connu de celle qui l'avoit fait naître, il vouloit ſavoir s'il feroit des impreſſions favorables ſur ſon cœur. Il voyoit, avec un dépit extrême, que juſques ſous les yeux de Vigilentine, beaucoup de gens de la cour & de la ville avoient déjà oſé haſarder des déclarations en forme auprès de Roſanie; il ſavoit même qu'un ambaſſadeur, oubliant la dignité de ſon caractère, avoit eu la hardieſſe de vouloir tenter ſa vertu par l'offre d'une ſomme prodigieuſe : ce qui avoit irrité au dernier point cette belle fille, en qui l'on ne voyoit jamais, ſur toutes les choſes eſſentielles, que des ſentimens nobles & élevés.

Du reſte, elle étoit fort enfant dans ſes inclinations & dans ſes amuſemens. Elle aimoit avec une paſſion démeſurée les rubans, les chiens & les oiſeaux. La converſation des

femmes bien sérieuses l'impatientoit en fort peu de tems, & elle ne se plaisoit qu'avec les personnes de son âge. Si elle aimoit les spectacles, ce n'étoit pas pour les spectacles mêmes ; elle n'étoit touchée que du plaisir de voir en mouvement un si grand nombre de personnes rassemblées. La pauvre fille entendoit peu de chose aux bons mots satiriques d'une comédie, & encore bien moins aux politiques métaphores & aux poëtiques tendresses d'une tragédie ; & si ce n'eût été le plaisir de voir & d'être vue, bien loin de s'empresser pour aller aux représentations des pièces de théâtre, elle auroit préféré à tous les Cinna, les Iphigenie & les Misantropes de son tems, le piquant divertissement du jeu de Climusette ou de celui de Colin-Maillard. Néanmoins, quoiqu'elle eût encore, à certains égards, les inclinations si enfantines, comme elle étoit naturellement tendre, elle ne laissoit pas d'être fort sensible aux ardens empressemens du prince ; mais le penchant qu'elle avoit pour la vertu la faisoit s'opposer à celui qu'elle se sentoit pour un amant si aimable. Elle se disoit sans cesse, que l'élévation de son rang lui devoit fermer les yeux sur son amour & sur son mérite, puisque cette élévation étoit un obstacle invincible, qui les empêcheroit à jamais de pouvoir être unis d'un sacré lien. Au

milieu de toutes ces réflexions, la belle continuoit toujours à faire filer & tapiſſer ſa baguette avec un ſuccès merveilleux, & ne faiſoit pas moins admirer dans tous les tems la bonne grâce de ſa parure. Elle réuſſiſſoit très-bien auſſi à apprendre à danſer, quoiqu'il n'entrât aucun enchantement dans les leçons qu'on lui donnoit de cet art; elle n'y avoit pas d'autre avantage que celui d'être guidée par un bon maître. Mais quoiqu'on lui montrât avec un pareil ſoin à lire & à écrire, elle n'y faiſoit que de bien foibles progrès. Aſſembler des lettres & tracer des caractères, lui paroiſſoient des choſes fort ennuyeuſes, & elle n'avoit pas la force de mettre beaucoup d'application à ce qui ne la divertiſſoit point.

Cependant le prince bruloit toujours d'impatience d'entretenir Roſanie de ſon ardeur, du moins quelques momens ſans contrainte. Celle où il ſe voyoit obligé de vivre, lui donnoit un chagrin qui lui changeoit l'humeur. Il y avoit parmi ſes courtiſans des plus aſſidus, un jeune chevalier fort ſpirituel, ſurnommé Bonavis, qui avoit beaucoup de part dans ſa faveur: il lui fit confidence de ſes déſirs; & Bonavis, qui étoit ingénieux, trouva bien vîte le moyen de le ſervir. Comme il ſuivoit ſon maître par-tout, quand le prince ſe rencontra dans les lieux où étoit

étoit Rosanie, Bonavis sut si adroitement occuper Vigilentine en l'entretenant d'affaires qui paroissoient de conséquence pour elle, que le prince eut le loisir de parler long-tems à Rosanie de son amour ; il lui en fit des peintures si vives & si tendres, qu'elle en fut fort touchée ; mais, quelle que fût la sensibilité de la belle, elle ne laissa pas de lui dire qu'il devoit au plutôt étouffer cette ardeur, puisque, malgré tout le mérite dont il étoit partagé, elle n'avoit pas l'ame assez basse pour se résoudre jamais à être sa maîtresse, & qu'elle n'étoit pas d'une naissance à pouvoir devenir son épouse. Le prince lui répondit qu'il n'étoit point nouveau de voir des rois épouser des bergères, & que personne ne voyoit rien d'étrange dans un lien dont l'amour & le mérite serroient les nœuds. Rosanie, qui n'entendoit point au théâtre les manières de parler figurées, les entendoit parfaitement bien quand elles sortoient de la bouche d'un amant qui lui étoit cher. Le prince l'assura tant que son amour étoit plus ardent que tous ceux dont on avoit jamais aimé ; il lui protesta si bien qu'il renonceroit plutôt mille fois au trône qu'à elle ; il lui fit tant de sermens que, quoiqu'il pût arriver, il n'auroit jamais d'autre épouse qu'elle, & qu'en attendant, il ne lui offriroit ses vœux qu'avec le même

reſpect qu'il les auroit offerts à la première princeſſe de la terre ; enfin, dis-je, il parla d'une manière ſi paſſionnée & ſi naturelle, que la belle ſe laiſſa perſuader que ſon amour étoit ſincère & pur, & permit qu'il l'en entretînt quelquefois, pourvu que ce fût avec le reſpect qu'il lui promettoit, & qu'il fût bien réſolu à lui garder la fidélité qu'il lui avoit jurée. L'amoureux prince lui jura encore de nouveau qu'il ne ſongeroit jamais à plaire qu'à elle, qu'il n'auroit jamais de ſenſibilité que pour elle, & il le lui jura avec les plus terribles ſermens.

Depuis ce jour où les cœurs de ces deux amans furent d'intelligence, leurs yeux le furent parfaitement auſſi, & ſe donnèrent ſouvent de tendres explications de leurs ſentimens ſecrets. Bonavis ſut leur ménager diverſes converſations, mais il ne put pas toujours y réuſſir avec tant d'adreſſe, qu'on ne démêlât quelque choſe de l'attachement du prince. On en avertit en même-tems le roi & la reine : le roi ne s'inquiéta pas beaucoup de cette inclination de ſon fils, qu'il regarda comme un amuſement paſſager ; & pour la reine, elle avoit tant de confiance dans la vertu de Roſanie, qu'elle ne craignit rien de fatal d'un tel attachement. Le prince faiſoit tous ſes efforts pour le cacher aux yeux de la cour, mais il n'y réuſſit guère bien :

l'amour eſt une de ces paſſions turbulentes qu'on ne peut cacher que rarement ſous le voile de la diſcrétion.

Dès que les concurrentes de Roſanie furent informées de l'illuſtre conquête qu'elle avoit faite, leur jalouſie & leur haine redoublèrent à ſon égard de plus de la moitié. Mais parmi celles qui ſe livrèrent à de ſi injuſtes ſentimens, il n'y en eut point qui en fût ſi tyrannisée, qu'une des filles de la reine, qui aimoit ſecrettement le prince depuis long-tems. Cette fille, qu'on nommoit Penſéemorne, avoit quelque beauté, beaucoup d'ambition, un violent penchant à l'amour, & une ame noire, auſſi vindicative qu'artificieuſe. Tant qu'elle avoit vu le prince indifférent pour toutes les belles, elle s'étoit conſolée de ne point toucher un cœur que perſonne n'avoit le don de rendre ſenſible, & s'étoit flattée que ſi jamais il ſe tournoit du côté de l'amour, il ne manqueroit pas de s'attendrir en ſa faveur : elle comptoit extrêmement ſur la force de ſes charmes; & de plus, elle avoit fait au prince beaucoup d'avances qu'elle ne pouvoit point ſe réſoudre à croire perdues ; car elle n'ignoroit pas qu'elles avoient été remarquées de celui pour qui elles avoient été faites. Quand elle vint donc à ſe perſuader que ce prince qu'elle

avoit fait l'objet de tous ses vœux, n'avoit payé ses tendres démarches que d'ingratitude, & s'étoit donné à une odieuse rivale qu'elle haïssoit déja plus que la mort, tout son amour se tourna en fureur, & elle ne s'occupa plus qu'à former les projets d'une barbare vengeance. Pour y parvenir, elle alla trouver une pernicieuse magicienne qui étoit fort dans ses intérêts, mais qui cependant n'avoit pas pu réussir par les secrets de son art à la faire aimer de celui qui lui avoit su plaire. Malgré vos bonnes intentions, lui dit-elle en l'abordant, vous n'avez pas pu servir mon amour, mais je sai que vous serez la maîtresse de servir aujourd'hui ma vengeance; faites donc périr l'ingrat qui a mépriſé mes feux, & faites périr en même-tems d'une maniere terrible l'indigne rivale qu'il m'a préférée. La Magicienne l'assura qu'elle entroit comme elle-même dans les sentimens de sa vengeance, & lui promit de la servir de son mieux.

Cependant le prince dont la tendresse étoit plus contente qu'elle n'avoit été, reprit ses amusemens ordinaires. Il alla chasser au fond d'une forêt, dans laquelle, comme cela lui arrivoit très-souvent, il s'égara de ses gens en poursuivant la bête avec trop d'ardeur. Après l'avoir blessée à mort, il se trouva inopinément

devant la porte d'un palais d'une ſtructure & d'une magnificence admirables : il fut fort ſurpris de voir dans ce lieu déſert un édifice ſi pompeux ; mais ſon étonnement augmenta beaucoup encore, quand il vit ſortir de ce palais une dame d'une grande beauté & magnifiquement vêtue, qui étoit ſuivie de pluſieurs autres dames qui paroiſſoient toutes lui porter un grand reſpect. Cette belle dame l'aborda d'un air gracieux, & lui dit : Prince, ſi vous aimez la gloire, & ſi vous êtes ſenſible aux malheurs des infortunés, pour votre intérêt & le leur, entrez avec moi dans ce palais, & ne refuſez pas de m'y écouter. Sans répondre que par une profonde révérence, le prince lui donna la main, & ils entrèrent tous deux dans un appartement où l'on voyoit briller à l'envi l'or & les pierres précieuſes. Le prince témoigna à la dame l'impatience où il étoit d'apprendre s'il ne ſeroit point aſſez heureux pour avoir occaſion de lui rendre quelque ſervice dans les infortunes dont elle ſe plaignoit. Après qu'elle l'eut prié de s'aſſeoir, elle lui parla ainſi :

Vous voyez devant vous, Seigneur, une malheureuſe princeſſe, la plus proche parente & l'héritière d'un roi maître pendant ſa vie d'un fertile royaume voiſin, dont un cruel tyran s'eſt mis en poſſeſſion depuis plus de

quinze années. A cette peinture vous reconnoissez sans doute le royaume de Fiction, dont le barbare Songecreux s'est emparé, après avoir défait & tué le roi Planjoli dans le dernier combat qu'il eut contre cet aimable prince. La reine Riante-image, épouse du roi Planjoli, fut prise prisonnière : elle étoit grosse, le tyran fit mourir l'enfant dont elle accoucha, & retient depuis tant d'années cette pauvre reine captive. J'étois presqu'au berceau quand le roi Planjoli fut détrôné; & par la mort de ce prince, & par celle de son enfant, je me trouvai l'héritière du royaume de Fiction. Ma mère, qui étoit première princesse du sang, fut assez heureuse pour me soustraire au pouvoir du tyran, & un sage magicien maître de ce palais, nous donna retraite dans un château solitaire, qui sert souvent d'asile à d'illustres infortunés. Ma mère m'éleva dans ce lieu avec tous les soins possibles; mais depuis une année que j'ai eu le malheur de perdre cette princesse, le sage magicien a été mon seul appui. Il m'a amenée dans ce superbe palais que vous voyez, où je suis servie avec un éclat digne de mon rang. Mais il a découvert depuis peu par les secrets de son art, que le tems est venu auquel je dois entrer en possession de mon royaume, & punir l'usurpateur, pourvu que

je puisse trouver un protecteur né de sang royal, qui emploie pour moi la valeur de son bras, & qui veuille bien prendre mes intérets à certaines conditions que ce savant magicien lui proposera. J'ai vu votre portrait, Seigneur, ajouta la princesse inconnue en baissant les yeux, & sur la foi de ce qu'il offre de grand à nos regards, j'ai prié mon sage conducteur de vous faire les propositions dont il s'agit, je me retire pour quelques momens, & il va venir vous entretenir : heureuse ! si sans les discours éloquens de ce généreux vieillard, ma vue a su vous disposer un peu à vous intéresser pour mon parti.

Après ces mots, la princesse se retira, & il parut aussi-tôt devant le prince un vieillard de bonne mine, mais sec & décharné, & qui sembloit plier sous le faix des années ; prince, lui dit-il, en le saluant avec un air respectueux, les grandes qualités dont vous êtes partagé, m'ont donné une si forte inclination pour vous, que je me trouverai heureux si je puis employer le pouvoir de mon art pour votre bonheur & pour votre gloire. Daignez donc vous laisser guider par moi : la belle princesse que vous venez de voir a pour vous le plus tendre penchant : elle est héritiere d'un grand royaume, & il ne tiendra qu'à vous d'unir sa couronne à

celle que le ciel vous destine, si vous voulez recevoir les conseils & les dons de Labouréelamboy, c'est ainsi que je m'appelle ; voici, continua-t-il, en tirant une bague de son doigt, un anneau qui a le pouvoir de rendre sans cesse victorieux celui qui le porte ; eussiez-vous un monde d'ennemis, ils succomberont sous l'effort de votre bras dès que vous aurez cet anneau : il n'y a point de valeur qui puisse tenir contre lui ; & si vous voulez aimer notre princesse, & lui jurer un amour éternel, je vous ferai présent de cet anneau rare : aussi-tôt vous vous mettrez à la tête d'un puissant parti qui s'est formé dans le royaume de Fiction contre le tyran Songecreux, vous en triompherez, & puis ajoutant ensuite à sa défaite cent triomphes nouveaux, vous vous rendrez maître des états d'une foule de rois, & deviendrez un des plus grands conquérans qui ait jamais été sur la terre. Le prince avoit écouté ce discours avec un étonnement extrême ; mais dès qu'il vit que le magicien avoit cessé de parler, & qu'il attendoit sa réponse, sans hésiter un seul moment, il lui dit : je ne puis plus offrir de l'amour à aucune dame, mon cœur & ma foi sont engagés à une charmante personne que j'aimerai jusqu'à mon dernier soupir ; mais quand même je serois en état d'offrir ma tendresse à la belle

princeſſe que je viens de voir, je lui préſente-rois mes vœux, & volerois contre ſes ennemis ſans vouloir accepter votre anneau : j'aime la gloire ; & celle que donne le triomphe des armes, me paroît la plus touchante de toutes. Je la chercherai avec empreſſement auſſi-tôt qu'il me ſera poſſible, mais je ne veux jamais devoir la victoire qu'à mon courage & à la force de mon bras, & je me garderai bien d'accepter le ſecours d'un pouvoir ſurnaturel. Vous êtes bien délicat, Seigneur, repartit Labouréelamboy, je connois beaucoup de princes & de généraux d'armée qui ont cherché avec bien des ſoins ce que vous refuſez ; mais ſi vous dédaignez les ſecours de mon art, du moins ne mépriſez pas les conſeils de mon expérience : il y a ſi long-tems que je vis, que je ſemble avoir acquis quelque droit d'en donner aux perſonnes de votre âge. Souffrez donc que je vous diſe que le vain ſcrupule du ſerment que vous avez fait à une autre beauté, ne doit pas vous empêcher d'offrir votre cœur à l'héritière du royaume de Fiction : cette princeſſe a un puiſſant parti dans ſes états, vous n'avez qu'à vous mettre à la tête de ce parti, & il eſt ſûr que ſans le ſecours de la bague que vous refuſez, vous ne laiſſerez pas de triompher du tyran. Après ſa chûte, vous épouſerez la princeſſe, & par ce mariage

vous acquérerez une couronne que vous joindrez un jour à celle qui vous regarde ; d'ailleurs, vous ferez une action de générosité en faveur d'une princesse aimable, qui a pour vous l'ardeur la plus vive & la plus tendre. Le prince répondoit toujours que son cœur & sa foi n'étant plus à lui, il n'en pouvoit plus disposer ; mais il fut bien surpris quand il vit rentrer la princesse toute couverte de larmes, qui vint avec précipitation se jeter à ses genoux, en lui disant : ah ! seigneur ! si mes foibles attraits ne vous peuvent toucher, soyez sensible à mes malheurs & à ma tendresse, je mourrai si vous continuez de mépriser les ardens témoignages que je vous en donne.

Le prince étoit dans une confusion & dans un embarras extrêmes ; il avoit été à genoux aussi-tôt que la princesse ; mais quand il l'eut relevée, & qu'il se fut relevé aussi, il gardoit un inquiet silence en la regardant ; il lui voyoit un visage brillant d'attraits, sur lequel néanmoins la douleur étoit peinte ; il s'accusoit de barbarie en secret, de ne répondre que par des froideurs aux vœux d'une personne si charmante. D'un autre côté, le tendre amour & les sacrés sermens qui l'engageoient à Rosanie, se présentoient vivement à son imagination, & ne lui pouvoient permettre la moindre étincelle

de feu pour un autre objet. Il prit donc le parti que lui inſpiroient ſon inclination & ſa bonne foi ; & il crut qu'en même tems il pourroit ſatisfaire la généroſité & la politeſſe. Une beauté, dit-il, telle qu'eſt la vôtre, madame, mérite un amour ſans partage & un cœur tout entier ; le mien n'eſt plus en ma puiſſance ; les nœuds les plus forts & la foi de mes ſermens l'ont attaché pour jamais à un objet digne de toute ma tendreſſe. Mais, madame, ſi je ne puis vous donner mon cœur ; je vous conſacrerai le plus profond reſpect, & je deſtinerai pour vous tous les efforts de mon bras. Allons, madame, partons ; je ſerai ravi d'aller ſeconder le zèle de vos fidelles ſujets, & je verſerai mon ſang avec joie pour terraſſer l'uſurpateur de votre couronne. Je t'en quitte, ingrat, s'écria la princeſſe avec emportement : je n'ai que faire de tes ſervices ſi tu me refuſes ton cœur ; ce n'eſt qu'à ce cœur ſeul que j'aſpire ; hélas ! mon amour, ma colère..... Comme elle prononçoit ces mots, on vit paroître ſubitement dans la chambre un jeune enfant d'une beauté éblouiſſante : il portoit dans ſa main une eſpèce de ſceptre d'or, dont il frappa la princeſſe & le magicien, qui à l'inſtant ſe mirent à fuir avec des hurlemens terribles. Il frappa auſſi les murailles de la chambre, & au moment même tout

le palais disparut, & le prince se trouva dans le milieu de la forêt, entouré d'arbres, & n'ayant que ce charmant enfant auprès de lui. Prince, lui dit-il, je viens de dissiper la fatale illusion qui offusquoit tes sens, pour te récompenser de la généreuse fidélité que tu viens de faire voir à garder tes sermens. Si le ciel punit sévèrement les parjures, il n'est pas moins exact à récompenser la bonne foi. Celle que tu viens de témoigner envers Rosanie, t'a fait mériter des grâces célestes. Saches que cet objet qui vient de paroître à tes yeux une belle princesse, est un démon revêtu d'un corps fantastique par les conjurations d'une perfide magicienne qui te veut perdre. Cet esprit de ténèbres, déguisé en princesse, a mal pris ses mesures en se disant héritière du royaume de Fiction. Le roi Planjoli n'avoit aucune parente qui ne soit à présent dans la vieillesse ; mais il a laissé un enfant qu'on te fera connoître quelque jour. Pour cette figure qui t'a paru ici un vieillard, c'est un démon, ainsi que la prétendue princesse. Si ton cœur, séduit par la beauté de l'une, & par les flatteuses promesses de l'autre, avoit violé les sermens que tu as fait à l'objet de ta tendresse, ces cruels démons se seroient aussi-tôt emparés de toi, & tu serois resté assujetti à leur pouvoir jusqu'à la fin des siècles. Mais,

puiſque tu as généreuſement triomphé de toutes leurs attaques, pour le prix de ta victoire & pour couronner ta bonne foi, le ciel veut t'affranchir pour jamais de leurs pièges. Tiens, amant ſincère, continua l'aimable enfant, en préſentant une bague au prince, voilà un anneau qui eſt abſolument le contraſte de celui que te vouloit donner tout-à-l'heure l'eſprit ſéducteur : c'étoit l'anneau de menſonge, & celui que tu vois eſt l'anneau de vérité : porte-le toujours, il empêchera que les dangereuſes illuſions de l'enfer n'aient jamais aucun pouvoir ſur toi, & tu verras les magiciens & les démons faire leurs noires opérations, ſans qu'ils s'apperçoivent jamais que tu les vois. Après ces mots, avec une action toute gracieuſe, le charmant enfant mit l'anneau au doigt du prince, & puis diſparut. Ce prince avoit toujours été dans une ſi grande ſurpriſe, qu'il n'avoit pu trouver l'uſage de la voix, & il n'avoit témoigné ſes ſentimens à cet enfant qui lui avoit paru divin, que par des ſignes de reſpect & de reconnoiſſance. Enfin, ſon départ le laiſſant un peu plus à lui-même, il rendit grâces au ciel avec beaucoup d'ardeur, d'avoir évité les affreux périls qui l'avoient menacé cette journée. Enſuite il ſe mit à marcher, & ſonna du cor pour retrouver ſes gens, qu'il retrouva en effet.

Quand il fut de retour au palais, les charmes de la présence de Rosanie, & l'innocente tendresse qu'il démêloit dans ses beaux yeux, lui firent oublier tous les mouvemens inquiets qui l'avoient agité dans sa chasse.

Cependant Pensée morne & la magicienne sa confidente étoient au désespoir d'avoir manqué leur vengeance. Elles avoient beaucoup compté sur le palais de la forêt solitaire : car c'étoit effectivement une production de leur malice ; elles avoient beaucoup compté, dis-je, sur ce palais enchanté, & voyoient avec une douleur mortelle le prince échappé de leurs filets. Pensée morne, irritée du foible pouvoir de l'art magique, se résolut de se venger par des moyens humains, les plus pernicieux que l'artifice & la perfidie pût inspirer. Comme elle avoit des espions auprès de Rosanie, & auprès de tous ceux qui prenoient intérêt à cette belle fille, elle sut que l'ambassadeur qui lui avoit fait des offres qui l'avoient si fort offensée, étoit plus amoureux d'elle que jamais ; elle sut même qu'il ne gardoit plus de ménagement dans sa passion, & qu'il étoit capable de lui sacrifier les plus grands intérêts de sa fortune.

En effet, ce ministre étant convaincu qu'il étoit impossible de parvenir à la possession de

Rosanie que par le mariage, se résolut à l'épouser. Après lui avoir demandé pardon des vues offensantes qu'il avoit eues d'abord pour elle, il lui offrit sa main, en l'assurant que le petit chagrin qu'elle pourroit avoir d'aller passer sa vie dans un pays étranger, seroit entièrement adouci par l'éclat du rang, & par la complaisance sans bornes que son époux auroit éternellement pour elle. Rosanie dit à l'ambassadeur, qu'elle lui étoit fort obligée de l'honneur qu'il lui vouloit faire en l'épousant ; mais que cependant elle le remercioit de cet honneur, ne pouvant pas se résoudre à s'éloigner pour jamais de la reine sa maîtresse, à qui elle étoit attachée par un zèle si ardent, & dont elle étoit traitée avec tant de bonté. L'ambassadeur, qui étoit violent, eut une colère extrême de cette réponse : néanmoins il dissimula sa fureur & se contenta de prendre la résolution de satisfaire son amour à quelque prix que ce pût être.

Comme le roi Richard étoit en cet endroit de son récit, on vint dire à Blondel que le concierge le demandoit : il fallut que ce généreux favori quittât l'entretien du vainqueur de

Syrie, pour aller recevoir les ordres d'un vil geolier. Il lui dit, d'un air empreſſé, que l'empereur étoit à Lints, & que la princeſſe Sophie, ſœur de ce prince, s'étant venue promener dans le bois proche d'eux, avoit entendu parler de ſa voix aux habitans du village, qui lui avoient été porter des fruits, & qu'elle ſouhaitoit de l'entendre chanter. Blondel alla trouver cette princeſſe, & ſe préſenta devant elle d'un air reſpectueux & aſſuré tout-à-la-fois.

Si elle fut ſurpriſe de voir ſi bien fait un homme de la ſorte dont elle le croyoit, elle le fut encore davantage de l'entendre s'exprimer avec tant d'eſprit & de politeſſe; car il parloit auſſi-bien le langage (1) teutonique, qu'il parloit la langue romance, qui étoit la langue françoiſe de ce tems là. Il chanta à la princeſſe Sophie une chanſon dont il avoit fait les paroles. Ces paroles, qui étoient en langue romance, que la princeſſe entendoit bien, étoient telles pour le ſens :

Si l'amour ne livroit aux mêmes aventures
Les ſincères amans & les amans parjures,
Si ce redoutable vainqueur

(1) Le langage teutonique étoit en ce ſiècle-là le langage qu'on parloit en Allemagne.

Savoit

Savoit récompenſer la conſtance d'un cœur,
Dans mille doux plaiſirs je paſſerois ma vie;
Mais la pitié chez lui, pour toujours endormie,
Fait qu'il ne me veut point guérir,
Ni me laiſſer mourir.

La princeſſe Sophie fut extrêmement contente de la voix & de la manière de chanter de Blondel. Elle lui donna bien des louanges; mais elle lui en auroit donné, ſans doute, encore beaucoup plus, ſi elle avoit ſu que les vers & l'air qu'il avoit chantés, étoient de ſa compoſition. Elle chercha à l'engager à venir à la cour impériale par des promeſſes obligeantes; mais quoiqu'il trouvât cette princeſſe fort belle & fort gracieuſe, il la remercia de la protection qu'elle lui offroit dans cette cour; & parut à Sophie ſi indolent ſur ſa fortune, que comme on avoit dit à cette princeſſe que le concierge avoit une aſſez jolie fille, elle crut que Blondel en étoit amoureux; & s'imagina que l'entêtement dont il étoit plein, lui faiſoit négliger une occaſion que d'autres que lui auroient cherchée avec empreſſement. La princeſſe reprit le chemin de Lints ſans faire de plus longues réflexions, & Blondel s'en retourna à ſa tour, où il ne fut pas long-tems ſans informer le roi de ſon entretien avec la princeſſe Sophie; & puis, dès la première fois qu'il

en trouvra la commodité, il pria ce prince de vouloir bien satisfaire la forte envie qu'il avoit d'apprendre le reste des avantures de Rosanie. Le roi lui dit en souriant, que l'occupation de faire des contes & d'en écouter, étoit bien pardonnable à des gens dont la vie étoit aussi stérile de plaisirs, qu'étoit la leur. Après ces mots, ce prince, dont la politesse égaloit la valeur, reprit ainsi le récit de son conte :

SUITE DU CONTE DE RICDIN-RICDON.

QUAND Penséemorne fut le refus que Rosanie avoit fait d'un mariage qui paroissoit si avantageux pour une personne de sa condition, elle entra dans une rage qu'il seroit difficile de décrire : comment, s'écria-t-elle, cette audacieuse paysanne trouve donc que ce n'est pas encore assez pour elle, qu'un seigneur jeune, bien fait, & aussi considérable qu'est l'ambassadeur ; à ce que je vois, c'est au trône qu'elle en veut, & il ne lui faut pas moins que des amans qui doivent porter des couronnes ; ah ! vraiment, je saurai bien rabaisser les vues de son insolent orgueil. Pleine de cette idée, elle fit agir le confident de l'ambassadeur, qui étoit tout à elle. Ce confident inspira à son maître le dessein d'enlever Rosanie ; & ce maître forcené d'amour & de dépit, applaudit tout d'un coup à ce téméraire projet. Son ambassade finissoit : en quittant les états du roi Prud'homme, il sentoit qu'il seroit ravi d'en emporter cette belle proie. Il ne songea plus qu'à prendre toutes les

mesures nécessaires pour y réussir : il prit le tems que le roi & le prince étoient allés à une maison de plaisance faire un voyage, dont la reine n'avoit point été, à cause de quelque indisposition. Le palais étoit donc beaucoup moins rempli qu'à l'ordinaire. Un soir que Rosanie revenoit de prendre l'air avec Vigilentine dans le jardin public dont nous avons parlé, comme elle rentroit dans le palais par les cours des cuisines, quatre hommes masqués saisirent brusquement Rosanie ; & l'entraînant par une porte dérobée contre laquelle elle étoit, elle se trouva tout d'un coup dans une rue déserte, où, malgré ses cris & sa résistance, on la fit monter dans un chariot, qui courut ensuite avec une aussi grande vîtesse que s'il eût volé. Après qu'il eut ainsi couru quelque tems, escorté d'un bon nombre de cavaliers, il s'arrêta, & on y mit des relais. Alors la triste Rosanie qui se désespéroit, vit monter dans le chariot l'audacieux ambassadeur, auteur de son enlèvement. A cette vue elle redoubla ses cris & ses larmes ; ne vous affligez pas, madame, lui dit-il, je suis bien éloigné d'avoir dessein de vous faire aucun outrage : je ne veux vous conduire en mon pays que pour vous faire un sort agréable, & vous donner un rang digne de vous en vous épousant. Ah ! seigneur, s'écria

Rosanie, avec une voix entrecoupée de sanglots, telles que puissent être vos intentions, elles cessent d'être légitimes dès que vous employez la violence pour les accomplir. Au nom de ce que vous avez de plus cher au monde, daignez me remener auprès de la reine ma maîtresse : l'obligation que je vous en aurai me donnera sans doute plus de sensibilité pour vos désirs que je n'en ai eu jusqu'à présent, & me déterminera à quitter ma reine pour aller passer mes jours avec vous ; mais si je ne reviens point, que pensera de moi cette grande princesse ? Hélas ! elle croira que j'ai consenti, sans son aveu, à disposer de mon destin. Au nom de dieu, seigneur, permettez que j'aille détruire ce soupçon dans son esprit. Non, non, ingrate, répondit l'ambassadeur, je ne vous laisserai point sortir de mes mains ; je vois votre artifice ; si vous en étiez une fois dehors, vous vous mocqueriez encore de mon amour ; après avoir eu tant de peine à me rendre le maître de mon bonheur, je n'ai garde de le laisser échapper. Perfide ! répliqua Rosanie, puisque tu as si peu d'égard pour mes prières, je ne m'abaisserai pas davantage à t'en faire ; mais j'espère que le ciel prendra ma défense : je me flatte qu'il me tirera de tes indignes mains, & qu'il ne laissera pas ta trahison impunie.

Pendant qu'ils faisoient de semblables discours, le chariot couroit toujours avec une vîtesse inconcevable ; mais le charton étoit si occupé à le conduire rapidement, qu'il s'égara de la route que son maître lui avoit ordonné de prendre : il s'en apperçut, & voulut se remettre en voie ; mais lorsqu'il commençoit à s'y employer avec application, le chariot rompit, & jetta Rosanie dans le milieu du chemin proche d'un bois de haute-futaie. Comme elle ne se sentit point blessée, loin d'être effrayée de cet accident, elle en conçut un favorable augure. Cependant l'ambassadeur juroit avec un emportement terrible contre son écuyer, son charton, & tout le reste de ses gens, qui tous étoient descendus de cheval pour tâcher de relever le chariot, & le remettre en train d'aller, tandis que Rosanie, dont tout cet embarras redoubloit le courage, faisoit des cris de toute sa force pour attirer quelques passans à son secours : elle auroit bien voulu s'enfuir, mais il lui étoit impossible. L'ambassadeur avoit ordonné à un de ses domestiques de la tenir par le bras : elle trembloit donc que ses cris ne fussent poussés en vain ; & flottant entre l'espérance & la crainte, elle regardoit sans cesse à la clarté de la lune, qui étoit fort brillante cette nuit-là, si elle ne verroit point pa-

roître quelqu'un. Elle ne fut pas long-tems sans voir sortir trois hommes du bois; seigneur, leur cria-t-elle à haute voix, dès qu'elle les vit paroître, daignez donner du secours à une malheureuse fille qu'on enlève malgré elle. Aussitôt les trois inconnus mirent l'épée à la main, & vinrent fondre sur l'ambassadeur & ses gens, qui n'eurent pas le tems de remonter à cheval. Tous les coups que portoient ces trois inconnus, étoient autant de coups mortels: un d'eux sur-tout se faisoit remarquer par une valeur & une adresse sans égale: il donna la mort au confident & à deux autres des gens de l'ambassadeur, qui, transporté de rage, vint à son tour fondre sur lui comme un lion furieux: le brave inconnu le reçut avec la même vigueur que s'il avoit commencé le combat, & quoiqu'il eut une blessure à l'épaule gauche, il porta un coup si terrible à l'ambassadeur, qu'il l'étendit sans vie à ses piés. Dès que les gens de ce ministre virent leur maître mort, ils prirent tous la fuite: alors le vaillant inconnu s'approcha de Rosanie, qui étoit glacée d'effroi, & frémissoit d'horreur de voir tant de sang couler à son sujet: vous êtes libre, belle fille, lui cria-t-il, vos ravisseurs sont dissipés. Au son de cette voix Rosanie fut saisie tout-à-coup d'un transport de joie le plus vif

qu'on puiſſe ſentir ; car elle reconnut ſon cher prince en la perſonne de ſon libérateur. On ne peut s'imaginer tout ce que ces deux amans ſe dirent de tendre : le prince étoit enchanté d'avoir ſecouru ſi heureuſement l'objet de ſon amour ; & Roſanie ne pouvoit ceſſer de donner des louanges à ſon illuſtre défenſeur. Des deux hommes qui étoient avec lui, l'un étoit ſon fidelle Bonavis, & l'autre un gentilhomme de ſa maiſon, qui avoit auſſi beaucoup de part dans ſa confiance ; ainſi ni lui ni Roſanie ne ſe contraignirent point devant eux. On banda la bleſſure du prince, qui par bonheur ne ſe trouva qu'une légère contuſion. Quand cet amant, auſſi brave que tendre, reconnut l'ambaſſadeur, il eut d'abord de la douleur d'avoir donné la mort à un homme dont la perſonne devoit avoir des droits ſacrés, à cauſe du titre dont il étoit caractériſé ; mais lorſqu'il fit réflexion que cet indigne miniſtre avoit dérogé par un rapt odieux à tous les privilèges de ſon caractère, il s'applaudit au contraire, de ce qu'il avoit été choiſi du ciel pour le punir d'avoir ſi audacieuſement violé le droit des gens dans les états, & même juſques dans le palais d'un roi dont il avoit été traité avec tant de généroſité & de conſidération.

Le prince cependant, quoiqu'incommodé de

sa blessure, aida lui-même à marcher à l'aimable Rosanie, pour la conduire au château de plaisance du roi son père, qui étoit au bout du bois de haute-futaie dont il étoit sorti. En marchant elle lui fit en détail le récit de son enlèvement; & il conta à son tour à cette belle fille, qu'accablé du chagrin que lui causoit son absence; & jugeant bien qu'il ne pourroit dormir, il avoit résolu de passer la plus grande partie de la nuit à prendre le frais dans le bois, en s'entretenant d'elle avec les deux hommes qu'elle voyoit. Le prince avoit à peine remis Rosanie entre les mains des deux dames du château, qu'on lui vint dire qu'un gentilhomme de la reine sa mère, qu'elle avoit envoyé en poste, demandoit à lui parler. Ce gentilhomme lui annonça qu'on avoit enlevé Rosanie dans le palais, & presque sous les yeux de la reine; & que cette princesse, irritée & chagrine au dernier point de l'insolence de ce rapt, envoyoit au plutôt en donner avis au roi & à lui, afin qu'ils prissent des mesures pour faire arrêter le ravisseur & le punir, quoiqu'elle eût déjà donné là-dessus les meilleurs ordres qu'il lui avoit été possible. Le prince chargea le gentilhomme de s'en retourner tout-à-l'heure, & de faire le récit à la reine de l'heureux hasard par lequel il avoit sauvé Rosanie, & puni son ravisseur.

Dès le lendemain, le roi voulut qu'on s'en retournât à la ville capitale, & qu'on ramenât la belle fileuse à la reine. Cette aimable fille en fut reçue avec tant de bonté & de marques de bienveillance, que l'envieuse Penséemorne fut prête à en expirer de rage : mais ce qui mettoit encore le comble à son désespoir, c'étoit de voir que sa rivale ne devoit qu'au vaillant secours du prince le bonheur d'avoir évité l'enlèvement ; mais quoiqu'elle vît bien par divers signes éclatans, que le ciel s'opposoit à sa vengeance, elle n'en persévéra pas moins dans le dessein de la satisfaire, & prit de nouvelles mesures pour y réussir.

Cependant, malgré la joie qu'avoit Rosanie d'avoir été délivrée de son ravisseur par un amant chéri, qui s'étoit couvert de gloire, elle étoit agitée d'une inquiétude secrète qu'elle avoit peine à cacher. Sirène, qui lui témoignoit toujours de plus en plus une amitié tendre, s'apperçut de son agitation, & lui en demanda le sujet ; mais elle ne voulut jamais le lui confier. Elle n'avoit pas tort d'avoir de la réserve à cet égard ; son chagrin étoit causé par l'infidélité de sa mémoire ; elle sentoit que le terme que l'homme à la baguette avoit prescrit pour venir reprendre ce bois précieux, approchoit de jour en jour, & le nom bizarre de cet

homme ne lui revenoit point dans l'esprit. En vain depuis quelque tems elle faisoit mille efforts pour le trouver, c'étoit toujours inutilement. Cependant elle voyoit que si elle ne retrouvoit point ce nom fatal, une parole inviolable l'obligeoit à suivre le donneur de baguette où il voudroit la mener : & son enlèvement lui avoit fait sentir plus que jamais la douleur mortelle qu'elle auroit d'être pour toujours séparée du prince.

Quelque mal qu'elle formât les caractères de l'écriture, elle voulut voir s'ils ne pourroient point lui aider à retrouver ce nom si ardemment désiré. Elle se tourmenta donc tant avec toute l'application dont elle étoit capable, & écrivit *Racdon*, puis *Ricordon*, & enfin *Ringaudon*. Mais si, dans de certains momens, elle avoit de la joie de croire qu'elle étoit toute prête à trouver le nom dont elle avoit besoin, dans d'autres instans, elle étoit au désespoir d'être convaincue que c'étoit bien vainement que ceux qui se présentoient à sa mémoire, sembloient en approcher, puisqu'enfin ils ne contribuoient point à lui rappeler une sûre idée du véritable. Lasse de travailler sa mémoire avec si peu de succès, elle abandonna le secours de l'écriture, & se replongea dans ses tristes rêveries.

Penſéemorne prétendoit lui donner bientôt ſujet d'en avoir de plus douloureuſes. Cette cruelle perſonne, outrée de ce que le prince, non-ſeulement avoit évité ſa vengeance, mais encore l'avoit faite éviter à Roſanie, vouloit aſſouvir ſa fureur par la mort de ce jeune héros. Comme cette fille perfide avoit de la beauté, de la naiſſance & des richeſſes aſſez conſidérables, elle avoit beaucoup d'amans; mais la plupart étoient gens ſans titre, ſans bien, ſans conduite, & dont le caractère étoit encore plus mauvais que la fortune. Parmi ces amans ruinés & fourbes, Penſéemorne en choiſit trois, à qui elle dit à chacun en particulier: Je vous rendrai maître de ma perſonne & de mon bien en vous épouſant, dès que vous m'aurez rendu un ſervice que je veux de vous; le prince m'a offenſée, & je ne puis appaiſer ma colère que par ſa mort; il faut donc que vous obſerviez ſes pas, & que vous lui ôtiez la vie dans quelques-uns de ces momens où il s'égare à la chaſſe; deux de mes amis ſont diſpoſés à vous accompagner pour vous ſeconder; je vous donnerai à tous trois des épées enchantées dont me fera préſent une ſavante magicienne de mes amies. Par le pouvoir de ſon art, elle fera en ſorte que vous bleſſerez toujours, & ne ſerez point bleſſés; &

par le même pouvoir, elle empêchera qu'on ne découvre jamais que ce ſera vous qui aurez tué le prince. Penſéemorne ayant tenu ce diſcours ſéparément à chacun des trois amans dont on a parlé, il n'y eut aucun de ces ſcélérats qui refuſât ſon horrible propoſition. Elle leur donna effectivement des épées ſur leſquelles la magicienne avoit marmoté quelques mots du grimoire, & puis tous trois ſe préparèrent à exécuter le déteſtable aſſaſſinat qu'elle leur demandoit. Depuis que le prince s'étoit échappé des pièges qui lui avoient été tendus dans le palais enchanté, Penſéemorne n'oſoit plus compter avec ſûreté ſur le pouvoir de l'art magique; auſſi, dans le perfide projet qu'elle avoit conduit, elle ne s'étoit confiée que médiocrement au ſecours de cet art; mais elle étoit perſuadée que ſans aucun pouvoir ſurnaturel, il étoit facile que trois hommes bien armés ôtaſſent la vie à un ſeul qu'ils attaqueroient à leur avantage. Elle n'avoit donc eu recours à la magicienne que par un ſurcroît de précaution, ne doutant pas que, ſans armes enchantées, il ne fût aiſé à ſes trois amans de faire périr le prince ſous leurs coups.

Cependant le roi, pour quelques raiſons particulières, fit un voyage à ſa maiſon de campagne ſans la reine ni le prince; & ce jeune

amant, entièrement guéri de sa blessure, & fort en peine de l'inquiétude qu'on remarquoit dans Rosanie, s'en alla à la chasse pour dissiper le chagrin que celui de sa belle lui donnoit. Plus occupé de ses rêveries que du soin de poursuivre la bête, il s'écarta de ses gens, & s'égara si bien d'eux en rêvant toujours, que la nuit le surprit avant qu'il pût en être retrouvé. Passant dans un lieu fort désert auprès d'un vieux palais ruiné, & qui sembloit inhabitable, il remarqua qu'il y avoit beaucoup de lumières dans ce palais. Il s'approcha vers les fenêtres des salles qui étoient toutes ouvertes & toutes rompues, & regarda au travers des arbres qui les environnoient. Il vit, à la lueur d'une clarté toute violette, plusieurs personnes d'une figure affreuse & d'un habillement bizarre. Il y avoit au milieu d'elles une espèce d'homme sec & basané, qui avoit le regard farouche & la physionomie effrayante; il paroissoit cependant dans une grande gaîté, & faisoit des sauts & des bonds avec une agileté inconcevable. Le prince sentit un secret frémissement à la vue de ces objets effroyables, & ne douta guères qu'il n'y eût là des habitans de l'enfer: mais se souvenant qu'il avoit sur lui l'anneau de vérité, il ne redouta point leur odieux pouvoir. Il y avoit dans cette troupe une femme qui faisoit

de grandes ſupplications à cette figure d'homme affreux, qui étoit dans le milieu : non, dit-il, ma puiſſance ne s'étend point ſur lui : un eſprit céleſte, mon ennemi juré, le défend contre moi, & m'a fait éprouver encore depuis peu que, dans mes entrepriſes, je ne ſuis pas heureux ſous le nom de Labouréelamboy. Mon autre nom m'eſt bien autrement favorable ; j'ai déjà acquis un grand nombre de jeunes beautés ſous ce nom, & j'eſpère que demain à l'heure qu'il eſt, j'en acquérerai encore une qui en vaut beaucoup d'autres. Après ces mots, cet homme épouvantable ſe mit à recommencer ſes ſauts en chantant cette chanſon d'une voix terrible :

Si jeune & tendre femelle,
N'aimant qu'enfantins ébats,
Avoit mis dans ſa cervelle,
Que Ricdin-ricdon je m'appelle,
Point ne viendroit dans mes lacs ;
Mais ſera pour moi la belle
Car un tel nom ne ſait pas.

Après que ce démon, car effectivement c'en étoit un, eut chanté cette belle chanſon, il reprit ainſi, en s'adreſſant à la femme qui lui avoit parlé : Comme les hommes ont une éducation plus cultivée que les femmes, nous avons ordinairement plus de peine à les ſéduire, que nous n'en avons à duper le ſexe crédule, à

moins que nous ne nous servions des personnes de ce sexe pour faire tomber les hommes dans nos pièges ; comme aussi, d'un autre côté, ce sont souvent les hommes qui sont cause que les femmes donnent dans nos filets. J'ai acquis moi seul plus de jeunes filles par l'envie qu'elles ont de paroître belles & de savoir bien se parer, que vingt de mes camarades n'en ont acquis à eux tous par cent autres différens moyens ; & la violente passion qui leur fait chercher avec tant d'acharnement à s'acquérir de la beauté & de la bonne grâce, ne naît que de l'envie démesurée qu'elles ont de charmer les hommes. C'est pourquoi j'ai dit que ce sont fort souvent les hommes qui sont cause que les femmes deviennent notre partage. Par exemple, continua le hideux harangueur en s'adressant toujours à la même femme, il est sûr que votre bonne amie ne nous échappera pas. Hé bien ! n'est-ce pas la fureur outrée qu'elle a eue de vouloir plaire à un homme, qui la rendra notre proie ? Mais qui auroit cru que ce jeune prince qui l'avoit charmée, rendroit sans effet toutes les batteries que nous avons dressées contre lui ? Cependant rien n'a jamais pu l'engager à rompre les sermens de fidélité qu'il avoit fait à sa maîtresse ; & il n'a jamais pu être tenté d'une valeur & d'une gloire dues à l'art magique ; & ces

ces deux efforts de vertu lui ont acquis un défenſeur qui rend à préſent contre lui tout le pouvoir de l'enfer inutile. Ainſi c'eſt en vain que vous implorez aujourd'hui mon ſecours pour le faire périr ; ni vous, ni moi, ne ſaurions plus lui nuire ; toutes choſes à ſon égard iront naturellement.

Par ces diſcours, le prince comprit clairement que celui qu'il entendoit étoit le démon qui lui avoit parlé ſous la figure d'un vieillard, & il ne douta point non plus que la femme ne fût la magicienne dont le céleſte enfant de qui il tenoit l'anneau de vérité, lui avoit appris les pernicieux projets. Il fut tenté, pendant quelques momens, d'aller à l'heure même punir cette perfide & les autres ſcélérats qu'il croyoit dans ce lieu avec elle ; mais il ne reſta guère dans ce deſſein, jugeant tous ces miſérables indignes de ſa vengeance. Il ſongea donc à s'éloigner de leur odieuſe troupe pour tâcher de rejoindre ſes gens, ou du moins à retrouver la route pour s'en retourner.

Il n'y avoit pas long-tems qu'il marchoit, lorſqu'il fut attaqué bruſquement par trois hommes qui ſortirent tout-à-coup d'un boſquet. Le prince ſe défendit avec une valeur & une intrépidité héroïques, & gagna vîte un arbre contre lequel il s'appuya afin de n'être attaqué

que d'un côté. Là, il se battit avec tant de courage, d'adresse & de bonheur, qu'après avoir tué un de ses ennemis, & renversé l'autre par terre, il vit le troisième prendre la fuite. Il ne s'amusa point à le poursuivre, & songea seulement à avancer chemin; mais il étoit très-fatigué; & de plus, il avoit reçu au bras une légère blessure, par laquelle il ne laissoit pas de perdre beaucoup de sang: ce qui l'affoiblissoit extrêmement. Enfin, après avoir fait un assez court espace de chemin, il fut heureusement retrouvé d'une partie de ses gens, qui furent bien surpris de le trouver si foible, si las, & blessé. On lui banda promptement sa blessure, & quand il fut remonté à cheval, malgré l'état où il étoit, il vola en un instant au palais, dans lequel il trouva la reine sa mère agitée d'une inquiétude terrible à son sujet. Cette princesse fut vivement touchée de le voir blessé, quoique les chirurgiens qu'on envoya querir tout-à-l'heure, assurassent que ce ne seroit presque rien que sa blessure. Rosanie, malgré cette assurance, en étoit sensiblement affligée; mais personne ne pouvoit deviner d'où partoit ce détestable assassinat contre un prince également doux & obligeant. Il ne le pouvoit démêler lui-même; car quoiqu'il eût bien remarqué les sentimens que Penséemorne avoit pour lui, & qu'il ne

doutât point qu'elle ne fut guère contente de ce qu'il n'y répondoit pas, il étoit bien éloigné de la croire capable d'un coup si perfide.

Mais pendant que le prince avoit été témoi- inquiet du sabat des sorciers, & qu'il avoit été en bute aux fureurs d'une scélérate amante, le roi son père passoit de bien plus agréables momens : il avoit appris des secrets & des évènemens qui lui avoient donné une joie sensible. Le même jour que le prince fut exposé à des périls si funestes, on vint dire au roi qu'une dame dont la beauté & l'air charmant se faisoient extrêmement remarquer, lui demandoit audience. Ce prince ayant ordonné qu'on la fît entrer, fut effectivement très-frappé des agrémens qui brilloient en sa personne. Elle étoit accompagnée d'un vieillard de bonne mine, qui paroissoit être un homme de condition, & d'un autre vieillard, qui, au travers de sa mine villageoise, ne laissoit pas de faire appercevoir un air de prudence & de probité qui prévenoit d'abord en sa faveur. Seigneur, dit cette dame au roi, vous voyez devant vous une princesse qui vient vous rendre grâces des obligations dont elle est redevable à vous & à la reine votre épouse. Je ne crois pas, madame, répondit le roi, que la reine ni moi ayons jamais été assez heureux pour vous rendre

aucun ſervice. Il eſt vrai, ſeigneur, repartit la dame, que je n'ai pas reçu, en propre perſonne, les grâces dont je viens vous remercier, mais elles ont été répandues ſur quelqu'un qui m'eſt plus cher que moi-même, puiſque c'eſt ſur la princeſſe Roſanie ma fille. Quoi, madame, s'écria le roi, la belle Roſanie eſt votre fille! Cela eſt bien difficile à croire; quoique cette charmante perſonne ne ſoit preſque encore qu'un enfant, vous avez cependant trop de beauté & de jeuneſſe pour qu'on puiſſe ſe perſuader que vous ſoyez ſa mère. Seigneur, répliqua la dame, je ſais ce que je dois penſer des obligeantes douceurs que vous me dites, ce ſont de galans & gracieux menſonges qu'inſpire toujours aux hommes d'un rang élevé l'habitude agréable qu'ils ont à la politeſſe; mais, ſeigneur, ſi vous daignez m'écouter, je vous apprendrai de ſérieuſes vérités, qui, je crois, vous ſurprendront beaucoup. Le roi ayant témoigné à la dame que ſon récit lui feroit un ſenſible plaiſir, & qu'il étoit prêt à l'entendre, elle reprit ainſi:

Vous voyez en moi, ſeigneur, la reine Riante-Image, veuve du roi Planjoly, dont la triſte deſtinée a fait tant de bruit. Quand le cruel Songecreux eut défait & tué le roi mon époux, qu'il ſe fut emparé de ſon trône,

& qu'il m'eut enfermée dans une obscure prison, il ne pensa plus qu'à s'affermir dans son usurpation. Comme il savoit que j'étois grosse, il résolut de faire mourir l'enfant qui naîtroit de moi, si c'étoit un fils, mais si c'étoit une fille, il vouloit la conserver avec grand soin pour la faire épouser un jour à son fils, qui étoit encore en fort bas âge. J'appris les funestes projets que le tyran formoit sur mon accouchement, & frémis de l'une & l'autre destinée qu'il préparoit à mes enfans : je versois des torrens de larmes quand je songeois que si je mettois un fils au monde, un barbare lui arracheroit la vie dès le moment de sa naissance ; mais je n'étois guère moins affligée lorsque je pensois que s'il me naissoit une fille, elle auroit un jour le triste sort d'être attachée par des liens odieux au sang d'un tyran détestable. Je résolus donc, de quelque sexe que fût l'enfant que le ciel m'envoyeroit, de tâcher de le soustraire au pouvoir du tyran, m'en dût-il coûter la vie, qui, dans l'état où j'étois, m'étoit beaucoup plus à charge que précieuse.

Le fidèle chevalier que vous voyez, continua la reine, en montrant le vieillard qui paroissoit de condition, a toujours été attaché à moi avec un zèle aussi agissant qu'éclairé : il

a toujours eu tant de pénétration dans l'esprit, & tant de prudence dans toutes ses actions, que mes peuples lui avoient donné le surnom de Longuevue, qui lui est demeuré. Ce chevalier donc, qui, à la faveur d'un déguisement, avoit évité la cruauté du tyran, gagna quelques-uns de mes gardes, & eut l'adresse de me venir parler dans ma prison. Ravie de le voir, je pris au plus vite des mesures avec lui pour tâcher de remettre entre ses mains l'enfant à qui je donnerois la naissance. Le tyran avoit ordonné qu'on me traitât avec beaucoup d'égards, parce qu'il vouloit me ménager à cause de ma grossesse. Ainsi le gouverneur de la forteresse où j'étois avoit soin que j'eusse les commodités & les douceurs qui pouvoient contribuer à ma santé ou à ma satisfaction. Quand je me vis tout proche du tems de mon accouchement, je témoignai que j'avois extrêmement envie de manger d'un pâté de sanglier. On songea aussi-tôt à me satisfaire; & par l'adresse d'une de mes femmes, ce fut le fidèle Longuevue, déguisé en paysan, qui fut chargé du soin de faire ce pâté: Longuevue le donna à mes gardes, qui me l'apportèrent. Nous l'ouvrîmes sans témoins, ma femme de chambre & moi, & nous trouvâmes dedans, ainsi que je l'avois concerté avec Longuevue, un enfant

tout nouveau né, qui étoit venu mort au monde. Le prévoyant chevalier m'avoit donné des moyens pour conserver le corps de cet enfant exempt de corruption jusqu'au moment où j'aurois besoin de le montrer. Enfin j'accouchai heureusement d'une fille, qui avoit sur le bras, au-dessus du coude, la figure d'une rose parfaitement bien imprimée, ce qui me fit à l'instant lui donner le nom de Rosanie. Ma femme de chambre cacha cette princesse dans un lieu retiré : elle mit l'enfant mort auprès de moi; & puis aussi-tôt avec des pleurs & des cris elle appela du secours, en disant que je venois d'accoucher d'un enfant mort.

On alla porter cette nouvelle au tyran, mais il n'en eut aucun regret, car l'enfant mort né qu'on m'avoit apporté étoit un garçon; & comme il y avoit encore un grand parti qui haïssoit Songecreux & sa tyrannie, beaucoup de gens publièrent que j'étois accouchée d'un fils, qu'il avoit fait mourir. Cependant on mit l'enfant mort dans un cercueil : ma femme de chambre, par les tours d'une adresse admirable, l'en retira, mit ma fille vivante en la place de ce petit corps mort, & s'en défit en le jetant dans un lieu secret, sans que personne en eût jamais le moindre soupçon. Enfin on emporta le cercueil; & quoiqu'on eût donné

beaucoup de nourriture à ma fille, je tremblois toujours que ses cris ne trahissent notre secret; mais par un bonheur extrême, elle ne cria point; & Longuevue qui, par son habileté, s'étoit acquis la confiance du gouverneur, fut chargé par lui du soin de l'enterrement qui se fit le soir, & sans aucune cérémonie. L'heureux & adroit Longuevue tira la petite Rosanie du cercueil le plutôt qu'il lui fut possible; & par une visible protection du ciel, il la trouva en très-bon état. Il eut de cet enfant tous les soins possibles, & n'eut point de repos qu'il ne l'eût ôtée du pays sur lequel le barbare Songecreux exerçoit sa tyrannique domination: ce que ce fidelle sujet fit de la manière, seigneur, qu'il va vous raconter.

Quand la reine eut achevé ces mots, Longuevue prenant la parole, poursuivit ainsi le récit de cette princesse, en s'adressant toujours au roi Prud'homme. Je sortis heureusement, seigneur, du royaume de Fiction, emmenant avec moi la petite princesse, & une nourrice que je faisois passer pour sa mère; mais quoique j'eusse pris beaucoup de soin pour bien m'acquérir cette femme, je lui cachai entièrement la naissance & le sort de l'enfant qu'elle nourrissoit. J'arrivai dans vos états, seigneur, & j'en traversai une partie sans trouver personne

qui me parût propre à bien conſerver le précieux dépôt dont j'étois chargé. Cependant j'aurois été ravi de pouvoir le confier au plutôt en de sûres mains ; car pour les intérêts de la reine & de la princeſſe, il falloit que je m'en retournaſſe au plutôt dans le royaume de Fiction.

Enfin un jour que pour laiſſer repoſer la princeſſe & ſa nourrice, je m'étois arrêté ſous des arbres qui bordoient un grand chemin, vers lequel il y avoit deux ou trois villages, pendant que la nourrice étoit aſſiſe, je me promenois le long des arbres ; & j'étois aſſez éloigné de cette femme, lorſque, me trouvant derrière deux payſans qui marchoient auſſi, j'entendis que l'un diſoit à l'autre : Hé bien ! obſtiné Diſantpeu, tu veux donc reſter toujours dans l'humeur qui t'a fait donner ce nom, & tu ne veux rien dire ſur tout ce qui a cauſé ce tintamare-là ? Que veux-tu que je te diſe ? répondit l'autre payſan, je me contente de plaindre le malheur de mon voiſin, ſans l'en blâmer, ni ſans en aller rechercher trop curieuſement les cauſes : ainſi je ne ſais rien de tout ce que tu me demandes. Va, va, reprit celui qui avoit parlé le premier, tous ceux de ton village n'ont pas bouche cloſe comme tu l'as : je ſaurai bien ſans toi apprendre que j'ai envie de ſavoir ; mais puiſque tu ne

me veux rien dire, je vais doubler le pas, j'arriverai dans ton village long-tems avant toi, & cela me donnera le tems de causer ; car il faut que je m'en retourne promptement, & je vois bien que, chargé de ton enfant comme tu l'es, tu ne saurois aller si vîte. Après ces mots, ce payan quitta l'autre, & se mit à marcher de toute sa force. Dès que celui qui portoit le petit enfant fut seul, je l'abordai & lui fis plusieurs questions. J'appris que cet enfant étoit une fille à lui, dont sa femme étoit accouchée il n'y avoit pas plus d'un mois ; que cette femme avoit eu un mal au sein, qui l'avoit obligée à mettre son enfant en nourrice, dans un village éloigné de quelques lieues du sien ; mais que le mal de sa femme étant entièrement guéri, il revenoit de querir son enfant pour le faire nourrir par cette femme, qui étoit parfaitement bonne nourrice. J'écoutai tous ces discours avec beaucoup d'attention ; j'examinai la physionomie de cet homme ; elle me plut ; & je crois, seigneur, que vous trouverez que j'avois raison, quand vous saurez que ce bon payan étoit ce même vieillard que vous voyez derrière la reine ma maîtresse. J'appris encore qu'on lui avoit donné le surnom de Disantpeu, à cause du penchant qu'il avoit pour le silence, & de la retenue qu'il avoit à parler : tout cela

me prévint avantageusement en sa faveur, & je résolus de l'engager à être le gardien de la princesse Rosanie, sans lui confier néanmoins tout le secret de sa naissance. Je lui fis donc des promesses considérables; je lui mis entre les mains beaucoup d'or & des pierreries; & entre autres un bracelet infiniment précieux, que la reine m'avoit donné pour contribuer un jour à faire reconnoître la princesse. Après avoir donc gagné Disantpeu, & l'avoir assuré que cet enfant dont il auroit soin, seroit un jour la cause de sa fortune & de celle de toute sa famille, j'exigeai de lui qu'il ne feroit part de cette avanture à personne, pas même à sa femme. Il me fit serment de ne se conduire entièrement que par mes ordres: & voici de quelle manière nous disposâmes les choses, afin que notre secret ne restât qu'entre nous deux. La fille de Disantpeu se trouvant justement de l'âge de Rosanie, nous résolûmes qu'il présenteroit cette princesse à sa femme comme étant véritablement leur enfant qu'il venoit de rapporter du lieu où on l'avoit mis pour tetter pendant la maladie de sa mère: lui & moi nous ne doutions pas que cette mère n'y fût trompée, puisqu'elle n'avoit vu sa fille qu'à l'instant de sa naissance; que, d'un autre côté, j'irois porter moi-même la fille de Disantpeu à la

nourrice de Rosanie, & prendre la petite princesse des bras de cette femme, pour la remettre dans ceux du bon paysan. Nous convînmes, Disantpeu & moi, que je ferois à cette nourrice un établissement commode, à un village qu'il me nomma, éloigné de six lieues du lieu où nous étions, & je l'assurai que j'aurois soin que sa fille fût aussi bien que si elle avoit été la mienne propre. Sur ces assurances, il me la remit entre les mains, & j'allai la porter à la nourrice de Rosanie, des bras de laquelle je pris cette princesse, en disant à cette bonne femme que je la faisois dans ce moment changer de nourrisson. Elle fut extrêmement surprise de cet échange. Je lui dis que j'avois mes raisons pour le faire; & après avoir été porter Rosanie à Disantpeu, je revins trouver la nourrice, que je menai loger au plus prochain village, & allai ensuite à celui du paysan, pour m'informer à fond de son caractère. J'en appris tout le bien que je pouvois souhaiter. Après cela, je conduisis la nourrice & son nourrisson au village que m'avoit nommé Disantpeu; & ayant mis cette femme en état de vivre commodément dans ce lieu, je m'en retournai dans le royaume de Fiction.

Je trouvai que la reine Riante-image y étoit toujours en captivité, & que le barbare Songe-

creux y exerçoit sa tyrannie à l'ordinaire. Il y avoit un parti tout formé, qui haïssoit mortellement Songecreux; mais ce parti n'étoit pas assez puissant pour oser se déclarer ouvertement contre celui du tyran; il falloit songer à le fortifier. Quoique quelques bons serviteurs du feu roi & moi nous y employassions toute notre industrie, nous ne pouvions y parvenir, & bien des années s'écoulèrent avant que nous fussions en état de remuer. Tout tyrannique & bizarre qu'étoit Songecreux, il s'étoit emparé de bien des esprits. D'ailleurs, comme on ne voyoit au feu roi que des héritiers éloignés, cela décourageoit; & je n'osois néanmoins confier à personne le secret de la naissance de Rosanie, dans la crainte que si l'on trahissoit ce secret, le tyran ne trouvât moyen d'attenter sur la vie de cette princesse. J'avois cependant de ses nouvelles assez souvent, j'en faisois part avec bien des peines à la reine ma maîtresse: & c'étoit la seule consolation qu'eût cette princesse dans sa triste captivité.

Quelque tems après que je fus de retour dans le royaume de Fiction, la nourrice de la fille de Disantpeu me fit savoir que son nourrisson étoit mort; le père de cet enfant me l'écrivit aussi; & comme je me préparois à faire revenir la nourrice dans son pays, qui étoit celui de

Fiction, cette femme mourut dans le village où je l'avois laissée ; ainsi, quoiqu'elle n'eût jamais bien su la naissance de Rosanie, sa mort en assuroit encore plus sûrement le secret : aussi resta-t-il enséveli dans un profond silence. Mais enfin après une assez longue suite de tems, la race des Songecreux, qui s'étoit beaucoup multipliée & devenue fort nombreuse, fit des extravagances qui réveillèrent vivement la haine qu'on avoit pour le tyran. Le parti qui le détestoit ayant toujours subsisté & étant toujours resté uni, quoique sans éclater, s'étoit beaucoup aggrandi & fortifié, & se vit enfin en état de faire des entreprises.

On songea donc à attaquer & à détruire les principales forteresses de Songecreux, & l'on se mit en campagne sous la conduite du général Belles-idées, qui avoit triomphé tant de fois sous le règne du feu Roi. Ce général fit d'abord des progrès assez considérables, & battit deux fois en batailles rangées les troupes de Songecreux ; mais le tyran du royaume de Fiction n'en fut pas abattu : car non-seulement il fit venir des secours de divers royaumes de l'Europe, mais encore il fit venir des troupes auxiliaires de chez les Arabes, qui se signalèrent par de tels exploits, qu'après avoir battu & blessé le général Belles-idées, on crut quelque tems

qu'elles détruiroient jusqu'au dernier des fidelles sujets du roi Planjoli & de la reine Riante-image ; il est vrai aussi qu'elles promettoient que si on les laissoit fourrager le pays de Fiction jusqu'à Mille & une Nuit, elles assureroient à Songecreux un triomphe éternel. Mais le général Bongout s'étant venu joindre à Belles-idées avec des troupes qu'il avoit amenées du pays de Politesse, notre parti redevint le plus fort ; & les auxiliaires troupes arabes, malgré leurs nombreux escadrons & leurs formes fantastiques, furent forcées de plier devant Belles-idées & Bongout.

Quand je vis que le parti du feu roi avoit si bien pris le dessus, j'annonçai aux chefs, que ce prince avoit laissé une héritière, & leur appris le secret de la naissance de Rosanie. Cependant, comme nous nous défions toujours qu'il n'y eût des traîtres parmi nos troupes, nous ne jugeâmes pas à propos de divulguer ce secret, de crainte que la princesse ne fût sacrifiée au tyran. Il fut seulement résolu qu'on enverroit querir Disantpeu pour confirmer aux plus considérables du parti la vérité de ce que j'avançois ; car pour la reine, on ne pouvoit avoir alors la joie de compter sur un témoignage aussi illustre que le sien. On avoit changé le gouverneur & les gardes de la forteresse où cette

princeſſe étoit enfermée ; & depuis ce changement, il ne m'avoit plus été poſſible d'avoir aucune intelligence dans ſa priſon.

Nous envoyâmes donc querir Diſantpeu ; mais dès qu'il arriva dans le pays de Fiction, il fut pris priſonnier par des ſoldats du parti de Songecreux. Nous continuâmes cependant nos progrès ; mais malgré la prudence & l'intrépidité de nos chefs & la bravoure de nos ſoldats, nous n'avons pas laiſſé de trouver de la réſiſtance plus long-tems que nous ne penſions ; & enfin ce n'eſt que depuis dix jours que le parti du tyran eſt abſolument terraſſé. Nous avons heureuſement retrouvé Diſantpeu ; & enſuite comme nous avons pris la fortereſſe où la reine étoit priſonnière, nous avons eu la ſenſible joie de délivrer cette princeſſe. Elle a appris de Diſantpeu avec d'extrêmes tranſports, que la princeſſe Roſanie eſt également bien partagée de la beauté de l'ame & de celle du viſage. Comme le tyran Songecreux, après ſa dernière défaite, s'eſt enfui du pays de Fiction avec tout ce qui lui reſtoit des ſiens, nous avons déclaré au peuple de ce royaume, qu'il alloit retrouver ſa véritable reine en la perſonne d'une fille qu'avoit laiſſé le feu roi. Il a appris cette nouvelle avec une joie infinie ; car la mémoire du roi Planjoli eſt extrêmement chère aux bons citoyens

toyens du pays de Fiction ; & ils ont témoigné par mille démonstrations éclatantes, qu'ils seront ravis de vivre sous le règne d'une princesse sortie de son sang.

La reine Riante-image, qui croyoit n'atteindre jamais assez-tôt le moment où elle verroit la reine sa fille, a voulu partir avec nous pour avancer cette joie de quelque tems. Nous avons laissé le gouvernement du royaume de Fiction entre les mains de Belles-idées & de Bongout ; & la reine mère, avec une fort peu nombreuse suite, & en faisant de très-grandes journées, est arrivée dans vos états. Disantpeu nous a menés d'abord à son village, où la reine croyoit trouver Rosanie, & se faisoit un plaisir de surprendre cette princesse ; mais nous avons appris, dans ce village, seigneur, que la reine votre épouse l'a faite venir auprès d'elle ; & que, sous le nom de la Belle Fileuse, elle a reçu mille marques de bonté de cette grande reine & de vous. La reine ma maîtresse ayant aussi appris en même tems que vous étiez dans cette maison de plaisance, y a porté ses pas avec empressement, pour vous remercier au plutôt de tout ce que vous doit la reine Rosanie. Oui, Seigneur, reprit alors la reine Riante-image, je suis venue dans ce lieu pour ce dessein. Je le répète encore : je ne puis vous faire

assez de remercîmens ; je croyois en faire aussi en même tems à la reine votre épouse: car j'avois cru qu'elle étoit dans ce château avec vous, & je comptois y trouver aussi la reine ma fille. Non, madame, répondit le roi, la reine Rosanie n'est point ici, mais vous ne serez pas long tems sans voir cette charmante princesse ; elle est restée auprès de la reine dans ma ville capitale, où je vous accompagnerai dès demain. Mais, madame, ajouta-t-il, je ne sai pas comment nous pourrons nous excuser auprès de vous & de la reine votre fille, de toutes les fautes que l'ignorance du rang de cette princesse nous a fait commettre envers elle. En suite de semblables discours, le roi donna ses ordres pour faire préparer ses équipages ; & le lendemain, après avoir regalé magnifiquement la reine & sa suite, ils prirent tous le chemin de la ville capitale.

Rosanie y languissoit dans une inquiétude mortelle. Quoique la blessure du prince l'affligeât, parce que tout ce qui regardoit un amant si cher lui étoit extrêmement sensible. Ce n'étoit pas encore néanmoins le plus grand sujet de son affliction : elle voyoit approcher de moment en moment le redoutable instant où le maître de la baguette alloit lui venir redemander ce bois fatal ; & n'ayant jamais

pu retrouver le nom de cet inconnu, elle voyoit que l'engagement inviolable de ſa parole & de ſes ſermens l'obligeoit à le ſuivre par-tout où il voudroit. Elle verſoit des torrens de larmes quand elle ſongeoit qu'il faudroit quitter pour jamais la reine qui l'avoit comblée de tant de bontés, de tant de bienfaits, & pour qui elle ſe ſentoit un attachement ſi ſincère. Elle regrettoit auſſi beaucoup la préſence de l'aimable Sirène : elle étoit fâchée qu'on l'arrachât aux ſoins de Vigilentine ; mais quelle étoit la vive douleur qui la déchiroit, quand elle venoit à penſer qu'elle ſeroit éternellement condamnée à ne point voir le prince, & à vivre éloignée de lui ! On ne peut exprimer tout ce que cette cruelle idée lui faiſoit ſouffrir : elle ne ceſſa point de répandre des pleurs toute la nuit. Pendant qu'elle s'occupoit encore le matin de ſes funeſtes réflexions, on lui vint dire que la reine, qui étoit dans la chambre du prince ſon fils, lui ordonnoit de l'y aller trouver. Dès que la reine la vit entrer, elle lui cria : Qu'il y a d'étranges nouvelles, ma chère Roſanie ! Hélas ! j'avois un monſtre parmi mes filles d'honneur.

Après ces mots la reine lui raconta ce que nous allons reciter hiſtoriquement. La relation portoit que celui des aſſaſſins du prince, qui

s'étoit échappé, s'étoit traîné tout blessé dans le plus prochain village; que là les chirurgiens lui avoient déclaré qu'il mourroit de ses blessures, & que, sur cette déclaration, ce misérable s'étoit mis à jurer contre Pensée morne, qui l'avoit embarqué dans une odieuse & criminelle entreprise; qu'il en avoit rapporté les circonstances telles que nous les avons racontées tantôt; qu'ensuite ayant vu rapporter de la forêt les corps morts de ses deux compagnons, il étoit expiré en détestant sa coupable maîtresse; que cependant quelqu'un avoit promptement averti cette indigne fille de la déposition de son scélérat amant; qu'aussi-tôt elle étoit sortie furieuse du palais, avoit volé chez sa perfide magicienne, lui avoit dit beaucoup d'injures; & qu'après l'avoir étranglée, elle s'étoit étranglée elle-même. Rosanie frémit mille fois pendant ce récit. Lorsqu'il fut fini, la reine, qui vouloit aller au temple, & qui vouloit aussi dissiper le prince son fils, afin qu'il sentît moins la douleur de sa blessure, ordonna à Rosanie & à Sirène de rester auprès de lui pour le désennuyer, & invita Sirène à chanter.

Cette aimable fille chanta avec tous les agrémens possibles; mais ni le prince, ni Rosanie ne l'écoutèrent guère; ils étoient si occupés

d'autre chose, qu'ils furent insensibles dans ces momens là aux douceurs de la musique. Sirène, qui s'apperçut qu'ils étoient fort distraits, cessa de chanter, se leva, & alla contre les fenêtres avec une autre dame, pour regarder les cygnes qui se promenoient sur la rivière, & venoient manger à la main des officiers du palais.

Dès que le prince crut qu'il ne seroit entendu que de Rosanie, il se hâta de lui dire: D'où vient, belle Rosanie, la tristesse mortelle où je vous vois plongée? Les ardens empressemens de mon cœur toujours si vifs & si tendres, ne devroient-ils pas vous donner quelque joie, si vous n'êtes pas tout-à-fait insensible à mon amour? Seigneur, reprit Rosanie, puis-je vous voir dans l'état où vous êtes, & songer à tous les dangers que vous avez courus, sans ressentir un chagrin extrême? Ces dangers sont passés, repartit le prince, & même je n'en crains aucune suite fâcheuse; mais, charmante Rosanie, ajouta-t-il, comme je n'ai rien de caché pour vous, apprenez jusqu'où va mon bonheur, d'avoir évité des périls de tant d'espèces auxquels j'ai été exposé. Après ces mots, il lui raconta son avanture du palais enchanté de la forêt, & les pièges que lui avoit tendus la prétendue princesse infortunée, & le présent de l'anneau de

vérité, que lui avoit fait ce merveilleux enfant inconnu. Ensuite il lui fit le récit de son autre aventure du vieux palais ruiné, & de tous les discours diaboliques qu'il y avoit entendus; mais quand il vint à déclamer la belle chanson du démon, dont il n'avoit pas oublié un seul mot, & qu'il répéta ces vers,

Si jeune & tendre femelle,
N'aimant qu'enfantins ébats,
Avoit mis dans sa cervelle,
Que Ricdin-ricdon je m'appelle,
Point ne viendroit dans mes lacs;
Mais sera pour moi la belle
Car un tel nom ne sait pas.

Quand il répéta ces vers, dis-je, Rosanie fit un si grand cri, qu'il en fut d'abord effrayé, & que cela fit tourner la tête aux deux dames qui regardoient les cygnes. Cependant le prince se rassura, voyant que Rosanie s'écrioit avec un vif transport de joie: Le ciel soit loué de la bonté infinie qu'il a pour moi. Le prince lui demanda l'explication de ces paroles; mais il vit bien qu'elle ne vouloit pas la donner devant les deux dames, que le cri qu'elle avoit fait avoit rapprochées d'eux. Ces dames s'en retournèrent à la fenêtre, & alors Rosanie raconta au prince en peu de mots toute son aventure de la baguette, & ne pouvoit revenir de

ſon effroi, en apprenant que cet homme qu'elle avoit promis de ſuivre, étoit un démon : car elle n'en avoit jamais rien ſoupçonné. Le prince ne put s'empêcher de la blamer un peu de s'être engagée ainſi à faire des traités ſi légèrement avec un homme qu'elle ne connoiſſoit en aucune manière; mais comme on eſt toujours prêt à tout excuſer de ce qu'on aime, il remit toute la force de ſon imprudence ſur ſon extrême jeuneſſe & ſur ſon peu d'expérience. Cependant il étoit dans un raviſſement inconcevable de ce que, par ſon heureuſe mémoire, il lui faiſoit éviter le plus grand danger qu'elle pouvoit courir de ſa vie. Il écrivit au moment même le nom de Ricdinricdon ſur des tablettes qu'il donna à Roſanie. Cette belle fille ne pouvoit trouver de termes à ſon gré pour le remercier. Hélas! ſeigneur, lui diſoit-elle, votre généreuſe valeur m'a déjà tirée une fois des mains d'un cruel raviſſeur; mais aujourd'hui votre excellente mémoire m'arrache à un ennemi encore bien autrement redoutable.

Quand elle eut achevé de marquer ſa reconnoiſſance à ſon illuſtre amant, elle alla joindre les dames qui étoient à la fenêtre, & les engagea à revenir auprès du prince. Une d'elles n'y fut pas long-tems ; mais Sirène y reſta avec Roſanie, & tous trois s'entretinrent de

choſes agréables. Vers le midi, au milieu de leurs converſations enjouées, il entra dans la chambre un vieillard vénérable, habillé fort proprement, quoiqu'avec ſimplicité. Dès que Roſanie l'eut enviſagé, elle courut à lui les bras ouverts, en lui diſant: Ah! mon cher père, qu'elle joie de pouvoir vous embraſſer après vous avoir cru mort. Seigneur, continua-t-elle en s'adreſſant au prince, pardonnez aux tranſports d'une fille qui revoit le meilleur père du monde, & le plus digne d'être chéri. Malgré l'obſcurité de ſa condition, je ne rougis point d'en avoir reçu la naiſſance; il eſt ſi honnête homme, & plein d'une probité ſi noble, que la droiture d'ame & l'élévation de ſentimens que lui a donné la nature, répare la baſſeſſe où l'a laiſſé la fortune. Vous voulez bien encore, ſeigneur, pourſuivit-elle, que je lui demande des nouvelles de ma mère, que je ne puis oublier toute dure qu'elle eſt. Madame, répondit le vieillard, vous n'êtes point ma fille; vous avez de trop grandes qualités pour être née d'un homme comme moi; vous êtes fille d'un grand roi qui n'eſt plus au monde; mais la reine votre mère qui vient d'arriver dans ce palais, & qui eſt à préſent avec la reine, va venir ici vous embraſſer, & vous rendre témoignage de ce que je vous dis. Roſa-

nie resta si surprise de ce discours, qu'elle n'eut pas d'abord la force de parler ; mais enfin, revenant un peu à elle : Que je suis à plaindre, s'écria-t-elle ! Quoi ! mon père, vous voulez démentir cette probité dont vous avez fait une profession si exacte toute votre vie ? & vous venez en imposer devant le prince, à qui je viens de vanter avec tant de plaisir la droiture de votre ame ? Je n'en impose point, Madame, repartit le vieillard ; la reine votre mère que je vois entrer, va vous en rendre certaine.

En effet, dans ce moment la reine Riante-image, le roi Prud'homme, la reine son épouse & le seigneur Longuevue entrèrent dans la chambre du prince, où diverses personnes illustres se livrèrent à des transports raviſſans. La reine Riante-image étoit enchantée de trouver Rosanie si belle ; & sans avoir la force de lui rien dire, la serroit tendrement dans ses bras. Cette charmante fille lui baisoit les mains & les mouilloit des larmes que la joie faisoit couler : car le roi & Longuevue lui racontoient l'éclat de sa naissance, & l'instruisoient de tout son destin. Elle étoit moins frappée du trône par la gloire de régner, que par le généreux plaisir d'offrir un sceptre à un amant qui avoit eu dessein de lui assurer une couronne, toute bergère qu'elle étoit. Pour le prince, il sentoit une

si grande diversité de mouvemens pleins de douceur & de gloire, qu'il pouvoit à peine y suffire ; il s'applaudissoit d'avoir su démêler le mérite & les charmes de Rosanie au travers des voiles épais dont l'enveloppoit sa servile condition ; il étoit ravi de s'être fait aimer de cette belle fille. Transporté de lui avoir rendu deux services considérables, & dans la flatteuse espérance d'être bientôt uni à elle, il n'envisageoit que la joie d'être à ce qu'il aimoit, sans que l'éclat du trône que la fortune venoit de donner à son amante, le touchât en aucune manière.

Après que la reine Riante-image eut donné cours quelque tems aux épanchemens de sa tendresse, Longuevue & Disantpeu s'approchèrent de Rosanie, & lui dirent : Permettez, madame, qu'on fasse voir à la reine votre mère la marque que vous avez au bras, & qui vous a fait donner le nom que vous portez. Ah! s'écria Riante-image, je n'ai pas besoin d'aucune preuve pour reconnoître ici mon sang ; quand je n'aurois pas le témoignage d'aussi honnêtes gens que vous êtes l'un & l'autre, Rosanie ressemble si fort au feu roi mon époux, que cette ressemblance seule suffiroit pour me convaincre qu'elle est sa fille. Cependant, malgré ce que dit cette reine, celle de ses femmes de chambre

qui avoit sauvé la vie à Rosanie en naissant, s'approcha de cette charmante fille, & relevant la manche de sa robe, elle fit voir à la compagnie un bras dont la blancheur effaçoit celle de l'albâtre. Tout le monde se leva & environna la nouvelle princesse, & l'on vit sur son bras, au-dessus du coude, la figure d'une petite rose parfaitement bien représentée. Les deux reines recommencèrent à lui donner des embrassemens : puis ensuite Disantpeu présenta à la reine Riante-image le brasselet de diamans & les autres pierreries que Longuevue lui avoit remises entre les mains quand il lui avoit confié Rosanie. La reine-mère les rendit à sa fille, qui les reçut avec beaucoup de respect : Voyez, madame, dit alors en riant le bon vieillard à cette jeune reine, si je n'avois pas grande raison lorsque je refusois sans cesse pour vous tous les bons partis du village ; je savois bien que quand vous ne seriez jamais reconnue, la moindre des pierreries que je vous gardois vous rendroit plus riche que n'auroient pu faire tous leurs biens rassemblés en un seul. Rosanie dit mille choses obligeantes à son bon nourricier, l'assura qu'elle lui donneroit abondamment des marques de sa reconnoissance, & ajouta que sa femme ayant été sa nourrice, elle lui feroit aussi beaucoup de bien, ainsi qu'à leur fils : cette jeune

princeſſe n'oublia pas non plus à dire beaucoup de choſes gracieuſes à Longuevue & à la fidelle femme de chambre; elle fit cent careſſes à Sirène, qui fut regardée dès ce moment comme la favorite de cette nouvelle reine. Auſſi-tôt que le calme fut un peu rétabli dans cette belle compagnie, le roi Prud'homme, ſans différer plus long-tems, demanda à la reine-mère Roſanie en mariage pour le prince ſon fils : cette demande fut accordée auſſi-tôt, & le jour du mariage arrêté à l'inſtant, ce qui donna une ſatisfaction infinie aux deux amans & aux deux mères.

Enſuite on dîna avec une magnificence extrême, & après le dîné, tout le monde ſe retira dans ſon appartement pour s'aller repoſer. Il n'y avoit pas long-tems que Roſanie étoit dans le ſien, quand on lui vint dire qu'un homme vêtu de noir, & d'une phiſionomie fort ſombre, demandoit à lui parler. Elle donna ordre qu'on le fît entrer, & dès le premier coup d'œil elle le reconnut pour l'homme à la baguette. Quoiqu'elle fût bien alors ſon nom, ſa vue la fit frémir, rappelant dans ſon idée ce qu'étoit ce dangereux donneur de baguette : ſans lui dire un ſeul mot, elle ſe leva, alla querir ce bois enchanté, & lui dit en le lui rendant : Tenez, Ricdin-Ricdon, voilà votre baguette. L'eſprit

malin, qui ne s'attendoit pas à cela, disparut en faisant des hurlemens terribles, & fut ainsi pris pour dupe, ce qui lui arrive souvent, lorsque ceux à qui il s'est adressé pour les faire tomber dans ses pièges, n'ont pas eu des intentions criminelles en s'y laissant prendre, & n'ont point reconnu que c'étoit lui qui se les vouloit acquérir.

Rosanie passa une longue suite d'années avec le prince dans une parfaite union & dans un bonheur extrême : ils firent un mariage de Bonavis & de Sirène, qui restèrent toujours leurs favoris; ils comblèrent de bienfaits tous ceux qui leur avoient rendu service, & Longuevue, Disantpeu, la femme de chambre de la reine mère & Vigilentine, eurent lieu d'être contens des effets de leur reconnoissance. Ces aimables princes étoient chèrement aimés de la plus grande & de la plus noble partie de leurs sujets, qui étoient ravis de voir regner sur eux des descendans du roi Planjoli & de la reine Rianteimage.

Cependant comme il est bien difficile de plaire également à tous les esprits, & qu'il est presque impossible de réunir toutes sortes de suffrages, le parti de Songecreux se réveilloit de tems en tems, & devenoit quelquefois assez puissant pour venir faire des irruptions jusques dans la

ville capitale. On dit même que malgré les manières gracieuſes des légitimes ſouverains du pays, & les ſoins des généraux Belles-idées & Bongout, on ne pourra jamais entièrement détruire les Songecreux dans le royaume de Fiction : on aſſure que tout le tems que cet agréable royaume ſubſiſtera, ils y conſerveront un parti. Moi-même, qui vous parle ici, je ſuis peut-être des plus avant dans ce parti, m'amuſant comme je fais à tirer de l'oubli les antiques ſornettes du roi Richard, qui, tout grand conquérant, tout galant & tout plein d'eſprit qu'il étoit, fut auſſi quelquefois, ainſi que nous, aſſez paſſablement engagé parmi les Songecreux. Mais finiſſons ces réflexions pour faire un fidèle récit de ce que dit un roi ſi éclairé après avoir achevé ſon conte.

Mon cher Blondel, reprit ce prince après quelques momens de ſilence, voilà une des plus longues fables de celles que j'ai compoſées ici : telle qu'elle eſt, elle a ſu m'amuſer : ces ſortes d'ouvrages, tout frivoles qu'ils paroiſſent, divertiſſent ordinairement ceux qui les produiſent & ceux qui les liſent ; mais pour les rendre dignes de s'attirer dans leur genre l'approbation des connoiſſeurs, il me ſemble qu'on doit toujours ſonger à mêler de l'utilité aux plaiſirs qu'ils donnent à l'eſprit. Il faut donc

tâcher qu'on puisse tirer des aventures qu'ils renferment, des maximes qui servent à la conduite de la vie. C'est ce que j'ai eu en vue dans le conte de Ricdin-Ricdon; j'ai cherché à faire voir les dangers où s'exposent les jeunes personnes qui écoutent imprudemment toutes sortes de gens, & prennent avec trop de facilité de la confiance en eux. Mais, continua Richard, il est inutile que je t'explique ces choses : plein de pénétration comme tu l'es, tu les démêles aisément; & de plus, j'ai renfermé la moralité qu'on peut tirer de ce conte dans des vers que je vais te dire. Alors le roi récita à Blondel des vers dont voici le sens :

Belles qu'un triste aveuglement
D'ambitieux desseins, & le désir de plaire,
Font faire si légèrement
Un dangereux engagement;
Une démarche téméraire :
Ah! tremblez de l'évènement!
Souvent sous les dehors d'un doux empressement
D'un cœur officieux & d'une ame obligeante,
C'est l'esprit malin qui vous tente,
Pour vous perdre éternellement.
Et s'il vous trompoit finement,
Si quelque promesse imprudente
Vous conduisoit ensuite à la cruelle attente,
Où vous exposeroit votre fatal serment;
Vous ne trouveriez maintenant,
Pour réparer de tels dommages,

Aucuns jeunes héros venus de hauts parages ;
Mais vous trouveriez seulement
Certains gros financiers, qui, frauduleusement,
Chercheroient cent moyens pour vous mettre à leurs gages.
Soyez donc dans ce tems, jeunes & beaux objets,
Sur vos gardes plus que jamais.

Quand ces vers furent finis, Blondel, après avoir donné aux ingénieuses fictions du roi son maître les louanges qu'il crut leur devoir, se retira d'auprès de ce prince, & alla encore tout de nouveau rêver aux moyens de le faire sauver de sa prison. En attendant ce moment qu'il souhaitoit avec tant d'ardeur, il eût bien desiré pouvoir écrire des nouvelles du roi à la reine sa mère, & à quelques seigneurs anglois dont il étoit ami particulier, & qui étoient pleins de fidélité & de zèle pour leur roi, dont ils ignoroient cependant le sort. Mais Blondel n'osoit confier à qui que ce fût des lettres pour l'Angleterre, de crainte d'être trahi. Il osoit encore moins les confier aux voies ordinaires, sachant que telle étoit la tirannie de l'empereur, qu'il faisoit sans cesse ouvrir toutes les lettres qu'on remettoit aux courriers publics. Blondel étoit donc dans une incertitude cruelle, ne voulant pas commettre au hasard un secret aussi important pour le service de son maître, qu'étoit

qu'étoit celui de ſon ſéjour dans la priſon de ce prince. D'un autre côté, il auroit été ravi d'écrire en Angleterre pour en avoir des conſeils & des ſecours. Enfin, voyant qu'il ne le pourroit faire ſans un danger trop apparent, il ſe détermina à garder le ſilence, & ſe faiſoit des idées bien flatteuſes lorſque dans de certains momens il eſpéroit que peut-être par ſa ſeule adreſſe il pourroit réuſſir à ôter le roi de captivité; car il n'enviſageoit pas un médiocre plaiſir à tirer ſans rançon des mains de l'empereur un priſonnier qu'il avoit fait arrêter avec tant d'injuſtice & de perfidie.

A force de chercher dans ſon eſprit des moyens pour exécuter ce projet, il crut enfin en avoir trouvé un bien ſûr. Le concierge, qui étoit perſuadé de ſa fidélité, lui confioit ſouvent, ſans aucun ſcrupule, non-ſeulement les clefs de la chambre du roi Richard, mais encore les autres clefs des galeries, & même de la groſſe porte de la tour. Mais néanmoins, malgré la confiance que cet homme avoit en Blondel, il étoit obligé de lui remettre tous les ſoirs le paquet de clefs entre les mains, & le concierge, par habitude, les mettoit ſous ſon chevet. Mais Blondel ne laiſſa pas de profiter de la diſpoſition qu'il avoit de ces clefs pendant la journée. Il fit dans de la cire les empreintes de toutes

celles qu'il crut néceſſaires à ſon deſſein, puis il trouva des prétextes pour obtenir du concierge la permiſſion d'aller faire un petit voyage à Vienne; car il ne vouloit confier à aucuns des ſerruriers de Lints le ſoin de faire les clefs dont il avoit beſoin.

Cette ville étoit ſi peu grande & ſi peu éloignée de la tour, qu'il voyoit bien qu'il y ſeroit dans un trop grand danger d'être reconnu, & d'y voir ſon deſſein découvert. Il ne balança donc point à prendre la réſolution de ne ſe confier qu'à un ouvrier de Vienne. Le concierge, qui l'aimoit, & qui ſe repoſoit ſur lui de diverſes ſortes de ſoins, le vit avec regret ſe diſpoſer à faire le voyage de cette grande ville, & le pria beaucoup qu'il fût court. Blondel le lui promit, & annonça cependant au roi ſon prochain départ & ſes projets.

Ce prince lui en témoigna ſa reconnoiſſance par mille careſſes obligeantes, & ouvrit de nouveau ſon cœur à l'eſpérance. Les idées flatteuſes qu'elle lui donnoit, le mettant dans une agréable ſituation d'eſprit, Blondel, qui ne devoit partir que le lendemain aſſez tard, le pria de vouloir bien encore lui conter quelqu'une de ces fables qu'il avoit compoſées dans la tour. Le roi, qui étoit pénétré de tous les procédés de Blondel, & qui ne cherchoit qu'à faire

plaisir à un homme qui lui étoit si dévoué; céda avec bonté à ses desirs, & lui récita le conte que je vais rapporter. Si l'on vouloit bien avoir la bonté de se souvenir de l'avertissement que j'ai donné avant le conte de Ricdin-Ricdon, on m'épargneroit le soin d'avertir de nouveau que je ne conserverai point les termes du roi Richard en racontant les fables de sa composition; mais je déclare ici une fois pour toutes, que dans tous les contes & toutes les historiettes de ce roi, que je mettrai au jour, je suivrai la route que j'ai suivie dans Ricdin-ricdon. Si, comme à beaucoup d'autres voyageurs du pays de Fiction, mon sort est de m'égarer dans ce pays, plus difficile à traverser qu'on ne pense, il vaut autant que je m'égare dans la route que j'ai choisie, que dans une autre.

LA ROBE DE SINCÉRITÉ,

CONTE.

UN philosophe de l'île de Crète, nommé Misandre, naturellement homme de bien, mais bizarre dans ses manières, & extraordinaire dans ses sentimens, s'étoit néanmoins marié à une femme qui avoit de la beauté & de la vertu; mais cette femme étoit d'un caractère si sauvage & si mélancolique, que ce fond d'humeur chagrine se joignant au malheur qu'elle avoit d'être unie à un époux qui avoit très-peu de fortune & beaucoup de caprices, elle étoit devenue si excessivement aigre & triste, & enfin d'un si mauvais commerce, qu'on l'avoit surnommée Chasseris, & ce nom lui étoit demeuré. Du mariage de ces deux époux grondeurs, il n'étoit resté qu'une fille unique, & c'étoit un grand bonheur pour eux, car l'indigence de Misandre avoit augmenté sans cesse avec ses années. Il étoit d'une famille noble, mais son père ne lui avoit pas laissé,

à beaucoup près, assez de bien pour se soutenir dans son état avec quelque tranquillité, & il n'avoit point voulu prendre de profession : il méprisoit presque toutes celles que le général des hommes estime le plus. La profession des armes lui paroissoit odieuse par mille raisons bourrues qu'il alléguoit : la magistrature & le barreau ne lui plaisoient pas davantage; l'une, parce qu'on ne l'exerçoit pas dans le monde d'une manière conforme à ses idées; l'autre, parce que l'éloquence lui paroissoit un art méprisable. Il traitoit de bagatelles, d'amusemens vains & d'inutilités, ce que les hommes appelent affaires, négoce & beaux arts, & disoit qu'il ne falloit s'appliquer uniquement qu'à rechercher la vérité; & ce qu'il y avoit d'étrange, c'est qu'il faisoit consister la recherche de cette prétendue vérité, dans quelques misérables argumens de métaphysique que personne n'entendoit, & qu'il n'entendoit pas lui-même, & dans quelques frivoles raisonnemens de physique, qui n'étoient pas moins ridicules ni moins obscurs.

Cependant croyant posséder les plus sublimes clartés, du haut de son esprit lumineux il regardoit en pitié les épaisses ténèbres du reste des hommes. Il déploroit l'aveuglement de ceux qu'il voyoit s'appliquer à se rendre

habiles en politique & en hiſtoire. Il n'avoit pas plus d'eſtime pour la poéſie, qu'il en avoit pour l'éloquence; mais, s'il mépriſoit beaucoup les belles lettres, il ravaloit encore bien autrement les beaux arts. Il parloit ſans ceſſe de la manière la plus inſultante du monde de la peinture & de la muſique; & comme s'il eût voulu ſe venger des déſordres qu'une imagination gâtée avoit fait dans ſon cerveau, il décrioit ſans relâche l'imagination. Cependant toutes bizarres qu'étoient les viſions de ce philoſophe, il ne laiſſa pas pendant quelque tems d'éblouir un certain petit nombre de perſonnes, qui l'écoutant avec applaudiſſement prononcer de grands mots qu'elles n'entendoient pas, voulurent recevoir des leçons de lui pour tâcher de les comprendre.

Miſandre fut donc érigé en maître de philoſophie, & en retiroit une utilité dont ſe reſſentoit ſa famille. Mais ſes écoliers qui ne purent jamais rien entendre à ſes fantaſques raiſonnemens, dont la raiſon étoit toujours bannie, ſe dégoûtèrent bientôt de ſon ténébreux ſavoir, & ne furent pas long-tems ſans congédier un tel maître. Voilà donc Miſandre retombé plus que jamais dans l'indigence, car ſon patrimoine diminuoit tous les jours. Comme il étoit bien éloigné d'avoir aſſez de revenu

pour faire subsister sa famille, il vendoit souvent de son fonds; & il fit tant de fois usage de ce recours, qu'enfin il se trouva n'avoir plus rien du tout.

Sa fille cependant commençoit d'entrer dans sa dix-neuvième année; Herminie, c'est ainsi qu'on l'avoit nommée, étoit belle, bien faite, & avoit toutes les qualités qui peuvent rendre une jeune personne aimable; néanmoins il ne s'étoit encore présenté aucuns partis pour elle. La mauvaise fortune & l'humeur bizarre du philosophe avoient épouvanté tous ceux à qui les charmes de cette belle fille avoient fait sentir du penchant à l'épouser.

Malgré le mauvais état de son sort, Herminie ne sentoit aucun chagrin de se voir sans amant: elle n'avoit ni ambition ni coquetterie, & étoit née avec une certaine fermeté d'ame qui lui faisoit recevoir tranquillement toutes les disgraces qu'il plaisoit au destin de lui envoyer. Elle ne tenoit en aucune manière des travers d'esprit de son père, & ne tenoit pas davantage de l'humeur aigre & grondeuse de sa mère: elle ne ressembloit à cette mère que par la vertu & par la beauté. Elle avoit de grands yeux noirs, si pleins de feu, de douceur & de vivacité, que par leurs regards brillans & tendres, il étoit aisé de démêler

les lumières de l'esprit & la bonté de l'ame de celle qui les animoit. Elle avoit le nez parfaitement bien fait, la bouche admirable, le teint d'une blancheur à éblouir, & les cheveux d'un beau noir luisant & lustré. C'étoit l'agréable mêlange de noir & de blanc que faisoit l'extrême blancheur de ce teint, & le beau noir de ses cheveux, qui lui avoit fait donner le nom d'Herminie.

Quoiqu'elle eût été élevée dans le sein d'une famille farouche, où l'on ne se répandoit que bien rarement dans la société, les charmes dont elle étoit partagée l'avoient toujours fait remarquer avantageusement; & par sa beauté, sa douceur & ses petites manières engageantes, dès son enfance, elle s'étoit attirée la bienveillance de tout le monde. Elle ne pouvoit s'empêcher d'avoir de l'inclination pour la plupart des choses que son père haïssoit le plus: elle chérissoit avec ardeur les belles lettres & la musique, & avoit une si forte passion pour la peinture, que dès l'âge de sept ans elle dessinoit de pur génie, ce qui lui avoit attiré de terribles gronderies de Misandre, qui donnoit le nom de penchant pernicieux au goût qu'elle avoit pour ce bel art. Chasseris, qui étoit une mère de famille excessivement agissante, menant une vie âpre & laborieuse, en-

nemie de tout plaiſir, ne prenant jamais de repos, & n'en laiſſant jamais prendre aux autres; Chaſſeris, dis-je, prétendoit qu'en tout Herminie ſe reglât ſur ſon modèle, & vouloit que cette belle fille n'apprît qu'à coudre, à filer, & à bien faire aller ſon ménage.

D'un autre côté Miſandre vouloit lui remplir la tête de ſes creuſes rêveries de métaphyſique, & des chimères de ſon nouveau ſyſtême du monde. Mais l'aimable Herminie ne ſe ſentit aucun penchant à devenir la victime de ſes viſions philoſophiques, & ne ſe trouva pas plus diſpoſée à ne ſe borner uniquement l'eſprit qu'aux occupations vulgaires. Elle avoit appris admirablement bien tous les petits ouvrages qui conviennent aux perſonnes de ſon ſexe : elle y travailloit avec autant de plaiſir que d'adreſſe, & ne ſe prenoit pas moins habilement à régler l'économie d'une maiſon ; mais elle croyoit qu'après avoir rempli avec exactitude les devoirs de ſon état, il lui étoit permis enſuite de ſatisfaire l'innocente inclination qu'elle avoit de donner à ſon eſprit des connoiſſances auſſi nobles que divertiſſantes. Elle liſoit donc avec avidité l'hiſtoire, la fable, les poéſies, les orateurs & les écrits où s'apprennent la morale que l'on doit pratiquer pour vivre avec honneur & avec agrément dans la ſociété civile.

Herminie tiroit un fruit merveilleux de toutes ſes lectures; mais il falloit s'en cacher de Miſandre & de Chaſſeris avec un ſoin extrême. Comme elle étoit auſſi laborieuſe que ſa mère, & naturellement très-vive, elle travailloit le jour aux ouvrages de fille, & liſoit une partie de la nuit. Elle avoit une voiſine nommée Philantrope, qui dès ſon enfance l'avoit priſe en amitié. Cette voiſine, qui avoit beaucoup de vertu & l'eſprit très-cultivé, avoit prêté des livres ſecrettement à Herminie auſſi-tôt qu'elle avoit ſu lire, & avoit toujours cherché à lui faire plaiſir en toutes ſortes d'occaſions. Sa bienveillance officieuſe avoit été le plus grand bonheur qu'Herminie eût jamais eu; car, non-ſeulement Philantrope avoit des lumières dans les belles lettres plus que n'en ont ordinairement les perſonnes de ſon ſexe, mais encore elle ſavoit parfaitement la muſique, & avoit dans la peinture des talens fort diſtingués. Elle ſavoit peindre à l'huile avec beaucoup de nobleſſe; mais ſur-tout, elle peignoit en miniature d'une manière ſi correcte & ſi gracieuſe, que chez les connoiſſeurs ſes tableaux avoient la réputation d'être des ouvrages finis. Elle travailloit ordinairement au portrait : elle ſe plaiſoit beaucoup plus à y exercer ſon pinceau

que sur des sujets historiques, quoiqu'elle fût aussi très-habile à peindre en histoire. Aussi obligeante qu'éclairée, elle avoit secondé de tout son pouvoir le penchant prématuré qu'Herminie avoit pour la peinture, & lui avoit communiqué avec beaucoup de soin tout le savoir & les talens qu'elle avoit dans cet art charmant. Mais pour instruire Herminie à bien dessiner & à peindre gracieusement, il fallut se donner beaucoup de peine, car on étoit obligé de s'en cacher exactement de Misandre. Pour Chasseris, elle n'ignoroit pas tout à fait que Philantrope montroit à peindre à sa fille; mais parce que cette jeune personne & elle avoient reçu mille fois de bons offices de cette obligeante amie, qu'elle savoit qu'elle étoit une veuve sans enfans, riche & toujours disposée à leur faire de nouveaux plaisirs, elle n'avoit osé résister aux prières que Philantrope lui avoit faites dans tous les tems, d'envoyer souvent Herminie passer des journées avec elle.

Cette aimable écolière profita parfaitement bien des leçons de sa maîtresse: mais, néanmoins différente de cette savante femme, elle se sentoit un penchant particulier à traiter des sujets historiques; aussi charmoit-elle bien plus à représenter Daphné changée en laurier,

ou Diane avec ſes nymphes chaſſant dans les forêts, qu'elle ne charmoit à faire un ſimple portrait, quoique dans tous les genres où elle travailloit, elle fît briller beaucoup d'élégance & de nobleſſe. Etant donc déjà parvenue à une grande habileté dès le bel âge où elle étoit, & voyant l'état fâcheux des affaires de ſon père, elle ſe réſolut de ſe ſervir de ſes talens en peinture pour ſe faire un petit ſecours contre la mauvaiſe fortune.

Elle fit part de ſon projet à Philantrope, mais cette généreuſe amie ne voulut pas qu'elle l'exécutât. Je ſuis bien fâchée, lui dit-elle en l'embraſſant, de ce que je n'ai qu'un bien ſi médiocre, ayant les ſentimens que j'ai pour vous; mais tel qu'eſt ce bien, je me flatte que vous voudrez bien le partager avec moi, & j'eſpère qu'il ne laiſſera pas d'être ſuffiſant pour nous faire mener une vie commode avec ceux de qui vous tenez la naiſſance; venez donc au plutôt tous trois dans ma maiſon que je vous prierai de regarder comme la vôtre. Herminie témoigna à Philantrope la vive reconnoiſſance que méritoit la généroſité de ſon procédé; mais malgré la fâcheuſe ſituation où elle ſe trouvoit, elle ne pouvoit ſe réſoudre à accepter ſes offres obligeantes, à cauſe des humeurs capricieuſes de Miſandre & de Chaſ-

ſeris, dont elle craignoit que Philantrope n'eût par trop à ſouffrir, & ne ſe rebutât enfin après quelques mois de patience ; cependant elle vouloit tout le tems de ſa vie donner ſes ſoins les plus ardens à ſon père & à ſa mère, qui, malgré leurs bizarreries, lui étoient fort chers ; néanmoins Philantrope la pria ſi tendrement & de ſi bonne grace d'accepter ce qu'elle lui offroit, qu'elle y conſentit enfin, à condition toutefois qu'elle & ſa famille n'iroient point loger dans la maiſon de cette généreuſe amie, qu'elle ne fût de retour d'un voyage que l'utilité de ſes affaires l'obligeoit abſolument à faire à un port des plus éloignés de la capitale de l'île. Cela fut donc arrêté ainſi ; & en partant, Philantrope laiſſa à Herminie une ſomme d'argent qui étoit plus que ſuffiſante pour ſoutenir ſa famille dans une commode abondance juſqu'à ſon retour.

Les deux amies ſe ſéparèrent avec les plus vives marques de tendreſſe ; mais comme le deſtin ſembloit être conjuré pour perſécuter Herminie, à peine Philantrope étoit-elle arrivée à la ville maritime où ſe bornoit ſon voyage, qu'allant ſe promener à la campagne ſur le bord de la mer, elle fut enlevée par des Pirates. Herminie, plus par amitié pour Philantrope, que pour ſon propre intérêt,

pensa mourir de douleur quand elle apprit cette nouvelle. Mais pour les héritiers de Philantrope, ils ne songèrent qu'à s'emparer au plutôt de tout son bien, sans penser le moins du monde à se donner des soins pour tâcher de découvrir où les Pirates l'avoient conduite; au contraire, il sembloit qu'ils appréhendoient d'en être instruits, de crainte d'être obligés de finir sa captivité en payant une rançon. Herminie, qui avoit des sentimens tout opposés, fit vainement toutes les perquisitions qui étoient en son pouvoir : malgré tous les mouvemens & toutes les peines qu'elle se donna, elle ne pût rien apprendre du sort d'une amie si chère; & en perdant tout espoir de la revoir jamais, elle resta comme accablée sous le poids de ses chagrins.

Cependant elle sentoit bien qu'elle alloit retomber dans les inquiétudes domestiques dont les soins généreux de Philantrope l'avoient délivrée pour quelque tems. Misandre avoit vendu jusqu'au plus petit reste de son patrimoine : il ne lui restoit plus que quelques meubles qui alloient à fort peu de chose. Tandis qu'on s'aida de ces malheureux restes de son naufrage pour la subsistance de sa famille, avec laquelle il s'étoit retiré à la campagne, Herminie travailla pendant plusieurs mois à des tableaux, où elle

traita de gracieux ſujets d'hiſtoire ; mais quoiqu'elle y réuſsît avec beaucoup de goût & d'élégance, comme elle n'avoit point une cabale qui la prônât, on fit peu de compte de ſes tableaux, & l'on n'en donna qu'un prix fort au-deſſous du médiocre ; car ce ſiècle-là étoit déjà comme d'autres qui l'ont ſuivi longtems après, où les plus rares talens dans les beaux arts tombent triſtement dans l'oubli, s'ils ne ſont étayés par des protections : déjà le faux mérite ſoutenu d'une cabale, opprimoit le vrai mérite deſtitué d'appui. Mais revenons à Herminie, ſon père qui s'étoit autrefois révolté contre ſes talens en peinture, offenſé au dernier point de les voir ſi mal reconnus, & enfin irrité juſqu'à l'excès contre ſon ſiècle, ſe réſolut de s'en venger de la manière que nous dirons tantôt, après que nous aurons parlé un peu au long du roi de Crète, dont notre philoſophe étoit ſujet.

Ce roi étoit un jeune prince nommé Clearque, né avec d'aſſez belles qualités perſonnelles. Il étoit d'une figure aimable, avoit de la valeur & de la libéralité ; mais, du reſte, il étoit ſoupçonneux, défiant, entêté dans ſes préventions, & ſuperſtitieux à un tel point, qu'il donnoit aveuglément dans toutes les erreurs populaires. Ce prince avoit une ſœur

nommée Elisméne, qui sembloit avoir reçu des cieux tous les dons qui sont propres à charmer. Elle avoit une taille admirable, un port de déesse, & un visage dont tous les traits étoient également réguliers & agréables. Elle avoit les cheveux châtains, le teint aussi blanc qu'uni, & relevé d'un léger vermillon qui la rendoit éblouissante ; & l'on voyoit dans ses grands yeux bléus, adoucis d'une paupière brune, autant de feu que de douceur. Les qualités de son ame n'étoient pas moins à admirer que celles de sa personne. Elle avoit une grandeur de courage au-dessus de son sexe, une droiture & une générosité héroïques, & une bonté gracieuse qui lui attiroit tous les cœurs. Cette belle princesse avoit assez souvent à souffrir des caprices du roi son frère, quoiqu'elle fût la plus douce & la plus complaisante personne du monde. Ce prince changeoit si souvent de sentiment, que ce n'étoit pas même une médiocre affaire que de les étudier. Clearque ne laissoit pas d'aimer les plaisirs ; ceux de la chasse & des jeux guerriers le touchoient sur-tout particulièrement.

Dans le tems que Misandre & sa famille languissoient à la campagne, un jour que le roi de Crète donnoit à sa cour une fête, dans laquelle il y avoit des courses de chariots, des combats de

de javelots, des lutteurs & d'autres spectacles, on vit paroître dans tous ces divers jeux un jeune inconnu, qui se distingua autant par son adresse, que par sa bonne mine & sa magnificence. Il eut tout l'honneur de cette journée. Il remporta le prix avec les applaudissemens de la cour & les acclamations du peuple, & fit paroître dans toutes ses actions & dans tous ses procédés une grâce & une générosité sans égales. Le soir, il y eut bal chez la princesse, & le jeune étranger n'y brilla pas moins qu'il avoit fait dans les autres divertissemens ; & comme c'étoit de la main d'Elismène qu'il avoit reçu les prix, il avoit déjà eu des occasions de lui parler ; il en trouva encore au bal, & il fit voir dans ses discours autant d'esprit & de politesse, qu'on avoit remarqué d'agrément dans ses manières.

Le roi le combla d'honneurs & de caresses, & témoigna une forte envie d'apprendre qui il étoit. Il pria ce prince de permettre qu'il restât seulement encore quelques jours inconnu à sa cour, & l'assura qu'ensuite il satisferoit avec joie sa curiosité. Cependant Clearque lui donna un appartement dans son palais ; & l'y fit servir avec beaucoup de magnificence. La suite de l'étranger n'étoit pas nombreuse ; mais tous ceux qui la composoient, paroissoient, à

leur air, des gens de grande distinction.

Cet aimable inconnu trouva bientôt occasion de dire à la princesse qu'il l'adoroit, & qu'il n'étoit venu dans l'île de Crète, que pour lui offrir un cœur dont les charmes de son portrait avoient déjà triomphé en Thessalie. Mais elle ne put s'offenser de sa déclaration ; car il lui apprit en même tems qu'il étoit le prince Telephonte, fils du roi de Chypre. Il marqua à Elismène qu'il étoit sûr d'avoir, pour les nœuds qu'il souhaitoit, l'agrément du roi à qui il devoit le jour, qui ne manqueroit pas d'envoyer des ambassadeurs la demander. Il ajouta qu'il se flattoit que le roi Clearque ne lui refuseroit pas son appui auprès d'elle ; mais il protesta qu'il ne vouloit devoir le don précieux de sa main, ni aux soins du roi de Chypre, ni aux ordres du roi de Crète. Je ne veux, madame, poursuivit-il, vous obtenir que de vous-même : ce n'est que par la respectueuse passion que j'ai pour vous, & par mes tendres services, que j'ose aspirer à acquérir une place dans votre cœur. C'est la crainte que j'ai eue qu'une trop scrupuleuse obéissance ne vous portât à gêner vos volontés, qui m'a fait cacher mon nom & ma naissance au roi votre frère jusqu'à ce que je fusse instruit de vos sentimens. Si mes glorieuses prétentions ont le malheur de vous déplaire,

ce prince ne ſaura jamais qui je ſuis ; mais ſi vous daignez ne pas déſapprouver mes deſſeins, je les ferai connoître au roi de Crète, & j'eſpère qu'il y ſera favorable. Eliſmène avoit écouté avec tant de ſurpriſe & de trouble le diſcours du prince de Chypre, qu'elle reſta quelque tems ſans avoir la force de lui répondre. Enfin la rougeur ſur le viſage & la confuſion dans les yeux, elle lui dit d'un air embarraſſé, qu'elle étoit abſolument ſoumiſe aux volontés du roi ſon frère, & qu'elle ſe feroit toujours une gloire de lui obéir. Telephonte la preſſa de lui déclarer naturellement ſi elle ne ſe ſentoit point d'averſion à ſon égard, lui jurant de nouveau que s'il étoit aſſez malheureux pour lui déplaire, il ſe garderoit bien de la demander au roi ſon frère, ne voulant pas l'expoſer à ſouffrir qu'on fît violence à ſes inclinations. Elle aſſura Telephonte qu'elle ne ſavoit ni aimer ni haïr, mais qu'elle ſavoit ſeulement obéir ; puis, avec un redoublement de rougeur, elle ajouta qu'à ſon égard, il avoit tort de craindre ſon averſion, puiſqu'un prince tel que lui étoit plus propre à faire naître l'eſtime que la haine. Après ces mots, interdite, & tremblant d'en avoir trop dit, la princeſſe de Crète rappela auprès d'elle les dames qui, par reſpect, s'en étoient éloignées ; & tout

le reſte du jour la converſation fut générale.

Cependant le prince de Chypre, tranſporté d'amour pour Eliſmène, & ravi de ce que cette charmante princeſſe n'avoit point reçu déſobligeamment l'offre de ſes vœux, apprit au roi de Crète qui il étoit. Ce roi donna mille marques de joie à cette nouvelle, & rendit avec éclat au rang de Telephonte tous les honneurs qui lui étoient dûs. Clearque bruloit d'envie de ſavoir pour quelle raiſon le prince de Chypre étoit venu dans ſes états, mais il n'oſoit le demander ouvertement à ce prince; il ſe contenta de faire des queſtions ſur ce ſujet à un jeune chevalier de la ſuite de Telephonte, qui paroiſſoit un des premiers favoris de ſon maître. Ce Chevalier, qu'on nommoit Leandrin, avoit en effet une grande part dans la confiance de Telephonte; mais il ne trouva pas à propos d'informer le roi de Crète des ſecrets de ce prince.

Ce fut Telephonte lui-même qui l'en inſtruiſit. Après que mille petites choſes qu'il remarquoit chaque jour avec une joie infinie, l'eurent encore perſuadé que l'offre de ſa main ne déplairoit pas à Eliſmène, il déclara au roi de Crète l'amour qu'il avoit pour elle, lui demanda ſa protection auprès de cette princeſſe, & ajouta que s'il daignoit approuver les

deſſeins qu'il avoit pour cette charmante ſœur, le roi de Chypre envoyeroit au plutôt la lui demander par une ambaſſade ſolennelle. Clearque aſſura Telephonte en l'embraſſant, que rien ne pouvoit lui être plus cher que l'alliance d'un prince auſſi accompli qu'il l'étoit. Il le mena enſuite chez Eliſmène, & la pria de regarder Telephonte comme un prince qu'il lui deſtinoit pour époux, & qui méritoit tout ſon attachement par ſes belles qualités. La princeſſe répondit au roi ſon frère avec beaucoup de déférence & de modeſtie ; mais au travers de ſes manières modeſtes & ſoumiſes, on démêloit qu'elle obéiſſoit ſans dégoût à l'ordre qu'on lui donnoit d'avoir de la conſidération pour Telephonte. Ce prince lui dit mille choſes auſſi ſpirituelles que galantes. Puis il ajouta : Malgré la force des nœuds qui m'attachent auprès de vous, madame, je ſerai contraint de vous quitter bientôt pour obéir aux ordres du roi mon père, qui me rappellent inceſſamment en Chypre, pour aſſiſter à la cérémonie du mariage de la princeſſe Celenie ma ſœur, qu'un ambaſſadeur de Lemnos doit épouſer dans peu de tems au nom du roi ſon maître. Mais, madame, pourſuivit Telephonte, quelques rigoureuſes que ſoient les peines que me coûtera votre abſence, j'en ſentirai adoucir la rigueur

par la glorieuſe permiſſion que le roi votre frère m'a donnée. Ce grand prince veut bien qu'auſſi-tôt que je ſerai arrivé en Chypre, le roi mon père envoie lui annoncer ſolennellement quel eſt l'honneur & la félicité où j'aſpire.

Après quelques ſemblables diſcours, Clearque, qui ne pouvoit reſter long-tems en même lieu, ſortit & emmena Telephonte. En s'en allant, ce prince fit ſigne à Leandrin de reſter auprès d'Eliſmène ; & ce favori, qui avoit beaucoup d'eſprit, comprit aiſément que ſon maître ſouhaitoit qu'il entretînt la princeſſe de ſon amour. Il s'en acquitta en habile homme ; mais en faiſant, avec beaucoup d'adreſſe, la peinture des ſentimens paſſionnés de Telephonte, il n'oublia pas non plus de donner une belle idée du caractère de ce prince. En racontant certaine de ſes actions, il ſut inſinuer finement quelle étoit la droiture & la grandeur de ſon ame, la généroſité & la délicateſſe de ſon cœur, l'intrépidité de ſon courage, & la valeur de ſon bras. Il eſt vrai cependant que malgré le zèle extrême que Leandrin avoit pour Telephonte, le portrait qu'il en fit n'étoit point flatté. Ce jeune prince avoit toutes les qualités d'un héros ; auſſi étoit-il tendrement chéri du roi ſon père, & adoré des ſujets de ce mo-

narque. La princeſſe de Crète écoutoit avec beaucoup de plaiſir tout ce qu'on lui racontoit du grand prince auquel elle ſentoit bien que ſon cœur prenoit un vif intérêt ; & comme Leandrin s'apperçut que ſon entretien ne l'ennuyoit pas, lorſqu'il eut fini les diſcours qu'on vient de marquer, il reprit ainſi :

Le prince mon maître, après avoir ſi noblement répondu aux ſoins que l'on s'étoit donnés pour ſon éducation, & après avoir donné de fameuſes preuves de ſon courage, preſqu'au ſortir de l'enfance, dans la dernière année d'une guerre que le roi de Chypre termina par une glorieuſe paix ; après de ſi beaux commencemens, dis-je, le prince Telephonte, qui voyoit que le royaume où il étoit deſtiné à régner quelque jour, alloit jouir d'un long calme, demanda la permiſſion au roi Telanor ſon père, de voyager dans une partie des pays de la Grèce. Le roi aimoit ſi chérement le prince, qu'il eut de la peine à ſe réſoudre à le voir s'éloigner de lui ; mais il y conſentit enfin, à condition que ſon abſence ne ſeroit pas longue. La belle princeſſe Celenie, qui avoit pour le prince ſon frère une amitié des plus tendres, répandit bien des larmes à ſon départ, & toute la cour, dont il faiſoit les délices, en eut un regret extrême. Comme j'avois eu l'honneur

d'être élevé auprès du prince Telephonte, & qu'il m'honoroit de ſes bonnes grâces, je n'avois jamais été éloigné de lui, & je fus encore deſtiné à le ſuivre dans ſes voyages.

Nous parcourûmes divers pays de la Grèce, dans leſquels mon maître fit éclater en beaucoup d'occaſions ſon intrépidité, l'élévation de ſon ame, & la ſolidité de ſon eſprit. Mais comme je vous ai raconté tantôt, madame, une partie de ſes aventures glorieuſes, je veux paſſer promptement au récit d'une autre où l'amour fut, ſans doute, le ſeul guide qui le conduiſit. Sollicité par les ſouhaits du roi, Telephonte ſe préparoit à reprendre la route de Chypre, lorſque, paſſant inconnu à Lariſſe, capitale de Theſſalie, ce jeune prince, qui aime fort la peinture, alla chez un peintre le plus fameux de cette célèbre ville, dans le deſſein d'y acheter des tableaux. Il y en vit pluſieurs dignes de ſa curioſité; mais ce qui le frappa le plus vivement, ce fut le portrait d'une raviſſante brune, qui avoit de grands yeux bleus, dont on ne pouvoit aſſez admirer les charmes brillans, & la noble & ſpirituelle douceur. Enfin, madame, on jugera bien qu'il me ſeroit impoſſible de décrire toutes les grâces de cette peinture, quand on ſaura que c'étoit le portrait de l'illuſtre princeſſe de Crète.

Elismène rougit à ces mots, & interrompit Leandrin en se défendant avec beaucoup de modestie des louanges qu'il donnoit à sa beauté. Il lui répondit en homme qui n'étoit pas un fade louangeur, & qui savoit répandre son encens avec autant d'esprit que de politesse, puis il reprit le fil de son discours en ces termes :

Le prince Telephonte ayant demandé avec un empressement extrême quelle étoit la merveilleuse personne que représentoit ce portrait, après qu'on lui eut répondu que c'étoit vous, madame, une femme qui tenoit une palette & des pinceaux, s'avança, & lui dit : Seigneur, quoique les charmes de la belle princesse que vous voyez représentée ici, soient sans égaux sur la terre, je puis vous assurer que les beautés de son ame sont encore beaucoup au-dessus de celles de son visage. Il semble que le ciel ait voulu réunir dans sa personne toutes les vertus & toutes les rares qualités qui peuvent rendre une princesse accomplie. J'en puis parler savamment, continua cette femme ; car, non-seulement je suis née sujette du roi son père, mais encore la feue reine de Crète sa mère m'honoroit de beaucoup de bienveillance : ainsi j'ai vu de près l'admirable enfance de la princesse Elismène, & j'ai toujours vu croître

ſes vertus avec ſon âge ; & quand ma mauvaiſe fortune m'a arrachée de l'île de Crète, elles étoient parvenues à un ſi grand point de perfection, qu'il ſembloit qu'elles ne pouvoient plus augmenter. Telephonte écouta avec une avidité extrême tout ce que lui dit cette femme, & lui fit mille queſtions ſur le ſujet de la belle princeſſe, pour qui il ſe ſentoit déjà une admiration ſans bornes. L'étrangère y répondit toujours d'une manière qui fit plaiſir à ce prince ; & il lui fut ſi obligé de toutes les choſes agréables qu'elle lui avoit dites, que s'intéreſſant pour elle, il lui demanda par quel malheureux incident elle avoit été arrachée à ſa patrie. Hélas ! ſeigneur, lui répondit-elle en ſoupirant, comme je me promenois dans notre île ſur les bords de la mer, de barbares pirates m'enlevèrent, & malgré mes ardentes prières, ne voulurent jamais permettre que je donnaſſe de mes nouvelles en Crète pour en faire venir une rançon, craignant ſans doute que ſi le roi de Crète venoit à avoir quelque connoiſſance particulière de leurs rapines, il ne ſongeât bien ſérieuſement à leur faire faire la chaſſe ſur toutes les mers qui l'environnent. Enfin, ſoit par cette conſidération-là ou par d'autres, les cruels qui m'avoient fait eſclave ne voulurent jamais conſentir à me laiſſer

racheter ma liberté, & me mirent entre les mains d'un marchand, qui, à cauſe des talens que j'avois dans la peinture, me vendit dans cette ville au peintre fameux dont vous voyez ici les tableaux. Ah ! interrompit Eliſmène, à ce récit de talens en peinture, je crois connoître la vertueuſe Philantrope, qui fut enlevée par des corſaires ſur nos côtes, il y a ſix ou ſept mois. Oui, madame, répondit Leandrin, c'eſt ainſi que ſe nomme cette ſage Cretoiſe, qui connoît ſi bien toutes vos rares qualités. Et d'où vient, repartit la princeſſe, que vous ne nous avez pas inſtruits dès en arrivant en Crète du lieu de ſa captivité, afin que nous tâchions promptement de la faire finir ? C'eſt, madame, répliqua Leandrin, parce que c'eſt une choſe qui n'eſt pas poſſible que dans quelque tems d'ici, comme vous l'allez apprendre par la ſuite de mon diſcours. Après ces mots il reprit ainſi : Le prince Telephonte offrit avec empreſſement à Philantrope de payer ſur le champ au peintre tout ce qu'il voudroit exiger pour le prix de ſa liberté. Hélas ! ſeigneur, lui répondit-elle, tel eſt le malheur qui me ſuit, que je ne puis profiter des effets de votre généreuſe bonté : ce qui devoit ſoulager la peſanteur de mes chaînes en augmente le poids : j'ai fait connoître au peintre à qui je

ſuis tout ce que je ſai en peinture, croyant m'en attirer plus de conſidération: cet homme, comme vous voyez, eſt un grand maître dans la peinture à l'huile; mais il n'a aucuns talens dans la miniature, & ne veut point abſolument conſentir à me rendre la liberté, que je n'aie rendu ſa fille habile dans ce genre: il eſt vrai que je l'y ai déjà trouvée très-inſtruite, & qu'elle y fait chaque jour de très-grands progrès; mais cependant, malgré ſon application aſſidue, & l'exactitude de mes ſoins, il ſe paſſera encore beaucoup de tems avant qu'elle ſoit dans la perfection où ſon père prétend que je la mette; ainſi, je vois avec une extrême douleur que le moment de ma liberté eſt encore bien éloigné. Ce n'eſt pas, continua Philantrope, qu'ils ne me traitent tous dans cette famille avec la même conſidération & les mêmes égards que ſi j'étois leur proche parente; mais quelque douceur qu'ait l'eſclavage, il ne peut jamais plaire, ſur-tout à une perſonne comme moi, qui ſuis née avec un ſi grand amour pour la liberté, que malgré la vénération que j'ai pour la mémoire de la feue reine de Crète, & le zèle infini que je ſens pour la charmante princeſſe Eliſmène, je ſongeai à me retirer de la cour auſſi-tôt que notre grande reine fut morte, haïſſant juſqu'à l'image de la captivité,

voyant le roi fort infirme, & prévoyant surtout que sous le règne du jeune prince Clearque son fils, les courtisans auroient à essuyer beaucoup de caprices. Pardonnez, madame, à la sincérité de mon récit, poursuivit Leandrin, si je vous rapporte jusqu'aux termes peu respectueux dont se servit Philantrope en parlant du roi votre frère. Après plusieurs autres discours qui seroient trop longs à vous raconter, elle apprit à Telephonte que c'étoit elle qui avoit apporté votre portrait en Thessalie : elle raconta à ce prince que quand les corsaires l'avoient enlevée, elle avoit ce portrait sur elle dans une boîte fort riche, que ces barbares n'avoient pas manqué de lui prendre au plutôt; mais qu'elle les avoit priés avec tant d'instance de lui rendre la peinture que renfermoit cette boîte, qu'enfin ils s'étoient laissés toucher à ses prières, & qu'ayant ce beau portrait en sa possession, elle en avoit fait des copies en grand quand elle avoit été à Larisse : c'est sur ces copies, continua Philantrope, que le peintre à qui je suis a fait le portrait que vous voyez; ainsi, seigneur, ajouta-t-elle, vous pouvez juger aisément que la princesse de Crète est encore beaucoup plus belle que ce portrait; car en faisant tant de copies du portrait d'une belle personne, il échappe toujours quelque

grâces de l'original. Telephonte, charmé de plus en plus de tout ce qu'il entendoit dire à Philantrope, fit venir le peintre, & donna tout ce qu'on voulut du beau portrait dont il étoit enchanté : il acheta encore divers autres tableaux, & fit promettre à Philantrope qu'elle lui feroit au plutôt une copie en miniature du petit portrait qu'elle avoit en sa possession ; car pour l'original, quand on lui auroit offert un royaume, elle ne vouloit pas absolument s'en défaisir.

Comme je suivois presque toujours Telephonte, j'avois été témoin de la conversation qu'il avoit eue avec Philantrope. Dès que ce prince fut de retour à la maison où il logeoit, il me parla avec tant de transports de la princesse de Crète, que je connus bien qu'il avoit déjà le cœur pris : il dit des choses si étonnantes devant le beau portrait, qu'il avoit fait placer dans son cabinet, que je ne vous les répéterai point, madame, de peur de fatiguer cette trop scrupuleuse modestie, qui nous défend avec tant de sévérité de rendre à vos charmes toute la justice qu'on leur doit : je vous dirai seulement que Telephonte ne songea plus qu'à se préparer à faire le voyage de Crète pour venir vous y offrir l'hommage de son cœur ; cependant ce prince étoit à tous mo-

mens chez Philantrope pour lui faire ſans ceſſe des queſtions ſur tout ce qui pouvoit avoir rapport à vous, & pour la conjurer de finir promptement votre portrait en miniature. Comme cette femme a beaucoup d'eſprit, qu'elle eſt très-attentive & extrêmement pénétrante, par l'air de grandeur qu'elle voyoit répandu dans la perſonne & dans les manières de mon maître, & par la magnificence de ſes procédés, elle jugea qu'il étoit d'un rang extrêmement élevé. Elle lui témoigna ſes ſoupçons, & fit ſi bien par ſon adreſſe, qu'il lui avoua ſa naiſſance, & le rapide penchant qui l'entraînoit vers la princeſſe de Crète ; néanmoins, comme il ne vouloit pas être connu en Theſſalie, il lui demanda le ſecret, & elle le lui garda fort exactement.

Un jour que nous allâmes encore, le prince & moi, voir travailler Philantrope au petit portrait que nous ſouhaitions ardemment, nous en vîmes un ſur la table de cette femme, que nous prîmes d'abord pour celui dont il s'agiſſoit. Telephonte le prit avec empreſſement, puis l'ayant regardé attentivement, il dit : Quelque charmante que ſoit la perſonne que ce portrait repréſente, elle eſt encore bien éloignée d'approcher de la beauté de la princeſſe de Crète. En diſant ces mots, le prince me remit ce

portrait entre les mains, & il offrit à mes yeux l'image d'une brillante brune, qui avoit des yeux noirs pleins d'esprit & de feu, & infiniment touchans. La personne que représente ce portrait, nous dit Philantrope, contribue encore beaucoup à me faire trouver ma captivité ennuyeuse; c'est une amie que je chéris plus que moi-même, & à qui mon absence aura été bien fatale. Pour tâcher d'adoucir un peu la douleur que je sens d'être privée de sa vue, j'ai fait son portrait ici par la seule force de mon imagination. Mais, hélas! ajouta-t-elle, rien ne peut me dédommager de la perte de son entretien, toujours si plein d'esprit, de douceur & de politesse. Après ces mots, elle nous donna en peu d'autres une parfaitement belle idée du caractère de son amie; puis ensuite elle dit au prince: Seigneur, si vous allez en Crète, je vous demande en grâce d'avoir la bonté de faire informer de mon sort cette aimable amie: son nom est Herminie, & vous voudrez bien permettre que j'instruise l'obligeant Leandrin des voies qu'il faudra prendre pour trouver son père, qui, par le mauvais état de sa fortune, languit en Crète dans l'obscurité. Pour la charmante princesse, fille & sœur de mes souverains, j'espère que vous daignerez lui faire connoître le zèle ardent que

je

je conserve pour elle au milieu des chagrins de la captivité.

Quelques jours après cette conversation, madame, poursuivit Leandrin, comme votre portrait se trouva achevé, nous prîmes la route de Crète, où nous arrivâmes heureusement dans le tems que tout le monde se préparoit pour la fête que le roi votre frère devoit donner. La veille de cette fête, Telephonte vous vit au temple, & vous trouva si fort au-dessus de votre portrait, qu'il en pensa expirer de ravissement & d'amour. Le lendemain, il eut la gloire de s'attirer vos regards dans cette magnifique fête; & depuis ce jour, madame, vous savez tout ce qui est arrivé à ce prince, dont vous tenez absolument la destinée entre vos mains. Au reste, madame, ajouta Leandrin, daignez me pardonner si j'ai mêlé dans mon récit une chose qui ne vous regarde pas, ayant pris la liberté de vous parler d'Herminie; mais c'est que j'ai cru que, bonne & généreuse comme vous êtes, & de plus honorant Philantrope de votre estime, vous daigneriez faire quelque attention au chagrin que j'ai de n'avoir pu m'acquitter de la commission que m'a donnée cette vertueuse femme; car j'ai cherché dans cette île vainement Herminie & son père avec tous les soins possibles; malgré

l'exactitude de ma recherche, je n'en ai pu apprendre aucune nouvelle.

Elismène assura Leandrin qu'elle feroit donner des ordres bien précis pour s'informer du sort d'Herminie; & après que cette belle princesse lui eut dit, sur le sujet de son maître & sur le sien propre, des choses également obligeantes & modestes, il se retira. Il trouva Telephonte dans son appartement, qui lui redit mille fois tout ce qu'il trouvoit de charmant & de merveilleux dans Elismène, & qui lui fit répéter autant ce que cette princesse avoit dit en sa faveur. Il la vit plusieurs fois par jour tout le tems qu'il resta en Crète, & en reçut diverses innocentes marques de considération, & reçut aussi du roi mille témoignages d'estime & d'amitié. Ce prince lui dit galamment en partant, que quelque inclination qu'il eût à être son beau-frère, il ne consentiroit point au mariage de sa sœur avec lui, qu'il ne vînt l'épouser en personne; & comme vous êtes fort amoureux, ajouta-t-il, j'espère que vous ne refuserez pas cette marque d'amitié au frère de votre maîtresse. Telephonte lui promit positivement qu'il suivroit de près les ambassadeurs que lui enverroit le roi son père. Puis ce jeune prince partit, plein des plus douces espérances qui puissent flatter un amant. Pour

Leandrin, il n'étoit pas tout-à-fait si content, quoiqu'il eût beaucoup de joie de l'heureux succès des desseins de son maître. D'un autre côté, par un mouvement qu'il ne démêloit pas bien lui-même, il ne pouvoit se consoler de n'avoir pu apprendre aucune nouvelle d'Herminie, quoique la princesse Elisméne eût donné sur ce sujet les ordres les plus attentifs que sa bonté avoit pu lui inspirer ; mais Herminie étoit trop bien cachée pour qu'on pût découvrir ce qu'elle étoit devenue.

Le même jour que le prince Telephonte étoit parti de Crète, on vint dire au roi qu'un homme, dont l'air étoit sombre & farouche, demandoit à lui parler, pour lui rendre, disoit-il, un service qu'il espéroit devoir lui être agréable. Cléarque, qui aimoit toutes les nouveautés, commanda qu'on le fît entrer. Seigneur, dit-il à ce prince, sachant le louable penchant que vous avez à la curiosité, je viens vous offrir des moyens de le satisfaire, sur un sujet qui ordinairement intéresse beaucoup. J'aimois autrefois la philosophie ; mais ayant été convaincu de l'inutilité de ses recherches, je me suis attaché à l'art de féerie, dans lequel j'ai fait des progrès admirables ; j'ai été instruit par un grand maître, qui m'a appris toutes sortes de secrets, excepté celui de faire de l'or. La peur qu'il avoit que je

ne le quittaſſe, ſi je devenois riche, car mon ſecours lui étoit d'une grande utilité dans ſon travail; cette peur, dis-je, a été cauſe qu'il m'a toujours caché ce beau ſecret; mais du reſte, il n'en eſt aucun que j'ignore; je ſai deviner le paſſé, je ſai pénétrer dans l'avenir; je ſai prévoir les accidens qui pourroient arriver par les caprices de la fortune, & ſai donner des remèdes pour les éviter; j'ai un moyen sûr pour être inſtruit à fond de la fidélité des femmes; & en donnant ce moyen, je donne en même tems le plaiſir de voir un travail ingénieux & magnifique. Comme les princes de votre âge, continua le philoſophe, doivent être plus touchés de ces ſortes de choſes que d'aucunes autres, c'eſt ce dernier de mes talens, ſeigneur, que je viens vous offrir de mettre en uſage pour votre ſervice. Cléarque, tranſporté de joie de la propoſition du philoſophe, lui demanda avec empreſſement, de quels moyens il ſe ſerviroit pour exécuter ſa promeſſe. Avant que de vous les expliquer, ſeigneur, répondit cet homme, permettez que je vous donne des preuves de ce que je ſai faire de prodigieux. J'y conſens avec plaiſir, dit le roi; mais je veux que quelqu'un que j'aime partage cette ſatisfaction avec moi. Après ces mots, ce prince donna ordre qu'on fît venir un de ſes courtiſans, nommé Dinocrite,

qui étoit son favori depuis peu. Dès qu'il fut entré, Cléarque lui dit des merveilles de l'homme qu'il voyoit, & Dinocrite le reconnut pour le philosophe Misandre, ce célèbre bizarre, si brouillé avec la fortune : Seigneur, dit ce favori au roi, il ne faut pas s'étonner des admirables connoissances de ce savant homme, il a toujours étudié les secrets de la nature avec un soin extrême ; j'ai encore plus étudié ceux de l'art de féerie, repartit Misandre, & j'en donnerai tout-à-l'heure des preuves, si le roi veut bien me faire l'honneur de m'en accorder la permission. Cléarque ayant marqué qu'il étoit prêt à voir & à entendre tout ce qu'il voudroit, Misandre fit devant ce prince & son favori mille tours de gobelets les plus surprenans du monde. Comme il n'y avoit jamais eu en Crète ni foire Saint-Germain, ni aucun autre lieu où l'on eût rien vu de semblable, Clearque & Dinocrite ne sortoient point d'étonnement, & prirent tous ces tours d'adresse pour de merveilleux effets de l'art de féerie. Quand Misandre en eut fait un grand nombre, hé bien, seigneur, dit-il au roi, êtes-vous content ? J'aurois grand tort de ne le pas être, répondit ce prince ; mais j'ai cependant une violente envie d'apprendre par quels moyens on pourra démêler nettement les femmes prudes d'avec les coquettes. Ce moyen est un peu long,

seigneur, répartit Misandre, mais aussi il est infaillible : il consiste dans le travail d'une robe que moi, ma femme, & une fille que j'ai, savons faire également. Le fond de cette robe n'est que d'une étoffe noire, qui est claire & transparente ; mais nous savons tous trois y former une légère broderie aussi brillante que délicate, & qui représente des choses admirables, dont je vous ferai la description quand il vous plaira. Il n'y a point de miniature si finie que cet ouvrage n'efface ; &, par le pouvoir de mon art, tel est le don de cette broderie, que de tous les hommes mariés, il n'y a que ceux qui ont des épouses fidelles, qui la voyent ; les autres n'apperçoivent que l'étoffe transparente toute unie ; pour les hommes qui ne sont point dans les liens du mariage, s'ils ont une sœur de l'humeur d'Hélène, ils ne voyent point la broderie dont il s'agit; & pour ceux qui n'ont ni épouse, ni sœur, ils sont privés aussi de la vue de cette broderie merveilleuse, si leur parente la plus proche est trop favorable à ses amans. Mais pour les maris qui ont des épouses fidelles, & les frères qui ont des sœurs solidement vertueuses, quand toutes leurs tantes & leurs cousines seroient les plus achevées coquettes, ils verroient toujours l'ingénieuse broderie de la robe dans toute sa beauté ; & comme cette robe découvre

à tout le monde des vérités cachées, on lui a donné le nom de robe de sincérité, confondant ensemble l'étoffe & la broderie. Ah ! le merveilleux ouvrage, s'écria le roi ! que j'ai hâte de le voir ; mais combien vous faudra-t-il de tems pour le faire ? Il nous faudra au moins trois mois à ma famille & à moi, répondit Misandre, pour le mettre dans toute sa perfection ; mais dès au bout d'un mois, seigneur, vous pourrez déjà en juger, & en être diverti ; pour vous rendre ce travail fini au temps que je vous marque, il ne faut que nous loger, ma femme, ma fille & moi, dans quelqu'endroit des plus retirés de votre palais, ordonner qu'on ne nous y laisse manquer de rien pour tous les besoins de la vie, & que l'on nous fournisse abondamment de l'or & de la soie. Je donnerai de si bons ordres pour votre satisfaction, dit Cléarque, que vous aurez sujet de vous en louer : vous n'avez qu'à amener, dès aujourd'hui, votre épouse & votre fille dans mon palais : vous serez commodément logés tous trois dans un lieu que mes officiers vous marqueront. Misandre, sans répondre plus rien à Cléarque que par une profonde révérence, se retira, & laissa ce jeune prince dans une joie inconcevable de la belle acquisition qu'il avoit faite pendant cette journée.

Pour Dinocrite, il n'en fut pas de même : c'étoit un homme naturellement soupçonneux & jaloux : il l'étoit si fort des bonnes graces de son maître, qu'il disoit sans cesse à ce prince du mal de tout le monde, de crainte que quelqu'un ne partageât sa faveur, dont il usoit cependant très-mal. Mais s'il étoit jaloux de son titre de favori, il l'étoit encore beaucoup davantage de son épouse. C'étoit une jeune personne fort vive dont il soupçonnoit plus qu'à demi la vertu : comme il étoit bizarre, hautain, & incapable d'aucune complaisance pour elle, il se doutoit qu'il n'en étoit pas aimé, & il ne la croyoit pas d'un caractère assez héroïque pour se conserver parfaitement vertueuse, sans le secours d'aucune amitié pour son époux. Malgré le peu d'estime qu'il avoit pour elle, comme elle étoit belle, il ne laissoit pas d'en être fort amoureux ; mais cette passion, qui d'ordinaire rend doux & polis ceux qu'elle possède, sembloit ne le rendre que plus violent & plus intraitable à l'égard de son épouse. On peut donc bien juger qu'amoureux, bizarre, & n'estimant guère sa femme, la robe qu'on promettoit au roi lui parut bien redoutable : il craignoit d'y trouver ce qu'il n'eût pas voulu voir, ou plutôt il craignoit de n'y voir rien que l'étoffe transparente. Clearque, qui ne jugeoit pas mal de son épouse, comme il en ju-

geoit lui-même, & qui, au contraire, la croyant fort sage, croyoit aussi que Dinocrite étoit sûr de sa vertu, ne s'alla point imaginer que la robe dont il étoit question lui donnât aucune inquiétude ; au contraire, il pensoit qu'il partageoit avec lui le plaisir que lui donnoit l'espérance de voir sa curiosité satisfaite ; & se faisant d'avance une maligne joie de voir beaucoup de maris qui ne verroient rien sur la robe, il lui recommanda bien de ne pas divulguer le secret de ce vêtement mystérieux.

Cependant Misandre, sa femme & sa fille, vinrent prendre possession de l'appartement qu'on leur avoit donné au palais : l'aimable Herminie n'y vint qu'à regret : son père, tout capricieux qu'il étoit, l'aimoit & l'estimoit beaucoup, & lui avoit fait confidence des propositions qu'il vouloit faire à Clearque aussitôt qu'il les avoit imaginées : elle avoit fait tous ses efforts pour l'en détourner, mais elle n'avoit pu y réussir : il lui avoit toujours dit qu'il se faisoit un plaisir extrême de jouer un prince plein d'erreurs, sous le règne duquel on considéroit si peu la vertu & le mérite ; & que de plus, il trouvoit encore une autre satisfaction à s'assurer leur subsistance pour trois mois, pendant lesquels elle travailleroit à ses tableaux en miniature, & sa mère aux ouvrages de broderie qu'elle faisoit si

bien, ce qui les mettroit ensuite en état de retirer de l'utilité des petits travaux où elles se seroient occupées pendant ce tems. Misandre avoit même obligé sa fille à lui apprendre exactement de certains endroits de l'histoire & de la fable, qu'il vouloit débiter au roi dans l'occasion.

Herminie n'ayant donc pu faire changer de résolution à son père, le suivit tristement au palais: l'horreur naturelle qu'elle avoit pour tout ce qui avoit un air de tromperie, lui faisoit envisager avec beaucoup de douleur le personnage qu'il y alloit faire; mais, quoiqu'elle n'eût de sa vie senti un chagrin plus inquiet, elle n'en étoit pas moins belle, & ses attraits furent remarqués de tous les officiers du palais qui la virent. Ceux qui eurent ce destin ne furent pas en grand nombre: Clearque avoit ordonné qu'on installât Misandre & sa famille au palais à fort petit bruit, & les ordres de ce prince avoient été exactement suivis.

Mais pendant que Clearque rêvoit agréablement au plaisir que lui donneroit la robe enchantée, Elismène étoit dans une situation bien différente: non-seulement le mérite de Telephonte avoit fait de si vives impressions sur son cœur, que son absence lui paroissoit rude à souffrir; mais encore elle craignoit fortement que ce prince ne trouvant pas dans le roi de Chypre, pour l'alliance de Crète, les dispositions dont

il s'étoit flatté, les conseils & l'autorité d'un père respectable & couronné, n'obligeassent Telephonte à renoncer à l'amour qu'il avoit pour elle : la seule idée du changement de ce prince la faisoit frémir : il lui avoit paru si aimable & si digne d'estime, qu'il lui sembloit qu'il étoit le seul de tous les hommes qui pouvoit la rendre heureuse : elle confioit ses inquiétudes à Anaxaride, épouse de Dinocrite, qui n'avoit guère moins de part dans les bonnes graces d'Elismène, que Dinocrite, dans celles de Clearque, mais, quoique cette agréable femme fût très-véritablement attachée à la princesse, l'extrême enjoument de son humeur ne lui permettoit pas de partager beaucoup ses chagrins. Elle se contentoit de représenter à Elismène, que belle & charmante comme elle étoit, il paroissoit impossible qu'on devînt infidèle en l'aimant; puis elle ajoutoit que, quand même ce destin lui arriveroit, ces mêmes attraits, qui lui avoient fait acquérir le cœur de Telephonte, lui feroient encore faire la conquête de mille autres cœurs, parmi lesquels il y en auroit sans doute de dignes de son choix. Tous les raisonnemens d'Anaxaride consoloient fort peu Elismène, qui sentoit bien qu'elle ne pourroit jamais rien aimer que l'aimable prince, qui seul, entre tant d'illustres amans, qui lui avoient offert des vœux, avoit eu le secret d'at-

tendrir ſon ame. Mais elle eut bientôt ſujet d'adoucir les inquiétudes qu'elle ſentoit à ſon égard : elle reçut une lettre de lui, écrite dès le moment qu'il avoit été arrivé auprès du roi ſon père ; il lui marquoit que ce monarque, approuvant les beaux feux dont il brûloit pour elle, il alloit ſonger à faire partir des ambaſſadeurs pour la demander, auſſitôt qu'on auroit vu le départ de la princeſſe Celenie, qui devoit prendre la route de Lemnos quelques jours après ſon mariage, dont la cérémonie ſe devoit faire le lendemain du jour que Telephonte écrivoit. Ce prince ajoutoit à ces nouvelles tout ce qu'un amant galant & tendre peut écrire de paſſionné à l'objet qui le charme. La lettre qu'il écrivoit à Clearque étoit auſſi toute pleine d'eſprit & d'amitié ; &, comme le vaiſſeau qui avoit apporté ces lettres étoit un vaiſſeau léger, qui alloit d'une telle vîteſſe, qu'il ſembloit voler ſur la mer, & qu'avec cela il avoit eu un tems très-favorable, on étoit agréablement ſurpris de l'extrême diligence avec laquelle ces nouvelles étoient venues, & tout le monde ſe récrioit ſur l'exactitude de Telephonte, & la bonne fortune de ſes envoyés. Comme Eliſmène étoit adorée à la cour de Crète, & que Telephonte y avoit paru infiniment aimable, tout le monde applaudiſſoit à l'union de deux perſonnes

si accomplies, & témoignoit en attendre le moment avec impatience.

Dinocrite fut presque le seul qui ne prit point de part aux nouvelles générales ; mais il étoit si occupé de ses craintes particulières, qu'il ne pouvoit en détacher ses idées : le souvenir de la robe de sincérité lui revenoit sans cesse dans l'esprit : tantôt il brûloit d'impatience que la broderie en fût faite, tantôt il trembloit qu'elle ne s'achevât, tant il appréhendoit de ne la point voir ; enfin accablé de ses inquiétudes, il ne put davantage en soutenir seul le poids : il dit en confidence à un ami, que le roi faisoit travailler à une robe enchantée, qui seroit la pierre de touche de la vertu de toutes les femmes : il expliqua à cet ami le mystère de cette robe : cet ami extrêmement frappé de ce merveilleux secret, le confia à un second ami : ce second à un troisième, & ce troisième à un quatrième, qui le dit encore à d'autres ; si bien qu'en très-peu de tems, non-seulement tous les hommes de la cour, mais encore beaucoup d'hommes de la ville furent informés en détail du don qu'auroit la robe où Misandre travailloit. Ce qu'il y eût de rare, c'est que tous les hommes qui sur le sujet de cette robe avoient si mal gardé le secret entre eux, le gardèrent admirablement bien à l'égard

des femmes : il n'y eut pas une personne de leur sexe informée du mystère de la broderie qu'on faisoit au palais. Clearque avoit une furieuse envie qu'elle s'avançât beaucoup, & fut chez Misandre pour la voir avant le tems que ce philosophe lui avoit marqué qu'on pourroit commencer à en être diverti ; mais Misandre, l'allant recevoir à l'entrée de son appartement, le supplia instamment de ne se pas donner la peine d'entrer, l'assurant qu'il n'y avoit point encore assez de travail de fait pour lui pouvoir donner aucun plaisir, & lui témoignant qu'il lui feroit beaucoup de grace de ne point vouloir regarder cet ouvrage qu'il ne fût un peu en état de le divertir. Clearque, accordant ce qu'on lui demandoit, n'entra point chez Misandre, & s'en alla chercher à s'amuser ailleurs.

Quelques jours après, ce prince fit un voyage à un délicieux château qu'il avoit sur le bord de la mer. La princesse sa sœur & toute sa cour l'y suivit, & il prit plusieurs fois dans ce lieu le divertissement de la pêche, de la chasse, & des promenades solitaires. Un soir, qu'il faisoit un aussi beau tems qu'il en avoit fait un affreux dans la journée, pendant laquelle il avoit régné des vents terribles, Clearque, se promenant sur le rivage de la mer, suivi du seul Dinocrite, vit à la faveur de la clarté de la lune, trois ou qua-

tre pêcheurs occupés autour d'une femme magnifiquement vêtue, qui paroissoit évanouie. Par un mouvement de curiosité, ce prince s'approcha de ces pêcheurs, & vit qu'ils tâchoient, par leurs soins, de faire revenir à elle cette dame, qui, toute évanouie qu'elle étoit, paroissoit une jeune personne d'une fort grande beauté. Elle attira aussitôt la compassion du jeune roi, qui ordonna à Dinocrite d'aller promptement au château, & d'en faire venir des secours plus sûrs & plus agissans que ceux que pouvoient donner ces pauvres pêcheurs; il ne voulut pas cependant que ces bonnes gens interrompissent ceux qu'ils donnoient à cette belle évanouie, & leur demanda avec empressement par quelle avanture elle se trouvoit dans ce lieu : deux de ces hommes lui répondirent que la tempête qu'il avoit fait pendant la plus grande partie de la journée, les ayant empêchés long-tems de pêcher, ils avoient voulu réparer ce dommage lorsqu'ils avoient cru l'orage passé; mais que, lorsqu'ils avoient voulu mettre leurs barques à la mer, la trouvant encore trop irritée, ils s'étoient tenus sur le rivage, pour observer si elle ne se calmeroit point; que de-là ils avoient vu le corps de cette dame flotter sur l'eau, que la pitié les avoit portés à se jeter promptement dans leur barque, pour voir s'ils ne pourroient point la

ſecourir; qu'en effet, ils l'avoient accrochée par ſes habits; & ayant vu qu'elle reſpiroit encore, ils l'avoient portée ſur le rivage, où elle avoit ouvert les yeux, après avoir jeté beaucoup d'eau; mais qu'enſuite elle étoit retombée dans l'évanouiſſement où il la voyoit. Clearque, fort touché de l'état pitoyable où étoit cette belle perſonne, voyoit avec déplaiſir qu'elle n'en ſortoit point; & dès que, par les ordres de Dinocrite, il fut venu autour de lui pluſieurs de ſes officiers, & qu'on eut encore eſſayé vainement de la faire revenir par diverſes eſſences, il la fit mettre dans un chariot pour la conduire au château, après avoir récompenſé fort libéralement les pêcheurs des ſoins qu'ils avoient eu d'elle.

Clearque fit mettre la dame évanouie dans le plus magnifique appartement du château; &, après s'être retiré, envoya promptement auprès d'elle les femmes de la princeſſe Eliſmène pour la déshabiller & la mettre au lit, où l'on continua à lui faire tous les remèdes néceſſaires à l'état où elle étoit. Quand cette belle dame eut repris connoiſſance, elle fut bien ſurpriſe de ſe voir dans un lieu ſi ſuperbe, & environnée de perſonnes qui toutes lui étoient inconnues; mais quand elle ſut qu'elle étoit dans un château du roi de Crète, où étoit ce prince & la princeſſe ſa ſœur, elle demanda la grace de pouvoir dire

dire un mot à Elisméne, & voulut se lever pour se faire conduire auprès d'elle ; mais cette princesse, qui avoit su son arrivée au château, & qui s'informoit avec beaucoup de soin de sa santé, ayant appris son dessein, la prévint, & se rendit obligeamment auprès de son lit. Dès que la belle étrangère l'apperçut ; je ne suis plus affligée de mon naufrage, lui dit-elle, quoiqu'il m'ait pensé coûter la vie : puisqu'il me donne l'heureuse occasion de voir une incomparable princesse, de qui le prince mon frère m'a parlé sans cesse avec tant d'admiration, depuis son retour en Chypre, & pour qui il a une passion vive & délicate, dont la force peut seule s'égaler à la grandeur des charmes qui l'ont fait naître. Quoi ! madame, s'écria Elisméne, je vois en vous la princesse Celenie ! la manière dont le roi mon frère m'avoit parlé de vous tantôt, & cette touchante beauté que je vois à présent sur votre visage, m'avoient déjà inspiré une forte inclination pour vous ; mais, ciel ! que je la sens augmenter ! quand j'apprens que vous êtes cette charmante princesse, dont la renommée parle avec tant d'avantage, & sœur d'un prince pour qui j'aurai toute ma vie une si parfaite estime. Je ne puis rendre assez de graces à ma destinée, reprit Celenie, de m'avoir conduite auprès de vous, avant que de m'avoir livrée au roi de

Lemnos, auprès de qui je dois rester pour toujours, puisque je suis unie avec ce prince par un sacré lien. Mais, madame, ajouta-t-elle, il me semble avoir entendu par votre discours que j'ai été vue du roi votre frère ; en quelle occasion ai-je donc eu cet honneur ? C'est le roi mon frère, dit Elismène, qui vous a retirée évanouie des mains des pêcheurs qui vous avoient sauvée de la mer. Je suis bien confuse, répartit Celenie en rougissant, qu'un si grand prince m'ait vue en cet état. Dans l'instant qu'elle alloit poursuivre, Clearque s'approcha de son lit d'une manière fort respectueuse ; & comme la rougeur qui l'animoit donnoit un grand éclat à tous ses attraits, ce prince qui ne l'avoit vue que pâle & défigurée, quoiqu'elle lui eût semblé belle, la trouva encore si fort au-dessus de ce qu'elle lui avoit paru, qu'il resta ébloui de ses charmes. Elismène apprit au roi son frère, qu'en ne croyant donner ses secours qu'à une aimable inconnue, il avoit eu le bonheur de rendre service à l'illustre princesse Celenie, reine de Lemnos. Clearque, par un sentiment qu'il ne connoissoit pas encore, rougit à cette nouvelle, & resta interdit : il se remit néanmoins, & dit fort poliment à la reine de Lemnos tout ce qu'exigeoit le mérite & le rang de cette princesse ; &, après une conversation assez

courte, ayant averti la princeſſe ſa ſœur qu'il falloit laiſſer prendre du repos à la reine, Eliſmène & lui ſe retirèrent.

Cependant le bruit ſe répandit en peu de tems de tous côtés dans l'île de Crète, que le roi avoit ſauvé la reine de Lemnos du naufrage, & beaucoup de gens de l'équipage de cette princeſſe, qui, par diverſes aventures, avoient eu le bonheur d'être ſauvés auſſi, ſe raſſemblèrent tous auprès de leur maîtreſſe. Les ambaſſadeurs de Lemnos furent même de ce nombre : lorſque le vaiſſeau de la reine avoit été briſé, ils s'étoient ſoutenus ſur des planches, & avoient heureuſement abordé à des plages voiſines. Et ce qu'il y eut de particulier, c'eſt que la tempête qui avoit briſé le vaiſſeau où étoit cette princeſſe, en avoit épargné un autre de ſa ſuite, qui n'ayant point péri, avoit été relâcher à un port fort proche du lieu où elle avoit fait naufrage. Tous ces gens-là vinrent prendre ſes ordres à Manetuſe, qui étoit une ſuperbe ville, où Clearque faiſoit ordinairement ſon ſéjour, & peu éloignée du château où ce prince l'avoit reçue d'abord. Le roi de Crète & la princeſſe ſa ſœur avoient prié la reine de Lemnos de venir dans cette ville, l'aſſurant que la pureté de l'air qu'on y reſpiroit, contribueroit à lui faire recouvrer plus promptement une entière ſanté.

Comme elle lui revenoit tous les jours, sa beauté & les agrémens de son humeur en augmentoient aussi, & charmoient Clearque à un tel point, qu'il ne put se dissimuler davantage à lui-même qu'il en étoit amoureux. La sûreté qu'il en eut le mit au désespoir, quand il considera que cette princesse alloit dans peu de tems être pour jamais dérobée à ses regards, & mise au pouvoir d'un heureux rival à qui sa foi l'avoit engagée. Il fit encore réflexion que peut être Celenie n'avoit engagé cette foi à ce prince qu'avec aversion, ou du moins avec indifférence; qu'ainsi il pourroit arriver qu'elle seroit malheureuse toute sa vie. Quand il s'arrêtoit à cette pensée, il accusoit mille fois le destin d'aveuglement; car il lui sembloit que s'il avoit eu Celenie pour épouse, le bonheur de cette princesse n'auroit pu manquer d'être sûr, par le tendre & ardent attachement qu'il auroit eu sans cesse pour elle. Alors il s'excitoit à chercher les moyens d'empêcher que Celenie ne fût au roi de Lemnos, se disant qu'il n'y avoit aucun scrupule à ôter cette charmante beauté à un prince, qui, sans doute, n'en étoit point amoureux, pour la donner à un roi dont elle étoit adorée. Mais il ne demeuroit pas long-tems dans ce dessein; des sentimens de gloire lui faisoient envisager qu'il n'étoit plus permis d'arracher cette

princeſſe au roi de Lemnos, qui étoit ſon époux par le conſentement du roi ſon père, & par le ſien propre; & il conſidéroit qu'il n'auroit pas pu prendre les moindres meſures pour l'arrêter dans l'île de Crète, ſans que ſon deſſein eût été regardé de toute la terre comme un attentat contre les loix de l'honneur, & contre celles de l'hoſpitalité. Tant de ſentimens ſi oppoſés les uns aux autres lui donnèrent une douleur ſi grande, qu'il ne put la renfermer toute en lui-même: il en fit part à Eliſmène, en lui exagérant beaucoup ſon amour, & le déſeſpoir où il étoit de ſe voir à la veille de perdre pour jamais l'objet qui l'avoit fait naître. Si je n'étois pas le plus infortuné prince du monde, ajouta-t-il, & qu'au contraire le deſtin m'eût été favorable, quelque heureux haſard m'auroit fait voir Celenie il y a long-tems: je l'aurois demandée au roi ſon père, & l'aurois obtenue. Jugez, ma ſœur, quelle joie parfaite j'aurois eue, de me voir uni par un double lien au prince Telephonte, qui eſt ſi plein de mérite, qui a tant d'amour pour vous, & pour qui vous avez tant d'amitié. Eliſmène répondit à Clearque, avec une reconnoiſſance extrême, & chercha à le conſoler avec beaucoup d'eſprit & de tendreſſe; mais il n'étoit guère en état de goûter ſes conſolations: Non, non, lui dit-il, c'eſt en vain que vous tâchez

d'adoucir mes maux : je sens bien que je suis né pour être le plus malheureux prince de la terre : jusqu'ici je n'avois rien aimé sérieusement ; & la première fois de ma vie que je prens un amour le plus violent qui sera jamais, c'est pour une personne dont il faudra que je sois éternellement séparé.

La douleur que lui donnoit cette pensée, ne l'empêcha pourtant pas de songer qu'il étoit le tems où la robe de sincérité devoit commencer à donner du plaisir. Pour faire diversion à son chagrin, il se rendit donc chez Misandre, qui le reçut avec beaucoup de gravité, après avoir fait cacher sa fille aussi-tôt qu'il avoit appris l'arrivée du roi. Venez, seigneur, lui dit-il, en le conduisant vers un métier, sur lequel travailloit Chasseris, venez voir ce qu'il y a de fait du merveilleux ouvrage où nous travaillons pour votre divertissement. A ces mots, Clearque s'approcha tout contre l'ouvrage de Chasseris, & fut saisi d'un tremblement terrible, quand il ne vit sur son métier qu'une étoffe noire toute unie & transparente, telle à peu-près qu'est celle qu'on nomme de la gaze en ce tems-ci. Ce prince, déchiré subitement par cent chagrins dévorans, ne douta pas un moment qu'Elismène ne fût point du tout ce qu'elle paroissoit ; & formant tout d'un coup mille soupçons injurieux

à la gloire de cette innocente princeſſe, il ne daigna pas faire la moindre réflexion que par une ſi cruelle injuſtice il faiſoit outrage à la vertu même. Il crut ſeulement beaucoup faire de cacher ſon trouble & la prétendue honte de ſa ſœur, aux yeux du philoſophe enchanteur : il ne ſe borna qu'à ce deſſein ; &, pour l'exécuter, après s'être un peu remis, il dit à Miſandre : j'ai les yeux ſi éblouis de ce beau travail, que je n'en démêle pas bien toutes les parties, c'eſt pourquoi je vous prie de m'en faire une deſcription auſſi en détail que ſi cet ouvrage n'étoit pas préſent à mes yeux. Alors Miſandre, obéiſſant au roi de Crète, lui parla ainſi :

Comme ce n'eſt que ceux qui ont des épouſes & des ſœurs véritablement vertueuſes, qui ont le plaiſir de voir la délicate broderie de cette robe, j'ai cru, ſeigneur, que pour redoubler ce plaiſir, je devois y tracer des figures qui donnaſſent une idée du manége des coquettes, des grimaces des fauſſes prudes, & des indignes tours des hypocrites, ces fauſſes adoratrices des autels, qui ſe flattent follement d'en impoſer aux dieux en trompant les hommes. Pour commencer par les coquettes, j'ai donc repréſenté, comme vous voyez, la manière flatteuſe & adroite dont Hélène s'empreſſe à donner des marques de tendreſſe à Ménélas, dans le

tems qu'elle a un deſſein tout formé d'abandonner ce malheureux époux, & de partir le lendemain avec Paris pour aller à Troye : vous pouvez remarquer auſſi les minauderies qu'elle fait à cet amant pour l'embarraſſer de plus en plus dans ſes filets. Je crois que vous êtes content des draperies de cette princeſſe, ainſi que du morceau d'architecture que la ville de Sparte offre à vos yeux, & du ſpectacle de cette mer agitée, où le lointain eſt ſi bien ménagé. Ces autres figures, qui ne ſont encore que deſſinées, repréſentent l'hiſtoire de cette reine des Lidiens, dont la fauſſe pruderie coûta la vie au roi ſon époux. Sa vertu grimacière fit qu'elle ſe trouva ſi offenſée de ce que cet époux l'avoit fait voir à Gygès à ſa toilette dans un état peu décent, à la vérité ; elle ſe trouva ſi offenſée, dis-je, qu'elle n'eut point de repos que Gygès n'eût porté le poignard dans le ſein de ſon époux, & n'eût arraché la couronne de Lidie à la maiſon des Héraclides, pour la mettre ſur ſa propre tête. Oh ! la belle pruderie ! qui aſſaſſine un mari pour couronner un galant ! Toutes ces choſes, comme vous voyez, ſeigneur, continua Miſandre, ſont très-bien caractériſées ici. Pour ces autres figures, pourſuivit-il, qui ne ſont encore que deſſinées auſſi, c'eſt l'hiſtoire de Pauline, cette célèbre hypocrite Romaine,

qui paſſant les jours dans les temples au pié des autels, & rebutant en apparence ſes amans de la manière la plus ſévère, fut néanmoins très-douce pour un d'eux, qui prenant le nom & la figure d'un dieu, lui vint conter ſes raiſons le ſoir dans un temple; cette fauſſe pieuſe fut la dupe de l'amant & du ſacrificateur, parce qu'elle la voulut bien être, ne cherchant qu'à ſe faire honneur de l'image de la vertu. Elle trahiſſoit ſans ſcrupule la vertu même. Vous démêlerez beaucoup mieux ce ſujet, ajouta Miſandre, quand il ſera fini; les airs de tête & les attitudes des figures vous en donneront une connoiſſance entière. Mais, ſeigneur, reprit-il après s'être tû quelque tems, & voyant que Clearque ne parloit point, eſt-ce que ce travail où j'ai employé tout le ſavoir de mon art, n'a pas le bonheur de vous plaire? Le trouvez-vous trop peu correct, ou trop peu gracieux? Je le trouve parfaitement beau répondit enfin Clearque, mais je ſuis à préſent occupé de quelque rêverie qui m'empêche d'en bien examiner tout l'agrément; je reviendrai un autre jour conſidérer à loiſir ce merveilleux ouvrage. En achevant ces mots, Clearque ſe retira, & laiſſa Miſandre & ſa famille ſe remettre à leurs occupations ordinaires.

Le roi de Crète fut à peine dans son appartement, qu'on lui vint dire que les ambassadeurs de Chypre, qui venoient demander la princesse Elismène en mariage, étoient arrivés. On ne peut exprimer ce que sentit ce prince à cette nouvelle. Une foule de sentimens douloureux agitoient son esprit; il ne pouvoit consentir à croire assez la colère qu'il avoit contre sa sœur, pour la sacrifier à son indignation; il ne pouvoit non plus se résoudre à donner pour épouse au prince de Chypre qu'il estimoit tant, une personne si peu vertueuse & si peu digne de lui. Le bonheur qu'avoit cette princesse, d'être aimée d'un prince si accompli, la rendoit encore plus coupable à ses yeux; il ne pouvoit lui pardonner d'avoir trahi un amant aussi aimable & aussi tendre qu'étoit Telephonte. Dans de certains momens, il entroit contr'elle dans des mouvemens de fureur dont il n'étoit pas le maître. Tout sembloit contribuer à l'irriter contre cette innocente princesse; car non-seulement il sentoit une douleur mortelle du prétendu déshonneur dont elle le couvroit, mais encore il avoit un dépit extrême de ce qu'elle l'empêchoit de voir la merveilleuse broderie de la robe de sincérité, qu'il auroit été si ravi de contempler sans obstacle. D'ailleurs, les sentimens que lui inspiroit

Celenie, redoubloient l'aigreur qu'il avoit de l'outrage qu'on faiſoit au frère de cette princeſſe. D'un autre côté, l'air modeſte & les manières vertueuſes d'Eliſmène ſe préſentoient à ſon imagination, & ſembloient l'accuſer d'injuſtice ſur les ſoupçons injurieux qu'il formoit contre ſa ſœur ; mais comme il ne doutoit point du don qu'avoit la robe de ſincérité, tout ce qui parloit en faveur d'Eliſmène n'étoit que foiblement écouté. Tourmenté de mille mouvemens tumultueux qui agitoient ſon ame, il fut contraint de donner audience aux ambaſſadeurs de Chypre, avant que d'avoir pu donner aucun calme à ce trouble. La ſeule force qu'il eut ſur ſoi, fut de marquer une tranquillité apparente. Il reçut parfaitement bien ces ambaſſadeurs, & leur accorda la demande qu'ils faiſoient de la princeſſe, ſans avoir préciſément déterminé dans ſon cœur s'il leur tiendroit ce qu'il leur promettoit, ou s'il retireroit quelque jour ſa parole, pour ne pas donner à Telephonte une épouſe peu digne de lui.

Clearque n'étoit pas le ſeul à qui la robe de ſincérité troubloit l'imagination. Dinocrite, qui, comme favori de ce prince, avoit des privilèges au-deſſus des autres courtiſans, s'étoit ſervi des droits qu'ils lui donnoient, pour avoir du chagrin beaucoup plus promp-

tement que le reſte de la cour. Il avoit été chez Miſandre avec empreſſement, ainſi que le roi; il n'avoit vu ſur le métier de Chaſſeris que de l'étoffe noire tranſparente & toute unie; & de même que ce prince, pour ne pas inſtruire Miſandre de ſon prétendu malheur, il avoit témoigné voir ſur cette étoffe tout ce que ce philoſophe vouloit qu'il y vît; mais il quitta Miſandre l'ame ſi pleine de rage contre la pauvre Anaxaride, qu'il ne put s'empêcher de lui en donner des marques auſſi-tôt qu'il fut de retour chez lui. Cette jeune perſonne, ſuivant le caractère de ſon humeur, étoit ce jour-là d'une gaîté extrême, & lui dit cent choſes plaiſantes, fort propres à réjouir toute autre perſonne qu'un époux jaloux. Mais Dinocrite, bien loin de faire aucune attention aux diſcours enjoués d'Anaxaride, lui dit mille choſes dures qu'elle tourna d'abord en raillerie; mais il y ajouta encore tant de choſes épouventablement injurieuſes à ſa vertu, qu'enfin elle s'en trouva ſi outragée, qu'elle courut au palais toute en larmes pour s'aller jeter aux piés d'Eliſmène. Comme elle trouva cette princeſſe ſeule, elle s'y jeta effectivement, & la ſupplia d'obtenir du roi qu'il voulût bien lui permettre de quitter ſon époux, pour ſe retirer dans une ſolitude fermée au monde, avec des femmes con-

ſacrées au ſervice des autels, ajoutant qu'il lui étoit impoſſible de vivre davantage avec un époux qui étoit capable de ſoupçonner ſa vertu d'une manière ſi outrageante. La princeſſe, fort touchée du récit d'Anaxaride, plaignit ſes malheurs avec une bonté pleine de tendreſſe ; mais après lui avoir témoigné combien elle entroit dans ſes chagrins, elle lui dit que quelques rudes qu'ils fuſſent, il falloit encore plutôt ſe réſoudre à les ſupporter, que d'en venir à l'éclat qu'elle projetoit. Conſidérez, pourſuivit Eliſmène, combien une femme de votre âge & de votre humeur ſe laſſe promptement de mener une vie ſolitaire entre quatre murs ; cependant, ajouta-t-elle, quand une auſſi jeune perſonne que vous ne veut plus vivre avec ſon époux, il n'y a pas d'autre parti à prendre pour elle, que celui de ſe retirer du monde, ſi elle eſt ſcrupuleuſement attachée à ſa gloire ; ainſi n'allez pas mal à propos vous engager dans un divorce dont la vie ennuyeuſe que vous mèneriez dans une auſtère retraite vous feroit bientôt repentir ; continuez à vivre dans la vertu ſolide & dans l'exacte bienſéance, comme vous avez toujours vécu ; & quelque juſte fierté que l'innocence de vos mœurs vous puiſſe inſpirer, n'oppoſez aux calomnies & aux emportemens de Dino-

crite, que la douceur & la patience, vous ſerez louée & plainte de tout le monde; du reſte, cherchez à diſſiper les chagrins que vous donnera l'étrange humeur de votre époux, par tous les innocens plaiſirs que vous pourrez prendre avec moi & avec toutes vos amies. Tant que vous ſerez ici, madame, s'écria triſtement Anaxaride, je tâcherai de ſuivre exactement les ordres que votre prudence me preſcrit, parce que votre protection & vos bontés me donneront de ſi douces conſolations, qu'elles me prêteront des forces pour ſupporter les barbares traitemens de mon époux; mais quand vous ſerez partie pour Chypre, que deviendra la malheureuſe Anaxaride? Eliſmène lui repréſenta que les bizarreries de Dinocrite pourroient peut-être ſe paſſer. Enfin elle lui donna de ſi favorables eſpérances, & lui dit tant de choſes obligeantes, qu'elle remit preſque le calme dans l'ame de cette épouſe chagrinée; & les ambaſſadeurs de Chypre, qui vinrent un moment après faire leur cour à leur future princeſſe, achevèrent, par leur entretien, de diſſiper le reſte du trouble qui pouvoit être demeuré dans l'eſprit d'Anaxaride. Le premier de ces ambaſſadeurs, qu'on nommoit Cleophane, étoit plein d'un mérite diſtingué. Il entretint Eliſmène de cent choſes divertiſſantes; &

comme dans ſes diſcours il ſut mêler avec adreſſe diverſes peintures de l'amour & des grandes qualités de Telephonte, ſa converſation fut doublement agréable à cette princeſſe. Depuis ce jour-là, Eliſmène vit ſans ceſſe Anaxaride attachée à ſes pas; elle ne trouvoit qu'auprès de la princeſſe de Crète un aſile contre les mauvais traitemens de ſon époux, qui attendoit fort impatiemment le départ d'Eliſmène pour faire éclater toute ſa fureur envers Anaxaride, qu'il n'oſoit outrager juſqu'à la dernière violence ſous les yeux de cette princeſſe, dont il ſavoit qu'elle étoit très-conſidérée.

Les ſincères témoignages de tendreſſe qu'Eliſmène recevoit d'un prince qui lui étoit fort cher, & la préſence de la belle reine de Lemnos, lui donnoient une ſatisfaction extrême; mais cette ſatisfaction étoit néanmoins bien troublée par l'inquiète mélancolie qu'elle remarquoit dans les yeux du roi ſon frère, quoiqu'elle ne prît la triſteſſe où elle le voyoit, que pour un effet de l'amour qu'il ſentoit pour Celenie. Ce n'étoit pas cependant cette paſſion qui tyranniſoit alors le plus l'ame de Clearque; la douleur qu'il ſentoit de l'atteinte qu'il croyoit que ſa ſœur avoit porté à ſon honneur, rempliſſoit ſi fort ſes idées, que paroiſſant entièrement livré à tout ce qu'elle lui inſpiroit

de funeſte dans ces momens, il ne s'imaginoit pas qu'il pût encore conſerver quelque ſenſibilité pour la flamme qui l'avoit brûlé. Il ſe trompoit; l'amour ne l'avoit point quitté; il s'étoit ſeulement caché dans le fond de ſon cœur. La violente fureur qui l'animoit contre Eliſmène, avoit ſuſpendu la tendreſſe qu'il ſentoit pour Celenie; mais elle ne lui avoit fait perdre aucuns de ſes droits.

Cependant, pour ſatisfaire cette fureur qui l'agitoit, il fit obſerver avec une rigoureuſe exactitude toutes les paroles & toutes les actions d'Eliſmène, & on ne lui en rapporta rien qui ne fût propre à le convaincre de la nobleſſe des ſentimens, & de la délicate vertu de cette princeſſe; mais toujours en proie à ſes bizarres caprices, il aima mieux ſe perſuader que ſa ſœur n'avoit plus les intrigues qu'il prétendoit avoir découvertes par la robe de ſincérité, que de daigner ſeulement ſoupçonner qu'il pouvoit être la dupe d'une dangereuſe crédulité. Tandis que ce roi s'occupoit de mille penſées déſolantes, qui lui donnoient un air ſombre & rêveur qui chagrinoit toute la cour, & tandis que Celenie ſe préparoit avec déplaiſir à faire voile vers ſon époux, il arriva en Crète un vaiſſeau léger, dans lequel il y avoit deux hommes de condition de l'île de Lemnos,

Lemnos, qui vinrent avertir cette belle reine & les ambaſſadeurs qui l'accompagnoient, que le roi de Lemnos étoit mort ſubitement. Celenie reçut cette nouvelle avec tant de modération & de grandeur d'ame, qu'elle s'attira une admiration générale. Elle parut modeſtement affligée; elle parla avec beaucoup d'eſtime & de reconnoiſſance du monarque qui lui avoit donné le titre de reine, & répondit aux envoyés du nouveau roi de Lemnos avec tant de dignité & de douceur, que tout le monde ne put s'empêcher d'applaudir à la noble fermeté avec laquelle elle perdoit une couronne. Cependant il fut arrêté que les ambaſſadeurs & les envoyés de Lemnos remettroient la reine Celenie entre les mains du prince Telephonte ſon frère, qui devoit arriver en Crète au premier jour, pour y venir épouſer en perſonne la belle Eliſmène. Cette princeſſe étoit au comble de ſes vœux; inſtruite de l'ardent amour que ſon frère avoit pour Celenie, elle croyoit que la mort du roi de Lemnos détruiſoit tous les obſtacles qui pouvoient s'oppoſer à la félicité de ce prince. Mais elle fut bien ſurpriſe, lorſqu'elle vit qu'après cette nouvelle, Clearque reſta toujours livré à cette humeur ſombre & chagrine qui le dominoit depuis quelque tems, & ſon

étonnement augmenta encore par une conversation qu'elle eut avec Celenie.

Ces deux belles princeſſes avoient ſenti tout d'un coup tant de diſpoſition à s'aimer, qu'elles n'avoient pas pris de précautions pour ſerrer les nœuds de leur amitié : la ſympathie en avoit formé le lien d'une manière ſi forte, qu'elles avoient une auſſi grande ouverture de cœur l'une pour l'autre, que s'il y eût eu un tems fort long qu'elles euſſent été amies. Eliſmène annonça donc à Celenie les ſentimens tendres dont Clearque lui avoit fait confidence qu'il étoit pénétré pour elle, & exagéra beaucoup quel avoit été le déſeſpoir de ce prince dans le tems qu'il voyoit qu'elle étoit deſtinée à faire le bonheur du roi de Lemnos. Je vous aſſure, madame, répondit Celenie, en ſouriant & en rougiſſant tout enſemble, qu'il faut que le roi votre frère ne vous ait conté ces choſes que pour vous plaire, connoiſſant l'amitié dont vous m'honorez ; car je puis vous répondre que pour moi, il ne m'a jamais rien dit que ce qu'un jeune prince, auſſi galant qu'il eſt, dit ordinairement à toutes les perſonnes de mon ſexe. Je dois vous informer de plus que, depuis la mort du roi de Lemnos, le roi de Crète paroît affecter de ne ſe trouver auprès de moi qu'environné d'une nombreuſe cour : il ſemble même éviter mes re-

gards ; &, quand par hasard je rencontre les siens, j'y vois plutôt une tristesse mêlée de fureur, que des impressions de tendresse ; cependant, madame, ajouta Celenie en souriant encore, vous savez que dans l'île où je suis née, on a la réputation de posséder l'art de démêler parfaitement bien dans les yeux les mouvemens du cœur. Il faut pourtant, madame, repartit Elismène d'un ton enjoué, que votre art ne vous ait pas bien servie en cette occasion ; car, à mon tour, je puis vous protester que, sans être née dans l'île de Chypre, j'ai vu sûrement, dans les yeux & dans les discours du roi mon frère, tous les transports d'un véritable amant. Il est juste, répliqua Celenie, que ceux qui n'ont que l'avantage d'avoir pris naissance dans l'île de Chypre, cèdent leurs droits à une princesse qui doit un jour en être reine ; mais, madame, s'il est vrai que la route où vous êtes du trône de Chypre vous ait donné mieux qu'à moi l'art de connoître que le roi de Crète est amant, il faut que ce soit un amant bien discret ; car, excepté quelques soupirs qu'il a, dans de certains momens, poussés en ma présence, & qui peuvent autant être des soupirs de tristesse que d'amour, il ne lui est jamais échappé devant moi aucune marque de tendresse. Ces discours de Celenie jetèrent Elismène dans un étonnement étrange :

elle ne savoit plus à quoi attribuer l'extrême chagrin du roi son frère, & elle en eut une inquiétude qui troubla tout son repos.

La reine de Lemnos avoit eu beaucoup de raison, quand elle avoit assuré cette princesse que Clearque ne lui avoit jamais donné positivement aucune marque d'amour. Quoiqu'il en eût le fond de l'ame tout rempli, les cruelles idées que lui donnoit la robe de sincérité, ne lui permettoient pas d'en laisser paroître l'ardeur au-dehors. Il étoit pourtant vrai que la mort du roi de Lemnos lui avoit fait connoître mieux que jamais combien cette ardeur étoit forte : il avoit d'abord senti avec plaisir l'amour & l'espérance se réveiller dans son ame ; &, dans les premiers transports de sa joie, il sortoit de son appartement pour courir dans celui de Celenie, lui offrir son cœur & sa foi, & lui demander si, par ses services, il pourroit obtenir d'elle la permission d'envoyer, par ses ambassadeurs, demander l'aveu du roi son père. Il couroit chez cette princesse, dis-je, lorsqu'en traversant le palais, le hasard lui fit rencontrer Misandre sur ses pas. La vue de ce philosophe austère rappela si vivement, dans l'esprit de Clearque, les redoutables maux que découvroit la mystérieuse robe de sincérité, que comme le caractère soupçonneux & défiant étoit véritablement le carac-

tère dominant de ce prince, il en sentit dans cet instant tout le pouvoir ; car, sans se souvenir le moins du monde de tout ce que la renommée publioit d'avantageux de l'exacte vertu de Celenie, ni sans faire attention à la noble modestie qui paroissoit dans toutes les paroles & dans toutes les actions de cette princesse ; entièrement livré à ses chimères, il se dit que c'étoit bien assez d'avoir une sœur qui flétrît son honneur, sans aller encore s'exposer à se donner une épouse qui pourroit le couvrir de honte. Avec ces belles réflexions, sur un léger prétexte, il rentra dans son appartement, où il prit une ferme résolution de ne pas dire un mot de sa tendresse à la reine de Lemnos, jusqu'à ce qu'il eût fait voir la robe de sincérite à Téléphonte, sans lui en apprendre le mystère, afin de juger, par l'épreuve qu'il feroit sur ce prince, si l'époux qu'auroit la reine de Lemnos verroit la broderie de cette robe terrible.

La folle crédulité & la bizarre défiance de Clearque jetèrent un grand désordre dans sa cour : il étoit dans une agitation qui étoit remarquée de tout le monde ; mais, malgré l'amitié qu'Elismène avoit pour lui, elle le craignoit si fort, qu'elle n'osoit lui en demander la cause ; &, ce qui augmentoit encore la timidité que cette princesse avoit toujours eue à son égard,

c'eſt qu'elle avoit remarqué qu'il lançoit ſouvent ſur elle des regards pleins de fureur, & qu'il lui parloit d'un ton irrité, quoiqu'il ſe forçât à ne lui dire rien de rude. Elle ne comprenoit point par où elle pouvoit s'être attiré ſa colère; mais le chagrin qu'elle en avoit, troubloit tous les agrémens que lui donnoit d'ailleurs la douceur de ſon ſort; cependant l'eſtime parfaite qu'elle ſentoit pour Telephonte, lui faiſoit eſpérer que, par ſa prudence, il remettroit le calme dans l'eſprit du roi ſon frère, lorſqu'il ſeroit auprès de lui; ainſi, par toutes ſortes de raiſons, elle attendoit avec beaucoup d'impatience l'arrivée du prince de Chypre.

Celenie n'en avoit guère moins; irritée en ſecret du ſilence indifférent que Clearque gardoit à ſon égard, après ce qu'Eliſmène lui avoit dit des ſentimens de ce prince, & après ce qu'elle en avoit cru démêler elle-même à ſon abord en Crète : irritée, dis-je, d'avoir flatté vainement ſes appas de la conquête d'un roi qui lui paroiſſoit aimable, la préſence de Clearque la gênoit & lui donnoit une ſorte de dépit, qui lui faiſoit ſouhaiter avec ardeur de retourner au plutôt auprès du roi de Chypre.

Enfin l'on apprit, par un courier venu en poſte, que le prince Telephonte étoit arrivé au port de Crète. A cette nouvelle, Eliſmène ſentit

une joie infinie, & Clearque une émotion terrible. L'amour, l'amitié, les soupçons, l'indignation & la colère, partageoient tristement son ame ; & si les rayons de l'espérance s'y faisoient encore entrevoir quelquefois, la crainte les en faisoit bientôt disparoître. Cependant ce prince, ne se piquant pas de soutenir avec hauteur les prérogatives de la dignité royale, il se prépara à aller avec beaucoup de diligence au-devant de Telephonte ; &, comme le tems qu'il avoit donné à Misandre pour achever la robe de sincérité venoit justement d'expirer, il lui demanda si cet ouvrage étoit fini : le philosophe ayant répondu qu'il étoit enfin depuis quelques heures dans sa dernière perfection, le roi se fit apporter cette roble fatale, qu'il regarda encore en tremblant, en présence de Misandre ; mais s'appercevant, avec une nouvelle douleur, qu'il n'y voyoit aucune broderie, & que cet habillement n'offroit à ses yeux qu'une gaze noire toute unie, sans rien dire au philosophe, il lui fit signe de se retirer. Aussi-tôt il ordonna qu'on appelât plusieurs des officiers de sa garderobe. Sans leur faire la moindre explication, il donna ordre seulement qu'on eût soin de mettre cette robe dans les coffres du bagage qu'on lui préparoit pour son voyage. Quoique Clearque ne dit rien à ses officiers sur la

robe dont il s'agiſſoit, comme ils avoient tous ſu, par le canal de Dinocrite, le myſtère de cette robe, qu'ils avoient appris combien le prétendu enchanteur avoit demandé de tems pour la finir, qu'ils ſavoient que ce tems étoit expiré, qu'ils venoient de voir Miſandre entrer chez le roi, chargé de quelque choſe, & puis en ſortir ſans rien remporter. Ces officiers, inſtruits de toutes ces choſes, ne doutèrent pas un moment que la robe qu'ils voyoient, & que le roi leur ordonnoit de porter pour ſon voyage, ne fût cette robe merveilleuſe dont Dinocrite avoit parlé; &, comme aucun d'eux ne vit nulle broderie deſſus, l'ame ſaiſie de douleur, chacun en particulier ne douta point qu'il ne fût du nombre de ces malheureux proſcrits, à qui la vue des riches ornemens de la robe étoit interdite. Cependant tous ces hommes, ſachant à quel point le roi étoit informé du don de cet habit enchanté, ſongèrent à cacher à ce prince leur honte & leur malheur, & ils ſe recrièrent tous, comme de concert, ſur les étonnantes beautés de cette robe, & puis chacun s'applaudit en ſecret d'avoir eu aſſez de force ſur ſoi pour cacher ſa diſgrace à ſon roi & à ſes camarades, qu'on ſavoit être auſſi bien inſtruits que ce prince des effets de la robe en queſtion. Les exclamations que faiſoient ces officiers ſur ſa

prétendue broderie, augmentèrent encore le déſeſpoir de Clearque; &, un moment après, il ſe crut preſque le ſeul qui eût dans ſa maiſon des femmes dont la conduite fût égarée; car il entra des courtiſans, qui, auſſi bien informés que les officiers de ce roi, des propriétés de la robe, ne furent pas plus clairvoyans qu'eux à en diſcerner les ornemens, & ne furent pas moins prompts à feindre qu'ils y voyoient des choſes merveilleuſes. Clearque ſentoit un dépit qu'on ne peut exprimer, de voir tant de gens affranchis d'un malheur auquel il ſe croyoit aſſujetti. Dinocrite, qui étoit arrivé des derniers, reſſentoit des tranſports mille fois encore plus violens, & formoit dans ce moment de terribles projets contre la pauvre Anaxaride. Enfin le roi de Crète, outré juſqu'à la fureur, de n'avoir pas même la foible conſolation de trouver des compagnons de ſes diſgraces: le roi de Crète, dis-je, ſans faire les moindres queſtions ſur les broderies qu'on louoit tant, de crainte d'entendre recommencer des exclamations qui lui étoient inſupportables, commanda bruſquement qu'on enfermât la robe dans ſes coffres de bagage, ce qui fut exécuté ſur le champ.

Clearque ſe coucha de bonne heure ce ſoir-là, parce qu'il vouloit partir le lendemain de grand matin. Dinocrite revint dans ſon logis, l'ame

plus ulcérée que jamais : la nouvelle vue de la fatale robe, & les réflexions qu'il fit sur le bonheur de ceux qui en contemploient les broderies à leur gré, redoublèrent sa rage ; ainsi, quand il fut rentré dans sa chambre, qui n'étoit séparée de celle de son épouse que par une légère cloison, sans avoir la force de s'occuper à rien, il se fit mettre au lit, quoiqu'il sentît bien qu'il n'y dormiroit guère : aussi ne fit-il que s'y occuper de pensées chagrinantes & pleines de fureur. Vers minuit, il entendit rentrer Anaxaride : elle venoit de quitter la princesse, qui, n'ayant point à faire de voyage le lendemain comme le roi son frère, s'étoit retirée assez tard. Anaxaride, qui étoit fatiguée de parler, & abbatue de sommeil, se coucha aussi-tôt ; mais, après son premier somme, un songe l'ayant éveillée en sursaut, elle sentit qu'elle avoit une soif violente : elle se leva de son lit pour chercher un vase, qu'on laissoit ordinairement plein d'eau dans son cabinet : elle le chercha long-tems vainement, & elle fut enfin persuadée que ses femmes avoient oublié de le rapporter après l'avoir rempli le matin ; mais comme elle les entendoit encore parler & rire dans leur chambre, qui étoit au-dessus de la sienne, elle prit le dessein de leur aller demander ce vase, qui lui étoit si nécessaire, car elle ne voulut pas

tirer le cordon des sonnettes qui avoit accoutumé de les faire venir, de crainte que ce bruit ne réveillât son fantasque époux : elle alla donc tout doucement à la chambre de ses femmes, qui lui demandèrent beaucoup de pardons de leur négligence, puis il s'en détacha une qui marcha devant elle, portant un flambeau d'une main, & de l'autre le vase dont il s'agissoit, qui étoit rempli jusqu'au bord de belle eau claire, tant on avoit peur que la dame, qui paroissoit fort altérée, n'en manquât de la nuit. Mais, comme le petit bruit qu'avoit fait Anaxaride en ouvrant la porte de sa chambre, avoit été entendu de Dinocrite, & que la chambre de ce jaloux & celle de son épouse, n'avoient qu'une antichambre commune, il s'étoit levé de son lit brusquement, & avoit couru furieux dans la chambre d'Anaxaride : il avoit d'abord écouté avec une attention extrême, s'il n'entendroit point la voix de quelque homme & celle de son épouse ; mais voyant qu'il n'entendoit rien du tout, il s'approcha du lit d'Anaxaride, dans lequel il sentit qu'elle n'étoit pas : alors transporté d'un excès de rage, il sortit de la chambre, & traversoit l'antichambre le plus vîte qu'il lui étoit possible dans l'obscurité, lorsqu'il vit rentrer la femme de chambre d'Anaxaride qui éclairoit sa maîtresse. Comme

cette fille marchoit la première, & qu'il avoit l'imagination brouillée, il la prit pour Anaxaride elle-même : il s'avança vers elle comme un forcéné, & lui cria, d'une voix menaçante : ah ! perfide ! c'eſt donc ainſi que tu me trahis : la pauvre fille fut ſi effrayée de ſa voix & de ſon action, que le treſſaillement qu'elle en eut la faiſant chanceler, & ne prendre pas bien garde à ce qu'elle faiſoit, elle ſe heurta contre une table qui la renverſa par terre : dans ſa chûte elle laiſſa tomber le flambeau & le vaſe qu'elle tenoit dans ſes mains : en tombant, le flambeau s'éteignit ; pour le vaſe, comme il étoit d'argille, il ſe briſa en mille morceaux avec un bruit terrible. Dinocrite, qui avoit ſaiſi la femme de chambre par ſa robe juſtement dans le tems qu'elle avoit été ſe heurter contre la table, avoit été ſi bien entraîné par le corps de cette fille, qu'il étoit tombé auſſi : le bruit qu'avoit fait le vaiſſeau d'argille en ſe briſant, lui avoit donné une frayeur ſi grande, qu'il ne ſe connoiſſoit pas : il s'imaginoit que c'étoit quelque amant de ſa femme qui l'avoit bleſſé à mort ; &, comme l'eau qui s'étoit répandue du vaſe caſſé avoit beaucoup mouillé ce viſionnaire, il crioit ainſi qu'un déſeſpéré : au meurtre ! au ſecours ! je ſuis noyé dans mon ſang.

A ces cris, tous les domeſtiques du logis ac-

coururent. Plusieurs ayant apporté de la lumière, ce ne fut pas un spectacle peu plaisant de voir Dinocrite étendu sur le plancher sans aucun mal, que celui d'être inondé de quantité d'eau, & environné des tristes débris du vase brisé. Il étoit si préoccupé de ses folles imaginations, que, malgré tout ce que ses gens lui disoient pour le rassurer, il ne laissoit pas de continuer de crier sans relâche qu'on eût soin de ses blessures, & qu'on arrêtât son meurtrier. La femme de chambre, dont la chûte avoit causé la sienne, s'étoit relevée dès-avant que personne arrivât, ainsi il ne savoit point qu'elle étoit tombée dans ce lieu, & l'appeloit à son secours, de même que ses autres domestiques. Mais comme cette fille avoit l'humeur du moins aussi enjouée que sa maîtresse, la chimérique terreur de Dinocrite, & cette espèce de bain involontaire dans lequel il se croyoit inondé de sang, la firent éclater de rire, malgré les efforts qu'elle avoit faits pour s'en empêcher. Ces ris firent passer Dinocrite des mouvemens de la frayeur à ceux de la colère; & l'indiscrète rieuse en auroit au moment même ressenti quelques fâcheux effets, si elle ne se fût échappée. Mais enfin ce jaloux, commençant d'être persuadé qu'il n'étoit point blessé, ne songea plus qu'à chercher dans tous les recoins de son

logis s'il n'y auroit point quelque amant caché. Malgré l'indignation que ressentoit Anaxaride, de voir les soupçons offensans que son injuste époux formoit sur sa conduite, les terreurs paniques de ce bizarre, & la plaisante situation où elle l'avoit vu, ne lui avoient causé de guère moins violentes envies de rire qu'à sa femme de chambre ; mais la noble éducation qu'elle avoit reçue, la rendant beaucoup plus maîtresse d'elle-même que ne sont ces sortes de personnes, elle ne donna aucune marque extérieure de ce qu'elle pensoit ; elle garda un profond silence, qu'elle ne rompit que pour dire froidement à Dinocrite, qu'elle voyoit s'agiter beaucoup en cherchant de tous côtés: Seigneur, il me paroît que vous feriez beaucoup mieux de vous aller coucher en repos, que de vous tourmenter comme vous faites. Eh! le moyen, lui répliqua-t-il en la regardant de travers, que je puisse avoir du repos, quand vous prenez tant de soin à me l'ôter. Anaxaride, sans lui rien repartir, se retira dans son cabinet, & se mit dans un fauteuil, sans daigner se recoucher, tant elle avoit de dépit. Pour Dinocrite, après avoir cherché inutilement par toute sa maison, il vint enfin se remettre dans son lit.

Il y fut à peine, qu'il s'abandonna à de

nouvelles inquiétudes. Il avoit assez d'expérience du monde, pour s'imaginer aisément que parmi ce grand nombre de domestiques qui avoient été témoins de ses soupçons & de ses frayeurs, il y en auroit fort peu qui lui gardassent le secret ; il savoit qu'il avoit beaucoup d'ennemis, & ne doutoit pas que dès avant le départ du roi, ce prince ne fût informé de la scène qui venoit de se passer chez lui. Ainsi, il croyoit déjà se voir la fable de la cour & de la ville ; & ces idées lui causoient des transports de rage, que le souvenir des ris malins de la femme de chambre n'aidoit pas à calmer. Il entroit encore dans des redoublemens de fureur quand il venoit à songer qu'on oseroit le traiter de visionnaire & de poltron ; & dans de certains momens, il auroit été prêt à donner tout ce qu'il avoit de bien au monde pour avoir le bonheur de surprendre avec son épouse un amant favorisé. Après avoir passé une heure dans ces cruelles pensées, comme il étoit plus enséveli que jamais dans ses creuses rêveries, il entendit un assez grand bruit sur l'escalier. Tout rempli des folles idées qu'il avoit dans l'esprit, il s'écria : Ah ! perfide, c'est un de tes séducteurs qui s'enfuit ; & il s'est si bien caché tantôt, qu'il s'est dérobé à mes yeux, & il se retire à présent

qu'il croit que tout eſt calme ; mais il ne m'échappera pas, & je ne ſaurai que trop convaincre tous les inſolens rieurs, que je ne ſuis pas un homme qui me forge des viſions. En diſant ces mots, il ſe leva de nouveau avec une précipitation extrême, ſans faire réflexion qu'il n'avoit point de lumière, non plus que la première fois ; car lorſqu'il s'étoit recouché, malgré les frayeurs qu'il avoit eues, il avoit d'ailleurs l'eſprit ſi agité, qu'il avoit oublié de donner ordre qu'on lui laiſsât des flambeaux. Il gagna donc dans les ténèbres la porte de l'antichambre, qu'il ouvrit ; dès qu'il fut ſur l'eſcalier, il entendit marcher quelqu'un, qu'il ſuivit en furieux, & dont il crut ſentir les cheveux, par leſquels il voulut le ſaiſir ; mais ce quelqu'un lui échappa, & il crut lui entendre deſcendre l'eſcalier. Il ſuivoit ſes pas le plus vîte qu'il lui étoit poſſible ; mais à peine avoit-il deſcendu quelques degrés, qu'il ſentit qu'on l'atteignit par derrière, & qu'on le pouſſa ſi rudement, qu'il tomba ſur l'eſcalier, dont il roula tous les degrés juſqu'à un mur, contre lequel ſa tête alla donner ſi malheureuſement pour lui, qu'il s'y fit une bleſſure terrible. Le bruit qu'il fit en tombant, les cris qu'il pouſſa après être tombé, & les aboyemens d'un gros chien, qui ſe firent entendre à grand fracas au moment

moment de sa chûte, réveillèrent toute la maison en sursaut, & tous les domestiques accoururent promptement, persuadés cependant que c'étoit quelque nouvelle chimère de leur maître; mais ils furent bien surpris, quand ils virent qu'effectivement son sang couloit, & qu'il étoit dangereusement blessé à la tête.

Quoique Dinocrite souffrît beaucoup de sa blessure, il étoit encore plus attentif à dire qu'on arrêtât l'assassin, qu'à demander du secours: on lui en donna néanmoins avec beaucoup d'empressement; mais quelque soin qu'on se donnât à chercher ce prétendu assassin, on n'en découvrit aucune trace; mais on trouva seulement sur le perron, au bas de l'escalier, un gros chien mâtin, à qui on voyoit bien qu'on avoit tout fraîchement arraché du poil; & comme Dinocrite avoit raconté tout d'abord qu'il avoit pris son prétendu assassin aux cheveux, & qu'on s'apperçut qu'il lui étoit même encore resté du poil dans les mains, & qu'il y en avoit aussi sur les marches de l'escalier d'où il marquoit qu'on l'avoit fait tomber un moment après qu'il avoit eu saisi quelqu'un aux cheveux: sur le récit de Dinocrite, & sur des conjectures si solides, on ne douta point que ce visionnaire n'eût pris le mâtin pour un homme; & il se vit lui-même tellement forcé

de le croire par mille circonſtances qu'on lui raconta, qu'il en penſa expirer de rage : voici comme la choſe s'étoit paſſée. Au moment que la chûte du vaſe plein d'eau avoit cauſé une ſi grande frayeur à Dinocrite, qu'il avoit appelé toute ſa maiſon au ſecours, ſes palfreniers y étoient venus auſſi bien que ſes autres domeſtiques. Il y avoit un de ces palfreniers qui avoit un gros mâtin qui lui étoit fort cher, & qui divertiſſoit beaucoup ſes camarades. Le chien couchoit ordinairement dans l'écurie auprès de lui ; mais comme aux cris qu'avoit faits Dinocrite, ce palfrenier s'étoit rendu auprès de ſon maître, le chien l'y avoit ſuivi. Lorſque tout avoit paru calmé, & que cet homme s'en étoit retourné dans ſon écurie, ſon chien étoit demeuré endormi ſur l'eſcalier auprès d'un ſiege que Dinocrite avoit fait apporter là par un de ſes valets de chambre : ce jaloux, en faiſant la revue de tous les recoins de ſa maiſon, s'étoit aviſé qu'il y avoit ſur l'eſcalier une eſpece d'armoire qu'on avoit autrefois deſtinée pour mettre une horloge ; il s'étoit écrié qu'il pourroit bien y avoir un homme caché dans ce réduit, & avoit voulu abſolument que ſon valet de chambre montât ſur un ſiege pour regarder avec exactitude s'il n'avoit point deviné juſte. Lorſque tout le monde s'en étoit

retourné se coucher, on avoit oublié de remporter ce siege : le chien, après avoir fait un somme, à son réveil le heurta si rudement, qu'il le fit tomber avec violence, & c'étoit ce qui avoit causé le bruit qui avoit fait lever Dinocrite la seconde fois. Cet esprit préoccupé ayant entendu marcher le mâtin, avoit cru que c'étoit un homme : il l'avoit saisi par le poil, qu'il avoit pris pour des cheveux : l'animal s'étoit échappé, & avoit ensuite poussé Dinocrite par derriere si rudement, qu'il l'avoit fait tomber, comme on a vu.

Cependant Anaxaride, qui par le dépit que lui causoient les extravagances de son époux, ne s'étoit point rendormie, avoit entendu tout d'un coup la seconde rumeur qui s'étoit élevée ; mais comme elle n'avoit point douté que ce ne fussent encore quelques nouvelles frénésies de ce visionnaire, elle avoit résolu de ne se pas remuer de son cabinet : prêtant néanmoins l'oreille avec beaucoup d'attention à tout ce qui se passoit, elle entendit deux ou trois voix assurer fort sérieusement que Dinocrite étoit très-blessé. A cette nouvelle, bien alarmée, elle courut précipitamment vers lui ; car malgré les étranges procédés de ce bizarre, tel étoit le bon naturel de son épouse, qu'elle avoit encore de la bienveillance pour lui. Elle le

trouva environné de tous ſes gens, excepté de ceux qui étoient allé querir les médecins & les chirurgiens. Comme ce qu'il ſouffroit augmentoit encore de beaucoup la mauvaiſe humeur qui lui étoit ordinaire, il reçut exceſſivement mal les ſoins d'Anaxaride ; mais malgré tout ce qu'il lui dit d'offenſant, elle ne le voulut point quitter qu'elle n'eût pris toutes les précautions poſſibles pour ſon ſoulagement, & qu'elle n'eût vu mettre le premier appareil à ſa plaie, que les chirurgiens aſſurèrent être très-dangereuſe.

L'aventure de Dinocrite ſe répandit ſi promptement, que Clearque en fut informé dès le moment qu'il s'éveilla. Ce prince, qui avoit fait le projet de mener ce favori dans ſon voyage, & qui avoit de l'amitié pour lui, fut très-fâché de ſon malheur, & alla le viſiter avant que de partir : il lui donna mille témoignages de bonté; mais lorſqu'il lui demanda des particularités de ſon accident, Dinocrite lui répondit d'une manière ſi embrouillée, que Clearque s'imaginant qu'il étoit déjà en délire, le quitta en le plaignant beaucoup.

Ce jeune roi avoit l'ame ſi agitée, & ſentoit un ſi grand déſir de s'éclaircir au ſujet de Celenie, que faiſant aller ſes chevaux au gré de ſon impatience, il joignit bientôt Tele-

phonte. Ce prince fut transporté de joie à son abord ; mais il fut bien surpris de voir dans l'air & dans les manières de Clearque quelque chose de sombre & de contraint qu'il ne s'attendoit pas d'y trouver : il cacha néanmoins son étonnement aux deux cours, & ne confia ses chagrins qu'au seul Leandrin pour qui il avoit une entière ouverture de cœur : ah ! mon cher Leandrin, lui dit-il, que me présage l'inquiète réception que m'a fait le roi de Crète ! N'est-ce point que la charmante Elismene est changée pour moi ? Et que cette divine princesse ne veut plus consentir à me rendre le plus heureux & le plus glorieux de tous les hommes ? Leandrin chercha vainement à le rassurer ; il resta si alarmé, que de toute la nuit il ne put un seul moment goûter les douceurs du sommeil.

Dès le lendemain, Clearque se fit mettre avec précipitation la robe de sincérité ; & dès qu'il eut ce vêtement, il passa dans la chambre de Telephonte. Ce prince, par mille paroles & mille actions obligeantes, chercha à lui donner de nouvelles marques d'une amitié sans bornes & pleine de déférence ; mais Clearque reçut les gracieux témoignages de son empressement avec tant de trouble & de distraction, qu'il en augmenta encore les chagrins de Telephonte. Ce-

pendant il pria ce prince de vouloir bien se reposer seulement un jour avant que de prendre la route de Manetuse. Le prince de Chypre, qui ne vouloit le contredire en rien, s'accorda à ce qu'il voulut, & consentit encore au même moment à la proposition qu'on lui fit, d'aller prendre ensemble le plaisir de la promenade. Le roi de Crète le mena dans un bois fort solitaire; ils y descendirent, & s'écartèrent insensiblement de leurs suites. Lorsque le roi vit qu'ils étoient sûrs de n'être entendus de personne, il dit au prince de Chypre avec un souris forcé: d'où vient donc, seigneur, que depuis près de deux heures que nous sommes ensemble, vous ne m'avez encore rien dit sur la magnificence de mon habillement? J'ai tant d'application, seigneur, répondit Telephonte, à chercher dans vos yeux de glorieuses marques de votre amitié pour moi; je suis si attentif à écouter vos discours, qu'il n'est pas étonnant qu'occupé du plaisir de regarder un visage auguste, & de la joie d'entendre une conversation pleine d'esprit, je n'aie pas pris garde à votre parure. Néanmoins, si vous alliez vous imaginer qu'il y eût de l'indolence dans ce manque d'attention, je vous dirois, pour m'en justifier, qu'auprès de la princesse votre sœur même, pour qui, je crois, on ne m'accuse pas d'avoir

le cœur indolent, je passois des jours sans savoir quels étoient ses ajustemens ; les attraits de son visage & les lumières de son esprit occupoient si agréablement toute mon ame, qu'admirant sans cesse les charmes dont le ciel avoit paré la divine Elismène, je n'avois plus le loisir de prendre garde aux agrémens qu'elle pouvoit recevoir de ses habits. Si l'on s'arrêtoit aux opinions vulgaires, l'on auroit peine à croire qu'un prince né dans l'île de Chypre fût si peu attentif à la parure, sur-tout à celle des belles ; mais le vulgaire n'a pas des idées justes : dans notre île comme ailleurs, l'amour délicat n'est point touché d'un éclat emprunté ; il n'est sensible qu'au propre brillant des yeux & de l'esprit de l'objet qu'il aime. Cependant, seigneur, continua Telephonte, après avoir cherché à vous justifier mon peu d'attention pour les ajustemens, puisqu'enfin votre discours m'engage dans ce moment à prendre garde aux vôtres, & à vous en dire mes sentimens, je vous avouerai qu'il me paroît que vous avez aujourd'hui une robe bien simple & bien lugubre, pour un prince aussi jeune & aussi galant que vous.

Clearque avoit écouté avec une impatience extrême toutes les choses gracieuses que lui avoit dit Telephonte. Son discours lui avoit

paru d'une longueur effroyable, & il avoit été vingt-fois sur le point de l'interrompre pour le faire expliquer brusquement sur sa robe ; mais enfin, après que ce prince lui eut déclaré naturellement ce qu'il en pensoit, il resta comme accablé d'un coup de foudre ; & sans avoir la force de lui parler, il alla nonchalamment s'asseoir au pié d'un arbre, où Telephonte le suivit. Après avoir été quelque tems sans parler, le prince de Chypre dit au roi de Crète : Qu'avez-vous, seigneur, il semble que vous vous trouviez mal ? Ah ! seigneur, s'écria Clearque, je n'ai de ma vie tant souffert ; mais ce seroit vainement que je voudrois vous cacher ma douleur, puisqu'il faut, malgré que j'en aie, que vous la partagiez avec moi. Vous n'aurez jamais de maux, répondit Telephonte, où je ne sois aussi sensible qu'aux miens propres. Hélas ! repartit en soupirant Clearque, vous aurez à déplorer les vôtres & les miens. Sachez, seigneur, sachez que cette Elismène dont vous parliez encore tout-à-l'heure avec tant d'amour, est une perfide, qui, par les égaremens de sa conduite, n'est plus digne de la tendresse que vous avez pour elle ; & apprenez aussi que la reine de Lemnos, cette sœur pour qui vous témoignez tant d'amitié & d'estime, n'a pas moins trahi

ſa gloire. Je l'adorois, cette charmante coupable, mais je viens d'être convaincu qu'elle ne mérite pas plus un encens pur que mon indigne ſœur. Arrêtez, ſeigneur, s'écria Telephonte tranſporté de douleur, c'eſt par trop m'accabler, que de m'apprendre en même tems la cruelle atteinte qu'a reçu mon honneur, & la perte de tous mes plaiſirs! Mais non, au contraire, reprit-il, daignez m'inſtruire de toutes les affreuſes circonſtances de mon double malheur, afin qu'un ſi funeſte récit me faſſe expirer de déſeſpoir. Il faut que je vous avoue à ma confuſion, dit Clearque, que ſans votre diſgrâce, je n'aurois jamais eu l'aſſurance de vous déclarer la mienne; mais la conformité de nos deſtins me donne la force de parler. Oui, la certitude que j'ai eue aujourd'hui des foibleſſes de Celenie, me permet de vous faire l'aveu de la mauvaiſe conduite d'Eliſmène. Eh! de grâce, ſeigneur, interrompit impatiemment Telephonte, ne tenez point davantage mon eſprit en ſuſpens, daignez m'apprendre en détail tout ce que vous avez découvert des odieux égaremens de ces deux indignes princeſſes.

Après ces mots, le roi de Crète fit au prince de Chypre un fidelle récit de la manière dont Miſandre étoit venu lui offrir la robe de ſin-

cérité; il lui expliqua le myſtère de cette robe; il lui annonça que c'étoit par le don qu'elle poſſédoit, qu'il avoit découvert les mauvaiſes démarches d'Eliſmène, & ajouta que c'étoit par la même voie qu'il venoit d'être perſuadé que Celenie étoit également blâmable. Telephonte eut beaucoup de peine à être aſſez maître de ſoi, pour écouter juſqu'au bout un récit qui lui parut ſi extravagant & ſi ſuperſtitieux. Cependant il étoit tranſporté de joie de voir avec quelle bizarre injuſtice on avoit ſoupçonné l'innocence des princeſſes. Enfin, lorſque Clearque eut ceſſé de parler, il lui dit: Eſt-il poſſible, ſeigneur, qu'un prince auſſi plein d'eſprit que vous, puiſſe être ſi cruellement la victime des noires malices d'un fourbe! Ah! ſeigneur, banniſſez de votre ame tous les ſoupçons que vous aviez formés contre la vertu des princeſſes nos ſœurs, puiſque vous n'avez point d'autres preuves contr'elles, que les chimères que vous a débitées ce fantaſtique philoſophe. Vous croyez donc, ſeigneur, reprit Clearque d'un ton irrité, que je ſuis un aveugle ſuperſtitieux, & vous comptez pour rien le témoignage de Dinocrite, de mes officiers, & d'une foule de mes courtiſans, qui tous ont vu ſur cette robe des broderies admirables, que ni vous, ni moi, n'y avons pu voir. Tous ces gens-là, ſeigneur,

répondit Telephonte, ſont de hardis impoſteurs. Eh ! croyez-vous que parmi tous les hommes de votre cour & les officiers de votre maiſon qui ont vu cette robe, il n'y en ait aucuns qui aient des épouſes infidelles & des ſœurs coquettes ? S'il étoit donc vrai que la robe que vous avez, eût le don qu'on lui attribue, & s'il étoit vrai auſſi que ces hommes-là fuſſent autant ſincères qu'ils ſont faux, il y en auroit eu un très-grand nombre qui vous auroient avoué de bonne foi qu'ils ne voyoient nulle broderie ſur la robe ; mais il n'y en a eu aucun qui ne vous ait dit qu'il y voyoit des choſes merveilleuſes ; & cela ſeul peut vous faire douter aiſément de la fidélité de leurs rapports. Mais, repartit Clearque, pourquoi les hommes de ma cour auroient-ils cherché à m'impoſer ſur la broderie de cette robe, puiſqu'ils ne ſavent point que ceux qui la voient toute unie ſe déclarent les victimes de la folle conduite des femmes à qui le mariage ou le ſang les unit ? Ils m'auroient parlé naturellement, puiſqu'ils ignorent le don de cette robe enchantée, dont je n'ai confié le ſecret qu'à Dinocrite uniquement. C'eſt aſſez qu'un ſeul homme ait ſu votre ſecret, repliqua Telephonte, pour n'être pas ſurpris qu'il ait pu ſe répandre dans votre cour.

Enfin, sans rapporter entièrement la conversation de ces deux princes, il suffit de dire que Telephonte, par sa prudence & par sa douceur, sut si bien ramener l'esprit de Clearque à ses sentimens, que le roi ne douta presque plus qu'il n'eût été joué par le philosophe, & trompé par les gens de sa cour. Telephonte lui fit même sentir d'une manière délicate, que c'étoit le trop d'attachement qu'il avoit à ses opinions, & la vivacité avec laquelle il les soutenoit quand il en étoit une fois prévenu, qui étoit cause que ceux qui l'environnoient lui parloient si peu sincérement, parce que fort souvent on craignoit de lui déplaire en lui disant la vérité. Pour moi, continua Telephonte, j'ai si bien accoutumé tous ceux qui m'approchent à ne me rien déguiser, & j'ai toujours témoigné si peu d'aigreur pour ce qu'on m'a pu dire de fâcheux, qu'on m'annonce sans façon les vérités les plus désagréables à mon égard; & cette méthode m'a fait éviter divers accidens dans lesquels je serois tombé, si l'on ne m'avoit pas parlé avec liberté. Comme je suis en possession de ce droit-là, permettez, seigneur, qu'il contribue à achever de vous détromper de votre erreur. Il n'y a pas encore un grand nombre de personnes qui vous aient vu avec la robe que vous

avez ; je vous demande la grâce de l'ôter dès que nous ſerons arrivés au château d'où nous ſommes partis, & de permettre que j'en faſſe mon habillement, lorſque nous ne ſerons plus qu'à une journée de Manetuſe, & que nous ſerons environnés de votre cour, de la mienne, des ambaſſadeurs du roi mon père, & de ceux de Lemnos. Clearque aſſura Telephonte qu'il conſentiroit à tout ce qu'il voudroit ; puis il lui demanda pardon avec beaucoup de douleur du jugement téméraire qu'il avoit fait de Celenie & d'Eliſmène, & le ſupplia inſtamment de bien cacher ſa foibleſſe à ces deux princeſſes, ſur-tout à la belle reine de Lemnos, pour qui il ſe ſentoit des feux, dont même les cruels ſoupçons qu'il avoit eus n'avoient pu éteindre l'ardeur, qui, dans ce moment, lui faiſoit reſſentir plus que jamais ſes violens tranſports. Après ce diſcours, ces princes ſe leverent pour s'en aller joindre leurs ſuites ; mais comme ils marchoient dans le bois, deux payſans qui le traverſoient, ſe trouvèrent auprès d'eux, & s'arrêtèrent tout court pour les conſidérer. Un d'eux avoit vu le roi de Crète la veille, & avoit parfaitement bien conſervé l'idée du viſage de ce prince ; ainſi il le reconnut au premier coup d'œil, & dit à ſon camarade d'un air naïf & ſurpris ; Eh ! regarde

donc comme notre roi, qui étoit hier si richement habillé, est bâti aujourd'hui! il semble quasi d'un vieux maître d'école, qui a mis en été son habit des fêtes. Le payſan, qui avoit toute l'indiscrétion du village, prononça ces paroles si haut, que le roi de Crète les entendit. Ce prince en eut de la joie; mais bien loin de témoigner qu'il eût rien entendu, lorsqu'il eut fait quelques pas, il se retourna, appela le payſan, & lui fit, en préſence de son camarade, plusieurs questions sur la chasse de ce lieu, ensuite il lui demanda s'il étoit marié: cet homme, qui ne paroissoit pas effectivement plus de dix-neuf ou vingt ans, répondit que non. Clearque lui demanda aussi s'il n'avoit point de sœurs. Hélas! seigneur, dit-il d'un air fâché, j'en ai une en nourrice. Ma mère, qui n'a jamais eu d'autre enfant que moi, s'est avisée, après vingt ans, d'avoir une fille il y a six mois, & cela est cause que beaucoup de filles qui me faisoient les doux yeux, ne me regardent plus, parce que je ne suis plus fils unique de mon père & de ma mère, comme j'étois. La naïveté de ce payſan fit également sourire le roi de Crète & le prince de Chypre; puis Clearque reprit: mais ton père a-t-il donc tant de bien, que tu regrettes si fort de n'en être pas le seul héritier? Oh! oui, seigneur,

Eh! regarde donc comme nôtre Roi qui était hier si richement habillé, est bâti aujourdhuy?

C.P. Marillier, Del. J.J. Le Veau, Scul.

dit l'autre payſan, c'eſt le plus riche laboureur de tout le canton ; auſſi, tenez, il en eſt quaſi autant le roi, comme vous l'êtes de tout ce beau monde qui va par-tout avec vous. Clearque & Telephonte ſourirent de nouveau à ce beau diſcours ; & après avoir donné des marques de leur libéralité aux deux payſans, ces princes rejoignirent leurs gens, & s'en retournèrent au château, où, dès qu'ils furent arrivés, Clearque alla changer d'habit, ainſi qu'il l'avoit promis à Telephonte, & fit partir à l'inſtant un courrier pour donner ordre aux gardes qu'il avoit laiſſés à Manetuſe auprès d'Eliſmène, d'arrêter priſonnier Miſandre & ſa famille.

Cependant le roi, quelque extérieur tranquille qu'il affectât, étoit encore dans une agitation extrême : lorſqu'il vint à ſonder le fond de ſon cœur, il ſentit qu'il n'étoit point encore bien guéri des ſoupçons que lui avoit donné la robe de ſincérité : ſon ame étoit balancée entre l'eſpérance & la crainte. Dans de certains momens il croyoit Miſandre un fourbe : dans d'autres, il le croyoit un homme très-véritable & très-ſavant dans l'art de féerie, & s'imaginoit que le prince de Chypre étoit la dupe de ſon incrédulité. Il ne pouvoit ceſſer de s'étonner que ce prince n'eût pas conſervé la moindre ombre de

défiance après l'aveu qu'il lui avoit fait, & le blâmoit beaucoup dans son cœur du violent empressement qu'il témoignoit d'aller épouser Elismène. Du moins, disoit-il en lui-même, si ce mariage rend Telephonte malheureux, il ne pourra s'en prendre qu'à lui seul : il n'aura aucun lieu de se plaindre de moi, puisque, malgré l'intérêt de ma sœur, je lui ai de bonne foi déclaré mes soupçons, & sur quoi ils étoient fondés. Ah! que je me garderai bien de l'imiter! malgré les charmes de Celenie, & l'ardent amour que j'ai pour elle, je ne me résoudrai point à l'épouser que je ne sois mieux éclairci sur la robe de sincérité ; mais, reprenoit-il, puis-je avoir des preuves plus claires de la fourberie de Misandre, que le témoignage de ce païsan qui n'est point marié, & n'a qu'une sœur en nourrice? Approfondissons si cet homme m'a dit vrai sur ces deux articles, ou si d'ailleurs il n'a point été gagné pour dire qu'il ne voyoit rien sur ma robe ; mais s'il m'a parlé véritablement de son état, & qu'il n'ait point été séduit pour s'expliquer sur ma robe comme il a fait, il est sûr que cette funeste robe, qui m'a donné de si violens chagrins, n'est point enchantée, & n'est que la production de la malice de Misandre qui m'a voulu jouer. Ah! si cela est, quel bonheur pour moi! je pourrai m'unir à une belle

belle princeſſe que j'aime avec tant de paſſion! je pourrai redonner toute mon eſtime à ma ſœur; & du reſte, je me vengerai ſur le perfide Miſandre de la honte que m'attirera ma folle crédulité. Clearque paſſa toute la nuit dans ces étranges incertitudes; &, le lendemain avant que de partir, il fit agir un homme auſſi adroit que fidèle, par le rapport duquel il fut convaincu que le païſan n'avoit point été gagné pour parler ſur ſa robe, & ne lui avoit dit à toutes ſortes d'égards que d'exactes vérités. La ſûreté de cette nouvelle donna les plus doux tranſports au roi de Crète, & lui fit prendre la route de Manetuſe avec une joie qui éclatoit juſques dans ſes yeux, quoiqu'il lui revînt encore quelquefois dans l'ame de certains reſtes de ſoupçons dont il avoit peine à ſe rendre maître abſolument.

Telephonte n'étoit pas de même; la chimère de la robe de ſincérité ne lui avoit pas laiſſé le moindre ſcrupule dans l'eſprit: ce prince l'avoit ſi fort au-deſſus des erreurs vulgaires, qu'il étoit bien éloigné d'être capable de donner dans une telle ſuperſtition. Il n'étoit donc occupé que du plaiſir d'aller revoir Eliſmène, & de la flatteuſe eſpérance d'être bientôt uni à cette charmante princeſſe. Ce n'eſt pas que la bizarre crédulité de Clear-

que n'eût donné quelqu'altération à sa joie : il avoit été piqué de ce que ce roi avoit pu former si légèrement des soupçons si offensans contre deux princesses, dont tout le monde avoit toujours admiré la vertu ; &, dans bien des momens, il s'étoit trouvé plus disposé à quereller Clearque, qu'à se donner la peine de le désabuser. Cependant comme le prince de Chypre avoit naturellement un fort grand penchant pour Clearque, que ce roi, excepté les travers qu'il prenoit quelquefois, avoit en effet beaucoup de qualités aimables ; & que, par dessus tout cela, il étoit frère d'Elismène, l'amitié se rendit maîtresse de l'indignation dans le cœur de Telephonte ; & ce prince, après avoir blâmé la foiblesse du roi de Crète, plaignit son erreur, & ne songea plus qu'à l'en tirer entièrement. Il avoit regardé comme le comble de sa joie, la double alliance de Chypre & de Crète, & savoit que le roi son père verroit avec plaisir Celenie épouse de Clearque. Dès que le prince de Chypre fut à une journée de Manetuse, il s'habilla de la robe de sincérité ; mais comme il avoit la mine encore beaucoup plus haute que Clearque, cet habit, tout simple & tout morne qu'il étoit, ne lui déroba rien de cet air noble & charmant qui le distinguoit si fort du reste des hommes.

Ainſi qu'on l'avoit projeté, tout ce qu'il y avoit en Crète de perſonnes conſidérables, vinrent au-devant des deux princes à une petite ville qui étoit à une journée de Manetuſe. Les ambaſſadeurs de Chypre, à qui leur prince avoit ordonné de reſter auprès d'Eliſmène, ne vinrent le recevoir que dans ce lieu : ils étoient accompagnés des ambaſſadeurs de Lemnos, & de pluſieurs grands officiers de Celenie & d'Eliſmène, qui venoient complimenter Telephonte de la part de ces princeſſes. Mais, quoique la bonne mine du prince de Chypre brillât ſi fort au travers de ſon habillement ſombre, on ne laiſſa pas d'être extrêmement ſurpris de le voir vêtu de cette manière un jour de cérémonie. Leandrin lui en avoit marqué ſon étonnement dès le matin, mais Telephonte ne lui avoit répondu que par un ſouris ; quelque confiance qu'il eût dans ce favori, il n'avoit pu ſe réſoudre à lui rien apprendre des bizarres foibleſſes de Clearque. Cependant, comme le prince de Chypre avoit un certain air gracieux & facile, qui, ſans le faire jamais deſcendre de ſon rang, le rendoit familier avec tout le monde, il n'y eut perſonne qui ne prît la liberté de lui témoigner ſa ſurpriſe ſur l'habit qu'il portoit : les gens de condition lui en firent même très-ſérieuſement la guerre ; mais ſur-tout Cleophane, pre-

mier ambaſſadeur de Chypre, ne pouvoit ſe laſſer de lui dire combien cet habit lui alloit mal, & combien il lui convenoit peu dans un jour qui n'étoit guère éloigné de celui de ſes nôces. Cleophane étoit naturellement ſi plein de ſincérité & de droiture, que même, au haſard de déplaire à ſes maîtres, il ne leur cachoit jamais les vérités qu'il croyoit avoir quelque ſorte d'utilité pour eux. Cependant Telephonte répondit à tout ce qu'on lui dit de déſobligeant ou d'importun ſur le ſujet de ſon habit, avec la patience & la douceur qui lui étoient naturelles: mais, ce qu'il y eut de ſatisfaiſant pour ce prince, c'eſt que Clearque entendit tous les raiſonnemens que faiſoit unanimement cette foule de perſonnes ſur la déſagréable ſimplicité de la robe, ce qui acheva de convaincre parfaitement ce roi de la fourberie de Miſandre, & lui donna de ſi vifs reſſentimens contre ce fantaſtique philoſophe, qu'il fut dans un chagrin terrible lorſqu'il apprit, par ceux de ſes gens qui arrivoient de Manetuſe, que le même jour qu'il étoit parti de cette capitale pour aller au-devant de Telephonte, Miſandre & ſa famille s'étoient dérobés du palais ſans qu'on eût vu depuis le moindre veſtige d'aucun d'eux. Le roi de Crète, qui étoit violent, fut tranſporté de colère à cette nou-

velle, & donna des ordres fort sévères pour faire arrêter ces trois fugitifs en quelque lieu de ses états qu'ils pussent être. Leandrin, qui entendit donner ces ordres, fut véritablement affligé, voyant qu'après avoir tant cherché vainement l'aimable Herminie, dont Philantrope lui avoit parlé si avantageusement, il n'apprenoit des nouvelles de cette belle fille, que lorsque le roi de Crète étoit si irrité contre son père, qu'il paroissoit disposé à le livrer aux plus étranges traitemens. Leandrin ne savoit en aucune manière le sujet de la colère du roi, mais il ne fut pas long-tems sans l'apprendre.

Clearque avoit été si agité pendant son voyage, qu'il n'avoit guère eu le loisir de songer au mal de Dinocrite; &, depuis qu'il avoit été éclairci de la fourberie de Misandre, il avoit été très-irrité contre tous ceux qui avoient contribué à le tromper, en lui vantant les broderies de la prétendue robe enchantée. Il étoit donc animé de beaucoup de dépit contre Dinocrite, mais la compassion en dissipa une partie, & lui fit demander des nouvelles de ce favori: on lui apprit que sa plaie alloit très-mal, & qu'il étoit dans un très-grand danger de sa vie. Le roi en fut fâché, & résolut d'aller le voir aussitôt qu'il seroit arrivé à Manetuse. En y arrivant, on lui dit qu'on venoit d'arrêter Misandre dans un village

prochain, mais qu'on n'avoit pu trouver sa femme ni sa fille. Clearque, qui n'avoit qu'une colère indirecte contre ces deux personnes, s'inquiéta peu qu'on ne les eût pas prises; mais il eut beaucoup de joie d'avoir Misandre en son pouvoir.

Elismène & Celenie reçurent Telephonte avec tout l'agrément possible. La reine de Lemnos fit paroître avec éclat, à un frère si chéri, tous les transports de son amitié. Pour la princesse de Crète, on lui voyoit une joie modeste, qui, toute modeste qu'elle étoit, n'en ravissoit pas moins le prince de Chypre. Clearque ne fut pas reçu de même, Elismène lui témoigna beaucoup d'amitié & de respect; mais on voyoit, dans son air, quelque chose d'altéré & de craintif, qui ôtoit beaucoup du prix de ce qu'elle disoit d'obligeant au roi son frère. Pour Celenie, elle reçut ce prince avec beaucoup de civilité & de déférence; mais accompagnée d'une froideur si glaçante qu'il en pensa se désespérer. De tout le jour, Telephonte ne put dire en particulier un seul mot à Elismène, mais il s'expliqua bien par ses yeux; &, en consultant avec soin ceux de cette belle princesse, il y vit des choses si favorables pour lui, qu'il eut lieu de se consoler de n'avoir pas pu gouter seul la douceur de sa conversation.

Comme ce jour-là le prince de Chypre avoit un habit auſſi magnifique & auſſi galant que celui qu'il avoit la veille l'étoit peu, ſa bonne mine & ſa parure lui attirèrent tous les regards.

Cependant lorſque l'heure fut venue de quitter les dames, Clearque s'en alla voir Dinocrite, & Telephonte ſe retira dans ſon appartement, ſuivi de Leandrin & de Cleophane : je vous plains beaucoup, ſeigneur, dit cet ambaſſadeur, de n'avoir pas pu dire à la princeſſe un ſeul mot de vos ſentimens ſecrets, & de n'avoir pas pu apprendre les ſiens de ſa belle bouche ; &, ce que je trouve encore de plus étonnant, eſt que vous ne demandiez point à aucuns de nous qui êtions auprès d'elle, comment elle parloit de vous en votre abſence, & comment elle parloit de ſes autres amans ? Ah ! Cleophane, répondit Telephonte, j'ai vu la divine Eliſmène, j'ai conſulté ſes beaux yeux, je n'ai donc plus beſoin de perſonne pour être inſtruit de mon ſort : ce n'eſt que les amans qui ne ſont ſoumis à l'amour qu'à demi, qui s'aviſent de mettre des eſpions autour des beautés qu'ils aiment, parce qu'ils veulent être du moins autant leurs tyrans que leurs eſclaves ; mais, pour ceux qui, comme moi, ſont nés dans l'île de Cythère, & ſuivent exactement les loix du dieu qui y règne, ils ont des manie-

res bien différentes. En achevant ces mots, Telephonte s'appuya sur une table, & parut rêver si fortement, que Cleophane & Leandrin ne voulant point l'interrompre, gardèrent le silence. Après quelques momens de rêverie, Telephonte reprit la parole, & leur dit en souriant, l'amour m'anime si fort l'esprit, que je viens de mettre brusquement en vers la pensée que j'exprimois tout-à-l'heure à Cleophane : il faut que Leandrin qui fait de si jolis airs, en fasse un à ces vers pour les chanter demain à la princesse ; les voilà.

Quand un amant a bien soumis son cœur
Au dieu qu'on adore à Cythère,
Pour savoir son destin, il ne consulte guère
Que les yeux de l'objet qui cause sa langueur.

Ah ! seigneur ! s'écria Cleophane, voilà des vers bien galans, & qui renferment un sentiment bien délicat ; mais, à ce que je vois, vous ne ferez pas de ces époux qui veulent aller apprendre leur sort sur la robe de sincérité. Comment, Cleophane, dit Telephonte, vous êtes informé aussi de la chimère de cette fantastique robe ? Oui, seigneur, j'en suis informé, répondit Cleophane, & je sai de plus que c'est elle qui, par une suite d'évènemens, a mis Dinocrite sur le bord du tombeau. S'il pouvoit y entrer tout-à-fait, dit Leandrin avec précipi-

tation, vous seriez, sans doute, bien obligé à la robe dont il s'agit, puisqu'elle auroit délivré la belle Anaxaride de son tyran, & vous d'un odieux rival, qui, par sa mort, vous mettroit en état de devenir l'époux d'une charmante & vertueuse femme. Pour un homme arrivé d'aujourd'hui dans ces lieux, dit Telephonte, Leandrin est étrangement bien instruit de toutes sortes de nouvelles. Je le suis si mal, reprit Leandrin, que je ne sais point ce que c'est que la robe de sincérité; mais si vous refusez de m'en éclaircir, je ne ferai point d'air à vos vers, quelques beaux qu'ils soient. Vous savez, seigneur, que les gens qui se mêlent de musique, sont ordinairement accusés d'être capricieux. Ceux qui se mêlent de poésie, répondit Telephonte, ne sont pas moins exposés à cette accusation; mais pour marquer que nous ne la méritons point, nous allons agir tous sans caprices. Je consens que Cleophane vous dise tout ce qu'il sait de la robe de sincérité; je prétends que vous nous disiez aussi ce que vous savez de Dinocrite & d'Anaxaride; & moi, je vous ferai part de mes sentimens & de mes réflexions sur toutes les choses que vous raconterez. Je n'ai presque rien à ajouter, seigneur, reprit Leandrin, à ce que je vous ai dit d'Anaxaride. C'est une belle & sage personne, qui a

un époux bizarre & emporté, pour qui elle ne laisse pas, tant sa vertu est grande, d'avoir beaucoup de considération. Cette belle malheureuse est aimée de Cleophane, qui n'a jamais osé lui en faire l'aveu ; mais s'il a de l'amour pour elle, de son côté, elle a bien de l'estime pour lui ; &, si elle devenoit veuve, je crois qu'elle ne refuseroit pas de faire le bonheur d'un aussi galant homme qu'il est. Pour Dinocrite, seigneur, vous le connoissez : vous savez qu'il n'est pas plus digne favori de son maître, que digne mari de son épouse ; & qu'ainsi il n'y auroit pas grande perte, quand il iroit expier en l'autre monde les chagrins qu'il a causés à tant d'honnêtes gens en celui-ci. En bonne foi, seigneur, dit Cleophane, quand j'aurois fait Leandrin mon confident, il ne pourroit pas vous avoir mieux instruit de tous mes secrets ; mais je ne sai si je vous informerai aussi-bien de ceux du roi de Crète. Ensuite de ce discours, Cleophane raconta à Telephonte ce que ce prince savoit aussi bien que lui, c'est-à-dire, l'amour de Clearque pour Celenie, & le désordre qu'avoit causé Misandre dans le cœur de ce roi avec sa prétendue robe enchantée ; mais ce qui surprit Telephonte, ce fut d'apprendre que les princesses étoient informées des foiblesses de ce roi, & toutes deux

très-indignées des injurieux soupçons dont il avoit outragé leur vertu. La qualité de sœur, continua Cleophane, rend la princesse Elismène plus modérée ; mais pour la reine de Lemnos, elle étoit si fort abandonnée à la colère, que, sans les prières de la princesse, elle n'auroit plus souffert jamais la présence du roi de Crète ; & la reine Celenie est d'autant plus irritée contre ce prince, qu'Elismène l'avoit assurée qu'il l'adoroit, que cette reine en avoit vu elle-même mille tendres marques dans ses regards, & qu'elle lui avoit laissé aussi entrevoir qu'il ne lui déplaisoit pas. Je vous dis toutes ces choses sans nul déguisement, poursuivit Cleophane, car je n'ignore pas, seigneur, que vous connoissez parfaitement l'exacte vertu de la reine votre sœur ; & je suis persuadé que vous n'auriez point blâmé l'innocent penchant qu'elle auroit senti pour le roi de Crète. Bien loin de le blâmer, répondit Telephonte, j'y aurois beaucoup applaudi. Le roi de Crète est un prince très-puissant, & à quelques défauts près, il est plein de mérite ; c'est pourquoi, quelque juste que soit la colère de la reine ma sœur, il faut qu'elle lui pardonne. Je tâcherai de raccommoder tout cela. Néanmoins je ne m'étonne plus de la froideur terrible avec laquelle Celenie l'a reçu tantôt. Ce prince en a eu une

grande mortification ; mais sincèrement il la méritoit ; & s'il venoit s'en plaindre à moi, je sai bien ce que je lui répondrois. Cependant, si la reine ma sœur m'en croit, elle ne fera pas durer long-tems sa punition, & j'essayerai à tourner promptement toute cette querelle en galanterie. Après ces paroles, Telephonte se mit de nouveau à rêver profondément. Cleophane & Leandrin se turent comme ils avoient déjà fait ; & lorsque ce prince eut gardé quelque tems le silence, il le rompit, en leur disant : je suis aujourd'hui si fort en humeur de faire des vers, que j'en viens encore de composer au sujet de la reine ma sœur, & du roi de Crète. Je prétends bien que Leandrin y fasse un air aussi-bien qu'aux premiers. Les voici : alors il lui récita ces six vers :

Quand la jeune beauté qui captive un amant,
Daigne avouer qu'il sait lui plaire,
Et que loin de goûter un bonheur si charmant,
L'amant ose former un soupçon téméraire,
C'est un crime odieux, que l'amour en colère
Punit toujours sévèrement.

Cleophane & Leandrin louèrent beaucoup l'heureuse facilité qu'avoit pour la poésie un prince qui s'étoit toujours beaucoup plus occupé du métier des armes, que des exercices du cabinet : ensuite Telephonte faisant réflexion

que la plus grande partie de la nuit étoit déjà passée, tous trois songèrent à aller prendre du repos.

Clearque n'étoit alors guère en état d'en goûter : il avoit été voir Dinocrite, qu'il avoit trouvé si mal, que, bien loin de conserver aucune aigreur contre lui, il avoit fortement excité sa compassion, sur-tout lorsqu'il lui eut avoué que ce n'étoit que pour lui cacher la honte dont il croyoit être couvert, qu'il avoit feint de voir sur la robe des broderies merveilleuses. Dinocrite ne pouvoit s'empêcher de verser des larmes, en se ressouvenant que c'étoit cette fatale robe qui lui avoit ôté tout son repos, & qui étoit cause de sa mort; & il faisoit tant d'imprécations contre Misandre, que le roi, croyant lui donner quelque satisfaction, lui dit qu'il étoit arrêté. Alors, il pria si instamment ce prince de le faire venir auprès de son lit, que Clearque se rendit à ses prières. Misandre fut donc amené devant Dinocrite, qui lui fit mille reproches de l'avoir arraché à la vie & à une épouse aussi sage que belle, dont il reconnoissoit parfaitement la vertu, après l'avoir tant de fois si injustement soupçonnée. A cause de l'état où étoit Dinocrite, Misandre ne daigna pas lui répondre un seul mot; mais lorsqu'à son tour

Clearque voulut auſſi lui faire des reproches; cet âcre philoſophe lui dit cent vérités offenſantes, & lui fit mille remontrances altières, qui irritèrent au dernier point ce roi déjà mortellement chagrin de la colère de Celenie, dont il ſavoit que Miſandre étoit la première cauſe. Il ne conſerva donc plus aucune compaſſion pour ce malheureux vieillard, & dit qu'il vouloit qu'un tel fourbe fût puni, le lendemain, du dernier ſupplice. Enſuite il s'en retourna au palais, où il ne dormit point. Peu de tems après le départ de Clearque, Dinocrite, à qui la vue de ce prince & celle de Miſandre avoient cauſé de grands mouvemens, expira entre les bras d'Anaxaride, qui, malgré l'injuſtice des procédés qu'il avoit eus pour elle, ne laiſſa pas d'avoir pitié de ſon ſort.

Dès qu'il fut jour, Clearque courut chez Telephonte, & lui dit que la froideur & l'indignation qu'il avoit démêlées au travers de l'extérieur civil que Celenie avoit eu pour lui, l'avoient mis dans la plus cruelle affliction. Je vois bien, ſeigneur, ajouta-t-il, que par le malheur qui accompagne mon ſort, quelqu'un a informé la reine de Lemnos de mes injurieux ſoupçons; mais ſi votre amitié généreuſe ne fait en ſorte que cette belle reine

me les pardonne, je mourrai de déſeſpoir. J'ai pour elle l'amour le plus tendre & le plus ardent qu'on ait jamais eu; & je ſens un ſi vif & ſi douloureux repentir de l'outrage que ma folle crédulité m'a fait commettre contre ſa vertu, qu'elle-même, toute offenſée qu'elle eſt, auroit pitié de l'état où je ſuis, ſi elle daignoit ſeulement y faire quelque attention. Telephonte aſſuroit Clearque qu'il feroit tous ſes efforts pour le remettre bien dans l'eſprit de Celenie, lorſque Leandrin entra dans la chambre de ſon maître, tenant dans ſes mains deux airs qu'il avoit faits ſur les vers de ce prince. Telephonte voulut qu'il les chantât devant Clearque, qui, après avoir loué les paroles & les airs de ces chanſons, ajouta : Je vois bien, ſeigneur, que vous avez mis en fort jolis vers de très-malicieuſes maximes contre moi; mais avouez cependant qu'il y a une de vos chanſons qui ne me convient pas tout à fait, c'eſt la ſeconde où il y a:

Quand la jeune beauté qui captive un amant
Daigne avouer qu'il ſait lui plaire,
Et que loin de goûter un bonheur ſi charmant,
L'amant oſe former un ſoupçon téméraire,
C'eſt un crime odieux, que l'amour en colère
Punit toujours ſévèrement.

Cela ne me regarde pas, reprit Clearque,

car jamais la reine votre sœur ne m'a fait un aveux si doux & si glorieux. On dit pourtant, répondit Telephonte, que la reine ma sœur avoit un grand penchant pour vous, & que depuis la mort du roi de Lemnos elle ne s'imposa plus la loi de vous cacher toutes les marques de ce penchant. Il est vrai, répartit Clearque, que quelquefois j'ai cru voir dans ses beaux yeux des dispositions à ne me pas haïr; mais comment aurois-je pu être éclairci de mon sort autrement que par quelques regards favorables, puisque moi-même, en brûlant d'amour pour cette princesse, par des raisons bizarres que vous devinez bien, je ne lui ai jamais déclaré que par mes regards & par mes soupirs les beaux feux dont j'étois embrasé pour elle? Quoi! seigneur, s'écria Telephonte, vous n'avez jamais dit à Celenie que vous l'aimez? Non, seigneur, répliqua Clearque, il n'y a jamais eu que mes yeux qui lui aient expliqué mes sentimens; ma bouche a toujours gardé un profond silence. Je suis ravi, reprit Telephonte en souriant, d'être informé d'un silence observé avec tant d'exactitude de part & d'autre; je vous en ferai un sujet de justification auprès de ma sœur; il faut que j'aie une conversation avec elle avant que vous la revoyiez.

Telephonte

Telephonte quitta Clearque, & s'en alla, suivi de Leandrin, chez la reine de Lemnos, auprès de laquelle il trouva déjà la princesse Elismène. Il dit à la reine sa sœur & à la princesse qu'il adoroit, mille choses polies & galantes; & soit qu'il agît en frère, ou qu'il agît en amant, il avoit des manières si gracieuses & si tendres, qu'il ne pouvoit manquer de beaucoup plaire. Aussi les princesses lui dirent-elles cent choses obligeantes. Ensuite il fit chanter à Leandrin les chansons qu'il avoit composées. Ce favori les chanta avec beaucoup de justesse & d'agrément; & comme d'ailleurs les maximes qu'elles renfermoient plaisoient à ces princesses, elles en aimèrent davantage les vers & la musique, & ne leur épargnèrent pas les louanges. Telephonte, qui vit les esprits dans une disposition si favorable, prit ce moment-là pour se plaindre gracieusement à Celenie de la froideur avec laquelle elle avoit reçu le roi de Crète. Cette princesse avoit attendu cette plainte avec une sorte d'impatience, car elle bruloit d'envie de parler contre Clearque. Aussi, comme la présence d'Elismène & de Leandrin ne la gênoit point, elle expliqua naturellement à Telephonte le sujet qu'elle avoit d'être irritée contre le roi de Crète; & lui avoua qu'elle avoit été instruite de tous ses bizarres sentimens

par un domestique d'Elismène, qui avoit entendu toute la conversation qu'il avoit eue dans le bois avec le roi de Crète, au sujet de la robe de sincérité. Ce domestique, continua Celenie, vint avec une diligence extrême informer sa maîtresse, mot pour mot, de cette belle conversation, & j'étois avec la princesse lorsqu'il lui en rendit compte. Vous jugez bien, seigneur, de l'effet que produisit dans mon esprit le jugement outrageant que le roi de Crète avoit fait de la princesse sa sœur & de moi. J'eus bien du déplaisir, dit Elismène, de l'indiscrétion qu'eut cet homme, de faire un tel récit devant la reine de Lemnos; car s'il n'y avoit eu que moi qui eût su la foiblesse du roi mon frère, je l'aurois cachée pour toujours à la charmante Celenie. Mon amitié, dit la reine de Lemnos, auroit eu lieu de se plaindre de cette réserve. Au contraire, ma sœur, repartit Telephonte, vous auriez dû être obligée à la princesse, de vous cacher une légère foiblesse d'un roi d'ailleurs plein de mérite, & qui vous adore avec la plus violente passion. Après ces mots, Telephonte dit mille choses à Celenie en faveur de Clearque; il lui exagéra les agrémens de sa personne, la force de son amour & la grandeur de son repentir, qui méritoit qu'elle lui fît grâce. Mais d'où vient,

mon frère, répondit cette princesse à demi persuadée, que vous me donnez ici des conseils qui sont opposés aux maximes que vous débitez dans vos chansons ? car enfin vous y dites :

Quand la jeune beauté qui captive un amant
Daigne avouer qu'il sait lui plaire,
Et que loin de goûter un bonheur si charmant,
L'amant ose former un soupçon téméraire,
C'est un crime odieux, que l'amour en colère
Punit toujours sévèrement.

Les conseils que je vous donne, reprit Telephonte, ne sont point contre la maxime que j'ai avancée dans cette chanson, puisqu'il est vrai, ma sœur, que le roi de Crète n'a de sa vie été assez heureux pour vous entendre lui faire l'aveu de quelques sentimens favorables pour lui : assurez-vous que s'il avoit jamais eu la gloire d'entendre votre bouche prononcer en faveur de l'amour que vous saviez bien qu'il avoit pour vous, il s'en seroit absolument tenu à cet oracle, & n'auroit point consulté la robe de sincérité ; mais bien loin de daigner lui donner quelque marque de bonté par vos paroles, vous avez même feint de ne pas entendre que les soupirs qu'il poussoit s'adressoient à vous. Si je n'entendois pas bien ses soupirs, dit Celenie, c'étoit à lui à me les expliquer plus intelligiblement : un cœur bien

touché..... Eh ! de grace, ma sœur interrompit Telephonte, n'examinez point avec tant de rigueur la conduite d'un roi aimable qui vous adore, & qui est frère d'une admirable princesse pour qui vous avez une amitié si tendre. Elismène ayant joint ses prières à celles de Telephonte, Celenie consentit enfin à pardonner à Clearque, à condition néanmoins que ce prince promettroit d'éloigner Dinocrite de la cour s'il guérissoit de sa blessure : cet indigne favori, ajouta-t-elle, est propre à donner à son maître de pernicieux conseils dont je serois la victime. Mais vous ne songez pas, dit Telephonte, que Dinocrite est à l'extrémité, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'il revienne de l'état où il est. Il n'importe, répondit Celenie, comme son danger n'est peut-être pas aussi sûr qu'on le croit, je veux toujours que le roi de Crète me fasse cette promesse ; & plût au ciel, seigneur, poursuivit elle, que ce prince si sujet à se prévenir, n'admît dans sa faveur que des hommes aussi bien choisis que ceux que vous admettez dans la vôtre : alors on ne lui inspireroit plus de préventions dangereuses pour sa gloire, & fatales au repos de ses amis.

Après avoir quitté les princesses, Telephonte vint à l'appartement de Clearque ; mais apprenant que le roi n'étoit pas dans le palais, en

attendant qu'il y revînt, le prince de Chypre s'enferma pour écrire au roi son père, & Leandrin prit ce tems pour aller faire quelque tour dans la ville. Clearque qui n'avoit pas cru que Telephonte iroit si matin chez Celenie, ne s'attendoit à voir cette princesse que l'après-dînée : ainsi ayant appris la mort de Dinocrite, il se crut obligé de rendre une visite à Anaxaride avant que d'aller à un beau château de plaisance qu'il avoit presqu'aux portes de Manetuse : il vouloit aller lui-même dans ce lieu ordonner les apprêts d'une fête qu'il prétentendoit donner à Elismène par rapport à Celenie, se flattant que parmi la joie qu'inspirent les jeux & les divertissemens, il pourroit plus facilement rentrer en grâce auprès de cette princesse.

En sortant du logis d'Anaxaride, il fut frappé d'un spectacle qui l'auroit beaucoup attendri en tout autre tems. Comme ce prince avoit ordonné la veille qu'on fît mourir Misandre, il arriva que dans ce moment on transféroit ce malheureux vieillard de sa prison devant le tribunal des juges, qui devoient lui prononcer sa sentence de mort. Il étoit mené par une troupe de gens armés, & par quelques juges subalternes : mais toute cette escorte avoit été arrêtée par un embarras de chevaux & de

voitures, qui obligea le charriot du roi de s'arrêter aussi. Cela donna le tems à ce prince de remarquer qu'une jeune fille d'une beauté extraordinaire parloit à ces juges arrêtés, en action de suppliante. Dès qu'elle fut avertie qu'elle étoit si proche du roi, elle quitta les officiers de justice à qui elle adressoit ses paroles, & courut se jeter à genoux auprès du charriot de Clearque. Ah seigneur! lui dit-elle en sanglottant, ouvrez aujourd'hui votre ame à la clémence, & daignez pardonner à un infortuné vieillard qui vous a fait une tromperie criminelle, à la vérité, mais cependant plus digne de votre pitié que de votre courroux; néanmoins, si vous voulez absolument que ce crime soit puni, voilà la coupable devant vos yeux; c'est moi qui ai conduit tout l'artifice de cette tromperie. Que votre justice, seigneur, daigne donc ordonner qu'on renvoie mon père absous, & qu'on me livre à toutes les peines qui lui étoient destinées. Clearque ne put s'empêcher d'admirer cette belle personne, qui parloit d'une manière si généreuse & si touchante. Toutefois, il étoit si irrité contre Misandre, qu'il ne se rendit point à ses prières ni à ses larmes; au contraire, se faisant un effort pour n'écouter pas la pitié qui lui parloit en faveur de cette belle affligée, il lui répondit sèchement: Mi-

ſandre m'a fait une tromperie trop odieuſe pour mériter ma clémence ; pour vous, je crois que vous êtes moins coupable que vous ne le faignez pour ſauver votre père. Cependant je veux faire examiner ſi vous n'êtes point effectivement de ſes complices ; &, pour en être éclairci, on va vous conduire en priſon, où vous ne ſerez guère long-tems ſi vous êtes innocente. Tout ce que je puis faire de plus équitable à préſent pour vous & pour Miſandre, c'eſt d'envoyer un ordre aux Juges pour leur faire ſurſeoir la prononciation de la ſentence qui a été rendue contre lui, afin que vous ayez part à ſa punition, s'il eſt vrai que vous ayez part à ſon crime. A peine Clearque avoit-il achevé ces mots, que l'embarras qui arrêtoit ſon charriot étant fini, l'équipage de ce prince recommença de marcher ; & la déſolée Herminie, entourée d'une foule d'hommes armés, ſe rangea auprès de ſon père, qui n'ayant pu rien entendre de ce que le roi avoit dit, croyoit qu'il ſeroit bientôt prêt d'aller à la mort. Au milieu d'une ſituation ſi triſte, il conſervoit une conſtance fière & farouche, qui ne laiſſoit pas d'avoir ſa grandeur : ce qui lui faiſoit le plus de peine, étoit de voir qu'Herminie s'étoit venue livrer aveuglément à tous ces périls..

Cette belle fille attiroit les regards de toute cette foule de peuple qui suivoit Misandre ; mais parmi ceux qui la composoient, il n'y avoit personne qui ressentît des mouvemens pareils à ceux qui agitoient Leandrin. Le hasard l'avoit fait trouver auprès de Misandre & de ceux qui l'escortoient dans l'instant qu'ils s'étoient arrêtés ; & à peine avoit-il jeté les yeux sur cette troupe, qu'il vit une jeune fille d'une beauté admirable, qui supplioit ceux qui y avoient de l'autorité, de permettre qu'elle accompagnât Misandre pour le justifier devant le tribunal où on le conduisoit, puisqu'elle seule étoit coupable du crime qu'on lui imputoit. Elle accompagnoit ses paroles par des larmes qu'elle ne pouvoit retenir ; mais ses larmes étoient si belles & si propres à attendrir, sa douleur avoit quelque chose de si touchant, que Leandrin en fut pénétré. Il étoit naturellement très-sensible ; & quand il n'auroit pas été aussi prévenu qu'il l'étoit en faveur d'Herminie qu'il reconnut tout d'un coup en la personne de cette belle malheureuse, peut-être que l'amour n'auroit pas laissé de soumettre son cœur à une beauté qu'il auroit vue dans cet état. Il se sentit donc subitement enflammé d'une ardeur si vive & si forte, qu'il auroit donné sa vie pour l'objet qui la causoit ;

& lorſqu'il vit Herminie courir auprès du charriot de Clearque, il y ſuivit précipitamment ſes pas, & voulut bien du mal à ce prince quand il entendit la réponſe rigoureuſe qu'il fit à cette charmante & affligée perſonne. Il n'oſa pourtant haſarder auprès de Clearque aucune prière en ſa faveur, quoique ce roi lui marquât beaucoup de conſidération par rapport à Telephonte. Leandrin crut qu'il feroit mieux de faire agir pour ce ſujet le prince ſon maître lui-même, & la princeſſe Eliſmène. Il ſe contenta donc de ſaluer profondément le roi de Crète, qui crut qu'il n'étoit là que par une ſimple curioſité. Clearque ayant pris le chemin du château de plaiſance où il vouloit aller, Leandrin ſe mêla parmi la foule qui ſuivoit Miſandre; & tenant ſes regards fixement attachés ſur Herminie, il abandonnoit ſon cœur à des mouvemens d'amour & de compaſſion qui le déchiroient d'une étrange manière.

Cependant, ſuivant les ordres du roi, Miſandre fut ramené dans la priſon, au lieu d'être conduit devant les Juges; & par les mêmes ordres, Herminie fut renfermée auſſi dans cet affreux ſéjour. Elle n'y fut pas plutôt entrée, qu'avant qu'on l'eût ſéparée de ſon père, Leandrin demanda à leur parler à tous deux enſemble. Le rang qu'il tenoit auprès du prince

de Chypre le faisoit si fort respecter, qu'on n'osa lui refuser ce qu'il demandoit, & on le conduisit dans un lieu où il eut la satisfaction de parler sans témoin à Misandre & à son aimable fille. Ils furent tous deux surpris de voir un inconnu de bonne mine, & magnifiquement vêtu, s'approcher d'eux d'une manière fort respectueuse; mais il ne leur laissa pas le tems de faire de longues réflexions. Il prit la parole qu'il adressa à Misandre, en lui disant: Savant homme, je suis extrêmement touché de l'état malheureux où vous êtes, & je viens ici pour tâcher de vous donner quelque consolation. J'ai l'honneur d'avoir part dans les bonnes grâces du prince de Chypre; & je renoncerai pour jamais à un avantage qui m'est si cher & si glorieux, si, par le crédit du prince mon maître, je n'obtiens du roi de Crète qu'il révoque les ordres funestes qu'il a donnés contre vous & contre cette charmante personne, ajouta-t-il en se tournant vers Herminie. Madame, reprit-il en la regardant obligeamment, vous voyez devant vous un ami de la plus chère de vos amies, je veux dire de la vertueuse Philantrope, qui conserve pour vous dans Larisse cette amitié tendre que vous lui avez vue en Crète. Quoi! seigneur, s'écria Herminie, la vertueuse Philantrope vit encore! Ah! qu'au

milieu des cruels malheurs qui m'accablent aujourd'hui, j'ai une grande consolation d'apprendre cette nouvelle ! Mais, seigneur, poursuivit-elle, pardonnez aux transports d'une ardente amitié l'indiscrète exclamation que j'ai faite, avant que de laisser à mon père le tems de vous rendre grâces de vos bontés pour nous.

Quand elle eut achevé ces mots, Misandre remercia beaucoup Leandrin de l'intérêt qu'il prenoit à sa destinée ; Herminie ne lui épargna pas non plus ses remercîmens. Il lui conta la manière dont il avoit trouvé Philantrope dans Larisse, & lui fit un récit en peu de mots de la situation où elle étoit alors, & des conversations qu'il avoit eues avec elle. Ensuite il fit à Misandre & à Herminie des offres de services si obligeantes, & pressa cette belle fille si instamment de le charger de quelques-uns de ses ordres, qu'enfin elle lui dit : Seigneur, puisque la bonté de votre ame vous engage à secourir avec tant d'ardeur des infortunés comme nous, je vais profiter de votre générosité, & vous informer de tous nos desseins, & j'espère que vous serez convaincu qu'une malheureuse famille, qui ne songeoit qu'à s'exiler de Crète sans faire nul tort à qui que ce fût, ne méritoit pas les traitemens où vous nous voyez exposés.

Lorsque mon père eut livré au roi cette fatale robe, dont la dangereuse envie de se venger de son siècle lui avoit inspiré le projet, nous ne doutâmes point que, dans son voyage, ce prince ne fût désabusé de la croyance où il étoit à l'égard de cette robe. Ainsi, redoutant la colère que lui donneroit la connoissance de l'erreur où on l'avoit jeté, nous nous dérobâmes tous du palais, n'emportant rien au monde avec nous que quelques tableaux de miniature que j'avois faits pendant notre sejour en ce lieu, & quelques ouvrages de broderie que ma mère y avoit faits aussi. Nous nous retirâmes chez un payſan fort proche de Manetuse, & delà nous envoyâmes vendre dans cette ville les tableaux & les ouvrages de broderie dont nous destinions le prix à nous donner les moyens de nous conduire en Chypre où nous voulions aller passer nos jours. Mais un homme que nous avions chargé de toutes ces choses, au lieu de les avoir vendues à Manetuse, nous les rapporta tout effrayé, en nous disant qu'on avoit fait un cri public dans cette ville, par lequel il étoit expressément ordonné à tous les sujets du roi de nous arrêter. Il ajouta qu'on promettoit de grandes récompenses à ceux qui nous dénonceroient, & de rudes punitions à ceux qui nous cacheroient;

& qu'ainſi il s'étoit bien gardé, depuis ce cri, de montrer les ouvrages qu'il avoit entre les mains, de crainte qu'ils ne nous fiſſent découvrir. Cet homme, qui étoit celui chez qui nous étions logés, nous fit mille proteſtations de fidélité : & comme en effet nous ſavions qu'il étoit d'une probité à l'épreuve, nous crûmes qu'il n'y avoit point de meilleur parti à prendre pour nous, que celui de reſter cachés chez lui juſqu'à ce qu'on nous eût oubliés, nous flattant qu'on ne s'aviſeroit pas de nous chercher auſſi près de Manetuſe qu'étoit le village où nous étions. Cependant nous fûmes bien trompés dans nos eſpérances. Peu de tems après on vint ſaiſir mon père dans ſa retraite ; mais celui qui étoit le chef de ceux qui le cherchoient en ce lieu, étant entré d'abord ſeul dans notre ruſtique maiſon, & ayant enviſagé ma mère & moi, s'écria qu'il ne vouloit pas qu'il fût dit qu'il eût cauſé le malheur de dames telles que nous étions, ajoutant que jamais femme ni fille ne devoient pâtir des actions du chef de famille, puiſqu'elles ne faiſoient ſimplement qu'obéir à ſes volontés. Il nous invita donc à nous cacher, nous aſſurant qu'il diroit à ſa troupe qu'il n'avoit trouvé que Miſandre. Je voulois ſuivre le ſort de mon père, mais ma mère me repréſenta, en verſant des larmes, que je ſerois bien plus

en état de le servir en conservant ma liberté qu'en le suivant dans la prison. Nous nous couchâmes donc toutes deux, pénétrées de douleur de voir emmener mon père. Néanmoins nous étions bien éloignées de croire qu'il courût aucun risque pour sa vie, ne pouvant pas nous imaginer qu'une faute de la nature de celle qu'il avoit faite, pût porter le roi à de plus grands excès de vengeance qu'à le tenir en prison. Cependant, comme nous envoyions incessamment à Manetuse nous informer de tout ce qui le regardoit, nous avons appris ce matin dans notre retraite, l'ordre barbare que le roi donna hier contre lui. J'ai volé aussi-tôt vers cette ville; je n'y suis néanmoins arrivée que dans le moment qu'on menoit mon déplorable père devant des juges sans équité, qui devoient lui prononcer une sentence cruelle. Vous savez le reste, seigneur, continua Herminie, puisque vous avez entendu tout ce que j'ai dit au roi & aux gens qui conduisoient mon père; mais après vous avoir informé de tout notre destin, la grâce que j'ai à présent à vous demander, est que vous daigniez envoyer au plutôt quelqu'un de fidelle, instruire ma mère de l'état où nous sommes, mon père & moi. Je l'ai laissée ce matin dans une douleur inexprimable, & peut-être que, dans ce moment, son désespoir est

encore augmenté par la funeſte penſée qu'elle a de la mort de mon père. Madame, dit Leandrin, permettez que je ne remette à perſonne qu'à moi-même le ſoin d'aller conſoler dans ſes alarmes une mère qui vous eſt chère; mais avant que de prendre la route du lieu où vous m'enſeignerez qu'elle eſt, ſouffrez que j'aille demander pour le docte Miſandre & pour vous la protection du prince de Chypre, de la reine de Lemnos & de la princeſſe de Crète. J'employerai peu de momens à ces démarches que je crois néceſſaires à votre ſûreté, & auſſi-tôt après je monterai à cheval, & me rendrai avec une diligence extrême auprès de votre vertueuſe mère. Miſandre & Herminie témoignèrent de nouveau une ſenſible reconnoiſſance à Leandrin; puis cette belle fille lui ayant donné de bons renſeignemens pour trouver facilement l'endroit où étoit Chaſſeris, & lui ayant auſſi donné des moyens pour faire connoître à ſa mère qu'il venoit de ſa part, & quelle pouvoit ſe confier à lui, ce nouvel amant ſe retira, mais ſi tranſporté d'amour & ſi agité d'inquiétude, qu'il avoit beaucoup de peine à renfermer dans ſon ame tout ce qu'il ſentoit.

Il obtint pour Miſandre la protection du prince Telephonte & des deux princeſſes.

Quoique la robe de sincérité eût causé bien des chagrins à ces trois illustres personnes, elles furent assez généreuses pour ne vouloir conserver aucun ressentiment contre celui qui avoit jeté Clearque dans une erreur qui leur avoit pensé coûter tout leur repos. Après avoir pris congé de Telephonte, Leandrin partit, & arriva avec une promptitude extrême au village où étoit Chasseris. Ce village étoit situé sur une petite montagne qui commandoit Manetuse, & de ce lieu élevé la vue se pouvoit promener, sans aucun obstacle, dans une grande étendue de pays découverts, qui étoient fort beaux. Le château où le roi de Crète étoit allé, n'étoit pas loin de cette petite montagne; & avant que de la monter, Telephonte apprit que Clearque resteroit dans ce château quelques heures plus qu'il n'avoit pensé, parce qu'il avoit donné à des ouvriers le projet d'une machine dont il croyoit nécessaire qu'on fît les commencemens de l'exécution en sa présence. Leandrin trouva aisément Chasseris; mais ce qui le surprit agréablement, ce fut de trouver Philantrope avec elle. Chasseris étoit pour Misandre dans des alarmes mortelles, & Philantrope les partageoit avec beaucoup de sensibilité. Néanmoins, malgré sa tristesse, elle fut ravie de voir Leandrin. Il expliqua au plutôt

à

à Chasseris le sujet qui l'amenoit vers elle ; il lui donna en peu de mots une juste idée de la situation où se trouvoient Misandre & Herminie, & n'oublia pas de lui marquer avec quelle bonté la princesse de Crète, la reine de Lemnos, & le prince de Chypre s'étoient engagés à les protéger. C'est à votre seule générosité, seigneur, lui dit-elle, que nous devons la protection de tous ces grands princes, & j'en ai une reconnoissance infinie. Mais, hélas ! cependant je tremble que, malgré une protection si puissante, le roi, qui est entêté & violent, ne sacrifie mon malheureux époux à sa colère. Leandrin la rassura le mieux qu'il lui fut possible, ensuite il demanda à Philantrope par quelle aventure elle étoit de retour en Crète. C'est, répondit-elle, par le malheur de la jeune personne qui étoit mon élève ; elle est morte prête d'arriver à un assez grand point de perfection dans l'art que je lui enseignois ; & le peintre dont elle étoit fille a été si touché de sa mort, qu'il a cru que c'étoit un effet de la colère du ciel, qui le punissoit de me retenir si long-tems captive, malgré toutes les offres de rançon que je lui avois faites. Il m'a donc au plutôt rendu la liberté ; &, bien loin de prétendre que je dusse la racheter, il m'a donné tout ce qui m'étoit nécessaire pour faire mon

voyage, & m'a encore fait préſent de pluſieurs choſes rares & précieuſes. Il m'a donné, entr'autres curioſités, de certains verres merveilleux, travaillés avec tant d'art, qu'étant enchaſſés adroitement dans des tuyaux, ils portent la vue à trois ou quatre lieues du pays où l'on eſt. Il m'a auſſi donné de ſingulières machines faites d'une ſorte de métal, qui portent la voix dans le même éloignement que les verres dont j'ai parlé portent la vue. Ces deux machines, qui ſont ſi utiles pour voir & pour parler de loin, ont été inventées par un philoſophe de Lariſſe, qui en a donné une quantité conſidérable au peintre qui m'a fait préſent de celles que j'ai. Les perſonnes vulgaires prendroient, ſans doute, ces admirables productions des ſciences pour des effets de l'art magique, dont on accuſe la Theſſalie de faire un grand uſage. J'étois donc revenue en Crète chargée de ces curioſités & de pluſieurs autres, & j'avois pris avec joie la route de Manetuſe, me faiſant un plaiſir d'y aller ſurprendre mes amis, lorſque, paſſant ce matin au pié de cette montagne, j'ai rencontré ce payſan chez qui nous ſommes logés. Cet homme, qui, à mon départ de Crète, étoit un de mes laboureurs, m'a reconnue tout d'un coup, & m'a dit en ſecret que Chaſſeris étoit cachée chez lui pour

une malheureuse affaire qui exposoit Misandre au danger d'une honteuse mort. Je me suis défaite des personnes qui m'accompagnoient, & suis venue ici mêler mes larmes avec celles de mon ancienne amie, & lui offrir mes services. Elle s'est écriée en me voyant, que c'étoit assurément le ciel qui m'envoyoit à son secours dans une conjoncture si douloureuse. Mais, hélas ! malgré mes bonnes intentions, que puis-je pour elle ! je n'ai aucun crédit auprès du roi, & ne suis pas même, à présent, en pouvoir de la secourir de mes biens, car je viens d'apprendre par le maître de cette maison, que mes avares héritiers s'en sont avidement emparés sans avoir nulle certitude de ma mort. Ce n'est donc qu'en vous seul, généreux Leandrin, que nous pouvons fonder notre espérance.

Leandrin répondit avec beaucoup de zèle & de politesse à tout ce que Chasseris & Philantrope lui dirent d'obligeant, & parla à cette dernière avec tant d'ardeur & d'épanchement des charmes d'Herminie, que cette femme, qui avoit beaucoup de pénétration, ne douta point qu'il n'en fût amoureux. Comme elle avoit pour Herminie l'amitié la plus tendre, la découverte qu'elle fit de l'amour que Leandrin avoit pour cette belle fille, redoubla la bien-

veillance qu'elle se sentoit pour lui. Cependant, pour distraire Chasseris quelques momens des cruelles pensées qui la tourmentoient, elle invita Leandrin & elle à regarder, par le moyen de ces verres merveilleux qu'elle avoit apportés, ce qui se passoit dans la campagne. A peine Leandrin eut-il fait l'épreuve du don qu'ils avoient de rapprocher tous les objets, que tournant ces ingénieux secours de la vue, du côté d'une plaine, il dit qu'ils lui faisoient appercevoir le roi & sa suite, qui s'en retournoient vers la ville. Chasseris, qui regardoit aussi au travers de ces verres admirables, vit la même chose, & s'écria : Ah ! prince injuste, peut-être qu'en rentrant dans Manetuse tu vas prononcer l'ordre cruel qui ôtera la vie à mon déplorable époux !

En effet, dans ce moment Clearque, qui avoit donné tous les ordres qu'il avoit cru nécessaires pour sa fête, regagnoit la ville en diligence, &, dans sa route, songeoit avec aigreur à tous les chagrins que lui avoit causé la robe de sincérité. Il trembloit de ne pouvoir rentrer en grâce auprès de Celenie; & cette pensée l'irritoit si fort contre Misandre, que, malgré le peu de penchant qu'il avoit naturellement à la cruauté, & malgré la compassion que lui avoit donné Herminie, il étoit

réſolu à la mort de ce vieillard, ſe diſant à ſoi-même qu'il étoit obligé d'en faire un exemple rigoureux, afin d'apprendre à ſes peuples qu'on n'abuſoit pas impunément de ſa confiance & de ſa crédulité. Comme il étoit tout occupé de ces tumultueuſes penſées, il entendit fort diſtinctement une voix terrible, qui lui cria : *Roi de Crète, garde-toi bien de faire donner la mort à celui à qui tu devras la gloire & le bonheur de ton règne.* Clearque regarda avec étonnement autour de ſoi, & vit avec frayeur qu'il n'y avoit perſonne que ſes gens, qui tous avoient entendu comme lui les ſons de cette voix éclatante. Il ne douta donc point que ce ne fût une voix du ciel, qui l'avertiſſoit d'uſer de clémence envers Miſandre : il lui ſembla que la puiſſance céleſte n'étoit pas juſte de prendre ſi fortement l'intérêt d'un trompeur ; mais il ne comprenoit pas par où il pourroit devoir à ce philoſophe bizarre la gloire & le bonheur de ſon règne. Livré à ces ſombres rêveries, il rentra dans Manetuſe avec un air ſi mélancolique, qu'il fut remarqué de tout le monde.

Mais ſon chagrin ſe diſſipa à l'abord de Telephonte. Ce prince lui fit agréablement la guerre du long-tems qu'il avoit été à revenir de ſa promenade, & lui dit que pour un amant dont la maîtreſſe n'étoit plus irritée, il n'avoit

guère hâte de goûter la joie du raccommodement. Clearque, qui ne s'attendoit pas à cette heureuse nouvelle, en eut un raviſſement inconcevable. Il courut aux piés de Celenie, qui le reçut avec bonté. Eliſmène & Telephonte vinrent peu de tems après chez cette reine, & furent témoins des tranſports d'amour & de reconnoiſſance que le roi de Crète lui exprimoit. Ils prirent des momens ſi favorables pour demander la grâce de Miſandre à ce prince, qui ne voulut point leur dire qu'une voix du ciel l'avoit déjà averti de lui laiſſer la vie; au contraire, il leur marqua qu'il accordoit ſa grâce à leurs prières; mais je voudrois bien ſavoir, ajouta-t-il, ce qu'a voulu dire une perſonne qui, en me demandant la vie de ce philoſophe, m'en a parlé comme d'un homme à qui je devrai la gloire & le bonheur de mon règne. Cette perſonne, ſeigneur, dit Telephonte, vous parle juſte: Miſandre, en vous jetant dans l'erreur au ſujet de la prétendue broderie de ſa robe tranſparente, vous a tiré de mille autres erreurs cent fois plus dangereuſes. Cette robe, telle qu'elle étoit, a été véritablement pour vous la robe de ſincérité; elle vous a fait démêler les hommes faux & flateurs de votre cour d'avec ceux qui ſont attachés à la vérité, & qui parlent en gens

d'honneur à leur prince, L'averſion que vous avez témoignée pour les uns, & l'eſtime que vous avez marquée pour les autres, accoutumeront vos ſujets à vous parler ſincérement: ce qui eſt un des plus précieux avantages que puiſſe avoir un roi. De plus, Miſandre, en vous en impoſant ſur ſa robe merveilleuſe, vous a mis en état de vous ſouvenir à jamais qu'il faut ſe défier des brillantes promeſſes de ceux dont on n'a point éprouvé la capacité. Tant d'heureux effets, ſeigneur, ne contribueront-ils pas beaucoup à la gloire & à la félicité de votre règne? Pour moi, continua Telephonte, j'ai une obligation infinie à la robe de ſincérité; & jamais, ſeigneur, vous ne m'avez fait un plus grand plaiſir, que quand vous me permîtes d'en faire ma parure; un tel vêtement me fit démêler en un inſtant mes véritables amis d'avec ceux qui ne cherchent à me ſuivre que pour me rendre la victime de leur dangereuſe flatterie.

Clearque enfin perſuadé qu'il ne retiroit que de l'utilité de la tromperie de Miſandre, donna ordre qu'on allât le tirer de ſa priſon. Leandrin, qui venoit de rentrer dans Manetuſe, étoit déjà auprès du roi de Crète quand il donna cet ordre; & cet amant d'Herminie, ravi d'avoir une ſi agréable nouvelle à apprendre à

ſa maîtreſſe, devança tous ceux qui auroient pu la lui annoncer. Il rendit compte auſſi à Miſandre & à elle de ſon voyage auprès de Chaſſeris, & du retour de Philantrope. Herminie, tranſportée de joie de tant d'heureux évènemens, rendit mille grâces à Leandrin de tous ſes ſoins généreux, & lui dit qu'elle lui devoit la vie & la liberté de ſon père. Elle ajouta qu'elle ne pouvoit auſſi aſſez le remercier du comble qu'il avoit mis à ſa joie, en lui apprenant le retour de Philantrope. Je vous aſſure, madame, lui dit-il, que, malgré le zèle de mon cœur & la vivacité de mes démarches, ce n'eſt point à moi que vous devez la liberté d'un père ſi chéri, c'eſt aſſurément à la préſence d'eſprit & à l'adreſſe de la vertueuſe Philantrope, que nous devons cet heureux ſuccès. Après ce diſcours, Leandrin fit en peu de mots à Miſandre & à Herminie le récit des merveilleuſes machines pour la vue & pour la voix, que Philantrope avoit apportées de Lariſſe. Il leur conta comment, par le ſecours de la première de ces machines, Chaſſeris & lui avoient vu dans la campagne Clearque qui retournoit à Manetuſe ; il leur rapporta le cri douloureux que la vue de ce roi avoit fait faire à Chaſſeris au ſujet de ſon époux, & leur apprit comment ce cri avoit fait aviſer Philantrope de ſe ſervir

de la machine qui porte la voix si loin, pour donner un avertissement à Clearque en faveur de Misandre. Leandrin ajouta que pendant que Philantrope parloit dans cette machine, il observoit le roi de Crète par le moyen des verres merveilleux, & qu'il avoit cru voir, au trouble de ce prince, qu'il prenoit les sons de voix qu'il entendoit, pour ceux d'une voix du ciel; & j'ai été convaincu, poursuivit-il, que je ne m'étois pas trompé dans ma croyance, puisqu'aussi-tôt que j'ai été arrivé à Manetuse, j'ai entendu le roi ordonner qu'on vînt vous mettre en liberté. Par le récit que vous me faites, dit Misandre, de ces admirables machines, je commence à être persuadé qu'il y a dans la philosophie des parties plus belles & plus utiles à cultiver, que celles que j'ai affectionnées jusqu'ici; & au lieu de ne m'attacher uniquement, comme j'ai toujours fait, qu'à la métaphysique & à la physique spéculative, je veux m'appliquer aussi à l'optique & aux mécaniques. Après que Misandre eut prononcé ces grands mots, auxquels Leandrin ne fit pas beaucoup d'attention, ce philosophe changea de discours, & reprit ainsi: Seigneur, j'admire la justice que le ciel a eue de délivrer Herminie des alarmes où elle étoit à mon sujet; & cette justice est d'autant plus grande, que

jamais personne n'a moins mérité que ma fille l'horrible affliction où elle étoit plongée, puisqu'elle n'avoit contribué en aucune manière à ce qui nous l'avoit attirée. Par équité pour elle, je dois vous informer de ce que sa modestie lui a fait vous taire en vous faisant le récit de l'enchaînement de nos malheurs : sachez donc qu'elle s'est toujours opposée, de tout son pouvoir, à l'envie que j'eus de me jouer de la crédulité du roi pour me venger du peu d'attention que ce prince a pour les solides sciences. Le caractère de bonne sujette, le désintéressement & la bonne foi règnent si souverainement dans Herminie, qu'elle a mille fois répandu des larmes de la petite tromperie que le chagrin qui me dominoit, m'engageoit à faire, & qu'elle n'a pas manqué de la découvrir à ceux qui pouvoient y être intéressés. Ainsi, seigneur, en obligeant Herminie, votre générosité vous a fait agir pour une personne qui n'est pas indigne de vos bons offices. Quoiqu'elle soit ma fille, la vérité exige de moi que je lui rende ce témoignage. Leandrin n'avoit pas besoin qu'on lui mît dans un nouveau jour les vertus d'Herminie ; mille choses qu'il avoit remarquées lui avoient si bien persuadé qu'elles étoient parfaites, qu'il avoit pour cette charmante fille autant d'estime que d'amour.

Cependant ceux à qui le roi de Crète avoit ordonné de venir délivrer Miſandre, arrivèrent dans ſa priſon, & le mirent lui & ſa fille en liberté. Au moment même, Leandrin envoya en diligence porter cette heureuſe nouvelle à Chaſſeris & à Philantrope, & fit partir peu de tems après un charriot pour les amener à Manetuſe. En conduiſant Miſandre & Herminie dans un logis qu'il leur avoit fait préparer dans la ville, cet amant, qui s'étoit toujours contraint juſqu'à cet inſtant, ne put s'empêcher de dire tout bas à Herminie, qu'en travaillant à ſa liberté, il avoit perdu la ſienne: quoique ce diſcours la fît rougir & l'embarraſsât, elle ne le prit que pour une ſimple galanterie, & n'y répondit que ſur ce ton-là. Cette belle fille ne fut pas long-tems dans ſon logis ſans y voir arriver Chaſſeris & Philantrope. Cette dernière ne pouvoit ceſſer de l'embraſſer & de lui faire des careſſes; mais pour Chaſſeris, quoiqu'elle aimât beaucoup une fille ſi aimable, & qu'elle fût très-aiſe de la revoir, elle ne lui en donnoit pas beaucoup de témoignages; car naturellement elle n'étoit pas fort careſſante.

Philantrope, qui étoit née pour ſe diſtinguer généreuſement dans l'amitié, & pour faire du bien à tout le monde, en diſoit beaucoup de

Leandrin à Herminie, lorsque ce chevalier entra & vint dire à cette vertueuse femme & à cette aimable fille, que la reine de Lemnos & la princesse de Crète demandoient à les voir. Misandre & Chasseris, dont les caractères ne démentoient point les noms, furent ravis de rester enfermés dans leur logis; & Philantrope, accompagnée d'Herminie, fut au palais, conduite par Leandrin; ils entrèrent tous trois chez la princesse de Crète, où la reine de Lemnos étoit alors. Il n'y avoit dans ce moment auprès de ces deux princesses, que la seule Anaxaride, qu'Elismène avoit obligée de venir loger au palais, mais qui ne se montroit pas chez cette princesse quand il y avoit beaucoup de monde, à cause de la nouveauté de son veuvage. Celenie & Elismène reçurent d'une manière extrêmement obligeante les deux personnes que Leandrin leur amenoit. Elles dirent cent choses avantageuses sur tout ce qu'elles savoient des vertus & des lumières de l'esprit de Philantrope, & donnèrent mille louanges à la beauté & à la bonne grâce d'Herminie. Ensuite Elismène voulant retenir quelque tems Philantrope, & donner le plaisir à Celenie de l'entendre parler, lui dit : Vertueuse Philantrope, il faut, s'il vous plaît, que vous qui êtes si éclairée, & qui avez tant d'expérience du monde, décidiez

laquelle a raiſon d'Anaxaride ou de moi, dans une diſpute que nous avons enſemble. Philantrope n'ayant répondu à ce que lui diſoit Eliſmène que par un ſigne de modeſtie & de ſoumiſſion, cette princeſſe reprit ainſi : Tout le monde ſait la dureté des procédés que Dinocrite a eus pour Anaxaride tant qu'il a vécu ; & l'on n'eſt pas moins informé que, malgré les étranges manières de cet époux, elle a toujours eu pour lui tous les ſoins & toutes les complaiſances que la plus exacte vertu lui pouvoit preſcrire. Le ciel l'a délivrée de cet époux ſi terrible ; & après avoir rempli à ſon égard tout ce que la raiſon & la bienſéance exigeoient d'elle, on ne croit pas qu'elle ait ſujet de le regretter ; auſſi eſt-elle de trop bonne foi pour affecter les dehors d'une douleur qu'elle ne ſent point ; mais ce qui fait le ſujet de notre différend, eſt qu'Anaxaride ne veut point recevoir les vœux de Cleophane, ambaſſadeur de Chypre, ſeulement à cauſe qu'il eſt étranger. Elle dit qu'elle croit ſincère la tendreſſe qu'il témoigne avoir pour elle ; qu'elle le trouve digne d'eſtime, & qu'elle l'eſtime en effet ; mais que, quand on lui offriroit une couronne, elle ne voudroit pas aller paſſer ſa vie hors de ſon pays natal. Si Anaxaride, dit Philantrope, trouve effectivement du mérite dans Cleophane,

il eſt fort étonnant, madame, qu'elle refuſe l'offre de ſa foi à cauſe de la différence de leurs patries. Quand de ſacrés liens uniſſent à un époux qu'on aime, on regarde comme ſon pays tous ceux où l'on paſſe ſes jours avec lui. Je ſuis fort fâchée, ſage Philantrope, dit Anaxaride, de n'être pas du ſentiment de la princeſſe & du vôtre ; mais quelque paſſion que m'eût inſpiré un amant, je vous aſſure qu'il ne me feroit jamais réſoudre à quitter l'île de Crète pour lui. Mais, repartit Eliſmène, la reine de Lemnos & moi ne vous donnons-nous pas l'exemple de quitter la patrie pour ſuivre un époux ? Les grandes princeſſes comme vous êtes toutes deux, madame, répliqua Anaxaride, ont été accoutumées à ces idées-là dès leur enfance ; & comme elles ſont nées pour commander, on les regarde toujours par-tout avec admiration & avec plaiſir ; mais pour les perſonnes vulgaires comme moi, je ſai bien qu'elles font une mauvaiſe figure dans un pays étranger ; elles y paroiſſent toujours extraordinaires & ridicules. Suppoſé que votre crainte ſoit bien fondée, dit Celenie, n'appelez pas l'île de Chypre un pays étranger à votre égard, puiſque toutes les perſonnes de qualité de Chypre ſavent votre langue, de même que toutes les perſonnes diſtinguées de Crète ſavent la

langue qu'on parle en Chypre ; & pour les manières, elles ont tant de conformité, que.... Comme la reine de Lemnos prononçoit ces mots, le roi de Crète, le prince de Chypre & Cleophane entrèrent dans la chambre d'Elismène. Madame, dit Clearque à Celenie, comme je sai que vous honorez Cleophane d'une estime particulière, je me hâte de vous dire que le prince votre frère vient de m'assurer qu'il obtiendra l'agrément du roi votre père, pour me faire présent du généreux Cleophane. Quand ce ministre aura, avec mes ambassadeurs, accompagné la princesse ma sœur en Chypre, il consent de revenir passer sa vie en Crète ; il tiendra auprès de moi le même rang qu'y tint Dinocrite, qu'il remplira beaucoup mieux sans doute. Je sens si bien aujourd'hui le mal que m'ont fait en mille occasions le mensonge & la flatterie, que je veux attacher à moi pour jamais cet homme dont je connois si bien la sincérité & la droiture ; & je ne puis assez rendre de grâces au prince Telephonte, à qui je devrai la main de la plus belle princesse du monde, & les services d'un ministre aussi habile que plein de probité. Seigneur, répondit Telephonte en souriant, je vous assure que ce n'est point à moi que vous devez la résolution qu'a pris Cleophane de consacrer ses

jours à votre service. Malgré le zèle & le respect qu'il a pour vous, je ne crois pas qu'il eût quitté la cour du roi mon père pour la vôtre, s'il n'eût pas été bien persuadé que, pour quelque raison que ce soit, Anaxaride ne quittera jamais l'île de Crète, & ne consentira à le rendre heureux, que quand elle le verra établi dans cette île. En vérité, seigneur, dit Anaxaride à Telephonte, il y a bien de la malice à donner le tour que vous donnez à l'empressement qu'a Cleophane de rendre ses services au roi. Puisque les souhaits du prince mon frère, dit Celenie, & apparemment les ordres du roi mon père vont m'engager à passer mes jours en Crète, je suis ravie qu'Anaxaride & Cleophane y restent, car je les estime tous deux infiniment. Je vous assure, madame, lui repartit Elismène, que quelque affection que j'aie pour Anaxaride, je la vois avec joie rester en Crète, puisque sa présence vous y fait plaisir. Ma sœur, dit Clearque à Elismène, si vous perdez Anaxaride pour nous la laisser, je compte que vous emmenerez avec vous en Chypre une autre belle Crétoise, qui vous dédommagera de sa perte. Le prince Telephonte m'a appris tantôt que Leandrin est passionnément amoureux de cette belle fille, continua-t-il, en montrant Herminie de la main. Oui, reprit le prince

prince de Chypre, Leandrin l'aime autant qu'elle mérite d'être aimée, & je me suis chargé de travailler à le rendre heureux : je ne crois pas, ajouta-t-il, que Philantrope ni les parens d'Herminie refusent de consentir à un mariage si bien assorti. Seigneur, dit Philantrope, par le droit que l'amitié me donne sur Herminie, je puis répondre en cette occasion du consentement de ses parens & de son obéissance ; ils se trouveront tous fort honorés de l'alliance d'un chevalier de la condition de Leandrin, & aussi accompli qu'il est. Leandrin, transporté de joie par cette réponse, en rendit grâce à Philantrope autant que le lieu où ils étoient le pouvoit permettre. Ensuite Philantrope & Herminie voulurent se retirer ; mais Elismène leur ordonna de rester, comme elle avoit déjà fait une fois, & cette princesse donna ordre tout bas à Leandrin d'aller au moment même s'assurer du consentement de Misandre & de Chasseris pour son mariage, & de venir lui rendre compte de ce qu'ils diroient sur ce sujet. Cependant Cleophane marquoit avec beaucoup de respect sa reconnoissance au roi de Crète & au prince de Chypre, & ne laissoit pas de faire voir dans ses yeux à Anaxaride les sentimens qu'il avoit pour elle.

Clearque & Telephonte sortirent enfin pour

aller donner quelques ordres ; Cleophane les suivit ; & quand il n'y eut plus que la reine de Lemnos & Anaxaride, elle demanda avec bonté à Herminie si le choix qu'on faisoit de Leandrin pour son époux ne gênoit point ses inclinations. Elle ne répondit à cette princesse qu'avec une profonde modestie : mais Philantrope assura qu'elle connoissoit assez ses sentimens pour être persuadée qu'elle estimoit infiniment Leandrin. Ensuite Elismène invita Philantrope à venir s'établir en Chypre avec Herminie. C'est bien mon dessein, madame, lui répondit-elle ; le zèle ardent que j'ai pour vous, & l'amitié tendre que j'ai pour Herminie ne me permettent pas de prendre un autre parti ; & j'ose ajouter que les bontés dont le prince Telephonte a daigné m'honorer dès son séjour dans Larisse, redoublent encore l'envie que j'ai d'exécuter ce dessein. Je ne suis pas du sentiment de la belle Anaxaride ; je regarderai toujours comme ma patrie les lieux où je verrai les personnes qui me sont les plus chères ; & il m'est d'autant plus permis d'être indifférente pour mon pays, qu'il arrive que je n'ai en Crète que des parens éloignés, & qui encore se sont rendus indignes de mon affection par les procédés pleins de dureté & d'avarice qu'ils ont eus pour moi. Le père & la mère d'Herminie

vous suivront aussi, madame ; sans même avoir prévu une occasion si heureuse, ils avoient déjà pris le dessein de s'aller établir en Chypre. Je vous assure, dit Celenie, que vous trouverez tous l'île de Chypre un séjour charmant. Comme elle disoit ces mots, Leandrin revint informer Elismène de la joie avec laquelle Misandre & Chasseris avoient consenti à son alliance.

Un moment après, Clearque & Telephonte rentrèrent chez la princesse ; & le roi de Crète y voyant encore Herminie, lui dit : Belle Herminie, comme de toutes les erreurs où nous avoit jeté la robe de sincérité, il ne nous en reste plus aucun chagrin que le déplaisir de n'avoir point vu de belles broderies que votre père nous avoit promis de nous faire voir, il faut que vous répariez ce dommage. Je viens d'apprendre que votre mère & vous avez fait, pendant votre séjour dans le palais, des ouvrages admirables, en broderie & en miniature ; il faut, s'il vous plait, que vous les fassiez voir à la reine & à la princesse. Aussi-tôt Herminie envoya querir à son logis les ouvrages qu'on demandoit ; &, dès qu'on les vit, ils attirèrent l'admiration de tout le monde. Comme Misandre, en faisant à Clearque la description de la prétendue broderie de la robe de sincé-

rité, avoit affecté de lui rappeler les actions de plusieurs femmes qui, par leur caractère, ont fait honte à leur sexe, il sembloit au contraire qu'Herminie eût cherché à faire revivre dans ses ouvrages les héroïnes, qui, par leurs vertus & par la grandeur de leur courage, lui ont fait honneur. C'étoit cette belle fille qui avoit dessiné les figures de la broderie des trois robes que sa mère avoit travaillées avec tant d'adresse & tant d'art, que ces figures paroissoient animées. On voyoit sur une de ces robes l'histoire de la vertueuse Alceste, donnant sa vie aux Parques pour arracher son époux au tombeau. Une autre de ces robes offroit aux yeux l'adresse ingénieuse avec laquelle la chaste Penelope savoit tromper la folle espérance de ses audacieux amans: & la troisième robe enfin représentoit l'histoire de la tendre Alcyonne, qui se livra à une mort terrible pour ne point survivre à un époux qu'elle avoit si chèrement aimé. Le roi & la princesse de Crete, la reine de Lemnos & le prince de Chypre ne pouvoient cesser de louer ces broderies admirables; mais ils eurent sujet de se récrier encore davantage, quand ils considérèrent les tableaux d'Herminie. Le premier représentoit Artemise, si fameuse par le superbe tombeau qu'elle fit élever au roi Mau-

ſole ſon époux : le ſecond étoit le portrait de la généreuſe & tendre Hypſicratée, femme du grand Mithridate : & le troiſième étoit l'hiſtoire fidelle de l'illuſtre reine Zenobie, auſſi célèbre par ſa courageuſe valeur, que par ſon rare ſçavoir. Tous ces tableaux étoient peints avec tant d'art, de nobleſſe & d'intelligence, ils étoient ſi corrects & ſi gracieux, qu'ils enchantoient les regards de tous ceux qui les voyoient. Après que les deux princeſſes & les deux princes leur eurent donné mille louanges, Telephonte dit galamment : Miſandre ne haſardoit rien quand il avançoit qu'il nous feroit voir des ouvrages enchantés; il n'avoit qu'à nous montrer ceux de ſa fille pour nous convaincre qu'il avoit raiſon. Et de plus, ajouta Clearque, il n'y a qu'à nous faire voir ces mêmes ouvrages, pour nous convaincre auſſi que tous les ſiècles ont produit des femmes infiniment vertueuſes. Herminie ſupplia la reine de Lemnos & la princeſſe de Crète de vouloir bien permettre qu'elle leur offrît ces robes & ces tableaux, qui avoient le bonheur de leur plaire. Ces princeſſes lui firent l'honneur d'accepter de fort bonne grâce ces beaux préſens qu'elles ſe partagèrent entr'elles.

Peu de jours après Telephonte épouſa la princeſſe Eliſmene avec une joie infinie; &

dès qu'on eut le consentement du roi de Chypre, on célébra le mariage de Clearque avec la reine de Lemnos, qui fut ravie de voir au roi de Crete un favori aussi sage qu'étoit Cleophane. Herminie épousa Leandrin qu'elle aima autant par inclination que par reconnoissance; & dès qu'Anaxaride eut donné à son deuil le temps qu'exigeoit la bienséance, elle épousa Cleophane, avec qui elle vécut fort heureuse. Philantrope, Misandre & Chasseris suivirent Herminie en Chypre : Philantrope y fit toujours les charmes de la société; & Misandre & Chasseris, malgré leur bonne fortune, n'y changèrent pas de caractère, mais tous se souvinrent à jamais de la robe de sincérité qui avoit causé de si favorables changemens dans l'esprit du roi de Crete.

Voilà, mon cher Blondel, poursuivit le roi Richard, tout le conte de la robe de sincérité, & voici la moralité de ce conte renfermée dans les vers que je te vais dire.

Quand une fois on est gâté
Par la prévention & par la vanité,
On est peu véritable & fort souvent bizarre.
La franchise & l'égalité
Sont des présens des cieux, dont l'usage est bien rare;
Ils sont seuls cependant notre félicité.
Qui veut toujours être flatté,
Dans d'étranges routes s'égare.

Un prince eſt mal ſervi ſi l'on ne lui déclare
Exactement la vérité ;
Mais chez les gens de cour, rarement ſe prépare
La robe de ſincérité :
Vint-elle de la main capricieuſe, avare,
D'un fantaſque Pedant, philoſophe entêté,
Trop heureux le héros rempli de fermeté,
Qui d'un tel ornement ſe pare !

Il faut avouer, ſeigneur, dit Blondel, que vous êtes admirable en tout : je crois qu'il n'y a que vous de héros au monde qui ſachiez ſi bien prendre des villes, gagner des batailles, & puis compoſer ſi heureuſement d'agréables fables & de jolis vers quand vous vous aviſez de vous en mêler. En vérité, vous devriez bien ne point remporter tant de gloire à la fois, & vous contenter de celle de grand conquérant, ſans nous enlever encore..... Blondel ne put continuer ſon diſcours, il entendit tout d'un coup un bruit terrible ; & ſortant bruſquement de la chambre du roi, il vit qu'on amenoit dans la tour deux priſonniers, dont la bonne mine & l'air noble ſe faiſoient aiſément remarquer, quoique ce ne fût qu'à la faveur de la ſombre lueur qui éclairoit ce lieu obſcur.

FIN.

LES AVENTURES D'ABDALLA.

AVERTISSEMENT.

LA lettre que M. de Sandiſſon m'écrivit en m'envoyant l'ouvrage d'Abdalla, eſt ſi inſtructive, qu'elle peut tenir lieu de préface à la tête de cette traduction. J'ai donc jugé à propos de l'y mettre, après l'avoir ſeulement un peu retouchée pour le ſtile ; & je me contenterai de faire ici quelques remarques ſur mon propre travail.

J'ai été aſſez ſouvent fort embarraſſé ſur la manière de traduire les endroits de cet ouvrage qui ſont tout-à-fait éloignés de nos mœurs ; & il m'eſt arrivé pluſieurs fois d'être tenté de mettre tout à la françoiſe. J'ai même eſſayé de le faire. Mais je ne ſai ſi c'eſt par prévention, ou ſi en effet les hiſtoires, lorſqu'on les déguiſe, perdent de leurs grâ-

ces ; mes essais ne m'ont point paru réussir. J'ai donc cru qu'il falloit prendre le parti mitoyen, d'adoucir certains endroits, & d'expliquer les autres par de courtes notes.

Je me suis appliqué particulièrement à bien rendre tout ce qui regarde la religion des Indiens, & l'opinion des mahométans touchant les génies. Les relations des plus célèbres voyageurs qui ont parcouru les Indes, & traité des mœurs des Indous, nous ont depuis longtems rendues assez familières les expressions qui servent à décrire les superstitions de ces peuples. Il est vrai que parmi ces voyageurs, il y en a peu qui parlent théologie indienne aussi pertinemment que *la veuve délivrée du feu ;* mais c'est cela même qui rend l'ouvrage d'Abdalla plus curieux. A l'égard des génies bons & mauvais, & des dif-

férentes choſes dont ils ſe mêlent, ſuivant les Arabes & les Perſans, ceux qui ont lu les traductions des livres orientaux de *M. Vattier*, & qui liſent celles que *MM. Petit-de-la-Croix* & *Galland* donnent tous les jours au public avec tant de ſuccès, y doivent être tout accoutumés.

Quelques lecteurs pourroient ne pas approuver d'abord le mot de *ginne*, que j'ai conſervé de l'original; mais je les prie de conſidérer qu'il y a des génies des deux ſexes, & que, pour les diſtinguer, rien n'eſt plus commode que de dire *génie* & *ginne*; au lieu qu'en ſe bornant au ſeul terme de *génie*, on ſeroit ſouvent contraint de dire *génie mâle* & *génie femelle*: ce qui, dans le cours d'un récit un peu long, deviendroit fatigant, outre que j'ai peine à m'imaginer que l'oreille

pût jamais souffrir qu'on dit *la génie*, lorsqu'il s'agiroit pourtant d'une créature femelle de cette espèce.

Si le mot de *fée* avoit la même signification, j'aurois pu l'employer au lieu de celui de *ginne ;* mais il en a une toute différente, la *fée* n'étant point la femelle du *génie*, ni le génie le mâle de la fée. Une fée n'est pas une créature d'un ordre supérieur : ceux qui l'ont cru se sont trompés. C'est une femme ordinaire ; il est aisé de le prouver par les anciennes narrations de tous les peuples. Dans ces narrations, on connoît les fées non-seulement par elles-mêmes, mais aussi par leur parenté. Sans nous arrêter aux anciens livres orientaux, la fée Morgan, dont il est parlé dans l'histoire de Lancelot du Lac, n'étoit-elle pas sœur du roi Artus ? La fée qu'interrogea Guerin Mesquin, &

toutes celles qu'il trouva avec elle dans les grottes obscures de l'Apennin, étoient des femmes, & des femmes péchereſſes; c'eſt lui-même qui le dit dans le livre qui porte ſon nom. On décrit la généalogie de la fée de l'île d'Hircan dans l'hiſtoire de Palmerin d'Olive & de ſes enfans. Dans celle du chevalier de l'Etoile d'Or (*Stelladoro*), on fait connoître que la fée du Val-aux-Ombres étoit une femme de ce monde-ci. Il ne ſerviroit de rien de nous étendre davantage ſur ce ſujet. Je reviens aux génies.

Selon les auteurs mahométans, le monde, avant la création d'Adam, fut habité par des génies, dont les uns étoient *divs* (1), & les autres *péris*. Les premiers étoient

(1) Dans ce mot, l'*v* doit ſe prononcer en conſonne, comme dans *dive*.

mauvais, & les derniers bons. Cette oppoſition d'inclination faiſoit qu'ils ne s'accordoient guère; mais Adam, qui devoit donner à l'univers de nouveaux habitans, à l'excluſion des génies, n'eut pas plutôt paru, qu'ils ſe diviſèrent encore davantage. Non-ſeulement les péris qui ſe ſoumirent à Dieu augmentèrent leur haine contre les divs, mais il s'éleva même un nouveau parti entre les génies malfaiſans. Pluſieurs de leurs légions ouvrirent les yeux à la vérité, & allèrent s'établir dans la montagne de Caf, ſous la conduite de Surkhrag leur chef. Les autres génies continuèrent à demeurer enſemble, nonobſtant leurs diviſions; & cédant aux hommes preſque toute la terre, ils ſe renfermèrent dans la partie qu'ils appelèrent le *Giniſtan.*

niſtan. Sous le règne de Salomon, un grand nombre de divs ſe convertit encore ; d'autres embraſsèrent auſſi la bonne voie, entendant lire l'Alcoran, à ce que dit Mahomet. Pour les péris, nous ne voyons pas qu'ils aient jamais changé, ni qu'ils aient même penſé à ſe ſéparer, juſqu'au tems de la reine Feramak.

Cette petite expoſition m'a paru néceſſaire pour l'intelligence de cet ouvrage, qui ſuppoſe par-tout une grande connoiſſance des fables orientales. J'obſerverai encore que j'ai trouvé, par rapport aux *péris* & aux *divs*, la même difficulté qui m'avoit fait de la peine au ſujet des *génies* en général. Les deux ſexes ſe rencontrent parmi les péris & les divs ; ainſi j'ai été contraint de donner à leurs noms des terminaiſons qui les diſtinguaſſent. J'ai donc

appelé simplement *péris* & *divs*, les mâles ; & j'ai nommé leurs compagnes *périses* & *dives*.

Les péris & divs ont des disciples. Les femmes instruites par les péris sont, à proprement parler, *les fées* ; & les hommes, disciples des mêmes génies, s'appellent les *sages* : tels étoient Alquif & le chevalier *d'ell'Isola Serrata*. Ceux & celles qui s'assujettissent aux divs sont appelés *magiciens* & *magiciennes*.

Si, en lisant la lettre préliminaire, on rencontre quelque obscurité dans l'avanture qui suit ces marques****, cette obscurité s'évanouira par la lecture de l'histoire de la *dame Persane* (Rouschen).

LETTRE
DE M. DE SANDISSON
AU TRADUCTEUR,

Ecrite de Batavia le 13 Décembre de l'année 1703.

MONSIEUR,

JE n'entends pas assez l'arabe pour connoître tout le prix des mémoires que je vous envoie ; mais trouvez bon que je vous supplie de me mettre en état d'en juger. Vous faire cette prière, c'est, si je ne me trompe, vous exhorter à les traduire en françois. Je souhaite qu'ils vous paroissent assez curieux pour vous y engager.

Les fins Arabes à qui je les ai communiqués, disent qu'il y a bien de la différence entre le stile de cet ouvrage & celui de l'Alcoran. Ils prétendent que le langage d'Abdalla est mêlé d'expressions usbeques, & de termes indiens

qui passeroient à la Mecque pour des barbarismes insupportables.

A l'égard du fond, je les trouve partagés. Les uns ne veulent croire que ce qu'Abdalla dit avoir vu de ses yeux; les autres ajoutent foi, & à cela, & presque à tout le reste. Pour moi, je me sens porté à être à peu près de l'avis des derniers, quoique je n'aie pu me faire rendre qu'un compte assez superficiel des principales aventures. Je vous dirai ma raison, après que je vous aurai rapporté ce que je sai de l'auteur.

Hanif son père étoit un homme très-considéré à la cour & dans les armées de Géhan-Guir, qui l'avoit fait Kobat-Kan, c'est-à-dire, commissaire-général de sa cavalerie. Il se rendit suspect à Chah-Jéhan dans les troubles qui accompagnèrent son élévation au trône. Les soupçons de ce prince étoient peut-être mal fondés; mais ils ne laissèrent pas d'attirer à Hanif la perte de sa charge & d'une partie de ses biens. Nonobs-

tant cette disgrâce, il tint bon à la cour ; & il y parut toujours parmi les autres omrahs avec quelque splendeur, jusqu'à la fin de sa vie, qui arriva environ deux ans avant le départ de son fils.

Abdalla, long-tems après son retour, fut envoyé par Chah-Jéhan à Batavia, pour traiter du commerce avec le général de la compagnie des Indes orientales. Durant sa navigation, il mourut chez M. Guillaume Berkuys, où il étoit logé avec les principales personnes de sa suite. Le bruit courut qu'il s'étoit empoisonné ; mais sa mort vint certainement d'un excès de chagrin que lui causa la fausse nouvelle de la mort de son maître. Il se mit dans l'esprit que Chah-Jéhan, qui avoit toujours différé de prendre de l'eau de la fontaine de Borico qu'il lui avoit apportée, en avoit fait usage en son absence ; & que faute d'avoir bien observé toutes les circonstances nécessaires, ce prince s'étoit rendue funeste cette liqueur toute divine.

S'il en prit, cela ne fut que trop vrai en un sens, puisque la révolution qu'elle excita dans ses humeurs fut assez grande pour le faire croire mort : ce qui fut cause que ses propres enfans le dépouillèrent, & qu'Aureng-Zeb, qui resta seul maître, le priva de la liberté. Ce n'est pas à nous à examiner pourquoi la santé rétablie de Chah-Jéhan ne se soutint pas ensuite plus long-tems dans sa prison. Mais nous pouvons juger par la longue vie d'Aureng-Zeb, que son père lui laissa en mourant quelque chose de plus précieux que les pierreries que Begum-Saheb (1) lui présenta dans un bassin d'or. Aureng-Zeb auroit, sans doute, élevé Abdalla aux plus hautes charges de l'état, si celui-ci avoit eu le courage de vivre. En mourant, il laissa

(1) Begum-Saheb, sœur d'Aureng-Zeb, demeura toujours auprès de Chah-Jéhan pendant sa prison ; & quand il fut mort, elle présenta à Aureng-Zeb un grand bassin d'or, où étoient toutes les pierreries de Chah-Jéhan, & même toutes les siennes.

à ſon hôte ſes mémoires, & lui fit quelques autres préſens plus conſidérables. Le bon homme Berkuys d'aujourd'hui, fils de Guillaume, étoit déjà grand dans ce tems-là. C'eſt lui qui m'a raconté ces particularités, en me mettant le manuſcrit entre les mains.

Je reviens au motif de ma crédulité. Vous m'avouerez que les tranſports ſoudains d'un lieu à un autre, & les aventures ſurprenantes qui arrivent dans ces tems-là, ſont ce qu'il y a de plus difficile à croire dans ces mémoires; & que qui, par exemple, tiendroit pour vrai le voyage de Rouſchen, auroit mauvaiſe grâce de faire le difficultueux ſur le reſte du livre. Or, voilà où j'en ſuis. Je ne puis douter de la réalité du voyage de Rouſchen, puiſque moi-même j'ai été enlevé comme elle; & que j'ai paſſé du moins deux heures dans l'académie de l'île Détournée. * * * * * * * *

Vous ſavez avec quel empreſſement j'ai toujours recherché les livres de fée-

rie ; c'eſt vous qui juſqu'à préſent avez bien voulu prendre le ſoin de m'envoyer tous ceux qui ont paru. Un jour, à neuf heures du ſoir, achevant de lire, dans mon cabinet, le dernier des volumes d'un petit ballot que votre correſpondant de Surate m'avoit fait tenir, je vis à ſix pas de moi un beau vieillard habillé de bleu, dont la barbe blanche deſcendoit juſqu'à ſes genoux, & qui portoit en ſa main gauche un filet ſemblable à celui que vos pêcheurs appellent un épervier. Argamaſſe, me dit-il, première reine des péris (1) bleus, & Aligand ſon époux (2), reſſuſcité d'aujourd'hui, vont finir deux affaires importantes. Ils vous ont choiſi pour aſſiſter à la déciſion, & pour la faire ſavoir aux autres hommes. J'étois, comme vous pouvez vous l'imaginer, très-effrayé. Mais je n'eus pas un moment pour

(1) Génies bienfaiſans.

(2) Ce myſtère eſt expliqué au long dans l'hiſtoire de la dame Perſane.

me remettre. Le vieillard me jeta son filet sur le corps ; & quand il m'eut bien enveloppé, il m'emporta sur son dos dans mon jardin, & du jardin, par des espaces immenses de ténèbres très-froides & très-épaisses, dans un amphithéâtre rempli de monde. Je ne savois où j'étois ; je ne l'ai appris que depuis par l'histoire de Rouschen. L'amphithéâtre où je me trouvai, étoit le même qu'elle décrit. Mon porteur me présenta à la reine bleue, qui me fit asseoir à ses pieds, en me disant ces quatre mots : *Vois, écoute, retiens & publie.*

Nous entendîmes un instant après un grand bruit de timbales & de trompettes du côté de la porte blanche. Je ne savois d'abord si je devois m'en effrayer ou m'en réjouir ; mais l'assemblée ayant choisi ce dernier parti, je le pris aussi fort volontiers. Le son de ces instrumens guerriers nous frappoit de plus en plus. Enfin douze timbaliers aîlés, & autant de porte-timbales entrèrent comme des

oiſeaux, & nous donnèrent d'autant plus de plaiſir, que, de leur nature, ils n'étoient guère propres, ni à ſe guinder en l'air, ni à s'y ſoutenir. Les premiers étoient de véritables ours nés dans la nouvelle Zemble; & les derniers, les plus gros ânes qui euſſent jamais pris naiſſance dans l'Arcadie ou dans le Mirebalais. Les trompettes qui les ſuivirent n'étoient pas moins extraordinaires. Imaginez-vous douze anguilles de la groſſeur de deux hommes, leſquelles embouchent douze tuyaux d'argent long de dix-huit ou vingt pieds, & douze petits vieillards qui tiennent ces anguilles par la queue, & qui les obligent à ſouffler plus ou moins forts en les ſerrant avec les doigts. Les anguilles ſoutenoient en l'air ces vieillards, & s'y ſoutenoient elles-mêmes par le ſecours de quatre grandes aîles, qui, par la figure & la variété inimitable des couleurs, reſſembloient à de belles aîles de papillons.

Il entra enſuite un grand char tiré par quatre dragons, qui avoient toute la beauté des animaux de leur eſpèce, ſans avoir rien de ce qui nous les fait craindre. Leurs aîles ſembloient être d'or, leurs écailles d'émeraude ; on auroit pu prendre les crêtes rouges qu'ils avoient ſur leur tête pour de précieux rubis. Leurs longues queues ſe remuoient en cadence au ſon des timbales & des trompettes. Le char étoit de filigrane émaillé, monté ſur des barres d'or, & parſemé de ſaphirs, d'un travail très-délicat, qui repréſentoit au naturel toutes ſortes de fleurs & d'oiſeaux. On voyoit la blonde Glaſtine majeſtueuſement aſſiſe. Il y avoit une ſi grande reſſemblance entre ſa grand'aïeule Argamaſſe & elle, que j'aurois pu la reconnoître ſans être inſtruit de perſonne. Un priſonnier très-mélancolique, qui tenoit ſous ſon bras un livre ſur lequel il jetoit de tems en tems des regards fort triſtes, étoit attaché derrière le char, & s'en

laiſſoit plutôt entraîner qu'il ne le ſuivoit.

Après qu'il fut paſſé, j'apperçus ſur ſon dos un écriteau, où je lus ces paroles : LE COMTE DE GABALIS, INSIGNE IMPOSTEUR. Les timbaliers & les trompettes ſe rangèrent aux extrémités de l'arène, & les dragons placèrent Glaſtine & ſon char juſtement dans le milieu. Cette périſe ſalua les reſſuſcités, puis parla de cette manière à la reine Argamaſſe : « La préſence du priſonnier vous répond déjà du ſuccès d'une partie de la commiſſion dont j'étois chargée, & je ne me ſuis pas moins exactement acquittée de l'autre.

On m'avoit ordonné de faire une revue des livres nouveaux qui parlent de nous. Je n'y ai pas manqué : mais je ſuis fort mécontente de tout ce que j'y ai lu. Preſque perſonne n'a bien écrit ſur notre ſujet, depuis la mort du fidelle Galerſi. On ne produit aujourd'hui que de petits livres indignes de nous. Je vais

vous le prouver par un seul échantillon ; car de vous faire une liste entière de ces fades ouvrages, & de vous rapporter en détail les impertinences qu'ils renferment, ce seroit vous causer sans raison le même ennui que j'ai essuyé.

Avez-vous jamais oui parler d'*Obligeantine*, de *Bienfaisante*, de *Rancune*, de *Bourgillone*, de *Plaisir* & de *Berlinguette ?* Quelle sorte de gens nommez-vous là, dit Argamasse ? Des périses, ou comme on parle en Europe, des fées, dit Glastine. Il n'y en eut jamais de ces noms-là, repartit Argamasse. Cela est hors de doute, reprit Glastine, aussi les met-on en commerce avec des dieux qui ne furent jamais ; par exemple, on lie Rancune avec Pactole.

Les meubles que ces prétendues fées fourniſſent, ne sont pas moins hors de vraisemblance : ce sont *des sofas d'aventurine*, des *fauteuils de lapis*, des *tabourets de cornaline*, des *canapés d'ambre*. N'admirez-vous pas ce choix de ma-

tières ? Si ces meubles sont délicats & travaillés à jour, ils sont bien fragiles ; mais aussi s'ils sont grossiers & massifs, quel moyen de les remuer ? Sans parler du danger extrême qu'il y auroit à approcher du feu (1) un canapé d'ambre. Que direz-vous des *bâtimens de nacre*, du vin d'*Assiotat* & de la pierre d'*Aunix* de ces mêmes fées ? Assurément, interrompit Aligand, ce sont des femmes différentes des autres, qui se mêlent d'écrire de si belles choses. Je n'ai pas trop voulu m'en informer, poursuivit Glastine ; mais si ce sont des femmes, elles sentent *un amour de père* pour les ouvrages dont elles sont les mères. Ces charmantes fées que vous nous avez nommées, reprit le péri bleu, sont-elles en rapport avec d'honnêtes gens ? Oh ! pour cela, oui, dit Glastine : leurs princes & leurs princesses sont d'excellentes personnes : la *reine des Laitues-Pommées*, le *prince Petit-Pois*,

(1) L'ambre jaune se fond au feu.

la *princeſſe Féverolle*. Il ſe fit là-deſſus un agréable murmure dans la compagnie ; & j'entendis la plupart des jeune péris ſe dire les uns aux autres : vraiment les hommes doivent trouver tout charmant ce petit peuple couronné ; ce ſont gens à manger. En voici d'autres, continua Glaſtine, dont les noms majeſtueux vous inſpireront plus de reſpect : le *roi Coquerico*, le *roi Peudaquet*, & le *roi des Fariboles*, ne ſont-ce pas de grands princes ? Comme elle affectoit de prononcer avec gravité ces noms ridicules, on rit haut & beaucoup. Du moins, s'écria-t-elle, après avoir un peu ri elle-même, ne mépriſez pas les héros & les héroïnes que ces illuſtres fées protègent : c'eſt *un petit cochon*, mais *le plus joli petit cochon de lait qu'on ait jamais vu ;* c'eſt *une princeſſe Ondine, dont les cheveux ſont du plus beau blond que l'on vit jamais ;* c'eſt *une hirondelle*, mais *la plus belle petite hirondelle que l'on ait jamais vue.* Demeurez-en là, ma fille, interrompit

Aligrand : comment avez-vous pu mettre dans votre tête tant de pauvretés ? Je n'ai plus rien à dire sur ce sujet, répliqua Glastine ; c'est aux reines à voir quels remèdes il faut apporter à la fureur d'écrire qu'on a aujourd'hui dans le monde. A la fin, tout l'univers croira que nous sommes faites comme les Obligeantines & les Bourgillones ; il croira même qu'il y a quelque part des *îles cabalistiques*, & que ce misérable (elle regarda Gabalis) est *capitaine des philosophes* qu'on suppose y demeurer.

Il est à propos, dit Argamasse, que nous pensions mûrement à arrêter les plumes imprudentes, & à châtier Gabalis. Par ce peu de paroles, elle disposa les reines à donner leur avis, qu'elle alla même recueillir. Puis ayant repris sa place, elle termina la première affaire par cette sentence.

« Attendu que nous avons appris que des gens de toutes sortes d'âges & de sexe s'ingèrent de faire des livres où ils nous

nous attribuent plusieurs choses auxquelles nous n'avons jamais pensé, & où ils nous confondent, mal-à-propos, avec des fées chimériques : nous Périse Argamasse, ancienne reine du Palais-Bleu, après avoir pris les avis des cinq reines régnantes, avons déterminé dans notre conseil académique, que les auteurs coupables seront punis, quoique avec clémence pour cette fois-ci. Si ce sont des femmes, elles seront mal-propres, quelquefois rêveuses, & quelquefois babillardes avec excès : si ce sont des hommes, ils auront l'haleine incommode pendant trois ans, & ils affecteront de vivre & de se mettre d'une manière qui les fera montrer au doigt. Et afin de prévenir efficacement pareils désordres qui pourroient naître dans la suite, par l'avis de notre même conseil, nous voulons que les ongles de ceux & de celles qui exerceront inconsidérément leur plume sur notre sujet, se changent subitement en griffes, & qu'il leur prenne

une démangeaiſon générale dans tous les membres. Au reſte, nous défendons expreſſément, même aux perſonnes que nous aurions députées pour tranſmettre nos actions à la poſtérité, de compoſer ſeules : & enjoignons très-étroitement aux hommes d'interroger des femmes habiles & ingénieuſes, lorſqu'il s'agira de ſentimens & d'ajuſtemens ; & aux femmes de montrer leurs ouvrages à des hommes de bon ſens, qui aient ſoin d'en retrancher les contradictions, les exagérations & les redites. Telle eſt notre volonté. »

Cette ſentence prononcée, on paſſa au jugement de Gabalis. Les reines avoient été d'avis qu'il parlât. L'ordre lui en fut ſignifié par Glaſtine, & il le fit en ces termes :

« Puiſque mon mauvais ſort a voulu que je tombaſſe entre vos mains, & qu'il eſt impoſſible que tout ce que j'ai de ſcience & d'adreſſe m'en tire, je ſuis contraint de tourner mes penſées à vous exciter

à la compassion, & à tâcher de diminuer mon supplice par l'aveu sincère de mes crimes. J'avoue donc que j'ai fait tous mes efforts pour donner un nouveau lustre à un art que vous condamnez, & que je n'ai rien négligé pour inspirer à tout le monde une haute opinion de ma personne. J'ai fait passer la magie noire, cette science que les divs (1) enseignent, pour la véritable sagesse ; & je me suis donné moi-même, tantôt pour un comte allemand, tantôt pour le capitaine des philosophes qui demeurent dans les îles cabalistiques. Au commencement, je travaillai à vous confondre avec les divs, mais sans succès, parce que les hommes ne purent, ni vous discerner dans les maléfices des divs, ni reconnoître les divs dans vos bienfaits. Je me portai donc à entreprendre ce qui m'a principalement attiré votre indignation ; & supposant l'existence des quatre peuples

(1) Génies malfaisans. Dans le mot div, l'*v* se doit prononcer à-peu-près comme une *f*.

élémentaires, j'engageai le monde à leur attribuer des prodiges qui vous appartenoient, & à croire que vous nous étiez soumis. Je pourrois, en quelque sorte, exténuer mon crime en vous représentant que je ne suis point l'auteur des sylphes, des gnomes, des nymphes, ni des salamandres, dont Paracelse, Vigenère & quelques autres avoient parlé avant mon écrivain ; & que la facilité avec laquelle mon écrivain s'est laissé charmer par mes discours, ne m'a que trop encouragé à lui en imposer. Mais vous ne savez pas moins ce qui fait à ma décharge, que ce qui me rend coupable. »

Gabalis fit un grand soupir en achevant ces paroles, & baissa la tête. Son supplice fut différé jusqu'à ce qu'il eût déclaré tous les secrets du parti noir, dont il paroissoit alors être le chef parmi les hommes. Argamasse commanda donc à la prison de l'académie de se montrer, & de loger le criminel. Aussi-

tôt la terre s'ouvrit à dix pas de Gabalis, & il en sortit un monstre horrible. Il étoit de la grosseur de six éléphans, & son corps n'étoit couvert que d'un cuir ridé, sans aucun poil. Ses yeux étoient grands, mais enfoncés, & la profondeur affreuse de sa gueule en faisoit ressembler l'ouverture à celle d'un abîme. Son ventre portoit à terre, & n'étoit soutenu de quatre grosses pattes qu'autant qu'il le falloit pour avancer très-lentement. Quelle prison que ce ventre-là ! Le monstre s'approcha peu-à-peu de Gabalis; & lorsqu'il ne fut plus qu'à une très-petite distance de lui, il ouvrit sa gueule, & attira ce malheureux dans le fond de ses entrailles. Après cette expédition qui me remplit d'horreur, la prison vivante se retira dans le lieu d'où elle étoit sortie, & la terre se remit d'elle-même. Ainsi finit la seconde affaire.

Aussitôt qu'elle fut décidée, mon porteur habillé de bleu me couvrit de

ſon filet ; &, m'ayant chargé ſur ſes épaules, me rapporta dans mon cabinet où il me laiſſa, en répétant les deux dernières des quatre paroles que m'avoit dites Argamaſſe : *retiens & publie.* Quelques momens après, minuit ſonna.

Il eſt aſſez difficile, Monſieur, de ne pas retenir une aventure auſſi étrange que la mienne. Pour la publier parfaitement, il n'y auroit qu'à la faire imprimer, ſi tous les livres qui s'impriment, ſe débitoient aſſez pour être cenſés publics. Au reſte je me flatte que ma facilité à croire les prodiges contenus dans les mémoires d'Abdalla ceſſera de vous étonner déſormais ; & je finis ma lettre en vous aſſurant que je ſuis, &c.

LES AVENTURES D'ABDALLA, FILS D'HANIF.

Commencement des aventures d'Abdalla, fils d'Hanif.

SUR la fin du Ramadan (1) de la sixième année du règne de (2) Chah-Jehan, colomne de la foi, un peu avant le tems de la seconde prière (3), Oglouf-kan, capitaine des gardes

(1) Le *Ramadan* est le mois du jeûne des mahométans, jeûne solennel, pendant lequel ils se privent de boire & de manger depuis le lever du soleil, jusqu'à ce que les étoiles paroissent. Ils s'abstiennent aussi, jusqu'à ce moment-là, de coucher avec leurs femmes.

(2) Chah-Jehan, grand mogol, père d'Aurengzebe & fils de Jehan-Guir, fils d'Ekbar, fils d'Houmayons, septième des descendans de Tamerlan.

(3) Les mahométans sont obligés de prier cinq fois le

du palais, entra dans ma chambre, & me parla en cette ſorte : Abdalla, fils d'Hanif, je ſouhaite que le commandement que j'exécute te ſoit avantageux : donne-moi ton ſabre, & me ſuis chez le ſultan ; c'eſt lui qui l'ordonne. Auſſi-tôt je me proſternai, & après avoir adoré Dieu, Oglouf-kan, répondis-je, mets ta main ſur ma tête ; le ſultan eſt le maître de ma vie ; je ſuis ſon eſclave. En même-tems je lui donnai mon ſabre ; il ſortit, & je le ſuivis. Au bas de l'eſcalier, dix gardes qu'il y avoit poſtés, m'environnèrent ; avec ce cortège je traverſai toutes les cours du palais, & je fus conduit devant Chah-Jehan.

Ce monarque n'étoit accompagné que de l'Emir-Gemla, fils de Gabdol, alors général de ſes troupes, & du vénérable Fazel-Kan, fils d'Haſam, chef des imans (1). Oglouf-kan qui marchoit devant moi lui préſenta mon cimeterre, & lui dit : lumière des fidèles, Abdalla s'eſt ſoumis à ton ordre, ſans aucune réſiſtance ; puiſſent tes ennemis imiter ſon exemple. Quoique je ne me ſentiſſe pas criminel, une frayeur

jour ; ſavoir, un peu après le lever du ſoleil, un peu après midi, avant le coucher du ſoleil, lorſque le ſoleil ſe couche, & fort avant dans la nuit.

(1) Eccléſiaſtiques mahométans, chargés du ſoin des moſquées.

extrême s'étoit saisie de mon cœur; je n'en laissai pourtant paroître aucune marque, & j'enhardis ma contenance. Le sultan n'avoit pas les yeux irrités, mais cela ne me rassuroit point: faut-il de la colère pour se défaire d'un moucheron? Dès qu'il me vit à ses pieds; fils d'Hanif, me dit-il, faisons la prière; abaissons-nous devant celui qui ne meurt point. Cette parole redoubla mon épouvante. Le sultan, le général, l'iman, le capitaine des gardes, les gardes qui étoient à la porte, plièrent les genoux, & courbés la face contre terre, ils glorifièrent le prophète. Incertain de mon sort, je priai ce fidèle interprète des volontés du tout-puissant, d'être mon protecteur. Mon ame lui dit: envoyé de Dieu, si j'ai toujours détesté les trois héréfies (1); si j'ai sincérement résolu d'aller honorer ton tombeau, & arroser de ma

(1) Les trois principales héréfies parmi les mahométans sont: 1°. que la grâce sauve indépendamment de la loi; 2°. que la vérité sauve indépendamment de la grâce & de la loi; 3°. que toutes les religions sont bonnes. Ceux qui soutiennent cette dernière opinion sont brûlés dès qu'on les découvre. Cependant Mahomet lui-même l'a enseignée: *Tout homme*, dit-il, *qui fuit la vertu, juif, chrétien ou autre qui abandonne sa religion pour en prendre une nouvelle; tout homme qui adore dieu, & qui fait de bonnes œuvres, sera sauvé.* Alc. az. 2.

sueur le saint mont Arafat (1); si le divin livre a fait jusqu'à présent les délices de mon esprit, & l'attention de mes yeux; sois mon appui. Le compte de mes jours va peut être finir: je vois déjà les anges (2) farouches & ténébreux: souviens-toi de ma foi; il n'y a qu'un Dieu, & tu es son prophète.

La prière achevée, le sultan se leva, & s'étant tourné vers moi; fils d'Hanif, me dit-il, je veux te faire entreprendre un long voyage; baisse la tête. Pere des Musulmans, lui répondis-je d'un ton assez ferme, le voyage sera vraiment long & sans retour; nous le ferons tous à différentes heures. Que dieu très-clément & très-miséricordieux multiplie tes années. En disant ce peu de paroles je m'affermis sur mes genoux, & je tendis le cou. Il tira mon sabre, qui n'étoit pas sorti de ses mains, même pendant la prière; il leva le bras; mais au lieu de me trancher la tête, il remit la lame dans le fourreau, & les assistans poussèrent de grands cris de joie. J'ouvre les yeux que les sombres avant-coureurs de la mort avoient déjà fermés.

(1) Montagne proche de la Mecque, où Adam & Eve se reconnurent, suivant les fables mahométanes. Les pélerins de la Mecque la montent en courant.

(2) *Monkir* & *Quarekir*, anges noirs auxquels les mahométans sont livrés après la mort.

Fils d'Hanif, je veux te faire entreprendre un long voyage, baisse la tête.

Mordlier Sc. Vergnet Sc

Quelle fut ma surprise ! Chah-Jehan, avec un visage riant, me relève lui-même, m'embrasse, me jure qu'il est charmé de mon courage & de mon obéissance. Ayant ensuite commandé à Oglouf-kan de se retirer avec ses gens, il me fit asseoir entre Fazel-Kan & l'émir Jemla, vis-à-vis de son sopha, & fit signe à l'émir de parler.

Seigneur, dit l'émir Jemla, j'ai vu & entretenu moi-même l'homme qui étoit âgé de trois cens quarante ans, & qui en avoit encore dix à vivre. Il fut trouvé chargé de chaînes dans le camp du roi de Golkonde après sa défaite, & votre victoire lui procura la liberté. Je le retins trois jours, qui lui suffirent à peine pour me raconter les révolutions qu'il avoit vues arriver pendant sa longue vie. Ne croyant point le devoir garder plus long-tems, je lui donnai dix roupies (1) d'argent, & je lui permis de se retirer où il voudroit. Il étoit de Bengale, & il s'appelloit l'Ancien de Bengale. Il avoit les yeux profondément enfoncés dans la tête, la voix claire, la barbe & les cheveux très-déliés & blancs comme la neige. Quoique son visage fût plein de rides, la couleur en étoit vermeille ; on y appercevoit la gaîté qui accompagne naturellement une santé par-

(1) Pièce de monnoie qui vaut environ trente sous.

faite. Il sembloit avoir été plus grand qu'il n'étoit, & son corps, rentré en lui-même, ne se courboit que difficilement. Les nerfs de son cou paroissoient aussi s'être retirés, & avoir rapproché sa tête de ses épaules. Il marchoit au reste légèrement, sans secours. Interrogé sur la manière dont il étoit parvenu à un âge si avancé, il me dit que son père, qui avoit vécu trois cens cinquante ans, lui avoit laissé trois prises de l'eau de la fontaine de l'île de Borico, & que, par la vertu de cette eau, il s'étoit rajeuni trois fois. Je lui demandai avec soin où étoit cette île, & si l'on y permettoit à tout le monde d'aller puiser dans cette heureuse source de vie. Il me protesta qu'il ne pouvoit satisfaire ni à l'une ni à l'autre de ces questions, & que son père même, à qui il les avoit faites, n'avoit pu y répondre. Je le pressai plusieurs fois de me dire comment son père s'étoit donc procuré une liqueur si merveilleuse : sa réponse fut toujours que c'étoit un présent que lui avoit fait le dieu Vichnou (1), dont il avoit été long-tems sacrificateur. Voilà, seigneur, tout ce que je tirai de ce kafar (2). Une conclusion aussi fa-

(1) *Parabaravaſtou*, le plus grand des dieux, créa trois dieux inférieurs, disent les Indiens ; savoir, *Bruma*, *Vichnou* & *Routren*.

(2) Ou *Kafer*, impie, infidelle.

buleuſe que celle-là, à laquelle cependant il ne manquoit jamais de revenir de quelque façon que je l'interrogeaſſe, ne contribua pas peu à me le faire mépriſer. L'émir, ayant fini ſon diſcours, Chah-Jehan ſe tourna vers le fils d'Haſam, qui, ayant porté très-reſpectueuſement ſa main à ſon front, parla ainſi :

Sacré défenſeur des croyans, que l'épée de l'ange (1) de la mort ſe rouille en ta faveur. Je ne t'ai point caché mes ſentimens, ni ce que nos livres m'ont appris. Amrou, fils de Gigim, dans ſon hiſtoire du monde, au chapitre des terres dont on a connoiſſance, quoiqu'on ne ſache pas préciſément où elles ſont, dit que l'île de Borico eſt ſeule au milieu d'une mer très-vaſte ; que les jours y ſont égaux aux nuits, & que les arbres y portent du fruit toute l'année, parce que le changement de ſaiſons y eſt imperceptible. Il fait auſſi mention de l'eau qui rend aux corps affoiblis la vigueur de leur première jeuneſſe : mais il aſſure qu'un petit édifice en environne & en ferme la ſource. Le grand pontife, qui a ſeul la clef de cet édifice, ne diſpoſe de l'eau que ſuivant certaines

(1) Son nom eſt Adriel ; il tue tous les hommes. Selon Mahomet, il ſera changé en mouton à la fin du monde, & ſe tuera lui-même entre le paradis & l'enfer.

règles qui lui sont prescrites : le peuple même de l'île en est privé, & il ne jouit que de celle qui s'écoule dans les dehors, & qui n'a pas à beaucoup près tant de vertu. Elle fortifie, à la vérité; mais la source seule rappelle la jeunesse. L'eau de la source a le goût du vin le plus exquis; elle a tant de force, que si l'on en prend trop, elle allume dans les veines un feu qui ne s'éteint qu'avec la vie.

Et qui avoit si bien instruit Amrou, interrompit Chah-Jehan ? De qui tenoit-il ce détail ? Seigneur, reprit le chef des imans, il n'a point voulu que nous le fussions. Je soupçonne qu'il le tenoit de quelque voyageur; car il ajoute que les étrangers avoient tenté inutilement de forcer le petit édifice. » Une armée de » fantômes, dit-il, réprima leur témérité. Des » lions & des dragons en fureur menacèrent » les uns; d'autres virent des géants prêts à » les assommer; quelques-uns sentirent la terre » trembler sous leurs pieds; plusieurs autres » pensèrent être consumés par des tourbillons » de flammes. Tout le peuple en armes vint » encore fondre sur eux; & ceux qui par une » prompte fuite purent regagner leur vaisseau, » se crurent singulièrement favorisés de Dieu ». Il est à présumer, seigneur, que le fils de Gigim, qui ne négligeoit nulle occasion d'apprendre,

avoit oui raconter à quelqu'un d'eux tout ce que je viens de rapporter.

Le ſultan voyant que Fazel-Kan avoit achevé de parler, s'écria par trois fois, quel tréſor que l'eau de cette ſource ! puis il m'enviſagea, & me dit : Abdalla, ſi le voyage dont j'ai paru te menacer ne t'a pas fait peur, comment craindrois-tu de faire celui de l'île de Borico pour mon ſervice ? Je fus ravi de découvrir enfin à quoi devoit aboutir mon aventure. Souverain des rois, répondis-je, je ne crains que toi ſur la terre ; je vais parcourir les mers ; coupe-moi les mains, ſi je ne te rapporte ce que tu déſires. Pars inceſſamment, reprit Chah-Jehan, les jours que tu ajouteras aux miens ſeront pour toi des jours heureux. Mépriſe les fantômes d'Amrou, ils ſont de trop dans ſon récit. Un peuple furieux & armé ſuffiſoit pour exterminer ceux qui ont impoſé à cet auteur. Je reçus ces ordres en m'humiliant profondément ; le ſultan nous recommanda très-étroitement le ſecret, & chargea l'Emir-Jemla de me fournir tout ce qui me ſeroit néceſſaire pour mon voyage. Je me retirai plein de joie & d'inquiétude.

Dès le jour ſuivant je ſortis d'Agra, & j'allai joindre une caravane qui partoit pour Cambaye. J'étois ſeul, & ſous un habit groſſier je

portois en or & en bijoux la valeur d'une ville. Je devançois ordinairement la compagnie, afin d'être plus en liberté de rêver aux moyens d'exécuter ma commiſſion. J'étois très-intrigué. Le ſuccès me paroiſſoit impoſſible, & je regardois mon voyage comme un banniſſement. Je vais errer au haſard, me diſois-je, & chercher je ne ſais où, une île qui n'eſt peut-être nulle part. Ce qu'il y a ici de plus certain, c'eſt l'incertitude de la route que je dois tenir. Je ne laiſſois pas enſuite de me fortifier contre le découragement que ces penſées faiſoient naître, & de prendre des meſures ou pour réuſſir contre toute eſpérance, ou pour me conſoler ſi mes recherches étoient vaines. A une journée de Bargant je m'apperçus que je n'étois pas le ſeul qui s'écartât de la foule pour s'abandonner aux réflexions. Un jeune homme bien monté, & d'une phyſionomie très-revenante, faiſoit à-peu-près comme moi ; je m'en convainquis par des attentions réitérées. Son air mélancolique m'ayant inſpiré de la curioſité, je le ſuivis ſans trop d'affectation. En approchant de lui je l'entendis ſoupirer ; & il dit aſſez haut, croyant parler ſans témoin : ah ! pour cette fois ſi elle m'échappe, je ſuis perdu ſans reſſource. Le bruit de mon cheval le tira de ſa rêverie ; nous nous ſaluâmes. La converſation, d'indifférente qu'elle

qu'elle fut au commencement, devint intéreſſante de part & d'autre. Je fus m'attirer ſa confiance, & il m'expoſa ainſi le ſujet de ſes peines.

Hiſtoire d'Almoraddin.

Je m'appelle Almoraddin, & je ſuis fils unique d'un marchand qui étoit, il y a trois ans, l'un des plus riches de Cambaye. La tendreſſe inconcevable qu'il a pour moi l'a réduit à une grande médiocrité, & par le même motif il va peut être achever de conſumer ce qui lui reſte. Hélas! je ſuis la cauſe de ſon malheur & du mien! je l'entraîne dans un abîme que j'ai creuſé, où la vanité & l'amour m'ont précipité ſucceſſivement, & où le déſeſpoir me replonge. Quelques amis, fils de parens de la même profeſſion que la nôtre, ayant réſolu de s'appliquer au commerce, & d'aller trafiquer à Siam, m'invitèrent à quitter comme eux les plaiſirs & l'oiſiveté, pour voir le monde & acquérir des richeſſes. Je me laiſſai aiſément perſuader, & à mon tour je perſuadai mon père. Il équipa un beau vaiſſeau, il le remplit de marchandiſes précieuſes; & après m'avoir recommandé la vigilance & la fidélité, il me

permit de partir. Nous cotoyâmes toute la presqu'île de l'Inde sans essuyer la moindre tempête; mais le vent ayant changé quand nous eûmes passé l'île de Ceylan, nous n'osâmes nous engager dans le détroit de Malacca, & nous prîmes le parti de faire le tour de l'île de Sumatra. Etant un jour sur le tillac, je découvris un beau port, & de l'autre côté de ce port une ville fort avantageusement située; j'en demandai aussi-tôt le nom au pilote, lui témoignant beaucoup d'envie d'y aborder. Cette ville, me répondit-il, est la capitale du petit royaume de Barostan, qui est maintenant gouverné par la reine Zulikhah, l'une des plus belles princesses de l'Orient. Elle a établi une loi qui a déjà causé la ruine d'une infinité d'imprudens; si vous m'en croyez vous regarderez son port comme un écueil, & nous suivrons notre chemin.

Quelle est cette loi, repris-je, ton discours m'étonne. La loi, répliqua-t-il, est que lorsqu'un vaisseau est entré dans le port, celui à qui il appartient est obligé de passer la nuit avec la reine. S'ils ont commerce ensemble, il faut qu'il devienne son époux; mais s'il ne répond pas aux empressemens de Zulikhah, son vaisseau est confisqué, il perd hommes & marchandises, & on le chasse honteusement de

tout l'état dès le lendemain. Dussai-je perdre la vie même, repartis-je, je veux essayer si je ne serai pas plus fortuné que tous ceux dont tu m'as parlé, & savoir par ma propre expérience ce qui les a empêché de satisfaire une si aimable princesse. Le pilote me voulut faire d'autres remontrances, mais je le contraignis d'obéir, & nous entrâmes à pleines voiles dans le port. A la descente, une partie de la cour me vint faire accueil, le peuple me regarda dans les rues avec une espece d'admiration, la reine me reçut très-civilement. Au moment que je l'abordai, quel ravage firent dans mon ame les plus beaux yeux, la plus belle bouche, les traits les plus réguliers qu'on puisse imaginer! Quel éclat de teint! quelle taille (1)! quels yeux! quelle douceur & quelle majesté tout ensemble! Ces charmes réunis m'enlevèrent à moi-même; j'en reçus volontairement toute l'impression, persuadé que le bonheur d'en jouir incessamment ne dépendoient que de moi. Zulikhah me prit par la main, & m'ayant fait asseoir auprès d'elle, elle me demanda, avec beaucoup de grace, si la loi du pays m'étoit connue? Belle Zulikhah, lui dis-

(1) Dans tout l'orient, la belle est celle que donne l'embonpoint.

je, je suis instruit de vos loix; que ne puis-je mériter ce qu'elles me promettent ! Il n'en est point au monde de si douces, ni de si sévèrement observées, interrompit-elle, en souriant. Elle tourna après cela la conversation sur moi-même & sur mon voyage. Tout ce que je lui dis là-dessus parut l'amuser agréablement. Le souper fut magnifique, & suivi d'un bal dont j'eus tout l'honneur au jugement de la reine qui ne pouvoit se lasser de me voir exécuter la danse des Parsis (1). Lorsqu'il fut tems, elle me conduisit dans sa chambre; une jolie esclave nous apporta des confitures & des liqueurs; on nous déshabilla, & dès que nous fûmes couchés je m'endormis. Deux hommes armés m'éveillèrent le lendemain, & me dirent d'un ton rude : Souviens-toi de la loi. J'ouvris les yeux, je considerai la place que la reine avoit quittée, je maudis mon sommeil, & je m'habillai à la hâte. Les deux hommes me mirent hors du palais. Je traversai l'île avec des fatigues incroyables, & ayant enfin trouvé à Achen un navire qui devoit relâcher à Cambaye, je m'y embarquai en qualité de simple matelot.

(1) Les descendans des anciens habitans de la Perse qui subsistent encore dans quelques endroits de l'Indostan & de la Perse.

Arrivé dans ma patrie, j'allai droit chez un de mes amis, qui eut d'abord quelque peine à me reconnoître, tant j'étois défiguré. Je lui fis accroire que mon vaiſſeau s'étoit briſé contre un rocher, & je le priai d'aller annoncer à mon père ce naufrage & mon retour. C'étoit lui porter le mal & le remède. Il ne fit aucune attention à la perte du tiers de ſon bien. Il accourut où j'étois. Ah ! mon fils, dit-il en m'embraſſant, conſolons-nous, la mer nous a laiſſé le plus précieux de nos tréſors, puiſqu'elle t'a laiſſé la vie. Il me remena, & je me retrouvai chez lui dans une abondance qui devoit me faire oublier le reſte du monde. A quelque tems de-là, mes camarades revinrent avec de grandes richeſſes. Je leur racontai mon malheur prétendu; ils en furent vivement touchés. Si vous voulez vous remettre en mer au printems prochain, me dirent-ils, nous ne vous perdrons pas de vue, & nous vous ferons regagner le double de ce que vous avez perdu. Je n'avois pas beſoin d'exhortations pour me réſoudre à ſortir une ſeconde fois de Cambaye ; l'idée charmante de la reine du Barroſtan m'y forçoit aſſez.

Sur la fin de l'hiver, mon père, qui avoit remarqué que j'étois fort rêveur, me preſſa de lui dire ce qui m'embarraſſoit l'eſprit. Pouvez-

vous en douter, lui répondis-je ; je mourrai de chagrin, si je ne répare le tort que je vous ai fait. Mon enfant, reprit-il, mon avis seroit que sans songer à de nouveaux risques, vous jouissiez tranquillement de ce que nous avons d'assuré ; mais si vous voulez absolument tenter une seconde fois fortune, je vous aime trop pour m'y opposer. Je fis couler des larmes de reconnoissance qui achevèrent de l'attendrir. Il chargea un vaisseau beaucoup plus richement qu'il n'avoit chargé le premier ; il me renouvella ses instructions ; je mis gaiement à la voile en même-tems que mes amis. Je n'eus pas plutôt découvert l'île fatale, que je leur laissai prendre les devants vers le détroit de Malacca ; & rallentissant le cours de ma navigation jusqu'à la nuit, je me dérobai à leur vue. L'équipage eut beau s'opposer à mon dessein ; le pilote, fidèle & éclairé, abandonna inutilement le gouvernail, je le pris moi-même, & je voguai où l'aveugle amour me conduisoit. J'y fus accueilli avec plus de caresses que la première fois ; il n'étoit jamais arrivé à personne d'y retourner. La divine Zulikhah m'enchanta par de nouveaux agrémens qu'elle fit briller à mes yeux ; mais que je répondis mal à ses avances ! Un démon jaloux m'assoupit aussi-tôt que nous fûmes au lit. A mon réveil, mon étonnement & mon

déſeſpoir paſsèrent toutes bornes; rien ne pouvoit les égaler que les maux que j'endurai en regagnant Cambaye.

Mille ſanglots interrompirent ici le diſcours d'Almoraddin. Je vous avoue, lui dis-je, que vos malheurs méritent des larmes; mais vous êtes néanmoins heureux d'avoir appris à éviter le péril, & à vous vaincre vous-même. Ces connoiſſances ne s'achètent jamais trop cher. Ah! j'en ai donné le prix ſans les avoir acquiſes, s'écria-t-il, que je ſuis infortuné! je repars; le vaiſſeau eſt tout appareillé; mon père, qui déplore un ſecond naufrage ſuppoſé, conſent encore que je m'expoſe à un troiſième, qui, peut-être, va nous réduire à la mendicité. Nous avons changé en marchandiſes tout ce qui nous reſtoit; la liberté même de mon père périclite; il a emprunté du riche Mamut d'Aden dix mille roupies, à condition qu'il ſera ſon eſclave, s'il ne lui rend cette ſomme dans un an.

La facilité du père & l'entêtement du fils excitèrent ma compaſſion. Comme tous les pays m'étoient indifférens pour ce que j'avois à faire, je m'offris à l'accompagner dans ſon voyage. Je veux démêler, lui dis-je, ce qui vous a fait perdre le fruit de vos travaux, vous avez ſans doute manqué de précaution. Il accepta mon offre avec de grands tranſports de

joie. Nous continûâmes toujours à marcher ensemble ; je lui déclarai qui j'étois, & pourquoi je m'éloignois de ma patrie ; en attribuant seulement à mon caprice, & à ma propre curiosité, ce que je n'avois entrepris que par un ordre que j'étois obligé de cacher. A juger de ses idées par les miennes, je crois que nous fûmes également surpris des bizarres motifs de nos voyages ; & que tandis qu'en moi-même je le traitois d'insensé, il m'accusoit intérieurement de la plus haute extravagance.

Un jour, sur le soir, comme nous nous entretenions à notre ordinaire en marchant devant la caravanne, nous entendîmes des cris perçans & douloureux qui sortoient des mâsures d'une vieille mosquée, environnée d'arbres, & assez éloignée du grand chemin. Aussi-tôt nous courûmes de ce côté-là, & après avoir attaché nos chevaux à un arbre, nous nous rendîmes à travers les brousailles au lieu d'où les cris, qui augmentoient de moment en moment, se faisoient entendre. Nous y vîmes une troupe de Bramines (1) & de Fakirs (2), qui, descendus d'un chariot, faisoient violence à deux jeunes

(1) *Bramines* ou *Brahmens*, religieux Gentils, fort respectés, & grands fourbes.

(2) Autre espèce de religieux idolâtres.

femmes de leur Religion. Quoique quatre de ces infâmes tinssent chacune d'elles, tandis que les deux chefs de la troupe s'efforçoient de satisfaire leur brutalité, elles se défendoient encore. Nous donnâmes en vrais musulmans sur cette vile canaille, le sabre à la main. Détestables chiens, leur dis-je, je vous châtierai de votre impudence, & de votre hypocrisie, vous mourrez tous. Les trois plus avancés tombèrent d'abord sous mes coups. Les autres ayant abandonné les femmes, formèrent soudainement un petit bataillon, & s'étant armé les poings de canjars (1) qu'ils tirèrent de dessous leurs robes, vinrent nous attaquer avec des hurlemens épouvantables. Ces hurlemens qui devoient nous intimider, les trahirent & attirèrent où nous étions presque tous les soldats de l'escorte de la caravanne. Quatre de ces misérables avoient encore expié par leur mort une partie de leur crime, lorsque ce secours arriva. Le reste fut enveloppé & taillé en pièces sans aucune pitié. Je ne fus point blessé, Almoraddin le fut légèrement à une épaule.

Pendant le combat, les femmes s'étoient cachées; mais il ne fut pas plutôt fini, qu'elles sortirent des buissons qui leur avoient servi

(1) *Canjar*, poignard fort court & très-large.

d'asyle. Elles se prosternèrent devant nous, en nous appellant à haute voix leurs libérateurs & leurs maîtres. Nous ne les souffrîmes pas longtems en cette posture : louez Dieu, leur dis-je, & honorez Mahomet son envoyé, dont nous sommes les esclaves : l'épée de l'invincible vous a sauvées. Comme nous ne pouvions nous arrêter davantage dans ce lieu-là à cause de la nuit, nous prîmes ces femmes en croupe, & nous allâmes chercher un logement, après avoir distribué quelqu'argent aux soldats, qui ne manquèrent pas de partager entr'eux les dépouilles des morts.

Nous étions si fatigués, que quelque desir que nous eussions d'apprendre les aventures de nos captives, nous cédâmes au sommeil aussi-tôt après le souper. Elles passèrent la nuit à nos pieds, fort étonnées de notre retenue. Mais elles ne savoient pas que le cœur d'Almoraddin ne quittoit jamais Sumatra, & que de mon côté j'étois résolus d'éviter tous les plaisirs qui pourroient m'attacher trop. Le lendemain nous les pourvûmes de montures, & nous étant remis en chemin, nous les priâmes de nous raconter comment elles étoient tombées entre les mains des scélérats dont nous les avions vengées.

La moins jeune des deux, qui étoit assez

magnifiquement habillée, tira de ſon ſein un petit paquet, & en me le préſentant: il eſt bien juſte, dit-elle, que je vous donne, à l'un & à l'autre, des marques de ma reconnoiſſance, & que le butin des hypocrites ſoit à vous. Je me défendis civilement d'accepter ſon préſent, & Almoraddin ne fut pas moins déſintéreſſé que moi. Vous ignorez, reprit-elle, ce que je vous offre. Elle ouvrit le paquet, & nous vîmes étinceler une aſſez grande quantité de diamans & d'autres pierreries fort proprement miſes en œuvre. Puiſque vous avez ſi heureuſement conſervé ce tréſor, lui dis-je, il y auroit de la dureté à vous en priver. Hâtez-vous, ajouta Almoraddin, de ſatisfaire à l'empreſſement que nous avons de vous écouter; c'eſt-là l'unique reconnoiſſance que nous exigeons. Cette généreuſe réponſe de ce marchand, dans l'état préſent de ſes affaires, me fit eſtimer ſon cœur.

Aventure de la Dame Indienne délivrée du feu.

Il n'y a pas long-tems, reprit la dame au préſent, que j'étois la plus heureuſe des femmes de Kitour. Un mari jeune & complaiſant, des alliés pleins de tendreſſe & d'égards, me pro-

curoient tous les jours de nouveaux plaiſirs. Il y avoit un an que j'étois mariée, & à peine me ſembloit-il qu'il y eût un mois. Une colique affreuſe que les plus habiles médecins tentèrent en vain de diſſiper, borna inopinément la vie de mon mari, & ma félicité. Lorſqu'il rendit l'ame, j'étois aſſiſe au chevet de ſon lit, toute éplorée ; ſes parens fondoient en larmes ; les bramines invoquoient les eſprits ſecourables, & conjuroient l'aſtre du jour de laiſſer au malade le rayon de lumière qui l'animoit encore. Hélas, cette chère portion de la divinité s'étoit déjà trop dégagée de la matière pour s'y rejoindre ; elle ſe réunit à ſon tout. Je tombai dans un évanouiſſement dont je ne revins que pour entrer dans un délire étrange. Je ne ſais ce que la paſſion me fit dire pendant ce tems-là : mais quand mon eſprit fut calmé, je me trouvai ſur mon lit environnée de bramines qui témoignoient par leurs chants & par leurs geſtes une joie ſurprenante.

Leur folie aigrit ma douleur. Je leur demandai avec colère ce que ſignifioit ce triomphe ? Leur chef, homme âgé & d'une grande autorité, impoſa ſilence aux autres, & me baiſant malgré moi la main ; c'eſt votre vertu héroïque, me dit-il, que nous célébrons, c'eſt votre tendreſſe conjugale, c'eſt votre amour conſ-

tant, c'eſt un feu divin, auquel les flammes les plus pures qui puiſſent ſortir du baume & de la canelle, ne ſont preſque pas dignes d'être aſſociées. Heureux défunt, pourſuivit-il en hauſſant la voix, ame renouvellée, lumineuſe étincelle qui augmente la clarté du jour, ceſſe de t'agiter; ta compagne fidelle s'élevera inceſſamment juſqu'à toi, & appaiſera ton inquiétude en redoublant ton éclat par le ſien. Pendant ce (1) funeſte diſcours, que je ne comprenois que trop, je voulus me lever & prendre la fuite. Mais le cruel vieillard, & ceux qui lui obéiſſoient, employèrent contre moi toutes leurs forces, & me retinrent, en me comblant à l'envi d'éloges inhumains. Vous êtes la gloire de la patrie, diſoient-ils; vous êtes l'appui de notre religion, un prodige de courage, un exemple digne du ſouvenir de toutes les races; par vous, toutes les veuves apprendront à ſuivre dans l'autre vie leurs tendres époux, à purifier leurs charmes dans le feu ſacré. Qu'il eſt doux de mêler ſes cendres avec des cendres chéries, & de voler

(1) Les femmes indiennes ſont obligées de ſe brûler vives avec le corps de leurs maris, pour peu que, dans leur douleur, il leur échappe de dire qu'elles veulent mourir. Les mahométans font ce qu'ils peuvent pour abolir cette coutume.

jusqu'au centre de la lumière, pour y célébrer de nouvelles noces!

Je suis indigne de tous ces honneurs, m'écriai-je, mon époux se contentera de mes larmes; je le rejoindrai comme il m'a quitté, quand le sort l'ordonnera. Vous avez choisi une fin plus glorieuse, répliquèrent-ils tous ensemble; votre ame s'est élevée au-dessus d'elle-même. Aimable époux, avez-vous dit, ah! je ne veux pas te survivre. Vous l'avez dit, nos oreilles l'ont entendu, n'opposez plus une fausse modestie aux louanges que vous méritez. Les magistrats informés par nous, vos alliés, tous vos concitoyens, vous ont livrée à notre zèle, nous ne tromperons point leur attente. Je représentai que je n'avois pas été ouie, & qu'un sentiment qui me causoit la mort n'avoit pu m'échapper que pendant le délire. Je ne fus point écoutée. On fit passer ma frénésie pour un état surnaturel, & où la raison seule avoit agi. Mes persécuteurs ne me perdirent pas de vue durant tout le tems qui fut employé à laver le corps de mon mari, & à préparer le bûcher. Les plaintes ne servant de rien, je gardai un silence opiniâtre, & par désespoir je m'obstinai à ne prendre aucun aliment. Cette conduite étoit encore un effet merveilleux de ma vertu, à entendre mes infâmes panégyristes; la moitié

de mon ame s'étoit déjà élancée juſqu'au ſoleil, & l'autre moitié n'étoit plus ſujette aux foibleſſes communes.

Le chef de ces barbares, qui me trouvoit fort à ſon gré, & qui avoit un deſſein caché, fut alarmé de ma réſolution. La veille du jour de mes funérailles, au lieu de m'exhorter à ſon ordinaire; ma fille, me dit-il tout bas, je vous ſauverai; ceſſez de craindre. Les dieux fléchis par mes inſtances, vous cèdent pour un tems à leur miniſtre; & vous ordonnent de ne pas abréger par la faim, une vie que les flammes mêmes reſpecteront. Sans trop examiner à quel prix ce fourbe mettoit ma délivrance, j'en reçus avidement l'eſpoir. Je mangeai, je reçus tranquillement les félicitations de mes amis, & toutes les commiſſions qu'ils me donnèrent pour l'autre monde. Le jour ſuivant on me para de tout ce que j'avois de plus riche. Je fus conduite au ſon des inſtrumens juſqu'au bûcher, qu'on avoit dreſſé hors la ville avec une dépenſe extraordinaire. J'entrai dans la loge qui m'étoit préparée, & l'on étendit ſur mes genoux le corps de mon mari, ſuivant la coutume de Kitour. Dès que la porte de la loge fut bouchée, on alluma le bûcher, & l'air retentit du ſon lugubre des flûtes, & des acclamations du peuple. La première lueur des

flammes me rendoit déjà toute ma frayeur ; lorsque les matières combustibles sur lesquelles j'étois assise, s'enfoncèrent tout-à-coup avec moi sous la terre. Les mesures avoient été si bien prises, que ma descente fut heureuse. Deux bramines que je ne voyois pas, mais qui se firent entendre, me débarrassèrent promptement du corps de mon mari, & l'ayant remonté dans la loge qui étoit en feu, ils rebouchèrent l'ouverture avec des matériaux destinés à cela. Ils me firent ensuite passer par un détour long & obscur qui aboutissoit à un tombeau où ils m'enfermèrent.

La cérémonie de mes funérailles étant finie, & la nuit étant venue, les bramines & leur chef se rendirent auprès de moi. Mon tombeau qui étoit assez spacieux fut bien éclairé. On plaisanta beaucoup sur la sotte crédulité du peuple ; & les frères ne se régalèrent pas mal. Après le souper, ils se partagèrent par l'ordre du vieillard, & allèrent, les uns par le souterrain, & les autres par-dehors, mettre la dernière main à la réparation du lieu du bûcher, afin de dérober aux plus clair-voyans la connoissance de leur artifice. Je m'attendois à soutenir un combat avec le vieux bramine, qui étoit resté seul ; mais, soit qu'il voulût me gagner par un faux respect, soit plutôt que les circonstances

tances, ne lui paruſſent pas commodes, il ſe contenta de m'exagérer l'obligation que je lui avois. Six bramines, en qui il avoit apparemment une confiance particulière, vinrent nous retrouver avant le jour, avec des chevaux & des proviſions. Ils me couvrirent par-deſſus mes habits, dont j'avois ſeulement détaché mes pierreries, d'un long vêtement pareil à ceux qu'ils portent certains jours de l'année. Nous partîmes, ſans que je fuſſe où ils vouloient me mener.

A meſure que nous nous éloignions de Kitour, mon odieux amant m'expliquoit plus clairement en quelle vue il s'étoit intéreſſé à mon ſalut. Nous rencontrâmes hier à Maſſan une compagnie de fakirs, qui, ayant un charriot, voyageoient plus commodément que nous. Comme ces ſortes de gens ſont fort liés enſemble, leur chef accepta aiſément la propoſition que le nôtre lui fit, de nous unir avec eux. Nos chevaux reſtèrent à Maſſan. Je fus placée auprès de cette vertueuſe fille, qui étoit dans la même peine que moi. Les bramines & les fakirs ſe mirent pêle-mêle autour de nous. Leurs chefs, après avoir inutilement eſſayé d'arracher de nous un honteux conſentement, réſolurent d'en venir aux dernières extrémités; & heureuſement pour nous, ils deſtinèrent à l'accom-

pliſſement d'un ſi abominable deſſein, un lieu qui devoit être le théâtre de votre gloire.

Nous fûmes fort touchés du récit de la belle indienne. Almoraddin lui offrit une retraite chez lui, n'ignorant pas qu'il n'y avoit plus de sûreté pour elle à Kitour. Elle le remercia, & nous dit qu'elle avoit à Amadabat un oncle muſulman, nommé Ali-Bajou, qui ſeroit ſon refuge. Il ſuffit pour cela, lui dis-je, qu'il ſoit muſulman. Nous regardâmes enſuite, comme de concert, la charmante fille, qui nous dit d'un air riant : mes généreux défenſeurs, mes malheurs n'ont pas eu un commencement ſi tragique que ceux qu'on vient de vous raconter.

Aventure de la fille indienne enlevée par des fakirs.

Je ſuis d'un gros bourg, que nous trouverons ſur le grand chemin, à une demi-lieue d'Amadabat, & où je vous ſupplierai de me remettre entre les mains de mes parens. On y célébroit il y a quatre jours la fête du dieu Ram (1), & du ſinge Innuman (2). Ce jour eſt un jour de

(1) Ram : c'eſt le dieu Vichnou, fait homme.

(2) Le ſouverain des ſinges. Ce fut lui qui découvrit

grande réjouiſſance, parce qu'on y fait mémoire de la victoire qu'ils remportèrent ſur le géant Ravanem, & de la délivrance de Sidi, femme de Ram, que ce géant retenoit dans ſon île de Serandib (1). Toutes les rues étoient remplies d'étrangers, que la dévotion ou l'envie de ſe divertir y avoit aſſemblés. Les habitans mêlés parmi eux s'amuſoient à regarder mille nouveautés. Il y avoit dans la place des comédiens qui réjouiſſoient par de petites ſcènes bouffonnes, des bâteleurs qui étonnoient par leurs tours d'adreſſe, des danſeurs qui ſe faiſoient admirer par leur légéreté, de muſiciens qui chantoient les grands pénitens. Les fakirs que vous avez ſi bien châtiés, attiroient auſſi une foule de ſpectateurs, en promenant leur charriot ſur lequel ils repréſentoient, d'une manière touchante, l'enlèvement de Cariavarti, fille de Bruma. Le plus jeune d'entre eux, habillé en femme, faiſoit le rôle de cette déeſſe. Elle paroiſſoit d'abord fort tranquille ſur le devant du char; & s'occupant à compoſer un bouquet de différentes fleurs, elle chantoit mélodieuſement. Pendant ce tems-là, ſur le derrière du

---

le raviſſeur de Sidi, & qui fournit à Ram une armée de cinq cens millions de ſinges.

(1) C'eſt l'île de Ceylan, dont Ravanem étoit roi.

charriot, le dieu Bruma exprimoit devant ſes andis (1) la violence de la paſſion qu'il avoit pour ſa fille; & ceux-ci lui conſeilloient de ſe transformer en cerf, de la ſurprendre, & de la forcer, puiſqu'elle refuſoit d'éteindre l'embraſement qu'elle avoit allumé. Bruma perſuadé, s'armoit le front d'un grand bois de cerf, & avec ſes favoris, il ſe jetoit ſur Cariavarti, l'enlevoit, & la cachoit ſous une grande couverture de ſoie, qui repréſentoit une forêt (2). Alors le charriot marchoit. La déeſſe s'agitoit étrangement, & rempliſſoit l'air de cris. On entendoit par intervalles ces triſtes paroles; hélas, on m'emporte! où ſont mes parens? Ah, Vichnou! Ah, Rutren! Les traîtres demeureront-ils ſans punition! Bruma & ſes andis imitoient ſur le champ, d'une manière fort comique, toutes ſes contorſions; & répétant ſes paroles ſur différens tons, ils formoient une harmonie, qui faiſoit rire tout le monde.

Pour mon malheur, je m'affectionnai à ce ſpectacle, & je ſuivis ſi long-tems le charriot, que je m'attirai l'attention du dieu Bruma. Sur le ſoir, après la dernière repréſentation, il ôta ſon

(1) Les andis d'une divinité indienne, ſont ceux qui font de grandes pénitences en ſon honneur.

(2) Le dieu Bruma força ſa propre fille dans une forêt, métamorphoſé en cerf.

masque & ses cornes, & après avoir averti le peuple de l'écouter; adorateur de Ram, dit-il, nous nous estimons heureux de vous avoir fait aujourd'hui quelque plaisir par cette pièce. Mais connoissez-vous toute notre habileté? Non, non, vous nous soupçonnez d'avoir étudié à loisir nos tons & nos gestes, & il faut vous détromper par un agréable renouvellement de scène. En disant ces mots, il fait signe à sa troupe, qui, selon toutes les apparences, étoit toute accoutumée à de pareils crimes. Les fakirs sautent à terre, se saisissent de moi, me jettent dans le charriot, m'enveloppent dans la couverture de Cariavarti; tout cela fut fait en un clin d'œil. Je commençai à me débattre, à crier, à appeler au secours les hommes & les dieux. Ces effrontés firent précisément tout ce qu'ils me virent faire, & étouffèrent par des sons ridicules toutes mes lamentations. Cette musique traîtresse eut l'effet que le faux Bruma s'étoit promis; toute l'assemblée rit, & le charriot se mit en mouvement. Ceux qui me connoissoient crurent qu'après un tour de place, on me remettroit où l'on m'avoit pris; mais ce n'étoit nullement l'intention des fakirs. Ils hâtèrent peu-à-peu leur marche, & étant sortis du bourg, ils pressèrent tellement leurs chevaux, que le charriot sembloit voler. Ils firent alte dans un bois vers le

milieu de la nuit, & ne s'y arrêtèrent qu'autant qu'il le falloit pour repaître. Jusqu'à ce moment, la crainte qu'ils avoient les uns des autres les avoit empêché de rien entreprendre sur moi; mais alors leur chef s'étant hautement déclaré mon amant, je commençai à être fatiguée de ses importunes prières, & des sollicitations insolentes qu'ils me faisoient en sa faveur. J'employai à résister tout ce que j'avois de présence d'esprit; mais quelque tour que je donnasse à mes réponses, il m'étoit impossible de ne pas irriter un homme lascif que je ne voulois pas contenter. Les menaces les plus cruelles m'avoient déjà été faites lorsque cette belle veuve devint ma compagne, & ces menaces auroient eu des suites bien honteuses, & bien affligeantes, sans vous.

La malice & l'impiété des fakirs nous parut si horrible dans cette seconde aventure, que nous les chargeâmes d'imprécations, tout morts qu'ils étoient. Nous eussions voulu pouvoir leur rendre la vie, afin d'avoir le saint plaisir de les massacrer encore. Nous rendîmes la fille indienne à ses parens; qui l'embrassèrent avec des transports de joie inexprimables; & nous ne fûmes pas plutôt arrivés à Amadabat, que je menai moi-même à Ali-Bajou sa nièce, qu'il instruisit dans la suite, & qu'il mit dans les voies du prophête.

Cambaye eſt une ville trop connue pour en rapporter les particularités. Mais comme ce fut à Cambaye que je commençai ſérieuſement à m'acquitter de la commiſſion dont Chach-Jean m'avoit honoré ; afin de prévenir les répétitions inutiles, il eſt à propos d'expoſer ici en peu de mots la méthode que j'ai ſuivie dans toute ma recherche. D'abord que j'avois mis pied à terre dans un lieu, je m'informois ſoigneuſement s'il y avoit dans ce lieu-là, ou aux environs, des perſonnes fort avancées en âge, des ſavans fameux, & des célébres voyageurs ; & s'il y en avoit, je ne plaignois rien pour les engager à me parler à cœur ouvert.

Quand un vieillard avouoit que ſa ſanté étoit chancelante, j'en demeurois à la queſtion qui l'avoit obligé à ce triſte aveu. Quand au contraire, il me diſoit qu'il ſe ſentoit ſain & vigoureux, je le priois de me déclarer par quel ſecret il avoit conſervé ſes forces. La plupart n'avoient point de ſecret. Quelques-uns répondoient ; je ne fais qu'un repas par jour : ou, j'évite la fatigue : ou, je dors très-peu. D'autres me faiſoient des réponſes tout oppoſées : Je fais tous les jours quatre repas : je me purge tous les mois : j'aime l'exercice : je dors beaucoup. L'ancien de Calicut m'aſſura qu'il devoit ſa longue vie au ſoin qu'il prenoit de ſe tenir toujours la tête & les

pieds secs; l'ancien du Barroſtan croyoit devoir la ſienne à l'averſion naturelle qu'il avoit pour les fruits cruds, & pour les viandes trop graſſes. D'autres trouvoient la cauſe de leur ſanté dans la fuite de la colère & de la triſteſſe. Pas un ne parloit de l'île de Borico, ni de l'eau qui fait rajeunir.

Les ſavans étoient beaucoup plus myſtérieux. Pour l'ordinaire l'argent me concilioit ceux que les louanges ne touchoient pas aſſez. Je leur propoſois diverſes queſtions ſur l'épuiſement qui arrive aux corps, & ſur les moyens de le réparer. Ils me faiſoient là-deſſus des diſcours merveilleux. Ils montroient que la durée des corps n'étoit qu'un rétabliſſement perpétuel. Ils ſupputoient les années de certains arbres (1) & de quelques animaux (2) à qui on attribue une longue vie parce qu'ils meurent ſans que perſonne le ſache. Ils joignent à la liſte de ces animaux, une liſte beaucoup plus grande d'hommes & de femmes, qu'ils diſoient avoir vécu pluſieurs ſiècles. Les hiſtoires qu'ils m'en contoient, étoient bien circonſtanciées. Ils n'ignoroient ſur ces gens de grand âge, que ce qui le leur

(1) Le chêne eſt cent ans à ſe faire, cent ans en état, & cent ans à ſe défaire.

(2) Le corbeau, la corneille, le cerf, &c.

avoit procuré. Les raisonnemens sur ce point-là n'avoient pas de fin. Pressés de conclure, ils avouoient leur ignorance, excepté les alchimistes. Ce n'est pas que ceux-ci tombassent d'accord qu'ils eussent ce qu'ils appelloient avec emphase *le doux ennemi de la laideur, de la pauvreté & de la mort ;* mais ils étoient toujours sur le point de le découvrir. Je ne mets pas au nombre des savans de profession les amateurs des sciences surnaturelles, ils sont d'un ordre supérieur.

Mes principales espérances ont toujours été fondées sur eux, & sur les voyageurs. L'ancien de Bengale n'étoit-il pas voyageur ? Le fils de Gigim n'avoit-il pas été instruit par des voyageurs ? Soit quand je séjournois, soit lorsque nous étions en route, j'interrogeois ceux qui avoient couru le monde, & sans m'expliquer autrement, je leur faisois dire ce qu'ils avoient vû, & ce qu'ils avoient oui de plus prodigieux. Ils ne se faisoient pas prier long-tems ; & j'ai toujours observé qu'ils avoient du moins autant de plaisir à raconter leurs aventures, que j'en avois à les entendre. Au rebours des savans, ils m'auroient volontiers payé pour les écouter, ou plutôt pour les admirer; car au fond, c'est l'admiration qu'ils veulent. J'avois deux vues en recherchant ces narrations ; j'espérois, ou apprendre naturellement des nouvelles de l'objet de

mon voyage, ou parvenir à la connoiſſance de quelque ſage, aſſocié avec les génies. Telle étoit ma conduite par-tout; le compte que j'en viens de rendre me diſpenſera déſormais d'y revenir.

Tout étant prêt dans le vaiſſeau d'Almoraddin, nous prîmes le large. Notre navigation fut plus longue & plus périlleuſe que nous ne l'euſſions dû attendre de la ſaiſon. Nous fûmes contraints par la tempête, d'aborder pluſieurs fois le long de la côte de terre ferme, & de demeurer même près d'un mois à Calicut, tandis qu'on radouboit le vaiſſeau que la mer avoit fort maltraité. Il y avoit alors dans cette ville une dame perſane, veuve d'un marchand de la même nation. Cette dame s'appelloit Rouſchen (1), & elle avoit une fille de huit à neuf ans, d'un eſprit très-vif, nommée Loulou (2). Sa maiſon étoit fort fréquentée; on y alloit pour entendre des choſes ſurprenantes. Ce qui excitoit le plus la curioſité, c'étoit un voyage qu'elle avoit fait à ce qu'elle diſoit, dans l'île détournée, où elle avoit vu des merveilles que nul mortel n'avoit vues avant elle. Mais quand nous arrivâmes à Calicut, il y avoit déjà du tems qu'elle faiſoit difficulté de parler de ce

(1) Lumineuſe.

(2) Perle.

voyage, parce qu'elle avoit remarqué qu'on n'y ajoutoit pas assez de foi, & que la plupart des étrangers prenoient pour des visions ce qu'elle disoit des péris (1) & des divs (2). Les adorateurs d'Issa (3) la regardoient en effet, comme une folle, & les autres ne savoient que penser d'elle.

Je n'avois garde de manquer de faire connoissance avec une personne si extraordinaire; l'île détournée me représentoit trop bien celle dont j'étois en peine. Nous lui rendîmes plusieurs visites, qu'elle reçut avec tant de civilité, que nous ne vîmes jamais paroître le parfum de congé. Elle raisonnoit de si bon sens sur toutes sortes de matières, qu'elle me fit revenir, en partie, de la prévention où j'étois contre toutes les femmes de son pays. La jeune Loulou entroit aussi, à sa manière, dans les conversations. A notre première visite, comme je louois ses grands yeux & ses beaux sourcils; Rouschen lui dit: ma fille, faites voir que votre esprit mérite encore plus de louanges. Je vais, répondit Loulou, raconter à ces étrangers l'histoire des trois gros poissons.

---

(1) Ce sont les génies bienfaisans.

(2) Nom des génies malfaisans.

(3) JESUS-CHRIST.

Premier Conte de Loulou.

DANS le royaume de Staphilin, qui s'étend le long des côtes de la mer grise, il y avoit un étang qui produisoit d'excellens poissons. Le roi se les étoient réservés, & il avoit défendu, sous peine de la vie, d'y toucher. Il s'abstint lui-même pendant long-tems d'en faire prendre; ce qui fut cause que trois poissons grossirent au-delà de toute mesure, & se rendirent les maîtres de l'étang. Comme les poissons diffèrent en inclinations, aussi-bien que les hommes, le premier de ces poissons étoit fort courageux, le second fort rusé, le troisième très-fainéant. Ces tirans dédaignèrent bientôt la nourriture commune, & ne se rassasièrent plus que d'autres poissons; de sorte qu'en peu de tems l'étang fut dépeuplé.

Comme tout se fait, le roi fut enfin averti de leur gourmandise, & il résolut de les pêcher & de les manger. Il envoya donc un soir ses pêcheurs à l'étang, leur ordonnant d'y tenir leurs filets prêts pour le lendemain. Les pêcheurs étant arrivés, & s'entretenant de leur commission, une grenouille, qui n'étoit pas loin d'eux, écouta tout, & alla aussi-tôt rendre compte de

cette mauvaise nouvelle aux trois poissons, qui, ce jour-là, soupoient ensemble. Ils se moquèrent de son babil, & l'ayant engagée à rester avec eux, ils tinrent table jusqu'à minuit; après quoi ils s'endormirent. Au lever du soleil, par ordre du roi qui étoit présent, les pêcheurs environnèrent l'étang avec leurs filets. La grenouille attentive appella à haute voix les trois poissons qui dormoient encore. Le courageux & le rusé se reveillèrent. Le premier ayant gagné l'embouchure d'un ruisseau qui entroit dans l'étang, coupa, avec ses dents aiguës, les mailles du filet, & se mit en sûreté. Le second contrefit le mort, & monta sur l'eau, après s'être rempli les ouïes d'une bourbe empestée. La grenouille appela plusieurs fois le fainéant sans pouvoir le faire remuer, quoiqu'il l'entendît bien. Pendant qu'il diffère, les pêcheurs approchent de plus en plus leurs filets; ils prennent, à la main, le rusé, qui se laissoit aller au gré de l'eau; & ayant senti l'odeur dont il s'étoit parfumé la tête, ils le rejettent dans l'étang comme un poisson pourri. Le fainéant n'avoit pas encore bien renoncé au sommeil, lorsqu'il fut enveloppé & enlevé; on dit même qu'il bâilla plusieurs fois devant le roi, en demandant, les yeux à demi fermés, quelle heure il étoit. Ce prince le voyant gras & parfaitement beau,

commanda à ſes officiers de l'éventrer, de le couper en morceaux, & de le lui ſervir à différentes ſauſſes à ſon déjeûner. Tant il eſt vrai, ajouta la petite conteuſe, qu'un criminel pareſſeux n'évite jamais la punition qui lui eſt dûe.

Nous applaudîmes fort, & le ſujet, & la manière dont l'agréable Loulou l'avoit débité. Elle nous fit dans la ſuite quelques autres pareils récits ; & nous ſûmes qu'une vieille eſclave portugaiſe, qui avoit ſoin de ſon éducation, les lui apprenoit. Pour revenir à ſa mère, lorſque nous crûmes être aſſez inſinués dans ſon amitié, pour obtenir qu'elle nous fît part de ſon voyage, nous l'en priâmes. Elle y conſentit, à condition qu'en récompenſe nous lui raconterions chacun une hiſtoire auſſi véritable, & auſſi merveilleuſe que la ſienne, & que l'un de nous deux commenceroit. Pour être ſûrs de vous obéir exactement, quant au merveilleux, lui dis-je, il faudroit ne parler qu'après vous ; contentez-vous, charmante Rouſchen, que nous nous ſoumettions de bonne foi au reſte.

Almoraddin voulut commencer. L'hiſtoire la plus vraie & la plus merveilleuſe qui ſoit venue à ma connoiſſance, dit-il, eſt celle du roi ſans nez. Je la tiens de Scheikh-Aſſem, à qui dieu faſſe miſéricorde.

Hiſtoire du Roi ſans nez.

UN magicien qui ſe faiſoit appeler le ſage Becolhan alla un jour à la cour de Fion, roi de Gor (1), & il en reçut un ſi bon accueil, qu'il réſolut d'y demeurer quelque tems. Il ne manqua pas de ſe donner bientôt un exercice convenable à ſon inclination mal-faiſante; il fit paroître, dans tout le royaume de Gor, une multitude inouie d'animaux vénimeux; il fit tomber, par ſes enchantemens, une infinité de perſonnes, de toutes conditions, dans les maladies incurables. Dès ſon arrivée il avoit publié une prédiction qui portoit en termes obſcurs, que le royaume étoit ſur le point de périr. Le roi Fion voyant que cette prophétie, qu'il avoit d'abord mépriſée, s'accompliſſoit, crut qu'un homme ſi éclairé pouvoit ſeul remédier aux misères qu'il avoit ſeul prévues. Il lui découvrit donc ſa penſée, & le pria très-inſtamment de ne pas refuſer ſon ſecours. Becolhan ravi de le voir tomber dans le piège qu'il lui avoit tendu, lui dit: prince, je travaille il y a déjà du tems à chercher de

(1) Gor, ancien royaume ſitué près du mont Caucaſe qui le borne au ſeptentrion & à l'orient; c'eſt aujourd'hui une province du royaume du grand mogol.

quoi te calmer ; je connois tes inquiétudes. Quand je ne ſerois pas naturellement généreux comme je le ſuis, le bon traitement que tu me fais m'obligeroit toujours à tout entreprendre par reconnoiſſance. Juſqu'à cette heure certaine conſtellation s'eſt oppoſée à ma bonne volonté ; auſſi-tôt que l'effet malin de ſon influence ſera diſſipé, on te ſignifiera ce qu'il faudra faire. Fion fut très-content de cette réponſe, qui augmenta de beaucoup la vénération qu'il avoit pour le faux-ſage.

C'eſt la coutume en ce pays-là que le ſouverain dort l'après-dînée pendant deux heures, environné des principaux de ſes ſujets qui dorment auſſi. Dans les autres parties du monde, faire ſa cour aux ſultans, c'eſt ſe préſenter à eux, leur dire des choſes agréables, leur rendre quelque ſervice ; là, c'eſt dormir avec eux ; auſſi cette action ſe fait-elle avec un grand appareil. Le monarque & ſes courtiſans s'habillent magnifiquement pour paſſer ces deux heures-là, & ils les paſſent à demi couchés ſur des ſophas riches & commodes. Environ huit jours après l'entretien dont j'ai parlé, Fion, endormi au milieu de ſa cour, fit un ſonge. Il crut voir, dans la grande place de Gor, une colonne de marbre noir, ſur laquelle étoit une ſtatue faite à la reſſemblance de Becolhan, qui tenoit deux

écriteaux

écriteaux dans ses mains ; à l'un il y avoit, *le ciel tue* ; & à l'autre, *je guéris*. Il lui sembla ensuite qu'une grande multitude d'hommes & de femmes malades venoient toucher cette colonne, & recevoient guérison parfaite ; qu'une infinité de troupeaux languissans s'en approchoient aussi sous la conduite de leurs bergers, & étoient remis en santé; enfin, que des milliers de serpens & de dragons se rendoient à leur tour au pied de la colonne, & y trouvoient la mort. Fion, reveillé, raconta ce songe aux assistans, qui furent tous d'avis qu'on fît venir le sage, afin d'en avoir l'explication. Ceux qu'on envoya pour le chercher frappèrent long-tems à sa porte, & comme ils commençoient à s'impatienter, Becolhan mit la tête à la fenêtre, & leur dit en colère : qu'il savoit bien ce qui les amenoit ; qu'ils n'avoient qu'à s'en retourner ; que le songe étoit clair. Ce méchant homme ne mentoit point en assurant qu'il n'ignoroit pas la cause de leur arrivée, car il étoit auteur du songe.

Le prince ayant appris sa réponse, tint conseil; & tout le monde opina qu'on devoit incessamment ériger à Becolhan une statue sur le modèle de celle qui avoit apparu à Fion, & rendre au prophète les honneurs divins. La reine seule s'opposa à cette délibération, mais elle ne fut pas écoutée. Le reste du songe s'accomplit

dès que l'arrêt fut exécuté. Les hommes & les troupeaux guérirent : les bêtes venimeuſes, qui déſoloient le royaume, vinrent d'elles-mêmes chercher la mort. Le déteſtable Becolhan, qui ne ſortoit plus de ſa maiſon, fut proclamé dieu de Gor. On chantoit par-tout des hymnes à ſon honneur, par-tout on lui adreſſoit des vœux; il étoit charmé du ſuccès de ſa malice.

Cela ne dura pas long-tems. Il ſavoit que les maux qu'il avoit faits étoient plus réels que leur guériſon; & que bientôt ceux qui croyoient avoir recouvré la ſanté, retomberoient dans un état beaucoup plus déplorable que le premier. Cette conſidération le contraignit, à ſon grand regret, de ſonger à la fuite. Mais le jour de ſon départ il voulut prendre congé de Fion. Ce prince dormant en public à ſon ordinaire, Becolhan lui apparut, & lui dit : roi de Gor, tu m'a dreſſé une ſtatue, ton peuple m'a honoré, je ſuis content, il faut que je te récompenſe. Ce n'eſt pas aſſez pour moi d'avoir conſervé tes ſujets & leurs troupeaux, il eſt juſte que tu te reſſentes toi-même de ma bienveillance & de ma libéralité. Ton royaume eſt puiſſant en hommes, & fertile en pâturages; mais tu manques d'or & d'argent; ſuis-moi, je veux t'enſeigner un tréſor que les dieux m'ont indiqué. Il ſembla à Fion que le prétendu ſage ſe mettoit en chemin

pour lui servir de guide, & qu'il le suivoit; & qu'après avoir passé bien des montagnes, des rivières & des bois, ils arrivoient l'un & l'autre dans un champ tout couvert de grenadiers. Quand ils furent entré bien avant dans ce champ, Becolhan lui montra de la main un grenadier, & lui dit que sous cet arbre le trésor étoit caché. Comment pourrai-je le reconnoître, répondit Fion, ce champ est grand, & tous les autres grenadiers ressemblent à celui-là? Coupez cette branche, repliqua Becolhan, en lui en donnant une; cela vous servira de signal. Fion prit la branche, tira son couteau, la coupa; le magicien fit de grands éclats de rire & disparut.

Dans l'instant même le roi de Gor sentit une douleur très-aigue: la salle du sommeil retentit d'un cri horrible qu'il poussa en s'éveillant. Tous les courtisans ouvrirent les yeux, & virent, avec une surprise extrême, leur maître couvert de sang, tenant d'une main son couteau, & de l'autre son nez qu'il venoit de se couper lui-même. Perfide, s'écria-t-il, tu te flattes d'éviter le châtiment de ton crime. Qu'on coure, qu'on vole chez Becolhan, qu'on s'assure de ce traître, qu'on me l'amène. Les princes & les officiers coururent sur le champ à la maison du magicien, mais il étoit parti. Ils firent monter à cheval cent jeunes hommes qu'ils envoyèrent par-tout avec

ordre d'arrêter ce criminel. L'évasion de Becolhan augmenta la douleur & la colère du roi. Après avoir raconté sa funeste aventure, il fit appeller la reine, qui seule avoit eu mauvaise opinion du magicien. La reine ne se trouva ni dans son appartement, ni dans tout le palais : nouveau sujet de désespoir pour le malheureux prince, qui la soupçonna de la plus noire trahison. Il pensa perdre l'esprit, on fut obligé de le garder à vue le reste du jour & la nuit suivante, de peur qu'il ne se tuât dans l'excès de fureur qui l'agitoit. Le lendemain il fit abattre, traîner par les rues, & réduire en cendres la statue de Becolhan. Il commanda aussi qu'on démolît toute la rue où ce sacrilège avoit habité, & il voulut lui-même être présent à cette dernière exécution.

On commença par raser la maison du magicien, mais avant qu'on passât aux autres, on entendit en l'air un grand bruit, & on en vit descendre un gros nuage noir qui se posa sur les démolitions, & qui s'entr'ouvrit pour laisser paroître la plus belle créature qu'on eût jamais vue. Reconnois mes traits, dit-elle, en s'adressant au roi, reconnois-les, quoique tu les aies vus moins beaux. A ce moment le roi & le peuple reconnurent la reine de Gor, & furent si troublés qu'ils ne purent marquer leur admiration que par un profond silence. Je m'étois

réduite, poursuivit-elle, à la condition d'une femme ordinaire pour te rendre heureux; mais tu t'es rendu indigne des carresses d'une périse. C'étoit peu d'avoir mépriſé mes conſeils; il falloit encore écouter de honteux ſoupçons. Tu vas juger s'ils étoient bien fondés. Je te venge d'un impoſteur; & pour me venger moi-même d'un ingrat, je te condamne à ne me plus voir. Elle ſe déroba en effet aux yeux des aſſiſtans, le nuage ſe diſſipa, & on apperçut, avec un nouvel étonnement, le magicien enfermé & brûlant dans une cage de fer enflammée. Le roi Fion paſſa le reſte de ſes jours dans la triſteſſe, ſans nez & ſans femme; & le ſupplice du magicien dura autant que la vie de ce prince. Scheikh-Alſem ajoutoit à cette hiſtoire, qu'on montre encore aujourd'hui à Gor la place & les décombres de la maiſon de Becolhan.

Cette aventure, dit Rouſchen, mériteroit d'être écrite en lettres d'or. Que j'y reconnois bien les caractères oppoſés des péris & de divs! Mais, Almoraddin, votre Scheikh-Alſem ne vous auroit-il pas fait le portrait de la reine de Gor après ſa victoire ſur les divs qui ſervoient Becolhan? Non, madame, repartit Almoraddin. J'en ſuis fâchée, reprit Rouſchen, car aſſurément je dois avoir vu cette admirable périſe, & je dois la connoître. Vous devez la connoître,

madame, interrompîmes-nous, vous devez la connoître ! Mon hiſtoire, repliqua-t-elle, vous tirera du grand étonnement où je vous vois.

Hiſtoire de la Dame Perſane, & ſon voyage dans l'île détournée.

ON dit que l'amitié eſt rare entre les frères, je crois qu'elle l'eſt encore plus entre les ſœurs; je n'en ai jamais eu qu'une, & il m'a été impoſſible de vivre tranquille avec elle. Un an qu'elle avoit plus que moi, lui faiſoit prendre un air de ſupériorité qui m'étoit inſupportable. Elle étoit toujours de mauvaiſe humeur; mais ſa mauvaiſe humeur n'avoit jamais ſi fortement paru que la veille de ſes noces. Laſſe de ſouffrir; j'éclatai de mon côté, & afin de la piquer juſqu'au vif; Koutai, lui dis-je, ſi les injures pouvoient me maigrir, tu en ſerois encore plus libérale; eſt-ce ma faute ſi les deſtins ne veulent pas que je te reſſemble? On ne ſauroit exprimer la rage que ces paroles excitèrent dans ſon ame. Elle ſe jeta ſur moi pour m'arracher les yeux; mais je me ſauvai de ſes mains, & je m'enfuis dans un grenier qui étoit au-deſſus de ſa chambre. Elle faiſoit un bruit ſi étrange, que toute la maiſon en fut émue. Père, mère, eſclaves, tout courut

chez elle, on la trouva blême, fondant en larmes, réduite au déſeſpoir. Elle raconta la querelle d'une manière vive & maligne, & proteſta que ſi on ne la vengeoit de l'inſulte épouventable que je lui avois faite, elle ſauroit bien prendre un parti qui ne plairoit à perſonne. Mon père & ma mère lui promirent ſur le champ tout ce qu'elle voulut, & lui demandèrent, en eſſuyant ſes larmes, quel châtiment elle croyoit que j'euſſe mérité? Je ſerai contente, & Rouſchen ſera aſſez punie, ſi elle n'eſt point de ma fête. Je voyois & j'entendois tout par une fente du plancher. Tout le monde loua ſa modération, & une vieille eſclave qui ne m'avoit jamais aimée, ſignala auſſi-tôt ſon zèle en accourant fermer le grenier.

Me voyant ainſi priſonnière, je m'abandonnai aux ſoupirs & aux pleurs. Koutai a bien prévu, diſois-je, que je me ſerois vengée d'elle, ſeulement en paroiſſant. Elle eſt ſatisfaite; ſa laideur, en mon abſence, ſera moins remarquée: quelle joie pour elle! mais quel dépit pour moi! Je paſſai le reſte du jour, & une partie de la nuit dans de pareilles réflexions, & à la fin je m'endormis. Pendant mon ſommeil j'eus un ſonge aſſez extraordinaire.

Il me ſembla voir devant moi une eſpace immenſe de terre & de mer, qui aboutiſſoit à une

île bleue fort élevée, du haut de laquelle sortirent, en même tems, deux gros nuages argentés qui s'avancèrent vers moi, suivis d'une infinité d'autres. Tous ces nuages se rangèrent sur deux colonnes, & formèrent entre l'île & moi, la plus longue & la plus brillante allée qu'on puisse imaginer. Un autre nuage, qui paroissoit être d'or bruni, remplit l'extrémité de cette allée du côté de l'île; & une petite fille, à peu près comme Loulou, s'étant assise dessus, ce nuage prit tout-d'un-coup la figure d'un trône, & se mit de lui-même en mouvement.

A mesure qu'il avançoit, les nuages argentés se transformoient de part & d'autres en gardes très-richement couverts, qui, l'épée à la main, saluoient le petite fille avec des marques d'un profond respect. Quand cette personne extraordinaire, qui au sortir de l'île n'avoit paru qu'un enfant, fut à la moitié du chemin, je lui vis le visage & la taille d'une femme d'environ quarante ou cinquante ans. Plus elle approchoit, plus elle sembloit augmenter en âge; & lorsqu'elle fut auprès de moi, ce ne fut plus qu'une petite figure toute ridée, toute courbée, toute blanche de vieillesse. Elle me regarda d'un œil d'amitié, & me dit d'une voix tremblante : ma bien-aimée Rouschen, je connois ta peine; espère tout de mon secours. Souviens-toi des paroles que je vais t'apprendre, & ne manque

pas de les dire: *sage Lutfallah, dame du palais verd; sage Lutfallah, femme de Milan-Schak; que fait la lame de Gian? où est son bouclier?* Elle n'eut pas plutôt achevé de parler, qu'elle disparut avec tout ce qui l'environnoit.

Je ne sais si je m'éveillai d'abord, mais l'idée de mon empriſonnement m'étant revenue, je dis en ſoupirant, ah? s'il étoit vrai que la puiſſante Lutfallah voulût me favoriſer! *sage Lutfallah, dame du palais verd; sage Lutfallah, femme de Milan-Schak; que fait la lame de Gian? où est son bouclier?* Au même moment je me trouve déſabillée, & couchée dans un bon lit; je paſſe la main ſur mes yeux, je me tâte, je m'examine, je m'aſſure que je ne dors point. J'ouvre un rideau, & je vois, avec une ſurpriſe ſans égale, mon grenier changé en une chambre ſpacieuſe, ornée de riches tapiſſeries, un miroir deux fois plus grand que le plus grand que j'euſſe jamais vu, & de deux caſſolettes d'or maſſif, d'où s'exhaloit la fumée délicieuſe d'un parfum exquis. Au milieu de la chambre il y avoit une toilette toute dreſſée; & à côté une table ſur laquelle on avoit proprement rangé un habit complet. Je voulus d'abord me lever, mais ayant jeté les yeux ſur la glace du grand miroir, je remarquai que ma ſœur, & tout ce qui ſe faiſoit autour d'elle, s'y repréſen-

toient au naturel ; ce qui me fit prendre le parti de me divertir de ce spectacle, & de rester au lit pour me refaire des fatigues de la nuit. Je ne vous rapporterai point tout ce que je vis. Il suffit de vous dire que ce miroir miraculeux me rendit présente à toute la fête dont ma sœur avoit voulu m'exclure ; & que la figure de son mari ne fut pas ce qui me fit le moins de plaisir. C'étoit un grand homme sec, d'un regard farouche, & qui, même ce jour-là, avoit plutôt l'air d'un tyran que celui d'un époux.

Je me levai enfin, dans le dessein de me parer des présens de Lutfallah. De jolies pabouches vinrent d'elles-mêmes se présenter à mes pieds. Au premier pas que je fis du côté de la table, tous les habillemens, qu'on m'avoit préparés, s'avancèrent & me couvrirent ; & je sentis, en même-tems, qu'on m'épargnoit la peine de me peigner & de me coëffer. Je laissai donc faire, & je m'abandonnai entiérement aux soins de la reine des péris, me contentant de lui rendre graces de tout ce qui m'arrivoit, & de me regarder dans mon miroir de toilette, l'autre miroir ne représentant que des objets absens. Quoique tout ce qu'on mit sur moi fît un effet merveilleux, on n'y avoit toutefois employé, ni or, ni argent, ni pierreries. Il n'y paroissoit qu'une seule marque du grand pouvoir de Lut-

fallah, & cette marque consistoit dans la couleur de ma robe, qui changeoit à chaque pas que je faisois. Je me promenai long-tems pour jouir à mon aise de cet agréable prodige. Dans cet intervalle les cérémonies nécessaires se faisoient chez l'iman & chez le cadi. Après le retour, les deux salles des festins se remplirent de conviés. Je m'arrêtai peu à considérer les hommes; ma sœur & ses amies eurent toute mon attention. Koutai paroissoit avoir grand faim, mais plus elle voulut se hâter de manger, moins elle le put faire. Tous les mets auxquels elle touchoit disparoissoient, & venoient se poser sur un cuir doré, qu'une main inconnue avoit étendu dans ma chambre. Il est impossible d'exprimer la consternation de cette épouse affamée, & l'étonnement prodigieux de sa compagnie. Comme j'avois une faim encore plus grande que la sienne, il ne resta presque rien sur les premiers plats qui tombèrent sous ma main. Dès que je les eus abandonnés, ils s'évanouirent; je regardai dans le miroir, & je les vis devant Koutai, qui dévoroit le peu que j'y avois laissé. Je reconnus par-là que celle qui ne m'avoit pas jugée digne d'être de son festin, étoit condamnée à ne se rassasier que de mes restes. Elle me fit quelque compassion en cet état-là, & j'en usai en bonne sœur dans toute la suite du repas.

Sur le soir on entra dans les bains, où d'excellentes voix chantèrent, selon la coûtume, des aganis (1) un peu libres. Au sortir des bains on se rassembla pour danser. J'avois toujours eu beaucoup d'inclination pour la danse; ainsi le plaisir que les autres y alloient prendre sans moi commença à me chagriner. Je ne puis plus tenir en place, m'écriai-je; *sage Lutfallah, dame du palais verd; sage Lutfallah, femme de Milan-Schak; que fait la lame de Gian? où est son bouclier?* Je veux danser. Vous danserez, ma fille, répondit-on derrière moi. Je tournai la tête, & je vis l'ancienne & puissante périse. C'est bien mon intention, continua-t-elle, que vous paroissiez en si bonne compagnie; je ne vous ait fait habiller à la légère, qu'afin que vous en dansassiez de meilleure grace. Une périse de la façon de Moctader le Tabarois vous auroit assurément toute couverte de bijoux; mais moi je n'expose pas ainsi les personnes que j'aime, à gagner des pleuresies. Allons, mon enfant, suivez-moi.

Il me sembla que le miroir qui alors représentoit la salle, en devenoit la porte. Nous entrâmes. Lutfallah, qui n'étoit visible que pour moi, se plaça auprès de ma sœur. Je saluai la

(1) Chansons, airs persans.

compagnie, & je me mis à danſer toute ſeule. La juſteſſe de ma danſe, & plus encore les changemens infinis qui parurent ſur ma robe, étonnèrent tout le monde. On paſſa de l'admiration aux applaudiſſemens; les cris de joie, les acclamations & les louanges ſe firent entendre de toutes parts. Koutai ne put ſouffrir ma gloire. Tranſportée d'un mouvement de fureur, & ſans aucun reſpect pour les aſſiſtans, elle accourut à moi, les poings en l'air, comme une forcenée. Mais l'inviſible Lutfallah l'empêcha de me joindre; & lui ayant touché le menton du bout d'une baguette de bois d'ébene; belle mariée, lui dit-elle, ne penſez qu'à vous. A l'inſtant une barbe complette, du plus beau noir du monde, couvrit la moitié du viſage de Koutai, & lui fit perdre l'envie de ſonger à moi. Cela fait, Lutfallah me fit ſortir, m'ordonna de l'embraſſer, & m'enleva en ligne droite vers le ſoleil avec une rapidité inconcevable.

Après que nous eûmes fort long-tems monté; vous pouvez à préſent, dit-elle, vous repoſer; il n'y a pas aſſez d'air groſſier au-deſſus de vous pour vous faire tomber. J'avoue que ce ne fut qu'en tremblent que je ceſſai de tenir Lutfallah embraſſée. Mais quel plaiſir ne reſſentis-je point, lorſque j'éprouvai que ſans aucune peine je pouvois monter, deſcendre, avancer, reculer,

comme si mon corps étoit devenu immatériel. Je tournai les yeux vers la terre, qui, dans l'éloignement où nous étions, ne me paroissoit, ni fort obscure, ni fort brillante. Si ma conductrice me l'avoit permis, je me serois amusée à faire de belles observations dans un lieu si commode. La lune, me dit-elle, passera tantôt immédiatement au-dessus de l'endroit où nous sommes, & y pressera tellement l'air, que tandis que la mer aura son flux, vous pourriez bien étouffer. J'ai d'ailleurs promis de me rendre chez moi de fort bonne heure; embrassez-moi, partons. Du côté que nous descendîmes, la terre étoit assez lumineuse, parce qu'elle n'exposoit à nos yeux que les vastes pleines de l'ocean. Pendant notre descente elle sembloit grossir & s'obscurcir de plus en plus; & quand je fus à portée d'en observer les différentes parties, j'apperçus, justement au-dessous de nous, & au milieu des eaux, une île très-spacieuse que je reconnus. C'étoit la même île bleue que j'avois vûe en songe, & que les péris appellent l'île détournée. Comme elle ne m'avoit paru bleue qu'à cause de l'éloignement, quand j'en fus plus près, mille diversités se présentèrent en foule à mes yeux. Je ne m'arrêtai pourtant pas beaucoup à considérer ces nouveaux objets, parce que mon attention fut emportée par quelque chose de plus merveilleux.

Lutfallah, que je tenois embraſſée, ſe métamorphoſoit en deſcendant. Ses cheveux blancs avoient d'abord fait place à d'autres d'un châtain foncé; plus nous avancions, plus ſon teint s'uniſſoit, & plus elle gagnoit d'embonpoint. Sa taille ſe dreſſoit à vue d'œil, ſa gorge ſe formoit & s'élevoit, ſes bras s'arrondiſſoient, ſes mains devenoient potelées. Qu'elle étoit charmante aux deux tiers du chemin! Elle continua de rajeunir à meſure que nous approchions de la terre. La couleur de ſes cheveux s'éclaircit, & ils devinrent parfaitement blonds; tout ſon corps diminua ſans rien perdre de ſes beautés, ni de ſes proportions. Je n'avois plus entre mes bras qu'une petite fille de dix ans, un peu ſérieuſe à la vérité, mais, nonobſtant cela, toute aimable, lorſque nous fûmes à un quart de lieue des montagnes de l'île détournée.

Nous mîmes pied à terre au milieu de l'île, à cent pas d'une rivière qui ſervoit de foſſé à une ville de médiocre grandeur. N'y voyant ni pont, ni bateau; je demandai à la reine ſi nous en ferions le trajet par l'air, & ſi elle vouloit que je l'embraſſaſſe. On paſſe cette rivière autrement que vous ne penſez, me répondit-elle en y jetant ſa baguette. A l'inſtant les eaux s'enflèrent vis à-vis du lieu où nous étions, ſe détachèrent de la terre avec un bruit

effroyable, & formèrent un portique transparent de plus de deux cens coudées de hauteur. Ces eaux ne laissoient pas de couler toujours, & les poissons, dont elles étoient remplies, faisoient, par leurs sauts, le plus agréable ornement du portique. On les voyoit s'élancer sans cesse hors de la voûte & des côtés, & s'y replonger aussi-tôt, pour en ressortir un moment après. Le fleuve, en quittant la terre, avoit découvert un magnifique escalier de porphire de plus de cent marches de profondeur, dont le bas étoit éclairé d'une lumière qui sortoit des murs, & d'une grande porte à laquelle il aboutissoit. En descendant, Lutfallah m'apprit que cet éclat étoit naturel, & qu'il venoit d'un vernis que les jeunes péris composoient avec des peaux de certains poissons, & des queues de vers luisans, infusées pendant trois semaines dans de l'essence de bois pourri, tirée sans feu. Lorsque nous fûmes à la porte, nous entendîmes un grand croassement, & les deux battans s'étant ouverts, nous vîmes une grenouille, grosse comme une chèvre, qui, marchant sur ses deux pieds de derrière, vint recevoir la reine, & lui présenta la même baguette que je lui avois vue jeter dans l'eau. Après qu'elle l'eut prise, & que nous eûmes fait quelques pas dans un vaste sallon très-

éclairé,

éclairé, parce qu'il étoit tout incrusté de pierres d'Aſcra (1), & de ces cailloux lumineux qui accompagnent quelquefois la foudre, la grenouille ſe retira modeſtement vers la porte, qu'elle ferma derrière nous, & fit un ſecond croaſſement plus éclatant que le premier.

A ce ſignal, il s'éleva un bruit étonnant de tambours & de trompettes. Il y avoit à l'entour du ſallon vingt-quatre enfoncemens pratiqués dans le mur avec beaucoup d'art, & occupés par autant d'animaux d'une grandeur énorme, & d'une figure tout-à-fait étrange. C'étoit de-là que venoit le bruit; car chacune de ces bêtes monſtrueuſes avoient un tambour ou une trompette, & elles s'en ſervoient d'une manière proportionnée à leur groſſeur & à leurs forces extraordinaires. Ma conductrice me dit que c'étoient des cirons (2) du pays, qui, à la grandeur près, étoient parfaitement ſemblables à ceux que je pouvois connoître. Nous traverſâmes une longue galerie, qu'une infinité d'acudias (3) & de mouches brillantes, qui décri-

(1) Le traducteur avoue qu'il ne connoît pas les pierres d'aſcra, ni les cailloux qui accompagnent la foudre.

(2) Animal imperceptible, dont le microſcope ſeul fait découvrir la figure.

(3) Petits volatiles fort brillans. Il y en a beaucoup en Amérique.

voient dans l'air un million de chiffres, rendoient fort claire. Au-delà, nous trouvâmes un escalier pareil à celui de l'entrée, lequel nous conduisit à une grande cour quarrée, pavée de marbre verdâtre, & bornée des quatre côtés par autant de corps de logis bâtis de la même manière. Au milieu, il y avoit un jet d'eau dont le bassin avoit plus de trente pieds de diamètre, quoiqu'il ne fût que d'une seule émeraude. Une vingtaine de vieilles, & pareil nombre de petits vieillards, habillés de vert, jouoient çà & là dans la cour, les uns à la fossette, les autres au bâtonnet ou aux osselets. Dès que Lutfallah parut, ils laissèrent tous leurs jeux pour courir à elle, & vinrent la caresser en la traitant de grand'maman. La petite reine, de son côté, les reçut d'un air si prude, que je ne pus m'empêcher de rire de voir, d'une part, la vieillesse si badine & si folâtre, & de l'autre, la jeunesse, ou plutôt l'enfance, si grave & si respectée. Rouschen, me dit Lutfallah, ce que vous voyez vous surprend sans doute. Ce que je vois, répartis-je, seroit même capable de m'épouvanter, si je ne prenois tout ce qui est ici, & principalement ces vieilles ridicules & ces vieillards insensés, pour des fantômes. C'est un effet de vos préjugés & de votre ignorance, répliqua-t-elle; toute cette

floriſſante jeuneſſe exiſte auſſi réellement que vous. Jetez les yeux ſur ce miroir. Elle me donna un petit miroir de poche, & me quitta tandis que je l'ouvrois. Je frémis encore quand je penſe à ce que j'y vis en me regardant.

Je m'y vis des joues pendantes, des yeux retirés, des lèvres feuille-morte, une bouche enfoncée, un nez rouge, & qui groſſiſſoit par le bout, un menton aigu, un front chargé de rides, des cheveux blancs comme la neige; & je fus ſaiſie d'un tel effroi, que je penſai tomber à la renverſe. Je courus bruſquement me regarder dans l'eau du baſſin, me flattant encore que l'effet du miroir n'avoit été qu'une illuſion. Hélas! j'y trouvai une cruelle confirmation de ce que je n'avois déjà que trop vu, & je fis un ſi grand cri, que toute la vieille populace ſe ramaſſa autour de moi. Mon affliction étoit ſi grande, que je n'avois pas même la force de l'exprimer par des paroles. Je devins ſtupide & immobile, & je demeurai pendant long-tems dans ce triſte état, couchée par terre, & accoudée ſur le bord du baſſin d'émeraude. La liberté de pleurer & de me plaindre m'étant enfin revenue, cruelle Lutfallah, m'écriai-je, eſt-ce là ce que je devois attendre de ta protection? Tu ne m'as donc amenée ici que pour me faire ſentir les plus

noirs effets de ta malice ? Tu m'aimes, & tu m'accables du plus horrible des maux. Si j'étois ton ennemie déclarée, pourrois-tu te venger d'une manière plus barbare ? Fortunée Koutai, je porte envie à ta barbe, que ton malheur eſt léger en comparaiſon du mien ! Les petites vieilles & les vieillards achevoient de me déſeſpérer par des diſcours remplis de niaiſeries, & vouloient à toute force me faire boire de l'eau du baſſin ; mais ils furent arrêtés par la voix d'un jeune homme qui vint à moi de l'autre côté de la cour. Il paroiſſoit âgé de quinze ans ou environ. Il marchoit d'un pas meſuré & lent pour ſon âge. Quoique ſon viſage fût un peu froid, il n'avoit rien de rebutant. Quand il m'eût abordée, il me demanda civilement ſi j'avois jamais ouï parler du péri Milan-Schak. La lecture de nos annales, lui dis-je, me l'a fait connoître. C'eſt moi, répondit-il. Vous aviez déjà quelqu'âge, répliquai-je, lorſque vous défîtes le monſtre Ouranbad (1) dans la montagne d'Aherman, & vous voilà encore tout jeune. Milan-Schak branla la tête en ſouriant, & me préſenta la main avec beaucoup de politeſſe pour me conduire

(1) Monſtre carnaſſier dont Aherman, chef des divs, ſe ſervoit comme d'un bourreau.

à son appartement. Après avoir monté un escalier de jade, nous traversâmes deux anti-chambres ornées de payſages, & gardées par des jeunes gens bien faits & ſans armes. Nous entrâmes dans une chambre magnifique, où tout étoit verd & or, & de-là dans un cabinet garni de meubles très-précieux, à fond verd, brodés d'or, & enrichis par-tout de fines émeraudes; ce qu'on y voyoit de bois étoit de la couleur de ces pierres précieuſes. Dans le milieu du plafond, il y avoit un eſcarboucle de la groſſeur d'une pomme de pin, qui jetoit beaucoup de lumière.

Le Monde à l'envers.

CHÈRE Rouſchen, me dit Milan-Schak quand nous fûmes aſſis; il y a une telle contrariété entre votre monde & le nôtre, qu'il eſt impoſſible d'imaginer une oppoſition plus parfaite entre deux choſes qui d'ailleurs ſont eſſentiellement les mêmes. Vos grands arbres ne ſont ici que de petites herbes; ce qui n'eſt, au contraire, qu'une plante menue & délicate chez vous, eſt dans ce pays-ci un des plus grands arbres. Les fruits ſuivent la même proportion. Quoique notre bled ne diffère point

du vôtre, quant à la nature, il le surpasse tellement en grosseur, que cent personnes n'en pourroient pas consommer dix grains par mois. Il en est des animaux comme des plantes; nous n'en avons point de plus grands que ceux que vous appellez insectes, ni de plus petits que les éléphans & les crocodiles. Vos moucherons sont nos plus grands oiseaux, & les aigles sont ici presqu'imperceptibles. Ce qui est médiocre chez vous, est à peu près de même en cette terre. Vous parlez des langues particulières, qui sont l'invention des hommes; nous parlons la langue universelle, qui est aussi naturelle que la vue, l'ouie, & les autres facultés que toutes les autres nations emploient de la même manière. L'usage de cette langue est suspendu dans le reste de l'univers. En vain vos savans la cherchent-ils; on l'acquiert en mettant le le pied dans cette île; & à moins que d'être Péri, on l'oublie dès qu'on en sort. Dans votre monde, on ne ressuscite jamais que par miracle; dans celui-ci, on ressuscite naturellement tous les cent ans, pour revivre l'espace d'un jour : vous en verrez après-demain un exemple. On naît chez vous avec un corps tendre, des membres pleins de suc, une peau douce & sans poil : c'est ainsi qu'on meurt dans cet empire; d'où il vous sera aisé de conclure qu'on

y entre au monde avec des rides, & tout l'extérieur de la dernière vieilleſſe. Comme il n'y a guère de belle vieilleſſe, nous ne paſſons point ici pour beaux ni Lutfallah ni moi; mais vous, charmante Rouſchen, qui penſez être laide à faire peur, vous êtes maintenant auſſi belle, à notre égard, que vous l'étiez aux yeux de tous ceux qui vous regardoient à Schiras. On ne peut, je vous aſſure, rien voir de plus raviſſant que ces aimables rides dont notre climat a orné votre viſage, ni rien de plus capable de ravir les libertés que cette précieuſe chevelure, qui nous éblouit par ſa blancheur. Toutes les fois que nous allons dans vos contrées, nous y paroiſſons tels que nous ſerions ſi nous y avions vécu; ici nous paroiſſons tels que nous ſommes en effet, mais à notre manière. C'eſt un vieillard qui parle, chère Rouſchen, & qui parle à une jeune perſonne qui ne fait preſque que commencer à jouir de ſa raiſon. Les métamorphoſes de Lutfallah devoient vous préparer à ſoutenir la vôtre ſans épouvante. Tout ce qui approche de cette terre en ſubit les loix, & tout ce qui s'en éloigne ne ſe ſouſtrait à ces loix que pour obéir à d'autres. Trompée par les apparences, vous vous abandonniez à mille regrets injuſtes, lorſque je ſuis rentré avec un jeune homme

de votre pays, qui m'avoit invoqué. La reine entendoit vos reproches; elle en étoit même un peu irritée; mais elle n'a rien diminué de ses bontés, & en lui remettant votre compatriote, je me suis chargé de vous apprendre jusqu'où elles vont. Si vous n'en profitez pas, vous serez rendue à votre monde, & il n'y aura plus aucun commerce entre nous. Si vous en profitez, vous serez élevée au plus haut rang où une mortelle puisse aspirer. Vous serez périse, en un mot. Pour vous adopter, nous n'exigeons que votre consentement. Si le pouvoir de transformer tous les corps, & de faire, d'un seul coup de baguette, les merveilles les plus étonnantes; si une vie qui ne finit presque point, vous touchent, venez à la fontaine d'émeraude. Quelques gouttes d'eau que vous y avalerez, effaceront toutes vos idées, & vous rameneront à l'heureuse enfance d'une vie immense.

Généreux Milan-Schak, répondis-je, vous m'avez sauvée d'un grand péril en m'éloignant de cette eau fatale. J'aime ma raison & ma patrie; je ne puis me résoudre d'y renoncer. Mon état me suffit; contentez-vous que j'admire le vôtre. Le Péri fut plus surpris de ma réponse qu'il n'en fut choqué; il haussa les épaules, & me regarda d'une manière qui découvroit assez que je lui

faisois pitié. Sur ces entrefaites six chats verds, dont les yeux brilloient comme autant de flambeaux allumés, parurent à la porte du cabinet. Ils éclairoient Lutfallah qui entra avec un vieillard, en disant, Ajoub, que voici, est un obstiné. Et Rouschen, repartit Milan Schak, est une opiniâtre. Je me prosternai aux pieds de la reine, en la conjurant de me pardonner ma foiblesse, & d'oublier les paroles indiscrettes qui m'étoient échappées dans le fort de ma douleur. Ajoub de son côté embrassoit les genoux de Milan-Schak à qui il demandoit aussi pardon de son aveuglement. La colère des vieilles gens contre la jeunesse est de peu de durée, dit la reine, levez-vous; & puisque nous devons nous séparer, employez bien le peu de tems que vous resterez dans mon empire, & en observez les loix. Sûrs de notre liberté, nous nous levâmes avec joie. On vint avertir que le soupé étoit servi.

Précédés de six chats-flambeaux, nous nous rendîmes de plein pied dans une salle boisée d'ébène verd, & ornée d'oiseaux & de festons d'or en relief. Vingt-quatre chats verds, & autant de linx de même couleur, montés sur un pareil nombre de guéridons d'argent bruni, y produisoient, par leurs regards, un jour aussi grand que celui que le soleil auroit pu faire en

plein midi. Il y avoit deux tables, l'une chargée de caſſolettes, & l'autre d'une grande variété de mets. La dame du palais verd, Milan-Schak, quatre reines, leurs maris, & les génies les plus diſtingués de leurs familles, ſe placèrent à la première de ces tables, & y furent magnifiquement ſervis de parfums, qui ſont la nourriture ordinaire des péris nés dans l'île Détournée. Nous occupâmes l'autre table Ajoub & moi, avec un grand nombre de conviés, originaires de notre monde, & Péris par adoption. Au premier ſervice (1) nous eûmes de grandes fricaſſées de faiſans; il en entroit cinq ou ſix cens dans chaque plat: au ſecond, des ortolans gros comme des oyes, accompagnés de ſangliers & de cerfs, enfilés dans des brochettes, en guiſe d'alouettes. Le troiſième fut compoſé de deux langues de fourmi, de deux pâtés de cuiſſe de couſin d'un excellent goût, & de quelques aſſiettes d'artichaux & de melons, gros comme les poids verds de Schiras. On apporta pour le deſſert deux fraiſes, une groſeille, & deux jattes de crême d'écureuil. La plupart de ces choſes m'étoient inconnues pour lors; mais la princeſſe

(1) Dans l'original arabe, les mets de ce repas ſont ſervis pêle-mêle, avec une confuſion perſane ou mogole.

Indgi-Mergian me les fit connoître le lendemain. Après le ſoupé on nous donna, à mon compatriote & à moi, chacun un chat pour nous éclairer & nous conduire dans nos chambres ; une Pabine très-bien faite me deshabilla, & ſe retira quand je fus couchée.

Mon chat ayant fait diſparoître la lumière en fermant ſes yeux, je repaſſai dans mon imagination toutes mes aventures, & je m'apperçus, je ne ſai comment, qu'Ajoub avoit fait ſur moi une impreſſion plus forte qu'aucun des objets ſurprenans qui m'euſſent frappée. Juſques-là j'avois été ſans inclination, & j'étois ſi neuve en amour, que ſentant que mon cœur s'étoit laiſſé ſurprendre, je me mis à pleurer. D'où vient, diſois-je, que je ſonge à ce petit monſtre que je n'ai vu que d'aujourd'hui? Pourquoi ai-je craint que Lutfallah ne le gagnât? Ah! il ne m'eſt pas indifférent; & ſi ce que ſa vue m'a inſpiré n'eſt pas un amour formé, c'eſt quelque choſe qui en approche beaucoup. Ah! mon cœur m'a trahie; il s'eſt donné ſans mon aveu. Après tout, continuois-je, la figure de ce jeune homme n'eſt pas plus hideuſe que la mienne; quel crime ferois-je donc en l'aimant? nous courons la même fortune, cela ne devroit-il pas ſuffire pour faire naître entre nous une juſte liaiſon? Il me ſemble même qu'il a déjà pour

moi des sentimens pareils à ceux que j'ai pour lui. C'est justement là le point qui mériteroit le plus d'être examiné ; mais pour pénétrer le fond de son ame, sans me découvrir, ne faudroit-il pas avoir plus de liberté que je n'en ai. Le sommeil calma enfin mes inquiétudes. La Pabine m'éveilla, & me fit lever dès le matin. A peine étois-je habillée, que je vis entrer Lutfallah, Milan-Schak, & la princesse Indgi-Mergian leur fille aînée, à laquelle ils me présentèrent. La reine & son époux me demandèrent d'un air riant comment j'avois passé la nuit ? Je répondis, avec de grands témoignages de reconnoissance & de respect, que je l'avois passée assez tranquillement. L'interrogation qu'on vous fait regarde la nuit entière, reprirent-ils, & vous ne répondez que sur la dernière moitié. Ce discours me jeta dans un étonnement infini ; je vis bien que j'avois été entendue. Notre pénétration la déconcerte, dit Milan-Schak ; rassurez-vous, Rouschen, & ne balancez plus à suivre fidèlement les loix de l'île Détournée. Achevant ces paroles, il prit, des mains d'un de ses gens, une grosse racine, semblable à une betterave, & la tenant par les feuilles, il me donna un poinçon, qu'il me commanda d'enfoncer dans un endroit marqué d'une petite tache noire. Je le fis ; aussi-tôt la racine jeta un cri hor-

rible, & mon compagnon de fortune se trouva devant moi au lieu d'elle. Je vis son visage tout sanglant, il avoit le front percé, & le poinçon étoit resté dans la plaie. Ah! cher Ajoub, m'écriai-je en l'embrassant, cher Ajoub, que j'aime plus que ma propre vie, qu'ai-je fait! que je suis cruelle; ou plutôt que je suis malheureuse! N'y avoit-il point d'autre main que la mienne pour exécuter la volonté de Milan Schak? Ah! Péri, pourquoi m'avez-vous choisie pour répandre un sang que je rachetterois de tout le mien! Le blessé me regardoit assez nonchalamment, & sembloit sourire. Lutfallah, Milan-Schak, & la princesse, rioient tout de bon, & se demandoient, comme par plaisanterie, si la déclaration n'étoit pas en forme? Si elle n'étoit pas dans toutes les règles? Il y paroît quelque sincérité, dit le blessé, mais il ne faut point se fier aux premiers transports des amantes, elles sont trop volages. Si j'étois bien persuadé que Rouschen dût m'aimer constamment, je ne dis pas que je..... mais en ne voulant rien dire, j'en dis trop pour une première fois. Comme je me préparois à le remercier, & à continuer mes lamentations, Milan-Schak, qui le tenoit doucement par les cheveux, le laissa en liberté, & lui tira du front le poinçon sans y laisser la moindre cicatrice. Lutfallah me demanda assez sérieusement quelles

étoient les dispositions présentes de mon cœur envers celui dont le malheur apparent m'avoit fait tant de compassion ? Vous le savez grande reine, répondis-je, je l'aime. C'est ainsi, mon enfant, répliqua-t-elle, qu'il faut parler : vos incertitudes d'hier alloient directement contre la coutume de mon royaume où les filles font toutes les avances. Je répartis que rien n'étoit plus raisonnable que cette coutume, & que je serois heureuse si l'aimable Ajoub ne dédaignoit pas mes services. Vous avez satisfait à nos loix l'un & l'autre, reprit la reine ; mais puisque vous y préférez celles de votre pays, je veux bien, dès-à-présent, vous rendre à vous-mêmes. Que les influences qui règnent ici, continua-t-elle en nous touchant de sa baguette, cessent d'agir sur vous. Lutfallah ne nous laissa pas le tems de la remercier, elle sortit avec sa suite ; il ne demeura avec Ajoub & moi, qu'un pabin & une pabine qui s'assirent modestement des deux côtés de la porte.

En cet endroit la belle Persanne s'interrompit, & nous demanda si nous n'étions point curieux de savoir ce que c'étoit que les Pabins & les Pabines. Une Pabine en vous deshabillant, dit Almoraddin, m'avoit déjà donné un peu de curiosité ; mais je n'ai osé vous faire une question importune. Les Pabins, reprit Rous-

chen, ſont des animaux qui ſervent les Péris, & qui, diſtribués par cantons, cultivent les terres de l'île Détournée. Nul animal ne reſſemble tant à l'homme. En les voyant nuds ou habillés, on jureroit que ce ſont des hommes & des femmes véritables; il ne leur manque que l'ame raiſonnable. Ils ont par-deſſus toutes les autres bêtes, qu'ils parlent comme les péris la langue univerſelle; au lieu que les autres animaux ont leurs langues particulières. Au reſte tout ce que diſent les pabins roule ſur le manger, ſur la boiſſon, ſur le travail, & ſur d'autres ſujets qui n'ont rapport qu'à la matière, & ne conſiſte qu'en ſimples propoſitions. Ils ſont adroits, robuſtes, laborieux, dociles, grands imitateurs. Les autres bêtes les reſpectent & les ſervent, excepté les ſinges, qui ont peine à céder la ſupériorité aux pabins, & les puces, qui ſont dans ce pays-là des bêtes féroces, d'une grandeur effroyable, & fort avides de la chair preſque humaine des pabins. Il y a dans tous les villages un lieu couvert où les pabins portent chaque jour une certaine quantité d'ambre gris, de benjoin, d'encens, de bois d'aloës, & d'autres victuailles. Quand l'amas eſt complet, il diſparoît, pour paroître dans la ville des péris, & ſe diſtribuer dans leurs maiſons. Les pabins ne ſe divertiſſent gueres qu'aux dépens des autres ani-

meux, qu'ils sont assez souvent battre ensemble. Les cloportes sur-tout les réjouissent, lorsque ramassés en eux-mêmes, ils se mettent en boules (1) parfaitement rondes, & se roulent les uns contre les autres. Quand ces corps démesurés viennent à se choquer, ils font un bruit épouventable, on les croit brisés en mille pieces; mais bien-tôt après on reconnoît que ce n'est là, pour eux, qu'un petit badinage très-innocent.

Après cette interruption, la Persane auroit repris le fil de son discours, si de peur de la trop fatiguer, nous ne l'avions suppliée très-instamment d'en remettre la continuation au lendemain. Nous nous trouvâmes d'avis différens sur son conte quand nous fûmes de retour au logis. Almoraddin penchoit vers l'incrédulité, & moi je n'étois pas fort éloigné d'ajouter foi à tout ce que nous avions entendu. Nos sentimens se réunissoient pourtant dans une espece de doute, & nous sentions une égale curiosité pour le reste de l'histoire. Nous ne manquâmes donc pas de retourner chez Rouschen, qui, après les civilités ordinaires, recommença ainsi à parler.

Aussi-tôt que la reine & Milan-Schak furent

(1) C'est une propriété des cloportes, de se mettre en grains parfaitement ronds.

sortis,

sortis, nous courûmes au miroir, où nous eûmes le plaisir de nous voir nous-mêmes, & de nous voir l'un l'autre tels que nous devions être, en même-tems que nous sentions que nos inclinations reprenoient aussi leur assiette naturelle. Ajoub ne me déplut point; je lui plus beaucoup.

Madame, me dit-il, avec un grand respect, je ne sai comme j'ose paroître devant vous, après ce qui vient de se passer; ma confusion est extrême. Plût au ciel, repartis-je, que nous eussions perdu la mémoire avec tous les dons de l'île Détournée; ou que je n'eusse, comme vous, que trop de réserve à me reprocher. Au nom de notre commune patrie, interrompit Ajoub, vivons désormais comme si nous ne nous souvenions de rien. Je vous crois assez généreuse pour me rendre, par équité, ce que je viens de perdre du côté de l'instinct qu'on vous a ôté, & qui vous portoit à m'aimer. L'équité, lui dis-je, ne récompense que le mérite, & le mérite n'est pas l'affaire d'un jour. Apprenez-moi, je vous prie, qui vous êtes, & pourquoi je vois ici Ajoub de Schiras; je ne connois encore que votre nom & votre patrie. En disant cela je m'assis, & je le fis asseoir auprès de moi.

Hiſtoire d'Ajoub de Schiras.

JE ſuis, dit-il, fils d'Ajoub, médecin. Vous ſavez, belle Rouſchen, que toute la jeuneſſe de Schiras apprend à danſer, & à jouer de quelque inſtrument. Un ſoir que la chaleur étoit ſi violente qu'elle obligeoit tout le monde à faire de la nuit le jour ; je pris un flageolet, & j'allai chercher le frais dans les rues tout en jouant. Après en avoir parcouru un aſſez grand nombre, comme je me préparois à la retraite, la porte d'une fort belle maiſon s'ouvrit, & j'entendis une voix qui me diſoit : Eſt-ce vous ? Je me promis quelque bonne fortune ; oui, répondis-je, c'eſt moi-même. Montez donc, reprit la voix. Je montai l'eſcalier, & j'entrai dans une ſalle dont la porte étoit entr'ouverte. Trois jeunes hommes, que j'y trouvai, m'environnèrent, & tirant leurs ſabres, lave par ton ſang, me dirent-ils, l'affront que tu nous a fait en violant notre ſœur. Je n'oſai me mettre en défenſe, de peur de les irriter encore davantage. Seigneurs, leur dis-je, ne précipitez rien, vous me prenez pour quelqu'autre. Ces paroles ſuſpendirent leur emportement : Qui es-tu donc, reprit bruſquement l'un d'eux, ſi tu n'es pas l'in-

fâme que nous attendons? Je m'appelle Ajoub, répondis-je, je demeure en tel endroit, mes parens y ſont connus. Un vieillard alors qui étoit caché dans un cabinet obſcur, en ſortit avec une jeune perſonne, belle comme un aſtre, & très-richement habillée, qui avoit la tête & les yeux baiſſés, & qui verſoit des larmes en abondance. Gauher, lui dit le vieillard en me montrant, eſt-ce là le ſcélérat qui a couché avec toi? Gauher, à ce diſcours, devint vermeille comme une roſe fraîchement épanouïe; après m'avoir enviſagé, elle répondit que ce n'étoit pas moi. Le vieillard détrompé me fit de grandes excuſes, & il alloit me renvoyer; mais un des jeunes hommes ſe mettant entre moi & la porte, & levant ſon ſabre, jura qu'il ne laiſſeroit pas ſortir un témoin du deshonneur de ſa famille. Les deux autres dirent qu'il avoit raiſon, & qu'il falloit me tuer. La colère vous aveugle, mes enfans, reprit le bon vieillard, ne vous y abandonnez pas. Il ne ſeroit pas juſte que l'innocent périt; chaque goutte de ſon ſang pouſſeroit un cri contre nous; & la vengeance du ciel ne tarderoit pas à deſcendre. Ajoub, continua-t-il, en me prenant par la main, ſauvez-vous, & gardez le ſecret ſi la vie vous eſt chère. Je ſortis de cette maiſon ſans regarder derrière moi, & je me hâtai de regagner celle de mon père: mais

comme j'en ouvrois la porte, une flèche me vint passer contre l'oreille, avec un sifflement qui me fit tressaillir. Je me retourne, & j'apperçois un homme qui, tenant un arc de la main gauche, venoit à moi, la droite armée d'un javelot, & me crioit: traître, je t'ai manqué, tu mourras pourtant. Le voyant seul, je pris courage. Je mourrai de ta main, répondis-je, si cela est écrit sur le haut de ma tête. Je tirai mon ganjar, & ayant heureusement esquivé son premier coup, je lui sautai au corps, & je lui fis deux grandes blessures dans la poitrine. Il tomba, & me pria de ne pas l'achever. Non-seulement j'y consentis, mais ayant appris de lui qu'il étoit fils du Bacha de Schiras, j'allai avertir un chirurgien qui courut à son secours. Je ne rentrai chez mon père que pour y prendre un cheval, & ce que j'avois d'argent; & sans dire adieu à personne, je sortis d'une ville où j'avois tout à craindre de la fureur d'un homme qui, sans doute, m'auroit fait expier par une mort honteuse le crime de son fils.

Je marchai sans tenir aucune route certaine. Vers le milieu de la nuit j'arrivai au grand lac Babu, qui étoit alors si tranquille, qu'il sembloit que le ciel prît plaisir à y contempler ses propres beautés. Je côtoyai quelque temps, & étant entré dans le bourg qui porte le même nom, je frappai à la premiere porte que

je rencontrai. Perſonne ne répondit, ſinon un gros dogue déchaîné dans la cour, qui, aboyant de toute ſa force, éveilla les autres chiens du bourg. En un moment tout Babu retentit du bruit que firent ces animaux, mais aucun des habitans ne parut ſe mettre en peine d'en ſavoir la raiſon. Je paſſai à d'autres portes, & je m'y fis entendre auſſi inutilement. A la fin déſeſpérant de me mettre à couvert, & maudiſſant les dormeurs, je ſortis de Babu. Dans le deſſein de chercher quelque endroit écarté pour me repoſer, je quittai le grand chemin, & ayant pris par un ſentier qui ſéparoit deux petites montagnes, j'allai m'enfoncer dans un bois, où je choiſis mon gîte au pied d'un gros palmier ſauvage. Je dormis juſqu'au lever de l'aurore. M'étant éveillé, je fus fort ſurpris d'entendre aſſez près de moi la voix d'un homme qui parloit ainſi :

Cette heure eſt précieuſe, ma fille ; les Péris la nomment l'heure des merveilles. C'eſt à préſent que ces génies bien-faiſans cueillent les herbes puiſſantes qui transforment les hommes déréglés en bêtes féroces ; c'eſt à préſent que toute la nature obéit à leurs ordres, & que leurs paroles myſtérieuſes ont le plus d'efficacité. Le ſoleil, en ſe levant, les admire, ſoit qu'ils attaquent à force ouverte

les enfans d'Ifriet (1) & leurs confédérés, soit qu'ils dissipent les vains projets des Magiciens. C'est à cette heure enfin que les Péris se montrent, sous différentes figures aux princes qui aiment la justice, & aux tirans qui ont mérité d'être punis. Ah! ma fille, si tu avois les yeux de l'esprit ouverts dans ce moment, tu verrois, avec moi, les uns occupés dans les sombres vallées du Mezanderan (2) à arracher les lions & les tigres de leurs tanières, pour les conduire à la défense des innocens opprimés; & tu admirerois la facilité avec laquelle les autres rendent traitables les hydres & les griffons.

Je n'eus pas la patience d'écouter davantage un si étrange discours sans voir celui qui le tenoit. M'étant coulé entre les arbres, je m'avançai doucement jusqu'à un laurier, à la faveur duquel je découvris, sans être apperçu, un grand vieillard, habillé d'une longue robe brune, assis auprès d'une fille. Cette fille étoit couverte d'un voile bleu qui ne laissoit voir que son visage & ses mains, & elle avoit les yeux modestement attachés sur le vieillard, qu'elle écoutoit attentivement. Je me montrai, & par ma présence

(1) Génie très-cruel, plus cruel que les divs ordinaires.

(2) L'Hircanie des anciens.

j'interrompis leur conversation. La fille se cacha aussi-tôt le visage; le vieillard se leva pour venir au-devant de moi. L'ayant abordé, vous voyez, lui dis-je, un voyageur, qui accablé de faim & de lassitude, vous importune malgré lui. Par Ali, dit le vieillard, soyez le bien-venu; les sages sont hospitaliers. Le bien que je vous ferai sera pour ma fille une nouvelle instruction. Allez vous délasser dans notre retraite, nous vous y rejoindrons dans une heure. Il me montra en même-tems un petit chemin que je suivis, & qui après plusieurs détours, me conduisit à une grotte.

Quoique l'entrée en fut étroite & obscure, les dedans en étoient bien éclairés, très-propres, & partagés en plusieurs chambres spacieuses. Un esclave, à qui je déclarai les intentions de son maître & mes besoins, me servit du raisin, des pistaches, des dattes fraîches, du pain blanc, & d'excellent hidromel. Tandis que je ferai usage de tous ces biens, lui dis-je, je te prie d'aller chercher mon cheval. Je lui dépeignis l'endroit où je l'avois laissé. Si vous prétendez que je vous obéisse, répondit l'esclave, promettez-moi de ne pas quitter la place où vous êtes, que je ne revienne, ou que mon maître ne rentre. Je le lui promis; mais après avoir bu & mangé, j'eus une envie si

violente d'examiner la demeure d'un homme tel que celui que j'avois vu, que je ne pus tenir ma promesse. J'allai donc par-tout. L'enfoncement le plus reculé de la grotte formoit un cabinet, qui étoit rempli de livres, de talismans & de toutes sortes de figures de plantes & d'animaux. Je m'arrêtai sur-tout en ce lieu-là; & voyant sur la table un parchemin déroulé où il y avoit quelque chose d'écrit en lettres vertes, je le pris inconsidérément, & j'y lus ces paroles: *Péri Milan-Schak, Lieutenant du palais verd; Péri Milan-Schak, époux de Lutfallah; que fait la lame de Gian? où est son bouclier?* Dès que j'eus prononcé le dernier mot de cette invocation, Milan-Schak, que vous connoissez, s'apparut à moi, & m'enleva sans me dire un seul mot. Vous savez, déjà sans doute, belle Rouschen, que c'est lui qui m'a apporté dans cette île.

Suite de l'histoire de la dame Persane.

AJOUB m'ayant raconté son histoire, je lui racontai aussi la mienne. Il m'insinua ensuite que je ne lui étois pas inconnue, qu'il m'adoroit même depuis long-tems; & que nos richesses étant à peu près égales, il ne tiendroit qu'à moi de le rendre heureux, du con-

ſentement de nos parens. Je l'écoutai ſans le rebuter, & ſans lui trop témoigner auſſi combien je l'aimois. La converſation dura juſqu'au dîné. Après le dîné, la princeſſe Indgi-Mergian nous prit, & nous emmena dans les jardins. C'étoit la plus belle de toutes les Périſes. Elle avoit les cheveux très-noirs, les yeux grands & vifs, un teint qu'on ne ſauroit décrire ſans parler de lys & de roſes, l'air d'une nobleſſe digne de ſa naiſſance, & elle s'expliquoit avec une grace nompareille. Puiſque vous devez ſitôt nous quitter, dit-elle quand nous fûmes dans le parterre, il faut achever de vous inſtruire. Reconnoiſſez-vous ces fleurs? Nous lui dîmes que nous étions charmés de la beauté & de l'arrangement de celles que nous voyons. L'obligeante princeſſe voulut bien ſe donner la peine de nous les faire reconnoître les unes après les autres: je dis reconnoître, car nous les connoiſſions déjà; mais, ſans Indgi-Mergian, la connoiſſance que nous en avions n'eût ſervi de rien, ſinon pour les fleurs d'une grandeur médiocre. En effet, comment s'imaginer qu'on voit une violette, lorſqu'on a devant les yeux une fleur auſſi grande qu'un tourneſol? Et qui s'aviſeroit de chercher les lys ſur des tiges rampantes de la groſſeur d'une épingle? Cette agréable occupation n'empêcha pas la

fille de Lutfallah de nous apprendre une infinité de choſes ſur la religion des Péris, & ſur la guerre opiniâtre que cette glorieuſe nation ſoutient, depuis tant de ſiecles, contre les Divs. Elle s'étendit auſſi ſur diverſes particularités de l'île, qui n'étoient point entrées dans les inſtructions que nous avions reçues de Lutfallah & de Milan-Schak.

Au-delà du parterre il y avoit un grand carré d'eau, dans le milieu duquel s'élevoit un cabinet d'une ſtructure très-mignone, bâti en forme de château. Nous priâmes la princeſſe de nous faire voir ce riant édifice. Elle y conſentit, & cria aſſez haut, oh Mor! oh Mor! Une gondole ſe détacha du pied du cabinet. Mor, vieux rat d'eau, de couleur violette, fort barbu, & gros comme un ours, nous l'amena. Nous paſſâmes l'eau, nous entrâmes dans un petit réduit vraiment enchanté; mais nous fûmes bien étonnés de ne plus voir Indgi-Mergian, qui étoit pourtant entrée avec nous. Je rougis de me trouver ainſi ſeule avec Ajoub. Prouvez-moi, lui dis-je, la ſolidité de votre amour par beaucoup de reſpect & de retenue; votre cœur n'aura jamais un plus ſûr interprète auprès du mien, que la modeſtie. Ajoub me regardoit fixement, avec le viſage d'un homme interdit; & quand j'eus ceſſé de

parler, il remua les levres & la main, comme s'il m'avoit dit quelque chose; & cependant bien loin d'entendre son discours, je n'entendois pas même le son de sa voix. Je le regardai à mon tour avec admiration : Ajoub, reprisje, votre silence m'offense; que préfagent tous ces signes? que me dites-vous? Il recommença à remuer les lèvres, & à faire tous les petits gestes de tête & de main, qu'on fait quand on s'explique sérieusement, sans qu'aucune des paroles qu'il sembloit prononcer frappât davantage mon oreille que la première fois. Je m'imaginai que ce jeune homme se moquoit de moi; de son côté il se persuada la même chose; nous nous regardâmes l'un l'autre de travers avec un dépit qui ne peut s'exprimer. La fille de Lutfallah reparut en riant de toute sa force: vous avez tort, nous dit-elle, de vous brouiller : c'est par une vertu secrette attachée à ce cabinet, que vous ne vous êtes point entendus. Comme les jeunes Péris des deux sexes y viennent assez souvent, la reine n'a pas jugé à propos que ceux qui s'aimeroient pussent s'y rendre un compte mutuel de leur tendresse. Dès que le cœur se met de la partie, l'oreille ne fait plus ici aucune fonction. Au reste, vos mines & vos petites colères, ajouta-t-elle, m'ont trop divertie, pour ne pas vous savoir

gré du plaisir que vous m'avez donné sans y penser. Je vous permets de me faire des questions.

Ayant pris nos places sur un petit sopha plus bas que le sien, nous gardâmes quelque tems le silence, afin de nous remettre de notre trouble; puis je lui dis: Grande princesse, je souhaiterois savoir pourquoi notre sexe domine dans cette île. Lutfallah est reine, & Milan-Schak n'est pas roi. Les autres Périses, soit reines, soit sujettes, sont supérieures à leurs époux; cela me paroît bien extraordinaire. Cette coutume auroit-elle été introduite pour dédommager les Périses des démarches qu'elles ont faites étant encore filles? Dans notre monde les jeunes hommes témoignent une soumission infinie à leurs maîtresses avant le mariage: après, ils s'en rendent les maîtres à leur tour. Nos loix sont préférables aux vôtres, repartit la princesse, elles sont fondées sur trois raisons: premièrement, les Périses ont beaucoup plus d'esprit que les Peris, & elles sont naturellement autant au-dessus d'eux, qu'ils sont au-dessus des simples hommes, & que ceux-ci sont au-dessus des Pabins; cela va par degré: en second lieu, elles joignent la force à l'esprit; les hommes ne sont les maîtres dans votre monde, que parce qu'ils sont les plus forts:

la troisième raison est un mystère ; souvenez-vous seulement que la fécondité est la source de toutes choses, & qu'on ne peut trop l'honorer.

Indgi-Mergian cessant de parler ; il n'y a guères d'apparence, lui dit Ajoub, qu'on nous laisse le loisir de considérer fort attentivement la ville où nous sommes ; ainsi je crois que Rouschen trouvera bon que je vous supplie de nous en donner une idée, j'en ignore même le nom. Cette ville, répondit la fille de Lutfallah, s'appelle Gianire. Après la mort de Gian, souverain de tous les génies, la guerre, qui pendant ses dernières années avoit paru s'éteindre, s'étant rallumée entre les Péris & les Divs, il y eut de si affreux désordres dans tout le Ginnistan, que Gian, fils unique de ce bon roi, prit le parti d'en sortir avec sa famille, & avec quatre autres familles des plus illustres de la nation des Péris. Ce grand dessein eut un très-heureux succès par le secours de Feramak, son épouse, qui trompa la vigilance des Divs, & qui conduisit sa troupe triomphante dans cette île. La ville fut bâtie en très-peu de tems ; Feramak la nomma Gianire, du nom de son mari. Pour conserver dans sa nouvelle colonie une paix inaltérable, elle donna une autorité semblable à la sienne aux

quatre mères de famille qui l'avoient accompagnée, & depuis ce tems-là Gianire a toujours eu cinq reines. Les premières s'attribuèrent cinq couleurs différentes pour se distinguer & pour distinguer leurs sujets, & même leurs descendans. Ces couleurs sont la verte, qui est la nôtre, la bleue, la jaune, la rouge & la blanche. La ville de Gianire a cinq grandes rues, qui, d'un côté, aboutissent à la place, & de l'autre à la façade du palais. Les palais sont bâtis de marbre de la couleur de la reine qui y fait sa demeure. Les maisons ordinaires sont de la couleur du palais dont elles dépendent, & elles sont habitées par les Péris du second ordre. Vous verrez vous-mêmes demain, & la grande place & l'académie qui est l'édifice le plus somptueux qu'il y ait dans l'île; mais quelque admiration qu'un bâtiment si superbe puisse vous causer, la résurrection de Feramak & de Gian, mes ancêtres, & ceux-mêmes dont je vous ai parlé, vous frappera sans doute beaucoup davantage. Indgi-Mergian se leva en achevant ce discours. Nous repassâmes l'eau avec elle, & nous nous promenâmes assez long-tems dans un bois de fraisiers de haute futaie, qui, dans ce tems-là, soutenoient à peine la pesanteur de leurs excellens fruits. Il en sortoit une fraîcheur ra-

vissante, & une odeur si douce, que tous les parfums de l'hymen n'ont rien qui en approche. Le lendemain, un peu avant la pointe du jour, toute la ville fut réveillée par une symphonie merveilleuse qui se fit entendre dans le haut de l'air au-dessus de l'académie, où l'on commença à se rendre de toutes parts.

Etant descendue dans la cour, j'y trouvai deux cloportes longs d'environ trente pieds, & larges à proportion, très-richement harnachés, qui avoient sur leurs dos spacieux des loges commodes & magnifiques, dont le dedans étoit divisé en une chambre & deux cabinets. La chambre occupoit le devant & pouvoit avoir douze pieds en quarré. Les cabinets, dont l'un servoit d'antichambre, avoient environ six pieds de large & sept pieds de long. Ces appartemens portatifs étoient tapissés de velours verd, le reste de l'appartement répondoit à cette tapisserie; & quoique les richesses ne coûtent rien aux Péris, le bon goût & la propreté faisoient presque tout le mérite de ce qui étoit dans les loges de Lutfallah & de Milan-Schak. Je ne puis m'empêcher de vous dire en passant qu'il n'y a point de voitures au monde comparables à celles-là, soit pour la sûreté, soit pour la commodité. Le cloporte est d'une docilité admirable,

& toujours attentif aux volontés de ſon conducteur, dont le ſiège eſt placé preſque ſur la tête de cet animal. Il marche auſſi vîte que l'on veut, mais ſon allure ne laiſſe pas pour cela d'être toujours également douce. S'il s'eſtropie un pied on ne s'en apperçoit pas, parce qu'il en a treize autres qui le ſoutiennent. Ses écailles ſont tachetées & luiſantes comme celles des grandes tortues des Indes. Il ſe ſert preſqu'auſſi adroitement de ſes deux cornes, que les éléphans ſe ſervent de leurs trompes.

Lutfallah me prit auprès d'elle; Ajoub accompagna Milan-Schak. Nous paſſâmes par une rue fort longue, entrecoupée de cinq autres, parallèles entr'elles. Toutes les maiſons que nous voyions étoient bâties de marbre verd, avec une ſymmétrie qui ne fatiguoit pas la vue par trop de reſſemblance. Nous arrivâmes à une place ronde, très-vaſte, dans le milieu de laquelle il y avoit un édifice auſſi fait en rond, & qui n'a point ſon pareil au monde; c'étoit celui dont nous avoit parlé Indgi-Mergian. Il ſert aux Péris d'académie & de temple: il eſt couvert d'un dôme d'or, dont l'éclat ne ſembloit pas céder même à celui du ſoleil qui ſe levoit alors. Cinq portiques d'agathes, tous de différentes couleurs, & ornés chacun de douze belles colonnes, donnent entrée dans

ce

ce temple magnifique, & font face aux cinq principales rues de la ville. L'ordre d'architecture qu'on y a régulièrement observé, a plus de noblesse & plus d'agrément que ceux que nous connoissons. Je remarquai que les chapitaux de toutes les colonnes y sont composés de quatre figures de têtes d'écrevisses, dont les cornes contournées par le haut font un très-bel effet. Le portique par lequel nous entrâmes, est d'agathe verte, tachetée de blanc; on lisoit sur le fronton les augustes noms de FERAMAK & de GIAN, écrits en grosses lettres d'or. Nous montâmes, par neuf degrés de marbre serpentin, dans un amphitéâtre divisé en cinq parties. Tous les étages de chaque partie étoient remplis de Périses & de Péris de différens âges, habillés de la couleur de leur reine, dont le trône étoit tout en haut.

Résurrection de la reine Feramak & de Gian son mari.

DANS le milieu de l'amphitéâtre, on voyoit deux vases de cristal, de la figure de deux œufs, où étoient renfermés deux petits corps morts de différens sexes. Les quatre reines & leurs époux, assis à terre autour de ces vases, les

contemploient avec une attention & une modeſtie ſurprenante, lorſque nous arrivâmes. Lutfallah & Milan-Schak ſe mirent auprès d'eux. On nous fit monter, Ajoub & moi, par un eſcalier ſecret, juſqu'au haut de l'emphithéâtre, & nous fûmes placés à côté du trône verd. Il régnoit dans cette nombreuſe aſſemblée un ſilence ſi profond, qu'il faiſoit horreur. Au bout d'un quart d'heure, Feramak & Gian, qui étoient dans les deux vaſes, donnèrent des ſignes de vie très-manifeſtes; les œufs tranſparens ſe fendirent, & ſe changèrent en habits verds pour les couvrir. Ces reſſuſcités grandirent, & parvinrent au même état qu'ils avoient été dans la fleur de leur âge. Alors ils s'élevèrent peu-à-peu en l'air, avec les périſes & les péris qui les environnoient; & s'étant arrêtés à la hauteur des trônes, ils jetèrent la vue de tous côtés, comme pour examiner la compagnie. Ils ſe coulèrent enſuite, ſans remuer aucun de leurs membres, vers le lieu où j'étois, & vinrent ſe placer l'un auprès de l'autre dans le trône verd. L'approche de ces gens, qui ne faiſoient que de ſortir de l'autre monde, me fit une ſi grande frayeur, que je penſai en mourir. Ceux & celles qui les avoient accompagnés juſques-là, les ſaluèrent profondément, & allèrent, par le même chemin de l'air, oc-

cuper leurs trônes au-dessus des quadrilles de leurs couleurs. Lutfallah & Milan-Schak s'assirent aux pieds de Feramak & de Gian. Ces deux ressuscités avoient l'air sérieux, & sembloient méditer de grandes choses. Feramak étoit une très-belle blonde; Gian avoit le teint basané, l'œil, la barbe & les cheveux noirs, la mine d'un homme sévère & courageux. Sa femme fit le discours suivant, d'une voix fort élevée, & en prononçant assez lentement toutes ses paroles.

« Les ombres purifiées qui sont venues nous joindre dans nos tranquilles demeures depuis notre dernière mort, nous ont fait des rapports qui nous auroient obligés de hâter notre retour si cela avoit été en notre pouvoir. La gloire de notre nation, mes chers enfans, s'efface peu à peu; & les abominables divs s'élèvent insensiblement sur nos ruines: malheur d'autant plus grand, qu'à peine vous en appercevez-vous. D'où naît ce défaut d'attention? du triste oubli de la fin pour laquelle on a été élevé au-dessus des autres mortels. On s'amuse à des bagatelles: j'appelle ainsi tous les prodiges que l'on fait sans nécessité, ou sans quelque utilité évidente.

Croyez-vous donc que l'essentiel de notre état consiste à bâtir des palais, à faire de riches

meubles & des habits somptueux, à donner de la beauté aux personnes que la nature a disgraciées, à remplir des coffres de perles & de diamans, à communiquer aux hommes l'intelligence des langues des oiseaux & d'autres animaux, à favoriser les amours de quelques jeunes folâtres, & à métamorphoser les corps les uns dans les autres? Toutes ces merveilles que nous pouvons opérer ne sont point estimables par elles-mêmes; elles ne doivent servir que de moyens pour arriver à une fin plus haute. S'y arrêter sans se proposer rien au-delà, c'est abuser des dons les plus sublimes, se rendre inutiles à l'univers, trahir la vertu, & livrer cet empire à ses indignes ennemis.

Comment peut-on se consoler de tant de maux, par quelques vains applaudissemens? Hélas! de fades admirations doivent-elles coûter si cher! Que sont devenus, je ne dis pas les siècles que j'ai vu couler, mais les siècles que ma petite-nièce Lutfallalh & son époux ont rendus si fameux par leurs premiers exploits? Alors nos sciences employées à faire triompher les Sams-Nerimans (1), les Zals-Zers, les Rostams, les Kaicobads, les Asfendiars, & une si

(1) Guerriers fort vantés dans les romans, & fort chantés dans les poëmes persans & arabes.

nombreuse multitude d'autres héros, faisoient en même-tems triompher la vertu. Alors on ne voyoit que de grandes entreprises, des reines tirées des mains de leurs raviſſeurs, des magiciens vaincus, des géants terraſſés, des monſtres défaits, des tyrans dépouillés & mis à mort, de célèbres enchantemens heureuſement conduits à leur fin. Alors les divs Nerez (1) & leurs diſciples n'oſoient paroître, ou s'ils en avoient la témérité, ils recevoient la juſte punition de leurs crimes. Hélas! cet heureux tems n'eſt plus; il ſemble qu'il n'y ait aujourd'hui des génies au monde, que pour le remplir de puérilités. Feramak en proférant ces derniers mots répandit quelques larmes qui attendrirent toute l'aſſemblée.

Vos ſoupirs, pourſuivit-elle, me font juger que j'ai un peu trop exagéré vos fautes; mais mes reproches auront du moins cette utilité, qu'ils vous engageront à remarquer ce qu'il y a eu de répréhenſible dans vos actions paſſées, & à vous tenir ſur vos gardes pour l'avenir. Comme notre tems eſt court, que la jeuneſſe du ſecond ordre ne diffère pas de s'exercer devant nous, & de mériter nos louanges ».

Auſſi-tôt les Périſes & les Péris, de la cou-

(2) Vrai ſurnom des génies malfaiſans.

leur de Lutfallah, se levèrent & allèrent faire, dans l'arène, l'exercice des élémens. Le chaos fut d'abord représenté, puis on sépara les matières en deux parties, & ensuite en quatre. Chaque partie produisit ses plus grands effets. Le feu, des éclairs, des foudres, des embrasemens, des feux folets: l'air, des vents, des tonnerres, de fausses chûtes d'étoiles: l'eau, des tempêtes, des monstres: la terre, des tremblemens, de nouvelles montagnes, des abîmes, des forêts. Toutes ces choses furent montrées en petit, & l'habileté de la troupe verte parut beaucoup dans la justesse des proportions.

Les péris jaunes & les péris bleus s'unirent pour faire l'exercice des lieux champêtres. Il y eut de merveilleuses apparitions de rochers, de rivières, de prairies, & de tous les animaux qui vivent en ces lieux-là, sans en excepter les bergers, & autant de bergères, accompagnés de l'ancien & de l'ancienne de leur village, qui s'assirent à l'ombre de quelques arbres. Toutes les bergères attribuèrent à leurs bergers un défaut; & tous les bergers attribuèrent à leurs bergères une perfection. Chaque berger prouva, par un petit discours enjoué, que la perfection dominante de sa bergère effaçoit tous les défauts qu'elle avoit d'ailleurs; & chaque bergère fit

voir que le défaut principal de ſon berger ne ſervoit qu'à faire éclater ſes belles qualités. L'ancien recueillit les voix des bergers, l'ancienne celles des bergères, puis ils déclarèrent la bergère & le berger qui avoit le mieux diſcouru, ſelon le ſentiment de la compagnie. On les fit ſur le champ reine & roi de la danſe, & on danſa au ſon d'une cornemuſe & d'un tambour à ſonnettes, dont le vieillard & la vieille jouèrent.

Les péris rouges & les péris blancs s'exercèrent enſemble. Ils formèrent des villes, des châteaux, des palais, des meubles, des bijoux, des habits, des ménageries, des jets d'eau, des oiſeaux mélodieux. Ils firent auſſi paroître des ſultans avec leur cour; des princeſſes de toutes ſortes d'âge & de nations, avec leur ſuite; des moſquées, des docteurs, des viſirs & des cadis.

Toute cette jeuneſſe avoit ſi bien prévu ſa leçon, que chaque choſe ſe préſenta ſubitement, & par un ſeul coup de baguette. Feramak & Gian témoignèrent hautement qu'ils étoient très-ſatisfaits de leur habileté. Les troupes, charmées de ces éloges, ſe réunirent pour régaler l'aſſemblée. En un mot, tout l'édifice fut rempli de la précieuſe fumée des parfums les plus rares & les plus nourriſſans. Le feſtin fini,

les reines & leurs époux allèrent se mettre en cercle dans le milieu de l'amphithéâtre. Les deux ressuscités descendirent doucement, & après qu'ils se furent placés au centre, Gian qui s'étoit tû jusqu'alors, dit trois fois d'une voix pleine & majestueuse : *la dame de Gian brille, & son bouclier heurte Ifriet.* Dès que cette proclamation mystérieuse fut achevée, Feramak & Gian diminuèrent insensiblement, & redevinrent œufs. Ces œufs s'élevèrent de terre à la hauteur des trônes, puis traversant l'air avec violence, ils sortirent par le portique bleu, & entraînèrent après eux toute l'assemblée. Je fus emportée comme les autres; nous volâmes pardessus les maisons de la ville; & ayant fait environ six lieues de chemin, nous arrivâmes à une montagne de marbre noir, au milieu de laquelle il y avoit une grande ouverture. Nous y entrâmes à la suite des deux œufs qui nous conduisirent en descendant toujours par des chemins aisés, dans un lieu voûté, très-vaste, où il y avoit plus de deux mille autres œufs tout pareils. Comme j'avois les yeux attachés sur les nôtres pour voir où ils se placeroient, il tomba de la voûte sur mon visage une goutte d'eau si froide, qu'elle me fit perdre tout sentiment. Je ne sais ce que je devins; ce qui est certain, c'est que je me trouvai chez mon père,

à Schiras, dans un lit, toute couverte de sueur, & presque morte de faim.

Je demandai à manger. On m'en donna si sobrement, que je vis bien qu'on s'imaginoit que j'étois malade. Mon père, ma sœur, & le médecin, qui étoient présens, m'assurèrent que j'avois été trois jours sans mouvement & presque sans pouls. Je leur dis qu'apparemment quelque fantôme qui avoit paru à ma place les avoit trompés; & je leur racontai bien au long mes aventures. Les soupirs de mon père, les branlemens de tête de ma sœur, & un certain air souriant que le médecin affectoit, me firent concevoir qu'ils ne les trouvoient guère vraisemblables. La barbe de ma sœur auroit pu me servir à les convaincre, mais ma sœur n'avoit plus de barbe. Je demandai inutilement l'habit changeant. J'appelai en vain Lutfallah. Au moins, leur dis-je, vous ne nierez pas que le fils du bacha n'ait été blessé dangereusement par le jeune Ajoub. Ils me soutinrent qu'aucun des enfans du bacha n'avoit été blessé. Il fallut se résoudre à souffrir l'incrédulité, non-seulement de ma famille, mais aussi de toute la ville. Fatiguée d'une obstination si générale, dès qu'on me crut guérie, j'obtins de mon père la permission d'aller demeurer à Ormus chez une tante que j'y ai encore. Ajoub vint m'y retrouver

lorſque je ne penſois preſque plus à lui. Nous eûmes d'abord un peu de peine à nous reconnoître; mais il répondit ſi bien aux interrogations que je lui fis, que mes doutes s'évanouirent. Je le preſſai de me raconter comment il étoit ſorti de l'île Détournée.

Continuation de l'hiſtoire d'Ajoub.

J'EN ſuis ſorti, comme vous, madame, me dit-il: une goutte d'eau qui tomba ſur moi, de la voûte du cimetière, me glaça. Quand mes eſprits recommencèrent à faire leurs fonctions, je m'apperçus que j'étois étendu ſur un lit de feuilles sèches, dans le fond d'une grotte. C'étoit celle du ſage de Babu, mais elle étoit vuide, & ſi déſerte, qu'il ſembloit que perſonne n'y eût jamais habité. Je trouvai ſeulement dans le réduit qui avoit ſervi de cabinet au ſage, un papier où je lus ces paroles:

Ajoub, votre témérité qui méritoit un châtiment exemplaire, vous a peut-être cauſé un grand bonheur; peut-être auſſi qu'une malheureuſe indocilité vous ramenera ici. Si vous y revenez, l'état des lieux vous fera ſouvenir de votre faute. C'eſt à quoi ſe borne la vengeance d'un ſage, qui, loin de porter ſon reſſentiment juſqu'où le porteroit un homme

ordinaire, veut bien vous avertir que celui que vous avez bleſſé à Schiras, eſt à préſent le meilleur de vos amis.

La lecture de cet écrit me fit un grand plaiſir. Je ſortis de la grotte, & ayant, contre mon attente, retrouvé mon cheval attaché à un arbre, je montai deſſus, & je repris, avec précipitation, le chemin de Schiras. Etant arrivé, je deſcendis chez un Imana (1) de mes amis, & j'écrivis un billet au fils du Bacha, qui ſur le champ m'envoya prier d'aller le voir. Quand je fus près de ſon lit, il ſe mit ſur ſon ſéant, & me ſerrant la main: j'ai pris de ſi bonnes précautions, me dit-il, que mon père ne ſait pas que je ſuis bleſſé. Mes bleſſures, quoique grandes, ne ſont pas périlleuſes. Ainſi il n'y a rien à craindre, ni pour vous, ni pour moi. Je le priai de ne pas me laiſſer ignorer plus longtems les cauſes de ſa haine. La jalouſie, reprit-il, avoit allumé la fureur où vous m'avez vu, & qui m'auroit été fatale ſans votre généroſité.

J'avois un rendez-vous le même ſoir dans la maiſon où vous allâtes; & je devois m'annoncer moi-même en jouant du flageolet dans la rue; c'eſt le ſignal que j'avois donné à la belle Gauher,

(1) Curé mahométan.

dans un billet que je lui avois écrit. Vous ayant vu passer sous mes fenêtres, je vous suivis. Vous entrâtes chez ma maîtresse; vous y demeurâtes assez long-tems; je crus qu'elle m'avoit trahi, & que vous m'aviez enlevé le bien le plus précieux que j'eusse au monde. La rage s'empara de mon cœur, je courus après vous, je vous attaquai, vous savez avec quel succès. Mon innocence, repartis-je, méritoit cette faveur du sort. Je le sai, reprit-il; hier une esclave de Gauher m'apprit que mon dernier billet avoit été surpris par ses freres, & me dépeignit la cruelle avanture qui vous étoit arrivée à mon occasion. J'en fus touché, mais je pensai mourir quand l'esclave ajouta que ma maîtresse alloit être la victime de notre amour, & qu'elle n'avoit pas deux heures à vivre. Sans perdre un seul moment j'écrivis à son père que mon dessein avoit toujours été d'épouser Gauher, & que je la lui demandois instamment. Ce billet, signé de mon nom, a eu tout l'effet que je pouvois désirer. Ajoub, continua-t-il, soyons toujours amis, & si vous m'accordez cette grace, allez tout-à-l'heure confirmer de ma part la parole que j'ai donnée. Je m'acquittai de cette agréable commission avec autant de joie qu'en ressentirent ceux qui quelques jours auparavant avoient voulu me massacrer. La nuit suivante il

me survint une fièvre violente, causée par les agitations & les fatigues des jours précédens. Je fus long-tems sans voir personne. Je n'étois pas même encore hors de danger, lorsque les nouvelles tardives de votre retour pénétrèrent enfin jusqu'à moi. Hélas! celles de votre départ pour Ormus ne furent pas si lentes. Elles m'auroient sans doute fait descendre dans le tombeau, si mon père pour me guérir n'eût employé que ses propres remèdes. Connoissant mon plus grand mal, que je cessai alors de lui cacher, il eut recours à votre père, adorable Rouschen; & après quelques conférences, voici ce qu'il en tira, & qui me rendit la vie. Ajoub me présenta une lettre de mon père, où je lus, avec un contentement que je ne pus dissimuler, qu'il l'avoit agréé pour gendre. Il est aisé de se soumettre au devoir quand il est d'accord avec l'inclination. Après notre mariage, Ajoub s'adonna au commerce. Dispensez-moi, Seigneur, de passer outre; je l'ai suivi par-tout, & je ne sai comment la mort a pu nous séparer.

Loulou, par une petite saillie qui lui vint, ou qui étoit de commande, fit diversion aux larmes de sa mère. Ma chère mère, lui dit-elle, l'esclave portugaise, me voyant pleurer ce matin, m'a raconté une fable qui m'a appaisée, & que j'ai apprise; voulez-vous que je vous la répète? La

belle Perſane ſourit comme malgré elle, & lui répondit : Si elle n'eſt pas longue, je vous permets de la rapporter. Loulou jeta ſur moi une œillade qui ſembloit m'avertir qu'elle alloit me ſurprendre. Je vais apprendre à Abdalla, dit-elle, pourquoi les hommes vieilliſſent, au lieu que les ſerpens rajeuniſſent tous les ans.

Second conte de Loulou.

PEU après que les Périſes eurent commencé à faire paroître aux hommes leur puiſſance & leur amitié ; ceux-ci leur demandèrent un don. Nous vous l'accordons, répondirent les Périſes. Le don que vous nous avez octroyé, reprirent les hommes, c'eſt que nous nous maintiendrons toujours dans la fleur de notre jeuneſſe, ſans jamais reſſentir les incommodités de l'âge décrépit. Soit, dirent les périſes, nous y conſentons ; mais conſervez ſoigneuſement le privilége que nous allons vous expédier ; car ſi vous le perdez, vous retomberez dans votre premier état.

A quelque tems de-là, un jeune péri apporta aux hommes des lettres de vigueur perpétuelle, en très-bonne forme. Auſſi-tôt tous les vieillards rajeunirent, leurs cheveux blancs tom-

bèrent, il se détacha de leurs yeux de petites tayes, ils quittèrent leur peau ridée, ils se trouvèrent enfin aussi beaux & aussi forts qu'ils eussent jamais été. Combien de vieilles alors devinrent superbes ? avec quelle fierté se vengèrent-elles du mépris qu'on avoit eu pour elles ?

Il arriva quelques années après un renouvellement de guerre, entre les hommes & les bêtes sauvages, au sujet de certaines forêts que les hommes avoient usurpées. Les armées s'assemblèrent, & les hommes ayant confié le bagage aux ânes, & aux autres animaux domestiques, marchèrent à grandes journées vers les forêts contestées. Les ennemis avoient mis en embuscade le long des chemins, les serpens, les renards, & quelques autres bêtes des plus rusées, avec ordre de disputer courageusement les passages les plus difficiles. C'étoient des escarmouches continuelles, & le malheur des hommes fut si grand, qu'ils perdirent dans une de ces occasions ce qu'ils avoient de plus cher, je veux dire leur privilège, & cela par la pure faute de l'âne qui en étoit chargé.

Ce stupide animal étant arrivé au bord d'une rivière, & voulant la passer, un gros serpent qui en défendoit le gué, lui dit que s'il prétendoit suivre son chemin, il falloit qu'il abandonnât tout ce qu'il portoit. L'âne voulut s'en

retourner sur ses pas; mais comme il étoit fort altéré, il se baissa pour boire avant que de partir. Le serpent s'opposa même à cela, & s'étant avancé jusqu'auprès de lui, il lui dit: » Il ne faut pas vous le dissimuler; ces eaux dont je suis gardien sont fort douces & fort fraîches, & vous mériteriez bien d'en boire à votre aise après les fatigues que vous avez essuyées. Mais je vous jure que je ne vous en accorderai pas une seule goutte, que vous ne m'ayez livré votre fardeau. Déchargez-vous; dans l'instant vous vous rafraîchirez, puis vous irez gayement rejoindre votre troupe. L'âne que la soif & la crainte de demeurer derrière pressoient également, se rendit à cette trompeuse harangue, & jeta sa charge. Pendant qu'il boit, le serpent s'empare des paniers; y ayant trouvé le privilège, il l'emporte, & va le communiquer aux autres serpens. Depuis ce tems-là, les serpens abandonnent tous les ans leur vieille dépouille, & rajeunissent. Les hommes, au contraire, s'affoiblissent d'heure en heure, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à la vieillesse, qui acheve enfin de les consumer.

J'eus tout lieu de me douter que la personne & sa fille avoient été averties de mes vues, & que ce conte étoit un conte préparé. J'assurai la mère de la plus parfaite admiration par rapport

à

à ſes aventures. Almoraddin témoigna les mêmes ſentimens. Elle fut très-contente de nos réflexions ; & comme nous nous retirions, elle me ſomma obligeamment de ſatisfaire au plutôt à la convention. Je voudrois, madame, lui dis-je, y avoir ſatisfait d'avance, à l'exemple d'Almoraddin; car que puis-je vous raconter après les merveilles que nous avons entendues ?

Nous ne retournâmes chez elle de quelques jours. Almoraddin preſſoit ſes ouvriers, & troquoit diverſes marchandiſes qu'il avoit de trop, contre d'autres qui lui manquoient. Pour des gommes d'Arabie, de l'ambre de Souffel, & des toiles blanches de Cambaye, il eut des diamans de Viſapour, des perles de Coromandel, & du poivre de Canara, qui eſt le poivre le plus eſtimé dans les Indes. Quoique ces échanges lui fuſſent très-avantageux, le gain qu'il y faiſoit le touchoit bien moins que le plaiſir d'offrir à la belle Zulikhan un préſent parfaitement aſſorti, ſoit qu'il réuſſit dans ſon entrepriſe, ſoit qu'il la manquât. Je m'occupois auſſi de mon côté. Plus j'interrogeois de monde, plus je me convainquois que l'Oracle que je cherchois ſeroit difficile à trouver. Les aventures de la dame perſane m'avoient d'abord donné quelque lueur d'eſpérance; mais ayant vû par la fin de ſon récit qu'elle n'avoit plus la moindre relation

avec les péris, je m'accusai moi-même de m'être trop-tôt flatté. Au retour de la dernière visite, dont j'ai parlé, Almoraddin, encore plus attaché à ses préjugés que l'autre fois, me dit : Nous avons fait entendre à Rouschen que nous l'admirions tous deux. Pour moi j'admire l'ordre de ses rêveries, & sa grande simplicité à l'égard d'Ajoub. Et vous, Abdalla, qu'admirez-vous ? Ses découvertes, répondis-je froidement. Ce que vous nommez découvertes, reprit Almoraddin, n'est donc pas un tissu de rêveries ? Auriez-vous encore quelque disposition à croire que Rouschen ait été dans l'île détournée ? Je suis persuadé, repartis-je, que son corps n'y a pas été, mais son ame a pu y aller ; & le voyage que fait une ame, n'est pas moins vrai que ceux que font les ames & les corps joints ensemble. Le prophète n'alla-t-il pas de la Mecque à Jérusalem, & de Jérusalem au ciel ? Ne traversa-t-il pas le ciel de fer, le ciel d'airain, le ciel d'argent, le ciel d'or, le ciel de perles, le ciel d'émeraudes, le ciel de rubis, & le ciel d'opale, quoiqu'il y ait d'un ciel à l'autre, le chemin que pourroit faire un homme en mille ans ? Ne pénétra-t-il pas les cinq cens quarante espaces d'eau, de neige, de grêle, de nuées, de ténèbres, de feu, de clarté & de gloire, qui s'étendent depuis le ciel d'opale jusqu'au trône de Dieu ? Ne revint-il pas à la

Mecque par les mêmes routes qu'il avoit tenues en allant? Et ce voyage immenſe le prophète ne le fit-il pas en une nuit, ſansque la belle Aïſcha, avec laquelle il étoit couché, s'apperçut de rien? Elle ne s'apperçût de rien diſent les plus célèbres Docteurs, parce que le corps de Mahomet demeura dans le lit auprès d'elle. Almoraddin, qui n'étoit pas ſavant, baiſſa les yeux; & je ne jugeai pas à propos d'augmenter ſa confuſion. Quand nous revîmes Rouſchen, je ſortis de mon engagement par cette hiſtoire.

Hiſtoire du prince Tangut, & de la princeſſe au pied de nez.

DANS une des vallées du grand mont Dalanger, régnoit un roi veuf, fort pauvre & fort vieux, qui avoit trois fils, à qui il parla un jour en ces termes: « Mes ancêtres m'appellent; mais avant que de mourir je dois vous révéler un ſecret. Très-peu de tems avant mon mariage, m'étant fatigué à pourſuivre un ours, je paſſai la nuit dans la caverne de la montagne jaune. Un fort beau jeune homme ſe montra inopinément à moi le matin, & me dit: Aboucaf, fais de beaux enfans, & envoie les ici quand tu ſeras ſur le point de quitter le monde. Je ne pus

remercier ce jeune homme, parce que je ceſſai tout-d'un-coup de le voir ; mais je n'ai jamais oublié ſes paroles. Allez à la montagne jaune, mes enfans, peut-être y trouverez-vous un héritage plus digne de vous que celui que je vous laiſſerai ». Les trois princes montagnards partirent auſſitôt, & s'étant fort avancé dans la caverne, ils apperçurent le pied d'un eſcalier qui avoit été caché juſqu'alors. Ils montèrent plus de mille marches, & à la fin ils parvinrent à un lieu carré, taillé dans le roc, où ils ne virent qu'un petit panier de joncs. Ce panier renfermoit une bourſe de cuir cru, un cornet ſemblable à ceux dont les bergers ſe ſervent pour rappeller leurs troupeaux égarés, & une ceinture de poil de chèvre aſſez groſſière. Vraiment dit Hiarkan, l'aîné des freres, notre père avoit raiſon de ne pas ſe hâter de nous indiquer ce tréſor. Ne laiſſons pourtant pas de le partager entre nous; je retiens la ceinture ; & moi le cornet, dit Xamor, qui étoit puîné. La bourſe me reſtera donc, reprit le cadet, qui s'appelloit Tangut. Hiarkan, en déployant ſa ceinture, en vit ſortir un billet où il lut ces mots : *En quel lieu veux-tu être ?* Les deux autres, curieux de ſavoir s'ils ne trouveroient point de pareils billets, regardèrent, l'un dans le gros bout de ſon cornet, l'autre dans ſa bourſe. Xamor en trouva un qui diſoit : *Combien*

de troupes deſires-tu ? Le cadet tira auſſi de ſa bourſe un billet qui portoit : *Quelle ſomme te faut-il ?* Si nous n'avons qu'à ſouhaiter pour être obéis, s'écrièrent-ils tous trois enſemble, nous voilà heureux. Il eſt aiſé de vérifier ces prodiges, dit Tangut, je vais commencer. Il ferma ſa bourſe, & il dit : Il me faut mille pieces d'or. A l'inſtant la bourſe s'enfla, & s'appeſantit de telle ſorte, qu'elle lui échappa des mains. Il l'ouvre à terre, il la renverſe, mille pièces d'or en ſortent & ſe répandent. Jugez du raviſſement des frères à ce ſpectacle. Aboucaf ne put y prendre part ; il venoit d'expirer quand ils arrivèrent chez lui. Après avoir fait de magnifiques funérailles à ce bon prince, ils convinrent enſemble de garder le ſecret, & d'abandonner leur ſtérile patrie, pour aller chercher de plus heureux climats. Hiarkan & Xamor partirent les premiers ; je ne vous raconterai point leurs aventures, quoique je les ſache. Il ſuffit de vous dire qu'ils fondèrent la même année les deux villes & les deux royaumes (1) qui portent

(1) Le royaume d'Hyarkan a au nord le mont Magog, au midi le mont Caucaſe, à l'orient le royaume de Xamor, & à l'occident le petit Tibet & le Giagatai.

Le royaume de Xamor a au nord le pays des Tartares Kalmuks, au midi le royaume de Belor & le grand

encore aujourd'hui leurs noms. Je m'arrête à ce qui regarde Tangut.

Il tourna ſes pas du côté du midi, & après avoir long-tems voyagé, il s'arrêta dans la grande ville de Kemmerouf, capitale du royaume d'Aſſan. Comme le ſéjour lui en plut, il tira de ſa bourſe une prodigieuſe quantité d'or, avec quoi il ſe donna un équipage leſte & magnifique, & tous les dehors d'un grand prince. Sa dépenſe exceſſive le fit bientôt diſtinguer à la cour; on ne parloit plus chez le ſultan Fadhel (ainſi ſe nommoit le roi d'Aſſan) que du libéral Tangut. Les émirs briguoient non-ſeulement ſon amitié, mais auſſi ſa ſimple connoiſſance. Les dames ſe jouoient une infinité de tours les unes aux autres pour ſe le dérober, parce que la jeuneſſe & l'abondance, qui ordinairement ſont brouillées enſemble, ſe réuniſſoient en ſa perſonne. Tangut témoignoit à toutes les beautés de Kemmerouf qu'il les eſtimoit beaucoup; mais au fond, des faveurs offertes avoient pour lui peu d'attraits. Les charmes de la fière Dogandar, fille unique du ſultan, triomphèrent ſeuls de ſon cœur. Il fit inutilement pour elle des choſes qui auroient

---

Thibet, à l'orient la Tartarie ſujette à l'empereur de la Chine, & à l'occident le royaume d'Hyarkan.

pu ruiner le grand Kan, & appauvrir le roi de la Chine. Le sultan & la sultane qui s'applaudissoient de l'attachement de ce généreux & opulent étranger, & qui ne doutoient pas qu'il ne fût d'une naissance illustre, ordonnèrent enfin à la princesse de ne pas trop le dédaigner, & de répondre, du moins par reconnoissance, à ses respectueux empressemens. Dogandar changea tout-à-coup de conduite. Dans l'air doux & gracieux qu'elle affecta, le sultan crut reconnoître une marque d'obéissance, & Tangut mille preuves d'amour. Ils ignoroient l'un & l'autre le vrai motif qui la faisoit agir.

Un soir, après quelques petits entretiens flatteurs & enjoués, elle dit à son amant: « Je doute que vous m'aimiez, puisque j'ignore encore le nom du monarque à qui vous devez le jour. Vos trésors inépuisables prouvent que vous êtes un grand prince, c'est ce que la lie du peuple sait comme moi. N'est-il pas étrange que je ne vous connoisse pas mieux que le reste du monde ne vous connoît? Non, vous ne m'aimez point. Ah! si vous m'aimiez, que je vous punirois sévèrement d'un mystère qui m'est si injurieux! Ces dernières paroles, que la belle prononça avec colère, effrayèrent l'amoureux Tangut. Quoi, madame, dit-il, vous m'accusez & vous me condamnez en même-tems!

convainquez-moi du moins de mon crime ? que vous ai-je refusé ? Vous avez eu raison de juger de ma naissance par mes richesses, car je dois à mon père la bourse qui en est la source, & que je porte toujours sur moi. Seroit-il possible, s'écria Dogandar, en prenant volontiers le change, que tout l'or que vous répandez ne vînt que d'une bourse, & d'une bourse aisée à porter ? Ah ! vous continuez à me tromper ». Madame, repartit Tangut, vous allez vous-même en voir l'expérience. Là-dessus il tire sa bourse, il l'ouvre plusieurs fois, & il en fait sortir un très grand nombre de belles pieces d'or, qu'il verse à mesure aux pieds de la jeune princesse. Dogandar épriſe d'un désir extrême de se rendre maîtresse de cette admirable bourse : je n'en croirai pas mes yeux, dit-elle, à moins que je ne fasse moi-même une si agréable épreuve. Elle arrache, comme en badinant, la bourse des mains de Tangut, elle la cache dans son sein, elle s'enfuit, & met tout de suite cinq ou six portes entr'elle & lui. Tandis qu'il crut que sa maîtresse vouloit se divertir, il attendit son retour sans inquiétude ; mais un eunuque étant venu le congédier durement de la part de Dogandar, il ne douta presque plus de son malheur. Il retourna chez le sultan le lendemain, & il ne lui fut plus possible, ni ce

jour-là, ni les autres, de parler à la princeſſe. Il eſt vrai qu'il la vit une ou deux fois, & qu'elle jeta auſſi les yeux ſur lui; mais ces yeux auparavant ſi pleins d'attraits, étoient indifférens, & même mépriſans. Jamais embarras n'égala celui de Tangut; ſon amour l'arrêtoit, & l'impoſſibilité de ſoutenir ſa dépenſe ordinaire l'engageoit à s'éloigner. Après avoir combattu quelque tems, il ſe détermina d'autant plus volontiers à partir, que ſon mal n'étoit pas ſans remède, ſi l'un de ſes frères vouloit le ſecourir.

Il ſortit donc de Kemmerouf ſans prendre congé de perſonne, & ſe rendit auprès de Xamor, qu'il eſpéroit gagner plus aiſément qu'Hiarkan. Mon frère, lui dit-il, le plus grand des malheurs m'eſt arrivé : une indigne beauté m'a enlevé ma bourſe. Prêtez-moi, je vous prie, votre cornet, j'irai inceſſamment me la faire rendre. Xamor fut ſupris & affligé; néanmoins, après quelques reproches, qui étoient plutôt des effets de ſon amitié, que des marques d'indignation, il accorda à ſon frère la grace qu'il ſouhaitoit.

Tangut retourna à Kemmerouf par le chemin le plus court, réſolu d'en faire le ſiege. En jouant ſix fois de ſon cornet, il mit cinquante mille hommes vis-à-vis de chacune des ſix portes de

la ville. Ces hommes étoient forts & courageux ; parfaitement bien armés, & distribués par cent, par mille & par dix mille, sous des chefs sages & intrépides. Il ne leur manquoit ni vivres, ni munitions, ni aucune sorte de machines propres à faire un siege. Pendant que de gros détachemens de cavalerie allèrent désoler la campagne, l'infanterie battit & sappa les murs. Fadhel, & les habitans de Kemmerouf, se voyant tant d'ennemis sur les bras sans savoir, ni qui ils étoient, ni d'où ils venoient, ni ce qu'ils vouloient, étoient dans une consternation inexprimable. Ils essayèrent de faire passer quelques espions dans le camp, mais ces espions furent tous arrêtés. Ils tachèrent aussi inutilement d'endommager les assiégeans, en les accablant de traits & de pierres, & en faisant sur eux de vigoureuses sorties. Ils éprouvèrent bien-tôt qu'ils avoient affaire à des soldats invulnérables, & le sultan comprit qu'il falloit se résoudre, ou à périr ou à implorer la clémence d'un ennemi qu'il ne connoissoit point. Ce dernier parti lui ayant paru le moins insupportable, il sortit avec sa famille & sa cour, pour aller se jeter aux pieds du vainqueur. Dès qu'il fut hors la porte, il fut enveloppé & conduit, avec toute sa troupe, à la tente de Tangut, devant qui il se prosterna sans oser lever les yeux.

Je ne sai, Seigneur, lui dit-il en soupirant, si vous êtes un homme, ou quelque chose de plus : mais je sai que je me suis attiré votre indignation, puisque j'en ressens de si terribles effets. Soit que vous ayez résolu de suivre les mouvemens de votre colère, soit que vous lui ayez prescrit quelques bornes, j'espère que vous ne désapprouverez pas l'humble démarche que je fais. Prononcez, Seigneur, l'arrêt de notre mort, ou accordez-nous le pardon des fautes que nous avons pû commettre contre vous; nous voici entre vos mains, prêts à nous soumettre à toutes vos volontés. Mais si vous nous traités en criminels, faites-nous la grace de nous apprendre par quel malheur nous avons encouru votre indignation.

Tandis que le Sultan parloit, toute sa suite versoit des larmes, & avoit les yeux baissés, à la réserve de la belle Dogandar, qui, bien qu'elle pleurât comme les autres, regardoit de tems en tems Tangut. Elle le reconnut; & on ne sauroit croire de quel courage, & de quelle confiance elle se trouva remplie. Tangut de son côté rencontra ses yeux, & ne put résister à leur impression: son cœur s'émut & s'adoucit, ce qui lui resta de colère ne servit qu'à l'embarrasser, & à rendre sa contenance incertaine. Il releva le Sultan, en lui disant qu'il donneroit

bien-tôt l'éclairciſſement ſouhaité ; & il ſe retira bruſquement pour cacher ſon trouble, & ſonger à ce qu'il avoit à faire & à dire. Il eut beau ſe conſulter : l'amour, qui venoit de reprendre toutes ſes forces, le ramena toujours à un point, & lui perſuada de ſe raccommoder avec ſa maîtreſſe. Dans cette vue il fit dîner avec lui le Sultan, les princeſſes, & les principaux Emirs. Dogandar n'étoit pas la ſeule alors qui le reconnût ; mais perſonne n'oſoit ouvrir la bouche.

Plus hardie que les autres, elle riſqua de lui parler, & lui dit : « Si l'on avoit la liberté, Seigneur, de vous déclarer ce qu'on penſe, on viendroit peut-être aiſément à bout de vous convaincre que votre colère eſt injuſte ». Madame, répondit Tangut, je ne connois perſonne qui puiſſe moins me convaincre de cela que vous. Il y eut je ne ſai quoi de ſi timide dans le ton & dans la maniere dont cet amant regagné prononça ce peu de paroles, que la ruſée princeſſe ſentit bien qu'il la craignoit. Prenant avantage de cette précieuſe découverte : ce ſera cependant moi, reprit-elle ; vous avez pris mal une choſe que je n'ai faite qu'en riant, & regardé comme des inſultes une conduite que je n'ai ſuivie que pour vous éprouver. Si je vous avois cru d'un tempérament ſi impétueux, je vous aurois ménagé avec plus de circonſpection. Vous aſſu-

rez que vous m'aimez, je veux m'en éclaircir par un moyen innocent que vous me fourniſſez vous-même; au même moment je vous perds, & vous ne reparoiſſez enſuite que le fer à la main pour me percer le ſein. Je n'ai point dû prévoir un départ ſi ſubit, ni m'attendre à un retour ſi cruel; avouez-le, Seigneur, & condamnez-vous ».

Tangut demeura muet à ce diſcours. Fadhel parla enſuite, & après avoir blâmé l'imprudence de ſa fille, & témoigné fort au long qu'il déſapprouvoit le peu de ménagement qu'elle avoit eu; il conclut en diſant: « Prince, ſi cette inconſidérée mérite encore quelque part dans vos bonnes graces, je vous la livre dès demain ». Pourquoi, interrompit la Sultane, remettre cette affaire à demain? Je donne dès-à-préſent ma fille au brave Tangut; qu'il vienne en notre compagnie rendre la tranquillité à ſes propres ſujets. Le fils d'Aboucaf ne put ſe réſoudre à refuſer un bien ſi préſent. Il conſentit d'entrer dans Kemmerouf, mais à condition qu'il prendroit avec lui le monde qu'il jugeroit à propos, & qu'il demeureroit maître d'une des portes de la ville. La frayeur des habitans ſe changea en une joie parfaite lorſqu'il virent Tangut dans les rues. Il s'entretenoit familièrement, tantôt avec le Sultan, tantôt avec les princeſſes; & ne portoit ſur

ſon viſage aucun ſigne de colère. Il avoit en effet oublié tout le paſſé, & il ne penſoit plus qu'au bonheur de poſſéder la charmante Dogandar. Le Sultan le régala magnifiquement dans un jardin, dont tous les arbres étoient chargés de torches ardentes, & où il faiſoit auſſi clair qu'en plein jour.

Après le ſoupé, Dogandar joignit Tangut, & l'écarta aſſez loin de la compagnie. Nous voici, lui dit-elle, en état de parler à cœur ouvert. Que je ſuis heureuſe d'avoir pour amant & pour époux, le plus puiſſant prince de l'univers! Mais vos dernières merveilles m'ont tellement ſaiſie, que je ne reviens point de mon étonnement. Perſonne ne peut faire la guerre ſans argent; & néanmoins quoique la ſource de vos tréſors fût demeurée entre mes mains, vous avez levé une armée capable de conquérir toute la terre. Vous avez fait plus; car vous nous avez ſurpris par une marche ſi ſoudaine & ſi bien concertée, que nous avons été attaqués avant que d'apprendre que nous euſſions la moindre choſe à craindre. Je ne vous dirai rien de vos ſoldats, qui tuent ſans pouvoir être tués. Pour moi, tout cela me paſſe, & ſi j'oſois eſpérer quelque complaiſance de votre part, je vous témoignerois là-deſſus ma curioſité un peu plus ouvertement que je ne fais. Elle diſoit cela

d'un air si tendre & si insinuant, & lançoit en même-tems, sur Tangut, des regards dont l'impérieuse douceur étoit si accoutumée à le démonter, que n'étant plus maître de faire aucune réflexion, il tira son cornet, & lui dit: « Je serois, Madame, le plus ingrat des mortels, si je vous laissois plus long-tems en peine. Ce seul instrument m'a donné mon armée, & pourroit m'en donner un million d'autres plus nombreuses si j'en avois besoin. Je n'ai qu'à en jouer pendant un instant, & à demander autant de troupes qu'il me plaît, aussi-tôt je suis obéi. Cela est-il possible, dit l'artificieuse princesse? ma surprise augmente, & ma curiosité aussi. Il faut absolument que j'essaye si ce miraculeux cornet seroit aussi efficace entre mes mains qu'entre les vôtres ». En parlant ainsi, elle le lui prend fort adroitement, & s'étant éloignée de cinq ou six pas, en folâtrant, elle l'embouche, & demande cent mille hommes. En un clin d'œil, toute la ville & le palais, & même le jardin, furent remplis de nouveaux soldats. Ceux de Tangut disparurent, parce que l'enchantement étoit fait de manière, qu'un effet produit par un autre personne détruisoit l'ouvrage de la première. Tout ce que put faire le malheureux amant, ce fut de prévenir l'ordre que sa maîtresse alloit donner de l'arrêter. Il

sortit promptement du jardin; puis, à la faveur des ténèbres, il se sauva par la plus prochaine porte de la ville.

Arrivé à la campagne, il détesta sa complaisance & la perfidie de Dogandar. La crainte d'être pris ne lui permit de s'arrêter nulle part. Quand il se crut sauvé, & qu'il pensa plus tranquillement à ses malheurs, & aux moyens de les finir, il ne se présenta à son esprit qu'un expédient sûr; c'étoit la ceinture de son frère aîné; la difficulté d'avoir cette ceinture l'inquiétoit furieusement. Hiarkan étoit naturellement brusque, hautain, & peu officieux; Tangut en craignoit un refus, accompagné de mauvais traitemens. Il fallut pourtant se résoudre à tout ce qui pouvoit arriver.

Prenant d'abord Hiarkan par son foible, il se jeta à ses pieds, & lui dit la larme à l'œil: « Plût à Dieu, mon frère, que j'eusses suivi vos sages conseils. Vous avez toujours eu pour moi la tendresse d'un père; je suis bien malheureux de n'avoir pas eu pour vous la docilité d'un enfant. C'est-là, mon frère, la plus grande de mes fautes: car quoique la perte que j'ai faite de ma bourse, & du cornet de Xamor, ne me rende que trop criminel, cette perte, à la bien considérer, n'est qu'une suite du peu de déférence que j'ai eu pour vos avis. Quelles larmes peuvent expier ce crime?

crime ? Prescrivez-moi, généreux Hiarkan, telle peine qu'il vous plaira; mais ne me refusez point le seul secours qui me reste pour rétablir la fortune d'une famille qui a le bonheur de vous avoir pour chef. En vous demandant votre ceinture, je ne vous demande qu'un bienfait de trois instans, ils me suffiront pour reprendre ce qu'on m'a volé. Que je serois fortuné après cela si vous me permettiez de ne plus m'éloigner de vous, & de profiter des exemples de prudence & de sagesse qui vous échappent à tous momens, & que j'ai jusqu'à présent si malheureusement négligé d'imiter !

Hiarkan se tenoit immobile comme une statue, & paroissoit insensible aux larmes & aux paroles de Tangut. Mais cette insensibilité apparente fut suivie d'une colère si épouvantable, que le pauvre cadet se crut absolument perdu. Ce fut cependant ce qui le sauva : car la bile d'Hiarkan s'étant évaporée, les remontrances succédèrent aux injures; & enfin la ceinture fut accordée. Tangut se met cette merveilleuse ceinture, il nomme une mosquée de Kemmerouf; &, en une minute, il se trouve dans cette mosquée. Il s'y tint caché jusqu'après minuit. Alors, tout le monde étant profondément endormi, il nomme la chambre de sa maîtresse, & s'y rend. Elle dormoit tranquillement. Tangut,

en s'approchant de son lit, sentit au dedans de lui-même un combat dont il pensa enrager. Les deux insignes fourberies que Dogandar lui avoit faites, n'avoient pas été capables d'étouffer l'amour qu'il avoit pour elle; il étoit au désespoir de se trouver si constant. Ah! Hiarkan, dit-il tout bas, si vous étiez à ma place! Le souvenir de ce frère, & la vive appréhension d'être désormais sans ressource, l'ayant encouragé, il ouvrit impétueusement tous les rideaux, & renversa une table avec beaucoup de fracas.

La belle Dogandar s'éveilla en sursaut toute tremblante; & sans oser ouvrir les yeux, elle demanda qui faisoit ce grand bruit? C'est un amant joué, répondit Tangut. Qu'on me rende tout-à-l'heure la bourse & le cornet, je n'ai qu'un moment à demeurer ici. Dogandar, sachant à qui elle avoit affaire, perdit beaucoup de sa peur. Il n'y avoit, répliqua-t-elle, en regardant Tangut, que vous qui pussiez venir ainsi surprendre les gens. Je ne trouve pas mauvais que vous fassiez tous les jours de nouveaux prodiges: mais, en vérité, il me semble que vous auriez pû vous passer de venir ainsi à heure indue troubler mon repos. Apprenez-moi, s'il vous plaît, la cause de ce nouvel emportement; je ne sai si c'est un rêve, mais il me paroît que vous venez de me tenir un langage fort extraordinaire.

Elle s'étoit mise à son séant; son ajustement de nuit étoit d'un goût & d'une propreté enchantée; & la clarté favorable de deux bougies parfumées faisoit découvrir mille beautés sur son visage. Tangut qui n'avoit jamais vu sa maîtresse en cet état, ne tint pas long-tems contre des charmes qui l'avoient déjà tant de fois désarmé, & que la circonstance rendoit encore plus touchans. Toute sa colère s'évanouit. Je vous supplie, madame, reprit-il, de me pardonner ma brusquerie. Permettez-moi pourtant de me plaindre avec respect de ce qu'il n'a pas tenu à vous que je ne fusse le plus infortuné de tous les hommes. Vous m'avez joué deux tours..... Ne recommencez pas à m'insulter, interrompit la princesse, approchez-vous. Tangut s'approcha de la malicieuse Dogandar, ravi de la faveur qu'elle lui faisoit. Quels tours, continua-t-elle, osez-vous me reprocher? Que prétendez-vous avec ces expressions outrageantes? Après l'éclaircissement que je vous ai donné au sujet de la bourse, pouvez-vous encore vous plaindre de moi? A l'égard du cornet, vous feriez plus prudemment de vous taire, que de me faire ressouvenir de l'action la plus lâche dont un homme soit capable. C'est vous qui m'avez jouée. Moi, madame! repliqua Tangut. N'est-ce point vous, poursuivit Dogandar, qui

m'avez abandonnée dans le tems même que je vous accordois tout? N'eſt-ce point vous qui avez lâchement pris la fuite, & qui, par cette action honteuſe, m'avez expoſée à la riſée de tout l'univers? j'avois mis ſur pied une nouvelle armée; la vôtre avoit diſparu; belles raiſons de fuir! Ces nouvelles troupes n'étoient-elles point à vous auſſi-bien que le cornet, ou, pour mieux dire, auſſi-bien que celle qui s'étoit innocemment ſervie de cet inſtrument pour les appeller?

Cette chute toucha tellement Tangut, qu'il ſe mit à genoux pour demander une ſeconde fois pardon à la jeune princeſſe, mais elle le fit relever auſſi-tôt; & comme il ſe relevoit: Vous êtes, lui dit-elle, plaiſamment bâti avec cette ceinture; quelle mode nous amenez-vous donc là? Apparemment que les Lutins ſont ainſi faits; mais ſi cela eſt, ils ne ſont, ni ſi riches, ni ſi adroits qu'on penſe. Voilà une ceinture bien groſſièrement travaillée. Que je voie ſi je ne me trompe point. Dogandar ne pouvoit plus heureuſement commencer les queſtions qu'elle avoit envie de faire pour découvrir le nouveau ſecret. Madame, repartit Tangut, en s'avançant, je ne connois point la nation Lutine, ni je ne ſai ſi la ceinture eſt un de ſes ajuſtemens. Ce qui eſt certain, c'eſt que la mienne eſt d'un prix

ineſtimable, & qu'elle m'eſt infiniment chère, puiſqu'elle m'a procuré le bien dont je jouis à préſent. Pendant qu'il parloit, la ſubtile princeſſe dénouoit la ceinture, le tirant inſenſiblement à elle. Comment donc avez-vous fait, reprit-elle; venez-vous de bien loin? Avez-vous mis beaucoup de tems à votre voyage? J'ai, répondit-il, fait plus de trois cens lieues en un inſtant, cette ceinture n'a pas plutôt été ſur moi, que j'ai nommé cette Ville, & que je m'y ſuis trouvé. Mais, madame, il me ſemble que vous m'en dépouillez? Dogandar en avoit attiré aſſez pour en faire un tour au tour d'elle, & elle achevoit de ſe ceindre dans le moment qu'il s'apperçut de la tromperie. Au lieu de lui répondre, elle nomma la chambre du Sultan, & elle y fut tout-d'un coup tranſportée. Auſſitôt Fadhel mit ſes gardes en mouvement; tout le palais fut rempli d'une rumeur épouvantable. Bien en prit à Tangut d'y avoir été ſouvent, & d'en avoir appris les iſſues les plus ſecrettes. Un petit eſcalier dérobé lui en fournit une très-heureuſe ce jour-là. Il traverſa toute la ville en courant, & s'étant rendu à un endroit des remparts qui étoit à moitié ruiné, il eut encore aſſez de force & d'adreſſe pour s'échapper par-là. Après avoir un peu repris haleine, il ne ſe plaignit point de lui-même comme les autre

fois, il n'eut point recours aux imprécations: il se livra avec une espece de tranquillité au plus noir désespoir, & se dévoua à la mort.

A l'Occident de Kemmerouf, il y a des montagnes affreuses qui forment un désert immense, si sec & si stérile, que les animaux mêmes qui trouvent le plus aisément leur nourriture dans les lieux arides, n'osent s'y tenir. Tangut s'y achemina dans l'espérance d'y finir bientôt sa vie & ses maux. Il marcha tout le reste de la nuit & le jour d'après sans se reposer, afin que la fatigue se joignant à la faim, son dernier moment arrivât plutôt. Vers la fin du jour, comme il suivoit à pas chancelans le penchant d'un roc, il tomba dans un grand évanouissement, & son corps, privé de tous sentimens, roula quelque-tems vers un précipice, où ce malheureux prince se seroit entiérement brisé si ses habits ne s'étoient accrochés autour d'un vieux figuier qui l'arrêta. On pouvoit appeller cet arbre la merveille de ce lieu solitaire, car on n'y voyoit point d'autre verdure. L'évanouissement de Tangut fut suivi d'un long assoupissement, dont il ne sortit que lorsque le nouveau jour fut déjà assez avancé. Ayant ouvert les yeux, le premier objet qui le frappa, ce fut l'arbre qui le retenoit. Il en considéra quelque tems les fruits, & tenté d'en goûter, il dit en lui-même: J'ai résolu de mourir;

mais que m'importe de mourir un jour plus tard? Jouissons encore une fois du plaisir de manger des figues, puisque la fortune nous en offre; nous n'en mourrons pas moins après. Il se leva avec beaucoup de peine, & ayant attiré à lui les plus prochaines branches de l'arbre, il dévora avec une extrême avidité, & sans aucune attention, tout autant de figues qu'il en put cueillir. Son nez croissoit d'un pied à chaque figue qu'il avaloit; & quoiqu'il s'apperçût de ce prodige affligeant, le chagrin qu'il lui causa ne put l'emporter sur sa gourmandise. Il continua de manger jusqu'à ce que son estomach fût plein, & son nez continua toujours de croître. Ce nez s'embarrassa même tellement dans les branches du figuier, que Tangut eut toutes les peines du monde à le retirer sain & sauf.

Tandis que les plaisirs durent, les maux qui en viennent ne font pas grande impression; mais il n'en est pas de même après. Tangut, qui auroit auparavant défié la fortune de le rendre plus misérable, apprit par ce qui venoit de lui arriver, que ses malheurs pouvoient augmenter. J'ai été engendré, disoit-il, sous une abominable planète: mon imprudence m'a causé mes autres malheurs; mais qu'ai-je fait pour mériter celui-ci? Fuyons cet arbre fatal & son injurieux secours, ne cessons pas de

chercher la mort. Il dévide ſon nez autour de ſon bras gauche, & chargé de ce pénible & ridicule fardeau, il pourſuit ſa route. Les figues avoient réparé ſes forces, ainſi il marcha avec une nouvelle vigueur, & le ſoleil n'étoit pas couché lorſqu'il arriva dans un vallon fort éloigné du lieu qu'il avoit quitté. Là, s'étant aſſis ſur une pierre, il tourna par haſard ſa vue vers un enfoncement que l'ombre des rochers rendoit aſſez obſcur, & il y vit un ſecond figuier tout couvert de très-belles figues. Cette découverte, au lieu de lui faire plaiſir, le chagrina tellement, que s'il n'avoit pas été ſi fatigué, il ſe ſeroit éloigné d'un objet qui ſembloit l'inviter à alonger encore ſa vie & ſon nez. Il ſe tourna d'un autre côté, & il s'endormit.

A ſon réveil la faim le tourmenta, & un certain je ne ſai quoi lui dit en lui-même; tes figues d'hier ſont digérées, quel mal y auroit-il à manger de ces autres qui ſe préſentent? que peut-il t'arriver de pire que ce que tu as déjà? pourquoi t'éloigner? ce vallon ne peut-il pas te ſervir de tombeau? cueille, mange de ces fruits délicieux en attendant la mort. Ces penſées entraînèrent l'affamé Tangut vers le figuier. Retenant le bout de ſon nez d'une main, de l'autre il cueillit une figue, &

la porta à sa bouche; mais à peine l'eut-il avalée, que cette extrémité de son nez lui échappa. Il voulut la reprendre, & il lui sembla que son nez s'étoit raccourci au moins d'un pied. Une seconde figue qui eut un pareil effet, le confirma dans son opinion, & une troisième ne lui permit plus de douter de la vertu bienfaisante de ces fruits. Avec quelle joie & quel empressement se hâta-t-il de réduire son nez à la mesure naturelle ! Ayant si heureusement recouvré sa figure ordinaire, il imagina, pour le rétablissement de ses affaires, un stratagême qui lui réussit parfaitement. Il défit la toile de son turban, & y mit beaucoup de figues de cette derniere espèce; & étant retourné en diligence au premier figuier, il en cueillit aussi une grande quantité, qu'il enveloppa séparément dans la même toile; après quoi il reprit le chemin de Kemmerouf, où il rentra au soir.

Il demeura la nuit chez une pauvre femme, qui le logea sans le connoître. Le matin il se barbouilla le visage avec de la terre, se travestit en paysan, & ayant rempli un petit panier de figues qui alongeoient le nez, il les couvrit de feuilles, & alla passer & repasser devant le palais de Fadhel. Le chef des pourvoyeurs l'ayant apperçu, l'appella, & lui demanda ce qu'il portoit à vendre. Ce sont de

petites figues de montagnes, dit le payſan. Nous ne ſommes pas encore au tems des figues, répartit l'officier, en découvrant le panier; celles-ci ſont pourtant mûres : combien veux-tu les vendre ? Les fruits qui naiſſent ſur les rochers expoſés au ſoleil, dit le payſan, mûriſſent plutôt que les autres; vous m'en donnerez tant... Il propoſa un prix, & le marché fut bientôt conclu. Tangut changea de quartier, s'habilla en médecin, s'attacha une barbe poſtiche, qui le rendoit méconnoiſſable, & attendit en cet état l'effet de ſes figues.

Le chef des pourvoyeurs du palais ne les eut pas plutôt achetées, qu'il courut les porter à la ſultane & à la princeſſe, qui prenoient enſemble du café. Fruits nouveaux ! s'écria-t-il, je vous apporte les premières figues de cette année. La mère & la fille ſe jetèrent ſur le panier. Dogandar en prit plein ſes mains avec autant de hâte que ſi elle les avoit dérobées, & s'enfuit de l'autre côté de la chambre pour les manger plus vîte & plus à ſon aiſe. La mère fut la première à remarquer que ſon nez s'étoit alongé de quatre pieds, après avoir mangé quatre figues. Elle en rejeta une cinquième à demi-pelée, & fit un cri qui obligea Dogandar à retourner la tête. Quel nez ! madame, s'écria-t-elle. Ah ! ma fille, dit la ſul-

tane, en la regardant elle-même, nous sommes perdues. Elles volent toutes deux au miroir, & le miroir trop fidèle les représente telles qu'elles sont. Qui pourroit exprimer les différentes passions qui s'élevèrent en leurs cœurs? Le grand bruit qu'on entendit chez elles y attira toutes les femmes du palais, le sultan, le grand-visir, le chef des eunuques, & plusieurs émirs. Fadhel fut saisi d'un étonnement étrange; mais afin de ne pas augmenter la consternation de la sultane & de la princesse, il dit que l'accident qui leur étoit arrivé ne pouvoit être qu'une illusion, & que quand même la chose seroit réelle, il seroit aisé aux médecins qu'il alloit faire assembler, d'y apporter un prompt remède.

Les plus habiles médecins du royaume d'Assen furent convoqués, & ils visitèrent ensemble les malades. Après de longs & inutiles raisonnemens, ils conclurent que ces excroissances de nez, dont leurs livres ne parloient point, pouvoient, à la vérité, être enlevées sans danger par quelques coups de rasoir; mais que la base de chacun de ces nez s'étant amplifiée à proportion de la longueur survenue, il resteroit toujours une difformité notable au milieu du visage, & principalement au milieu de celui de la princesse, qui avoit été plus friande &

plus avide que la ſultane. Ce jugement redoubla le déſeſpoir de Dogandar & de ſa mère; elles s'enfermèrent de peur qu'on ne les vît. Le bruit de leur malheur ne laiſſa pas de ſe répandre dans toute la ville, avec la triſte déciſion des médecins. C'étoit ce que Tangut attendoit.

Il alla, en qualité de médecin étranger, préſenter ſes ſervices au ſultan, lui faiſant tout eſpérer de ſa longue expérience & de la connoiſſance qu'il avoit des ſimples. Fadhel accepta ſes offres, & le mena lui-même dans l'appartement des dames. Le prétendu médecin leur tâta le pouls aux jambes & aux bras, il examina leurs nez; puis groſſiſſant le ton de ſa voix, il leur dit: « Mes reines, vous reſſemblez à des éléphans. S'il y avoit un moyen de faire diſparoître la trompe d'un éléphant, ſans qu'il fût néceſſaire de la couper, ce même moyen pourroit ſervir à vous guérir. Or, il y en a un, & je crois être le ſeul au monde qui le ſache. J'en ai fait l'épreuve ſur un des plus puiſſans éléphans du royaume de Pégu. Mais avant que de commencer à travailler à votre guériſon, je vous avertis que l'éléphant eſt d'un tempérament tranquille, qui contribue beaucoup à faire opérer les remèdes qu'on lui donne; & que par conſéquent le mien ne peut

agir sur vous que lorsque j'aurai réussi à mettre toutes vos humeurs en équilibre.

Après qu'il eut prononcé cette belle harangue, qu'il avoit ainsi dressée pour se divertir en allant à ses fins, Fadhel lui dit qu'il n'avoit qu'à gouverner les princesses comme il le jugeroit à propos, & lui donna un appartement dans le palais, afin qu'il fût plus à portée d'elles. Il leur fit prendre pendant huit jours des remèdes très-communs, auxquels il donnoit des noms inconnus pour en inspirer une haute idée. Les remèdes ayant, à ce qu'il dit, ramené le tempérament de la sultane à la juste égalité qui étoit absolument nécessaire pour la guérir, il la fit entrer dans un cabinet dont il avoit fait fermer toutes les fenêtres, & lui mit dans la bouche quatre bonnes figues l'une après l'autre, qu'elle eut soin d'avaler. Vous voilà guérie, madame, lui dit-il. Elle porta la main à son nez, & fut si transportée de joie, qu'elle laissa le médecin pour courir se montrer à sa fille, qui attendoit avec impatience l'issue de l'opération. Dogandar voyant la sultane parfaitement guérie, versa sur elle des larmes de joie. Elle conjura ensuite, à mains jointes, le médecin de ne pas différer sa guérison. Tangut lui dit, avec froideur, qu'il souhaiteroit que sa complexion ressemblât à celle de sa mère. Il

lui retâta le pouls à plusieurs reprises, puis il branla la tête, & fit une mine de si mauvais augure, que Dogandar en trembla jusques dans l'ame. Après ces cérémonies, il lui déclara nettement que son mal étoit incurable, & voulut prendre congé. La sultane & Fadhel, qui survinrent, furent vivement touchés de cette décision. Ne pouvant persuader au médecin de donner des remèdes à la malade, ils le prièrent de rester du moins quelque tems à la cour, à quoi il témoigna ne consentir qu'avec peine.

Dogandar passoit les jours & les nuits à pleurer. A quoi me servent à présent, disoit-elle, tous les avantages que la nature & la fortune m'avoient accordés? Hélas! ces traits réguliers, ces yeux pleins de feu, ce teint éblouissant, cette beauté enfin dont on m'a tant de fois flattée, avec assez de justice, ne sert plus qu'à donner un plus grand relief à la laideur monstrueuse qui me défigure! Y auroit-il une princesse plus heureuse que moi sur la terre, sans ce malheur épouvantable qui m'accable, & qui me fera mourir! mais cette réflexion ne fait que redoubler ma douleur: la bourse inépuisable, le redoutable cornet & la miraculeuse ceinture sont mal entre les mains d'un monstre. Un après-dîner, Tangut voulant entrer chez elle, l'entendit raisonner à-peu-près de cette

ſorte ; & conçut, par ſes diſcours, que l'occaſion de recouvrer tout ce qu'il avoit perdu, étoit venue.

Bien réſolu d'en profiter, il entra ſans faire ſemblant d'avoir rien oui, & ſalua la malade à ſon ordinaire. « Quoi ! lui dit-elle en gémiſſant, ſeroit-il poſſible que vous m'euſſiez abſolument condamnée à demeurer toute ma vie comme je ſuis ? Ayez compaſſion de moi, je vous en conjure ; faites du moins une tentative ; craignez-vous de n'être pas aſſez recompenſé ? Si les tréſors de mon père ne ſont pas aſſez grands, l'infortunée princeſſe qui vous parle, peut vous faire elle-même des préſens qui vous forceront d'avouer que jamais médecin ne fut mieux payé que vous ».

« L'intérêt, madame, répondit Tangut, ne fut jamais un motif propre à me faire agir : je ne travaille que pour la gloire. J'envie celle des conquérans & des rois qui ſe ſont rendus fameux, non-ſeulement par leurs exploits, mais auſſi par leurs bienfaits ; & dans la profeſſion que j'exerce, ſi je pouvois être d'un moment à l'autre dans les extrémités du monde les plus reculées, je remplirois de mon nom tout l'univers, en rendant la ſanté aux plus illuſtres malades de toutes les nations ».

« Rendez-moi les agrémens que j'ai perdus,

répliqua Dogandar, je vous mettrai en état de faire plus de conquêtes & de libéralités que tous les rois ensemble n'en firent jamais. Je ferai plus, je vous donnerai le moyen de vous rendre si promptement dans tous les lieux où vous voudrez être, que la vîtesse des oiseaux ne sera que lenteur en comparaison de votre rapidité ». Tangut, devenu habile par ses propres malheurs, parut fort étonné à ces propositions. Madame, dit-il en souriant, on promet tout pour obtenir ce qu'on désire fortement; on promet même l'impossible. Mes promesses ne sont point de cette nature, interrompit Dogandar; & si, après ma guérison, quelques foibles appas que je devois à la nature..... Elle n'en dit pas davantage; mais elle tira de son cabinet la bourse, le cornet & la ceinture; & les montrant au Médecin, elle lui en expliqua les vertus. Quoiqu'il fût plus savant qu'elle sur cette matière, il parut incrédule à tout ce qu'elle lui dit, & feignit même de vouloir s'en aller, pour n'être pas obligé, disoit-il, de s'entretenir davantage de bagatelles; si bien que la princesse eut encore la peine de le prier d'emporter chez lui ces trois raretés, pour en faire l'épreuve. Comme par complaisance, il les mit dans sa poche; & ayant ainsi ratrapé ce qu'il avoit tant de fois désespéré de ravoir, il résolut

de

de ne pas différer la fin de la scène. Rien ne me fait espérer votre guérison, dit-il à la princesse; mais puisque votre reconnoissance s'étend si loin, vous me forcez à tenter l'impossible; je reviendrai dans une heure. Il alla se ceindre, & se préparer à partir.

Etant rentré chez la princesse avec un certain nombre de figues médicinales, & une figue commune qu'il avoit eu soin de se procurer, il la trouva dans le cabinet où sa mère avoit été guérie, couchée sur un sopha; après lui avoir tâté le pouls aux bras & aux jambes, & à d'autres parties sensibles, elle tomba, par un certain mouvement qu'il fit, dans une espèce de syncope, dont elle ne sortit que pour avaler autant de figues qu'il en falloit pour réduire la mesure de son nez à un pied; & cela étant fait, il lui retâta le pouls. Ah! madame, s'écria-t-il, quel changement fatal! mon remède n'opérera plus. Continuez toujours de m'en donner, répondit la princesse. J'y consens, reprit le médecin, je souhaite que mon art me trompe. Soit frayeur ou autre chose, l'évanouissement de la princesse recommença; il se réjouit du plaisir de se venger, & lui mit dans la bouche la figue commune, qu'elle avala sans aucun succès. Douleur inexprimable! horrible renouvellement de désespoir! Je demeurerai donc, dit-

elle, en poussant un long gémissement, je demeurerai donc avec un pied de nez ? Oui, madame, repartit le médecin, c'est Tangut qui vous en assure. En même-tems, il ouvre les fenêtres, il arrache sa fausse barbe, il se montre, & nomme la ville d'Hiarkan, où sa ceinture le rend en une minute. Dogandar auroit voulu mourir dans ce cruel & funeste moment; mais elle vécut malgré elle, & vécut même jusqu'à une extrême vieillesse, sans pouvoir s'apprivoiser avec son nez. Son aventure fit naître un proverbe qui est encore aujourd'hui en usage dans tout l'orient. Pour le prince Tangut, après avoir rendu à ses frères le cornet & la ceinture, il s'établit dans une contrée fertile, & y fonda un royaume (1) très-florissant & très-étendu.

Rouschen exprima en termes fort énergiques le plaisir qu'elle avoit pris à m'entendre, & me dit qu'elle me tenoit pleinement quitte de ma dette. Comme je voulois répondre, Almoraddin jugea à propos de me prévenir, en disant: Madame, cette histoire est remplie de merveilles, mais je dois partager avec Abdalla les applau-

(1) Le royaume de Tangut a au nord & à l'orient le Karakatai; au midi, le royaume de Belor & la Chine; & à l'occident, le royaume de Xamor.

diſſemens qu'elle lui attire. La perſane interpréta ces paroles comme il lui plut. Elles m'étonnèrent ; & quand nous fûmes ſortis, j'en demandai avec d'autant plus d'empreſſement l'explication à Almoraddin, qu'il avoit l'air mécontent. Il ſe fit un peu prier pour répondre. Cruel ami, me dit-il enfin, ne conçois-je pas aſſez moi-même juſqu'à quel point je ſuis miſérable ? Falloit-il encore retracer mon hiſtoire ſous le nom d'un Tangut imaginaire, me faire voir Zulikhah ſous la figure d'une princeſſe perfide, & me repréſenter malheureux trois fois de ſuite, afin de m'arracher ce qui me reſtoit d'eſpérance ? Vous vous imaginez donc, repartis-je, que l'hiſtoire que j'ai contée ſoit de ma compoſition ? Non, cher Almoraddin, elle n'en eſt pas ; j'en jure par la pierre (1) noire de la Mecque, par le puits de Zemzem (2), & par le tombeau du prophète. Liſez les annales du royaume de Kachemire, vous y trouverez cette hiſtoire ; c'eſt-là que je l'ai priſe. Au reſte, j'eſpère vous empêcher de reſſembler plus long-tems à Tangut ; car il ne faut

(1) Pierre fort reſpectée dans le temple de la Mecque, bâti par Abraham, ſelon Mahomet.

(2) Puits de la Mecque, dont l'eau vient de la ſource que Dieu fit naître en faveur d'Agard & d'Iſmaël, à ce que diſent les Mahométans.

pas aiſément ſe flatter d'une reſſource comme celle des figuiers. Là-deſſus, j'embraſſai tendrement Almoraddin. Faute de lumières, il étoit ſujet à de petits égaremens; mais il revenoit toujours de bonne foi, & aſſez vîte.

Quand il n'y eut plus rien à faire au vaiſſeau, nous prîmes congé de Rouſchen. La petite Loulou, quoique fort occupée à courir après une guenuche, vint, toute hors d'haleine, recevoir auſſi nos complimens: mais elle les paya d'un de ſes contes. Comme je lui remontrois qu'elle étoit fort échauffée, & qu'un ſinge ne méritoit pas qu'elle s'exposât à tomber malade: Vous me conſeillez, ſans doute, d'être moins vive, me dit-elle? Aſſurément, repartis-je: Et moi, reprit cet enfant, je vous conſeille de ne jamais conſeiller perſonne, à moins que vous n'en ſoyez prié, ſur-tout quand il s'agira de ſinges: autrement il vous arrivera ce qui arriva à un petit oiſeau. Et qu'arriva-t-il au petit oiſeau, lui dis-je? Vous allez le ſavoir, repliqua Loulou.

Troisième conte de Loulou.

QUELQUES singes, habitans d'un bois, s'assemblèrent sous un arbre pour y passer la nuit: c'étoit au commencement des pluies, & il faisoit froid. Ils virent briller auprès d'eux, dans l'obscurité, un ver-luisant; & croyant que ce fût une étincelle, ou même un petit charbon embrasé, ils le couvrirent de feuilles sèches & de bois, & commencèrent à souffler l'un après l'autre. Il y avoit sur l'arbre quantité de petits oiseaux qui les regardoient faire, & qui s'en moquoient. L'un de ces oiseaux, plus officieux que les autres, descendit charitablement, & fit cette remontrance aux singes: « Le déplaisir que me cause la peine inutile que vous prenez pour allumer ce feu, m'a obligé de quitter la branche où j'étois perché, pour venir vous dire que vous perdez votre tems. L'avertissement du petit oiseau fut très-mal reçu des singes. Il y en eut un qui lui dit avec orgueil: « Qui te prie de te mêler de nos affaires, oisillon mon ami? Il faut que tu sois bien de loisir. Saches qu'il n'y a que les sots qui donnent des conseils à qui n'en demande point. Va dormir, & nous laisse le soin de ce qui nous regarde ».

Le petit oiseau se tut quelque tems ; puis il recommença à parler, & dit : « Ce que vous voyez luire n'est pas du feu ; c'est un ver à qui la nature a donné cet éclat qui vous trompe. Si la foiblesse de ton inquiète cervelle, répliqua le singe, t'empêche de fermer les yeux, ferme du moins ton bec importun. La simplicité du petit oiseau fut si grande, qu'au lieu de s'en aller, il ajouta encore : « Ce que je vous dis du ver est certain ; je dois bien le connoître, puisque j'en fais assez souvent ma pâture ». Il espéroit qu'à la fin il feroit entendre raison aux singes. Mais celui qui lui avoit déjà parlé ne pouvant plus retenir sa colère, sauta sur le petit babillard, & le dépeça. Loulou rioit de bon cœur en achevant sa fable. Vous m'avez bien redressé, lui dis-je ; je vous promets que si je deviens jamais petit oiseau, je ne parlerai que pour vous louer.

Suite de l'hiſtoire d'Almoraddin.

AYANT quitté Calicut, nous navigeâmes fort heureuſement juſqu'à la hauteur de Ceilan; mais alors nous ne pûmes ſuivre notre route, parce que les vents ſoufflèrent ſi impétueuſement & ſi opiniâtrément du côté de l'orient & du nord, que notre réſiſtance étant vaine, il fallut s'abandonner à leur fureur. Nous fûmes emportés d'abord dans une mer où nous découvrîmes pluſieurs îles, ſans pouvoir nous arrêter à aucune. L'océan changea enſuite de face; & pendant trente jours, nous ne vîmes que le ciel & l'eau. Au bout de ce tems-là, nous apperçûmes une haute montagne qui paroiſſoit ſortir de la mer, & nous demandâmes au pilote s'il la connoiſſoit. Je la connois aſſez, répondit-il, pour vous conſeiller de l'éviter, & pour vous aſſurer qu'on n'en approche pas ſans un extrême danger. C'eſt l'île du div Feridoun, le génie le plus capricieux & le plus ſanguinaire dont on ait jamais oui parler. Contez-nous, lui dis-je, ce que vous ſavez de ce génie.

Aventure du père du Pilote.

LE pilote laissa échapper un grand soupir. Mon père, continua-t-il, qui étoit pilote comme moi, ayant un jour jeté l'ancre dans une anse de l'île où le vent nous pousse, y descendit avec une partie de l'équipage, pour y faire du bois & de l'eau. Feridoun les ayant vus, fit un rugissement semblable au rugissement de vingt lions; & s'étant montré à eux, il leur dit: « Vous ne devez attendre que la mort, si tous les hommes de votre navire ne viennent ici se présenter à moi. Que l'un de vous prenne l'esquif, & qu'il aille les chercher. Un matelot se détacha, tandis que mon père & les autres, transis de crainte, restèrent prisonniers. Ceux du navire hésitèrent sur ce qu'ils devoient faire; mais comme ils n'avoient point de pilote, & que les hommes qui accompagnoient mon père étoient les seuls qui eussent pu lui succéder, ils résolurent à la fin de descendre. Lorsqu'ils furent en présence du génie, il leur dit: Y a-t-il quelqu'un de vous qui veuille m'interroger? Personne n'osa répondre. Regardez le ciel, continua-t-il, haussez les bras. Il leva lui-même les mains au ciel, comme feroit un iman

dans sa mosquée, & on l'imita. Après quelques momens de silence, les voyageurs & lui demeurant dans leur situation, il prononça avec grande dévotion, à ce qu'il sembloit, ces belles paroles; « Louange soit à Dieu, créateur du » ciel & de la terre, des ténèbres & de la » lumière. Ceux qui ne croyent pas en leur » seigneur sont égarés. C'est lui qui m'a créé » de la flamme du feu, & qui vous a créés du » limon de la terre ». En finissant cet acte de religion, il étend sa main sur mon père; & lui serrant la gorge, il l'étrangle. Il empoigne de même, sans aucun choix, dix hommes de la compagnie, & les fait expirer en les froissant entre ses doigts. Puis il dit aux autres: Louez Dieu, & emportez tout ce que mon île peut vous fournir. Après cela, il se retira au sommet de la montagne, d'où on l'entendit pleurer, & faire de grands hurlemens.

Nous demandâmes au pilote si l'île étoit habitée, si tous ceux qui y mettoient le pied recevoient le même traitement. Ceux qui échappèrent quand mon père fut tué, répondit-il, ont rapporté qu'ils y avoient vu de loin quelques santons. Je ne puis nier que, dans mes voyages, je n'aie rencontré des personnes qui se louoient de Feridoun, & qui disoient que non-seulement il leur avoit accordé du bois,

de l'eau, du gibier & des fruits, mais auſſi qu'il avoit ſatisfait à leurs interrogations, & leur avoit révélé divers ſecrets.

Le vent étoit fort diminué ; la mer ne menaçoit plus. Nous nous regardâmes Almoraddin & moi avec la même penſée, & un égal déſir de conſulter Feridoun. Nous fîmes jeter la ſonde. Ayant reconnu qu'on pouvoit ancrer, nous exhortâmes le pilote & l'équipage à ne rien craindre ; & nous étant mis dans la chaloupe avec deux rameurs, nous allâmes deſcendre derrière un petit écueil. L'île étoit toute couverte d'arbres. Après avoir cheminé quelque tems ſans rencontrer ame vivante, ſinon quelques gazelles, & un fort grand nombre de ſouris qui ne fuyoient point à notre approche, nous vîmes une cabane au milieu d'un petit jardin entouré de bambous. Au bruit que nous fîmes, l'habitant ſe montra. C'étoit un Santon, qui vint à nous d'un air ouvert, & qui nous invita à entrer, en diſant : Loué ſoit Dieu. Soyez les bien venus dans l'île du meilleur des génies. Mon père, lui répondis-je, vous connoiſſez Feridoun. Nous avouons que nous ne ſommes pas ſans crainte ; ne nous refuſez pas votre ſecours. Nous lui racontâmes ce que nous avions appris du pilote ; mais, ajoutâmes-nous, il n'eſt pas vraiſemblable que Feridoun, qui connoît Dieu,

enſanglante ſes mains ſans raiſon. Etes-vous muſulmans, dit le Santon? Oui, mon père, répondîmes-nous, nous le ſommes, quoique grands pécheurs. Et les gens de votre navire ſont-ils auſſi muſulmans, reprit-il? Nous le croyons auſſi, repartîmes-nous. Ne craignez donc rien, répliqua le Santon; paſſez ici la nuit, demain vous verrez le génie. Il eſt à préſent de l'autre côté de la montagne. Ce bon Santon nous fit faire, en ſa compagnie, un repas frugal, plus agréable que les feſtins des plus voluptueux omerahs. Aſſis ſur des peaux de gazelles, nous mangeâmes de bons fruits conſervés dans du coton, d'autres fruits ſecs, & des cocos frais, dont la liqueur nous déſaltéra & nous réjouit.

En ſoupant, notre hôte nous entretint du caractère & des mœurs du génie. Il nous dit que c'étoit un des plus zélés & des plus fiers muſulmans qu'il y eût dans ſa nation; & qu'il haïſſoit tellement les adorateurs du feu & les autres idolâtres, qu'il les faiſoit mourir dès qu'ils tomboient entre ſes mains; qu'il les diſcernoit, ſoit par une odeur infecte qui ſortoit d'eux, ſoit autrement; & que, ſans doute, le père de notre pilote, & ceux qui avoient péri avec lui, étoient mages, quoiqu'ils fiſſent ſemblant de ne l'être point. Que ce n'étoit donc, ni le

caprice, ni une cruauté insensée qui gouvernoit Feridoun ; mais un zèle éclairé. Savez-vous, interrompis-je, de quelle espèce de génies il est, & pourquoi il s'afflige si démésurément ? Votre première question, reprit le Santon, est la plus dangereuse que vous puissiez faire ici : Dieu nous préserve de nous y arrêter. A l'égard de la seconde, j'y satisferai avec plaisir. Feridoun aime que j'y réponde fort au long ; & ce que j'ai à vous raconter, vous occupera, en attendant le sommeil.

Fin du douzième volume.

TABLE DES CONTES.

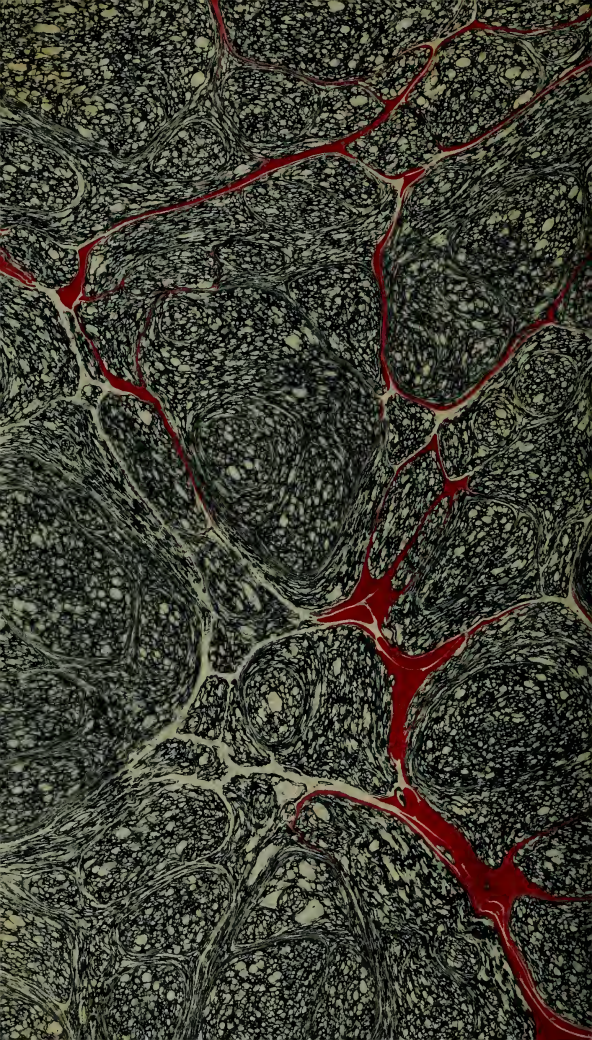
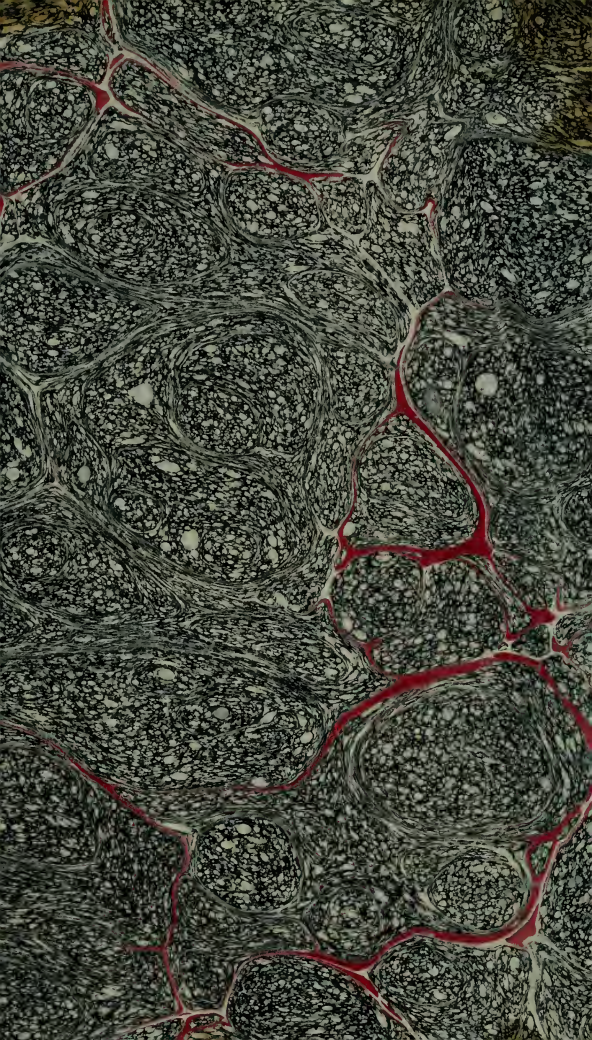
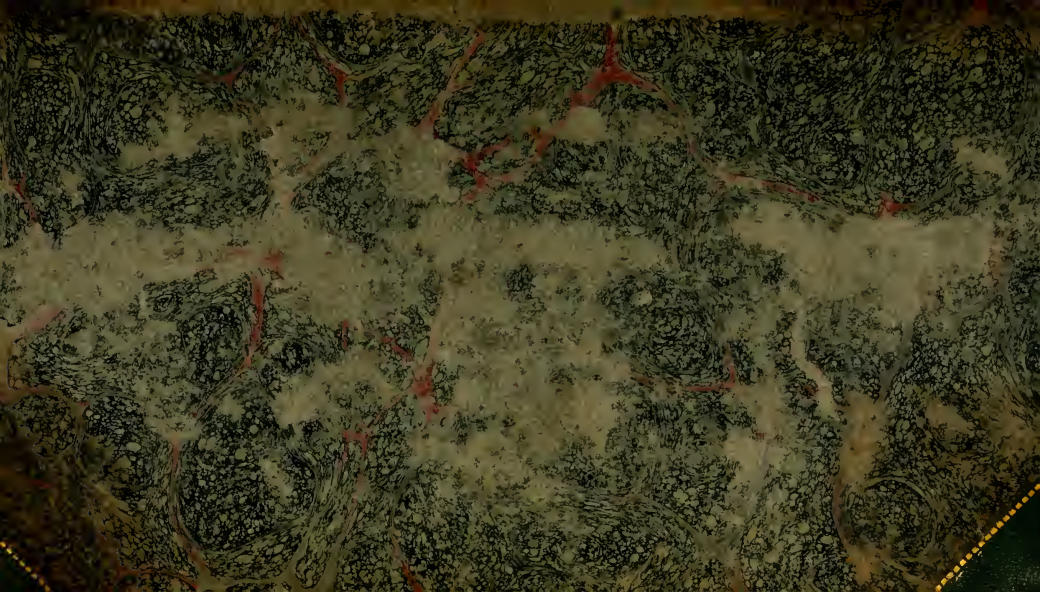
TOME DOUZIÈME.

LA TOUR TÉNÉBREUSE ET LES JOURS LUMINEUX.

RICDIN-RICDON, page 25
La Robe de sincérité, 132

LES AVENTURES D'ABDALLA.

COMMENCEMENT des aventures d'Abdalla, fils d'Hanif, 311
Histoire d'Almoraddin, 321
Aventure de la Dame Indienne délivrée du feu, 331
Aventure de la Fille Indienne enlevée par des Fakirs, 338
Premier conte de Loulou, 348
Histoire du Roi sans nez, 351
Histoire de la Dame Persane, & son voyage dans l'île Détournée, 358
Le Monde à l'envers, 373

Histoire d'Ajoub de Schiras, 386
Suite de l'histoire de la Dame Persane, 392
Résurrection de la reine Feramak & de Gian son mari, 401
Continuation de l'histoire d'Ajoub, 410
Second conte de Loulou, 114
Histoire du prince Tangut, & de la princesse au pied de nez, 419
Troisième conte de Loulou, 457
Suite de l'histoire d'Almoraddin, 459
Aventure du pere du Pilote, 460

Fin de la Table du Tome douzième.